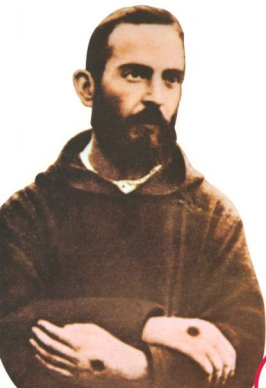


Padre Pio

Le stigmatisé

Yves Chiron



tempus

PADRE PIO

DU MÊME AUTEUR

Gaston de Renty, Résiac, 1985.

Maurice Barrés, Le Prince de la jeunesse, Librairie Académique Perrin, 1986.

Edmund Burke et la Révolution française, Téqui, 1987.

Barrés et la terre, Sang de la Terre, 1987.

YVES CHIRON

PADRE PIO

LE STIGMATISÉ



Librairie Académique Perrin
8, rue Garancière
Paris

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie Académique Perrin, 1989

I.S.B.N. 2-262-00617-2

*A la mémoire de
Giuseppe Pagnossin
(1924-1987)
l'« Alfieri délia Venta »*

AVANT-PROPOS

Écrire une biographie de Padre Pio (1887-1968) tient de la gageure. C'est presque encore un contemporain. Son existence a été si tumultueuse, si riche en événements tragiques, mystérieux ou extraordinaires que davantage de recul dans le temps serait parfois souhaitable. L'écume des passions diverses laisse encore ses traces dans les témoignages ou écrits disponibles à ce jour.

C'est une gageure aussi par la dimension même du personnage et de son existence. Dans la vie de Padre Pio le surnaturel surabonde : visions, guérisons miraculeuses, bilocation, *incendium amoris*, odeur de sainteté, don des langues, prédictions, sans parler des stigmates qui ont été, pendant très exactement cinquante années, la manifestation la plus éclatante, la plus visible du surnaturel dans sa vie. Comment raconter ces faits extraordinaires sans dresser un simple catalogue du sensationnel ? Il est nécessaire de donner toujours leur signification spirituelle. En ce cas, l'historien qui établit un récit d'après des témoignages ou des documents dignes de foi doit aussi avoir recours à la théologie mystique pour tenter d'expliquer l'inexplicable.

De nombreux ouvrages ont été consacrés à celui que le pape Benoît XV présentait, en 1921, comme « un homme extraordinaire, un de ceux que Dieu envoie de temps en temps sur la terre pour convertir les hommes ». En Italie, d'importants recueils de documents ont été publiés : en 1967, par Francobal do Chiocci et Luciano Cirri, en 1978, par Giuseppe Pagnossin. Nous avons avec ces travaux des mines inépuisables où le chercheur trouvera une multitude de

LE PADRE PIO

reproductions photographiques des textes, manuscrits ou papiers originaux. En France, le centenaire de la naissance de Padre Pio a permis la publication de deux ouvrages intéressants : par le père Jean Derobert, une étude de la spiritualité du stigmatisé du Gargano à partir de sa correspondance des années 1910-1922 et, par Dante Alimenti, un magnifique album photographique consacré à tous les lieux où vécut le Padre. Enfin, les pères capucins ont mené des travaux tout à fait sérieux sur leur illustre confrère : il faut signaler une thèse universitaire sur les années 1918-1925, un recueil de documents historiques sur les visites médicales pendant les premières années de la stigmatisation et l'édition critique et intégrale de la correspondance de Padre Pio. Cette récente publication (plus de quatre mille pages éditées de 1981 à 1984) ouvre à l'historien un champ en grande partie inédit.

Tous ces travaux, de natures diverses, méritaient une synthèse. On pouvait y ajouter d'autres témoignages encore inconnus et un patient effort pour démêler certains fils enchevêtrés et éclaircir des zones laissées jusque-là dans l'ombre. Une biographie qui n'a pas pour ambition de livrer quelques clefs de compréhension nouvelles et de proposer des hypothèses différentes est de peu d'utilité. La fréquentation des lieux où a vécu Padre Pio était, bien sûr, nécessaire : la maison natale, le village de la jeunesse, les couvents perdus dans la campagne du Mezzogiorno où le jeune religieux fit son apprentissage, enfin la petite cellule du couvent Santa Maria delle Grazie où il passa les cinquante dernières années de sa vie. Le lecteur comprendra que nous soyons devenus un peu familier de ce capucin extraordinaire et que nous parlions simplement de « Padre Pio » et que nous ne nous soyons pas pliés à l'usage qui voudrait que nous traduisions « le Père Pio » ou « le Père Pie »... Ses directeurs spirituels et ses confrères l'appelaient plus familièrement encore « Piuccio ».

A des titres divers, Giuseppe Pagnossin, Pierre Pascal, P.E., Gilbert Callet, Joël Pottier, le père Gerardo di Flumeri, Silvano Panunzio, Henri Bourdeau, Yvette et Marcel Nivoit m'ont apporté aide et soutien. Qu'ils en soient remerciés. Ils ne sauraient évidemment être tenus pour responsables des explications ou hypothèses, parfois surprenantes, qui n'enga-

AVANT-PROPOS

gent que moi. Le secours d'Isabelle m'a été, comme toujours, souvent précieux. Enfin, ma reconnaissance va à François-Xavier de Vivie qui m'a incité à entreprendre ce travail.

CHAPITRE PREMIER

A PIETRELCINA

Pietrelcina est un modeste bourg du Samnium, à une douzaine de kilomètres de Benevento. Naples la tumultueuse est déjà loin, au sud-ouest. Après Benevento, la verte Campanie laisse deviner la montueuse Molise aux villages perchés sur de douces collines. L'olivier, le blé, la vigne, le tabac sont les cultures dominantes. Ce n'est pourtant point un pays riche. Le relief tourmenté donne du pittoresque au paysage, mais a toujours empêché les vastes exploitations et les grandes fortunes terriennes.

La famille Forgione

Il y a cent ans, Pietrelcina comptait quelque quatre mille habitants. Le bourg, dans sa partie la plus ancienne, s'était constitué à l'époque médiévale autour d'une petite église perchée sur un éperon rocheux. Aujourd'hui, encore, l'église Santa Anna domine les vallons environnants¹. En contrebas, le quartier du Castello, bâti sur la roche, abrite les plus anciennes maisons de Pietrelcina. Maisons et roche semblent se confondre en un ensemble gris, hors du temps. « On a le sentiment aigu de la substance dont est faite Pietrelcina, a bellement écrit Gherardo Leone, quand on pénètre dans le dédale des ruelles du Castello. Ce sont des rues étroites, la

1. A l'époque elle était dédiée à « Santa Maria degli Angeli » et était encore église paroissiale. Elle perdra son titre et son nom en 1908, quand le siège de la paroisse sera définitivement transféré dans un quartier plus récent du bourg.

plupart en escalier, au pavage irrégulier, qui descendent et montent en s'entortillant comme des boyaux. Des murs nus, qui révèlent le dessin des pierres qui les composent. Des parois de roche sur les espaces non construits. Des ruelles grises, pétries de vieillesse et de silence. »

Une des plus vieilles bâtisses du quartier est celle de la famille Forgione, Vico Storto Valla. C'est là qu'est né en 1887 Padre Pio, Francesco Forgione à l'état civil. Ses parents étaient issus de familles depuis longtemps établies à Pietrelcina. Grazio Maria Forgione et Maria Giuseppa De Nunzio s'étaient mariés en 1881. Maria venait d'avoir vingt et un ans, Grazio les aurait bientôt. Ce n'est point la richesse qui a uni ces deux jeunes gens, plutôt quelque estime réciproque. Lui, décrit comme rude mais cordial, travailleur. Elle, profondément croyante, pieuse, un visage aux traits fins, des yeux doux et de tout petits pieds. Elle apportait comme dot une pièce de terre qui ne dépassait pas un hectare, située à l'écart du village. Les gens du pays appelaient l'endroit Piana Romana, la Plaine Romaine. C'est de là que Grazio Forgione tirera toute la subsistance d'une famille qu'il espérait nombreuse.

Le mariage, célébré religieusement le 8 juin 1881, s'est accompagné de rites immémoriaux pour combattre *gli uocchi*, le mauvais œil. Gherardo Leone a interrogé les anciens du bourg sur ces superstitions aujourd'hui pratiquement oubliées. Elles sont une indication intéressante sur la religion populaire du Mezzogiorno au siècle dernier. « Quand la mariée, habillée en *pacchiana*, c'est-à-dire revêtant le costume typique du village — une jupe de soie rouge finement plissée avec un tablier bleu, un corsage rouge scintillant d'or, des bas blancs et sur la tête le caractéristique fichu blanc des femmes samnites —, se rendait à l'église, elle portait un scapulaire sur lequel figuraient treize saints, rien que des hommes, et elle avait mis dans sa poche une paire de petits ciseaux. Personne ne devait tremper les doigts dans l'eau bénite avant elle ; afin de ne pas lui porter malheur, on recouvrait le bénitier avec une serviette. Pendant la cérémonie nuptiale enfin, elle mettait un peu de sa robe sous le genou du marié — en costume typique lui aussi, avec une culotte ornée de rubans blancs, des bas blancs brodés et un gilet boutonné —,

pour éloigner les *male cose*, c'est-à-dire, en substance, en signe de vœu de sérénité et de prospérité à leur union. Mais dans ce dernier geste il y a aussi, peut-être inconsciemment, une claire signification de soumission. Et Giuseppa fut soumise à son homme comme peu d'autres épouses avec un dévouement complet¹. »

Le jeune couple s'est d'abord installé dans la maison du père de Giuseppa, au numéro 19 de la rue Santa Maria degli Angeli. C'est là qu'est né, un an après leur mariage, un premier enfant, Michele. Peu de temps après, les Forgione emménageaient Vico Storto Valla, dans une habitation que Grazio avait héritée de ses parents. Une habitation en quatre parties séparées les unes des autres... Il fallut bien s'accommoder. La première, au numéro 23², était constituée de deux petites pièces en enfilade. La cuisine d'abord, pavée de pierres plates : une petite cheminée, à côté un banc en bois encastré dans le mur, une minuscule fenêtre — une lucarne plutôt — qui ne laisse guère passer le jour, un renfoncement dans le mur et une étagère en bois permettaient de ranger les ustensiles, sur le sol enfin une trappe carrée donnait accès à une sorte de cave toujours très sèche où l'on pouvait garder les récoltes de l'année. Au total, quelque dix mètres carrés où l'on passait l'essentiel de la journée. Pour bénéficier de la lumière du jour, on ouvrait la porte étroite qui donne sur la rue ; dans l'Italie du Sud le soleil est généreux de ses rayons durant de longs mois de l'année. Dans la deuxième pièce, plus petite encore, la famille prenait ses repas autour d'une table rectangulaire. Quand d'autres enfants naîtraient, la pièce servirait également de chambre pour les garçons. Une petite fenêtre s'ouvre sur le vaste horizon des collines qu'on aperçoit du Castello. C'est de cette fenêtre aussi que Giuseppa pouvait guetter le retour de Grazio rentrant le soir de Piana Romana.

La deuxième partie de la Casa Forgione se trouve de l'autre côté de la rue, dans une cour qui fait face à la cuisine. Il ne s'agit que d'une remise où l'on rangeait le bois et qui

1. Gherardo Leone, *Padre Pio. Enfance et prime jeunesse*, édition La Casa Sollievo della Sofferenza, San Giovanni Rotondo, 1975, p. 14-15.

2. Aujourd'hui les deux parties principales de la maison Forgione portent les numéros 28 et 32.

servait parfois d'étable. Plus loin encore, troisième morceau, une petite pièce carrée est juchée sur un piton rocheux. On n'y accède que par un escalier très raide. C'est dans cette pièce unique, isolée, appelée la Torretta, que Francesco aimera étudier puis, devenu religieux, prier et méditer. Il y connaîtra des heures merveilleuses, inoubliables, étranges parfois.

Enfin, au numéro 27 de la ruelle, se trouvait le dernier logement de la famille Forgione. Il s'agissait de la chambre à coucher : une pièce de quatre mètres sur trois, avec une fenêtre donnant sur la vallée. On y accède depuis la rue par trois petites marches. Le mobilier était simple mais solide. Là sont nés les autres enfants de Giuseppa et de Grazio. Deux sont morts en bas âge : un premier, Francesco, né en février 1884, qui ne vivra que trois semaines, et Amalia, née en mai 1885, qui n'atteindra pas sa deuxième année. Dieu donne les enfants, Dieu les reprend ; cette forte mortalité infantile ne surprenait pas nos ancêtres.

Le 25 mai 1887, un quatrième enfant naquit chez les Forgione, à cinq heures de l'après-midi¹. Celui-là aussi sera pris par Dieu, mais d'une autre manière... Le lendemain matin, dès la levée du jour, le nouveau-né fut baptisé par le curé de la paroisse, don Nicolantonio. Ses parents lui donnèrent le nom de Francesco. Maria Giuseppa avait une grande dévotion pour saint François d'Assise, elle avait voulu que ce nom béni, qui n'avait pu rester dans la famille à cause de la mort d'un premier Francesco, fût à nouveau honoré. Dans les années suivantes, trois filles viendront compléter la famille : Félicita, en 1889, Pellegrina, en 1892, Grazia, en

1. Giuseppe De Rossi a remarqué dans la vie du Padre Pio une correspondance numérolologique autour du chiffre 5 : « Padre Pio naquit la cinquième année du centenaire de saint François dont on lui donna le prénom au baptême, dans le cinquième mois de l'année, le vingt-cinquième jour (cinq fois cinq), à cinq heures de l'après-midi, à Pietrelcina, ville de cinq mille habitants. Il vivait avec cinq capucins quand il prit le nom de Pio sous la protection de saint Pie V, dont on célèbre la fête le cinquième jour du cinquième mois de l'année. Aujourd'hui le Padre Pio habite avec cinq prêtres dans le monastère de San Giovanni Rotondo. Sa cellule porte le numéro 5. » Giuseppe De Rossi, qui fit cette constatation alors que Padre Pio était encore en vie, aurait pu ensuite ajouter que le Padre est mort très exactement cinquante années après avoir été stigmatisé. Mais qu'en conclure d'intelligible ?

1894. Enfin, un autre garçon, Mario, né le 24 mars 1899, mourra moins d'un an plus tard.

La famille n'était point pauvre. Les Forgione étaient propriétaires de leur habitation et de leur terre, ce qui n'était point courant à l'époque. Certes la petite propriété familiale ne permettait pas aux Forgione et à leurs cinq enfants de mener une vie bourgeoise. Tout au plus, chez eux, on n'eut jamais faim et chacun était vêtu décemment. A Piana Romana, suivant les années, Grazio cultivait du blé ou du maïs. A proximité du champ, une vieille ferme servait à remiser les outils. On y élevait aussi quelques animaux : canards, poules, moutons, lapins. Grazio allait tous les jours sur sa terre et, à l'époque des moissons, Giuseppa l'y accompagnait. Il fallait une bonne heure pour s'y rendre à pied. On emportait quelques provisions pour le déjeuner de midi. Il arrivait, si le temps pressait, qu'on y dormît la nuit pour être à pied d'œuvre le lendemain dès l'aube. Bien souvent, les enfants Forgione passeront leurs journées d'été dans cette campagne du Samnium, pittoresque avec ses vallons et ses champs désordonnés. Tous les soirs, en rentrant de la ferme, la famille s'arrêtait à l'église pour réciter l'angélus. Une vie de travail et de simplicité. Par deux fois, pourtant, Grazio Forgione devra quitter l'Italie, sa terre ne lui rapportant pas assez d'argent pour faire vivre sa famille. Il ne pouvait être question que les siens l'accompagnent ou viennent le rejoindre. C'était un exil temporaire accepté, fréquent chez les paysans italiens de la fin du siècle dernier. En 1898, Grazio s'embarquera une première fois pour l'Amérique. Jusqu'en 1903, il travaillera à New York, à Long Island, dans la baie de la Jamaïque pour payer les études de Francesco. Il reviendra au pays puis, en 1910, repartira de nouveau, pour l'Argentine cette fois où il passera sept années. Padre Pio dira souvent avec émotion que son père a dû s'exiler à deux reprises pour qu'il puisse devenir capucin. C'est vrai.

Francesco

Celui qui allait devenir le Padre Pio est resté discret sur son enfance. Quelques confidences qu'il a laissé échapper dans des lettres à ses directeurs spirituels et les souvenirs qu'ont racontés ses parents ou quelques témoins permettent seulement de reconstituer quelques scènes d'une enfance qui, néanmoins, gardera toujours de son mystère. Sa mère racontait qu'un jour elle avait amené Francesco, âgé seulement de quelques mois, à un de ses voisins, Giuseppe Fajella, vieil homme qui s'occupait d'astrologie et tirait des horoscopes pour les gens des environs. La prédiction lui est restée pour toujours en mémoire : « Cet enfant sera honoré dans le monde entier. Des fortunes passeront dans ses mains, mais il ne possédera rien. » Prophétie un peu obscure mais qui s'est effectivement réalisée. Sans doute le vieux Fajella lui-même aurait-il été étonné s'il avait eu le temps de connaître la suite de l'histoire !

Francesco Forgione n'était point un enfant turbulent. A neuf ou dix ans, il préférait regarder les images des livres de piété plutôt que de jouer avec ses camarades : « Je ne veux pas aller avec eux, disait-il, parce que ce sont des blasphémateurs. » Ce n'est pas Mamma Peppa, sa mère, qui l'aurait contredit : elle savait bien son plus jeune fils différent de ses autres enfants. Jamais elle n'eut à lever la main sur lui. Il pouvait rester des heures assis à la porte de l'église, attendant sagement que les portes en soient ouvertes. Il aimait, tous les matins et tous les soirs, « visiter *Gesù* et la *Madonna* », selon son expression. Si elle ne le voyait pas traîner dans ses jambes, sa mère ne s'inquiétait pas. Elle savait toujours où le trouver. A vrai dire, la religion était la respiration quotidienne de la famille Forgione, de la même manière les grandes fêtes religieuses rythmaient la vie de Pietrelcina.

Noël, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la Toussaint étaient les repères habituels de la vie de famille et des travaux des champs. Chaque moment important de l'année liturgique était associé à une petite joie familiale. Traditions religieuses et traditions familiales étaient intimement liées chez les Forgione : « L'avant-veille de Noël, ils faisaient frire une

énorme quantité de beignets, fêtant ainsi les récoltes de l'année. Les enfants en mangeaient autant qu'ils voulaient (...) Pour le vendredi saint, Giuseppa préparait les gâteaux de Pâques. Le jour de Pâques, elle faisait une miche de pain avec de la farine très blanche et une tourte de riz et de fromage blanc (...) Pour la grande fête du mois d'août, elle habillait ses enfants de neuf, avec le petit magot qu'elle mettait de côté peu à peu grâce à la vente de ses œufs et aux petites économies qu'elle faisait. Grazio lui aussi arborait quelque habit neuf (...) En novembre, elle apportait son offrande pour la neuvaine des morts : un plein tablier de blé ou de maïs qu'elle versait dans le coin prévu pour la circonstance où se trouvaient deux cuves, une pour le blé, l'autre pour le maïs. Tous les soirs, le sacristain allait ramasser les deux tas. Et le *Libéra nos Domine* que le curé chantait le lendemain était dédié aux défunts des donateurs¹. »

A ce calendrier liturgique s'ajoutaient les dévotions locales. A Pietrelcina, la fête la plus courue et la plus respectée était celle de la Libéra. On appelait ainsi la statue de Notre-Dame-des-Grâces, patronne du Samnium, qui avait délivré le village du choléra, le 3 décembre 1854, après une procession d'imploration. Depuis cet événement mémorable, on fêtait la Libéra deux fois l'an : le jour anniversaire du miracle, en hiver, par une cérémonie pénitentielle d'action de grâces ; et le premier dimanche d'août par une grande procession et trois jours de festivités. Cette dernière fête coïncidait avec la fin des moissons et chaque famille offrait alors les premiers fruits de sa récolte. Les dons étaient ensuite distribués au clergé, aux couvents et aux pauvres. Des *masti'e festa*, tirés au sort chaque année, avaient l'honneur de porter la Madone pendant la procession et de veiller sur sa statue couverte d'or pendant les deux nuits de la fête. C'est toujours avec émotion que le premier dimanche d'août, toute sa vie, Padre Pio songera à ses concitoyens en train de célébrer la Libéra. C'était un de ses plus beaux souvenirs d'enfance.

Une autre fête religieuse marqua profondément le jeune Francesco, elle lui fit découvrir la puissance que pouvait avoir une supplication sincère. Il était dans sa neuvième année. Il

1. Gherardo Leone, *op. cit.*, p. 57-59.

était allé avec son père à Altavilla Irpina, localité à quelque vingt-sept kilomètres de Pietrelcina. C'était jour de foire en même temps que jour de fête : Altavilla Irpina honorait saint Pellegrino martyr, son saint patron. Une foule nombreuse avait afflué au sanctuaire. Grazio Forgione et son fils étaient partis de bonne heure le matin, juchés sur un âne, pour être sûrs de ne pas manquer le début de la messe célébrée par l'évêque. Ils arrivèrent juste à temps. La cérémonie fut longue et solennelle et son faste faisait contraste avec les misères humaines venues quémander une grâce à saint Pellegrino.

Après la cérémonie, nombreux furent les pèlerins qui restèrent dans le sanctuaire pour invoquer le saint. Parmi les fidèles à la piété démonstrative, une jeune mère faisait encore plus de bruit que les autres. Elle implorait avec véhémence la guérison d'un enfant difforme qu'elle tenait dans ses bras et qui poussait des cris rauques. Elle-même criait, gémissait, semblait vouloir tendre son fils infirme à la statue de saint Pellegrino. Francesco retint son père qui voulait sortir de l'église. Simple curiosité d'enfant ou désir d'unir ses prières à celles de la désespérée ? La suite, en tout cas, bouleversa le jeune Francesco.

A un moment, dans un geste déraisonnable, la mère lança son enfant sur l'autel, aux pieds de la statue du saint. « Si tu ne veux pas le guérir, dit-elle, alors reprends-le ! » A la surprise de toute l'assistance, le petit être tordu retomba sur ses pieds et, apparemment guéri, marcha pour la première fois de sa vie. La mère n'en croyait pas ses yeux. Tous les pèlerins du sanctuaire crièrent au miracle. Le père Raffaele da Sant'Elia a Pianisi, par qui l'histoire est connue, rapporte qu'après lui avoir raconté cette guérison miraculeuse Padre Pio pleura abondamment, incapable de dire d'autres paroles. Ce miracle de saint Pellegrino, ajoute le père Raffaele, fut « comme l'annonce de tant de choses mystérieuses que par la suite Dieu a opérées par le futur Padre Pio ' ».

Cet épisode extraordinaire étonna le jeune Francesco.

1. Pendant quarante ans, le père Raffaele fut le confesseur du Padre Pio et un de ses rares véritables confidents. Il a laissé des souvenirs, inédits, du plus haut intérêt. L'épisode rapporté ici a été publié par Fernando da Riese Pio X, *Padre Pio da Pietrelcina, crocifisso senza croce*, éditions « Padre Pio da Pietrelcina », San Giovanni Rotondo, 1984 (2^e éd.), p. 46.

Pourtant lui-même, depuis plusieurs années déjà, connaissait une vie intérieure tout aussi étonnante. Dès son plus jeune âge, il reçut la grâce de fréquentes visions de la Vierge et bénéficia de la présence visible de son ange gardien. Pourtant, avant 1915, personne n'en a rien su ou n'a compris le caractère surnaturel des faits, pas même sa mère. Lui croyait qu'il s'agissait là de phénomènes ordinaires, donnés en partage à tous les croyants ! C'est parce qu'il a confié ces choses à son premier directeur spirituel au couvent, le père Agostino da San Marco in Lamis, qu'elles nous sont connues.

Ces visions accompagnaient, comme une suite ordinaire selon Francesco, sa vie déjà marquée par la prière et la pénitence. L'église Santa Maria degli Angeli recevait tous les jours sa visite. A l'occasion, il se laissait même enfermer à l'intérieur pour y passer quelques heures. Il affectionnait particulièrement une petite chapelle, à droite du choeur, dédiée à sainte Anne. Sous l'autel de la chapelle, une urne contient les restes de saint Pie martyr. Pie I^{er}, pape de 140 à 155, fut enterré d'abord dans les catacombes Sainte-Priscille à Rome. Le pape Pie VII, en 1801, fit don des reliques de son illustre prédécesseur au prince Luigi Carafa, baron de Jelsi et de Pescolamazza. Celui-ci confia l'urne sainte à la petite église de Pietrelcina. C'est ainsi que Francesco Forgione, quelques décennies plus tard, put se recueillir bien souvent dans la chapelle Sainte-Anne et faire appel à l'intercession d'un pape martyr dont il ignorait presque tout. C'est en partie en son honneur que Francesco, devenu religieux, prendra le nom de Pio.

Mamma Peppa savait la dévotion de son fils pour saint François et saint Pie. Elle a pu, à sa demande, lui raconter ce qu'elle savait du Poverello d'Assise et des martyrs des premiers siècles. Mais, elle aussi, n'a pas manqué de se poser des questions sur son Francesco si pieux, si sérieux déjà. Un jour — il avait huit ou neuf ans — elle le surprit dans la chambre qui se frappait le dos avec une chaîne de fer. Affolée, elle ne comprenait pas cette précoce pénitence. Le jeune garçon lui répondit avec assurance :

— Je dois me battre comme les Juifs ont battu Jésus et ont fait jaillir le sang de ses épaules.

Imitation du Christ déjà, qui deviendra plus tard identification jusque dans la chair.

Ces faits véridiques sont évidemment les événements mémorables et exceptionnels d'une enfance qui ne ressemble à aucune autre et était la préparation d'une vie extraordinaire tout habitée par le Christ. Cette légende dorée, bien authentique, peut être tempérée par des traits plus communs, presque rassurants : Francesco n'était point un ange ! On rapporte quelques épisodes amusants : l'enfant curieux qui fume en chemin le cigare que son oncle l'a envoyé acheter et qui revient titubant, enivré d'un plaisir inconnu ; l'enfant gourmand qui avale un bocal entier de poivrons farcis et qui est malade plusieurs jours durant, ou encore l'enfant vivace qui ne répugne pas à lutter amicalement avec son camarade Luigi Orlando pour éprouver sa force.

Au total, un garçon qui parfois se montre fort différent des enfants de son âge mais qui ne vit pas complètement dans un autre monde. Il lui arrivait de prendre part aux jeux de ses camarades : les quilles, les boules, le lance-pierres ; le plus souvent il se contentait de les observer attentivement, au point de se rappeler, dans sa vieillesse encore, les expressions appropriées à chaque jeu. Il savait faire preuve, à l'occasion, d'une belle ingéniosité. Ainsi cette crèche construite avec un camarade, alors qu'ils avaient tous deux neuf ou dix ans : « A l'approche de Noël, alors que le minuscule troupeau était enfermé dans la cabane de Piana Romana, Francesco et Luigi décidèrent de construire une crèche. Ils allèrent au torrent à côté et en raclèrent le fond. Ils réussirent à amasser beaucoup de terre glaise qu'ils conservèrent dans un linge mouillé. Jour après jour, ils modelaient les différents personnages qu'ils mettaient ensuite à cuire sur le feu du foyer domestique. Pour réaliser cette crèche, ils utilisèrent également des pierres, de la mousse et des brindilles. Le tout fut assemblé dans une sorte de niche d'un des murs de la cuisine des Forgione. Mais Francesco se rendit compte que la crèche de la Nativité aurait besoin de lumière. Il partit dans les champs à la recherche d'escargots ; il en captura un bon nombre et demanda à Luigi d'en extraire les mollusques. Une fois en possession des coquilles vides, les jeunes garçons y versèrent quelques gouttes d'huile dérobée à leurs mères et y placèrent une mèche. Ainsi

ils obtinrent de nombreuses petites flammes qui diffusaient une lumière presque irréelle'. »

A cet enfant sérieux ses parents n'hésitaient pas à confier la garde des cinq ou six moutons de la famille. Il les emmenait paître dans la campagne environnante. Il prenait un morceau de pain et de fromage pour midi et passait la journée dans les prés, seul ou en compagnie de Luigi. Le soir, en rentrant des champs, il se rendait avec quatre ou cinq camarades chez un paysan un peu plus instruit que les autres. Cosimo Scocca, un des rares hommes du bourg à posséder l'équivalent de notre certificat d'études primaires, essayait d'apprendre à lire aux gamins. Il montrait la lettre A et disait :

— Comment s'appelle cette lettre ? C'est simple. Quand vous montez sur un âne, vous faites : A ! A !

Et tout l'alphabet y passait... Mais cela ne pouvait suffire à l'instruction de Francesco, d'autant plus qu'il avait déjà manifesté à plusieurs reprises son désir de devenir prêtre.

Ses parents décidèrent donc, dans sa onzième année, de le confier à don Domenico Tizzani pour quelques leçons particulières. Don Tizzani vivait dans Pietrelcina, loin des Forgione, et peu de gens savaient qu'il s'agissait d'un ancien prêtre qui avait quitté le sacerdoce pour vivre avec une de ses pénitentes ; Francesco, en tout cas, ne l'apprit que plus tard. A raison de cinq lires par mois, don Tizzani accepta de donner des cours d'italien et de latin au plus jeune fils des Forgione à partir de septembre 1898. La somme demandée était importante : l'équivalent de vingt kilos de blé ! C'est pour subvenir à cette dépense nouvelle et rembourser une dette de cent lires qui traînait depuis longtemps que Grazio se décida à tenter sa chance en Amérique. Il avait appris qu'à Naples un bureau de recrutement cherchait des ouvriers agricoles prêts à travailler au loin. Lui, le petit propriétaire qui s'était honoré jusque-là d'avoir pu nourrir et vêtir convenablement ses cinq enfants accepta néanmoins d'être embauché comme manœuvre par un patron qu'il ne connaissait pas. Giuseppa, qui plus est, était enceinte pour la huitième fois. Fallait-il retarder le départ jusqu'à l'accouchement ? La

1. Épisode rapporté par Dante Alimenti, *Padre Pio* (album photographique), Librairie Jacques, Bruxelles, 1987, p. 28.

situation financière de la famille n'en serait pas améliorée pour autant. Grazio quitta les siens avec l'espoir de leur envoyer au plus tôt quelque argent.

Giuseppa craignit un moment que le sacrifice de son mari ait été inutile. En effet, rapidement, don Tizzani se plaignit de son nouvel élève. Il ne retenait rien, disait-il, comme si son esprit était irrémédiablement fermé. Sa mère se désespérait. Elle s'étonnait aussi de cette inappétence au savoir, jusque-là son Francesco avait fait preuve de tant de bonne volonté ! Finalement, las de rabâcher les mêmes leçons à un élève si obtus, don Tizzani renvoya définitivement l'enfant chez sa mère. Francesco expliqua alors à Mamma Peppa :

— Si ma cervelle est bouchée, son cœur à lui est mauvais. C'est pour cela que je ne peux rien apprendre.

L'intelligence du jeune garçon, mue par un instinct spirituel, s'était fermée automatiquement à l'influence de celui qu'il ne savait pas encore être un prêtre défroqué. Mystère d'une prescience surnaturelle qui restera toujours incompréhensible au profane.

Mamma Peppa résolut de placer Francesco auprès d'un autre professeur, Angelo Càccavo. Aussitôt, il progressa régulièrement. Ses camarades se souvenaient de l'avoir toujours vu, à cette époque-là, un livre entre les mains. Il était ordonné et méthodique. Souvent il grimpa à la Torretta pour y étudier dans le calme. En deux ans, il réussit à rattraper le temps perdu chez don Tizzani et à assimiler le programme des trois premières années du secondaire.

Sa vie intérieure ne pâtissait pas pour autant de ces bons résultats scolaires. Francesco était impatient de recevoir le Christ en lui. A neuf ans, il avait demandé à faire sa première communion. Le curé, respectueux de la règle de l'époque selon laquelle l'enfant devait avoir atteint l'âge de onze ans, refusa. Ce n'est qu'à douze ans que Francesco put faire sa première communion. Le même jour, 27 septembre 1899, il reçut le sacrement de confirmation des mains de Mgr Donato Maria Dell'Ollio, archevêque de Benevento. Quinze ans plus tard, alors que jeune prêtre il venait de préparer quatre cent cinquante enfants de Pietrelcina au sacrement de confirmation, il se souviendra du jour extraordinaire de son adolescence

où lui aussi avait été confirmé dans la grâce de son baptême. Après la cérémonie, il avait écrit à son directeur spirituel :

« Je pleurais de consolation dans mon cœur à cette cérémonie sacrée, parce que je me souvenais de ce que m'avait fait éprouver le très saint Esprit Paraclet le jour où je reçus le sacrement de confirmation, jour unique et inoubliable pour la vie entière. Que des douces motions (*mozioni*) fit sentir en ce jour cet Esprit consolateur ! Au souvenir de cette journée, je me sens tout entier dévoré par une flamme très vive qui brûle, consume et ne fait pas mal¹. »

Chaque matin, avant de se rendre chez maître Càccavo, Francesco allait servir la messe à Santa Maria degli Angeli. Sa détermination à devenir prêtre n'avait pas fléchi et depuis peu il avait décidé que ce serait dans l'ordre capucin. Cette détermination apparaît pour la première fois publiquement dans une lettre qu'il écrit à son père le 5 octobre 1901. Grazio est toujours aux États-Unis. C'est Francesco qui, comme membre le plus instruit de la famille, écrit au père et va à la poste retirer les mandats que celui-ci envoie régulièrement. Dans cette longue lettre de 1901, il donne des nouvelles de la famille, raconte ses progrès à l'école, un petit pèlerinage qu'il a fait avec sa classe à la Vierge de Pompéi et avec une belle maturité — il a un peu plus de quatorze ans — il rappelle sa ferme décision de se consacrer à Dieu : « L'année prochaine, s'il plaît à Dieu, toutes les fêtes et tous les divertissements seront finis pour moi parce que j'abandonnerai cette vie pour en embrasser une autre, meilleure². »

Une vocation franciscaine

Partant pour l'Amérique, Grazio savait le désir de son fils d'être prêtre, c'était même pour lui permettre de répondre à cette vocation qu'il avait choisi de s'exiler temporairement. Il est probable aussi, les dates concordent, qu'il ait su déjà

1. Lettre du 12 mai 1914 au père Agostino, *Epistolario*, éditions « Voce di Padre Pio », 1981, t. I, p. 470-472.

2. Lettre du 5 octobre 1901 à Grazio Forgione, *Epistolario*, t. IV, p. 798.

que le choix de Francesco s'était porté sur les capucins. Cette lettre de 1901 ne l'étonna donc nullement.

Mamma Peppa n'était pas étrangère au choix précis de Francesco. Elle avait toujours eu une grande dévotion pour saint François d'Assise. Elle avait voulu qu'un de ses enfants portât ce nom béni. Dans l'Italie du Sud, les capucins, parmi la famille franciscaine, étaient les plus nombreux. Ils étaient aimés et respectés. Ils étaient d'un ordre pauvre et mendiant dont les paysans se sentaient proches, leurs silhouettes brunes étaient familières à tous. A Pietrelcina, c'était le frère Camillo, du couvent de Morcone, à une trentaine de kilomètres de là, qui passait parfois quêter pour sa communauté. Il vint pour la première fois pendant l'été 1898, donc avant le départ de Grazio, et c'est de ce jour que date le désir de Francesco d'entrer chez « les frères à barbe ».

Chaque famille, dans la mesure de ses moyens, faisait à frère Camillo l'aumône d'un peu de pain, de fromage ou de quelques mesures de farine. Chez les Forgione, il était toujours bien accueilli. Aux enfants il distribuait médailles et images pieuses. Sans doute Francesco n'a pas manqué d'être impressionné par le bon Camillo, sa longue barbe, sa bure de couleur marron, sa cordelette en guise de ceinture et ses sandales de cuir. Ce que sa mère ou son cousin don Salvatore Pannullo, curé de Santa Maria degli Angeli, lui avaient raconté de saint François d'Assise ajoutait encore à son admiration. La spiritualité franciscaine, faite de simplicité et de pauvreté, à l'imitation du Christ pèlerin sur terre, et d'amour de toutes les créatures vivantes, convenait parfaitement à ce fils de paysan. Sa sensibilité franciscaine à la nature nous est connue notamment par des devoirs scolaires. Des rédactions, datant de sa treizième et quatorzième année, montrent un tempérament amoureux de la nature, prompt à l'apprécier en sa variété et sa richesse et habile à la décrire avec une sensibilité aiguë.

C'est tout naturellement que, désireux depuis sa cinquième année de se consacrer totalement au Seigneur, Francesco décida d'entrer chez les capucins. Les visites régulières de frère Camillo contribuèrent à ce choix inébranlable. Pourtant, le passage du jeune Francesco de Pietrelcina à la vie religieuse ne fut pas sans obstacles. Selon les prêtres qui guidèrent son

enfance et ses premiers directeurs spirituels, c'est dès sa prime enfance que les persécutions diaboliques commencèrent et entravèrent la route du jeune garçon. A partir de l'âge de quatre ou cinq ans, raconte le père Benedetto da San Marco in Lamis, le diable se présentait souvent à Francesco, la nuit, sous des formes menaçantes et horribles. D'autres fois, le démon prenait une forme plus inattendue. Don Nicola Caruso, un prêtre de Pietrelcina, raconte : « Plus d'une fois Francesco, revenant de l'école, m'a dit que, arrivé à la maison, il trouvait sur le seuil un homme habillé en prêtre qui ne voulait pas le laisser passer. Alors Francesco s'arrêtait ; une créature (un jeune garçon) pieds nus arrivait et faisait un signe de croix, le prêtre disparaissait et Francesco, tranquille, entrait chez lui¹. »

Le démon sous l'apparence d'un prêtre et l'ange gardien sous les traits d'un jeune garçon déroutent nos esprits modernes, rebelles au surnaturel et à ses modes de communication. Les frayeurs nocturnes de l'enfant nous paraissent pouvoir relever facilement d'autre chose que du diabolique. Pourtant, quand l'on sait quelle sera la vie extraordinaire du Padre Pio, quand l'on constate que l'inexplicable, merveilleux ou tragique, constituera la trame de son existence, alors on considère d'un œil moins sceptique les événements surprenants de son enfance. Là encore, comme dans le miracle spectaculaire de saint Pellegrino dont il a été le témoin, on peut voir une préparation à la mission et à la vocation qui seront siennes : compassion (participer aux souffrances du Christ) et intercession (Lui amener les âmes pour qu'il les sauve).

Par l'intermédiaire de don Pannullo, Francesco reçut en juillet 1902 acceptation de son admission au noviciat capucin de Morcone. N'était-ce pas pour le jeune Forgione — il venait d'avoir quinze ans — l'exaucement de son désir spirituel le plus cher ? Rien n'était simple pourtant et l'âme du jeune garçon était encore partagée. Les démons de l'adolescence étaient loin d'avoir lâché prise. A la veille d'entrer au monastère, ce combat était vif encore. Vingt ans plus tard, il a raconté cette lutte de ses quinze ans :

« Je sentais deux forces qui s'affrontaient en moi, me

1. Témoignage cité par Fernando da Riese Pio X, *op. cit.*, p. 44-45.

déchirant le cœur : le monde me voulait pour lui et Dieu m'appelait à une nouvelle vie. Mon Dieu, comment décrire mon martyre ? Le seul souvenir de la lutte qui se déroulait en moi me glace le sang dans les veines. Vingt ans se sont écoulés. Je sentais devoir obéir à Toi, Dieu vrai et bon, mais mes ennemis me tyrannisaient, me déboîtaient les os et me tordaient les viscères. Je voulais T'obéir, O mon Dieu et mon Époux. Mais où trouver la force pour résister à ce monde qui n'est pas le Tien ? A la fin, Tu es apparu et, ayant tendu Ta main toute-puissante, Tu m'as conduit là où Tu m'avais appelé (...) Et dans les tentations, les attaques bien précises de l'Ennemi, j'invoquais de suite les Très Saints Noms de Jésus et de Marie, appelant avec anxiété le bon Père pour qu'il vienne à mon secours. Et le voilà prêt à mon appel. Il se présentait à moi, et voyant que je m'efforçais d'éloigner de moi la funeste image, il me paraissait sourire, il me semblait qu'il m'invitait à une autre vie. Il me faisait comprendre que le port de sûreté, l'asile de la paix, pour moi, était dans les rangs de la Milice ecclésiastique'. »

Le combat fut donc rude et l'on peut dire qu'il ne faisait que commencer. L'adolescent Francesco Forgione qui s'apprête à rentrer chez les capucins est un garçon noiraud, solide, pas très grand, à la tête ronde. Néanmoins il a une santé fragile. A partir de sa neuvième année, il a entamé, pour ainsi dire, un cycle de maladies qui ne s'arrêtera pas, jusqu'à sa mort. Pendant l'hiver 1896-1897, il avait été pris d'une forte fièvre. Un médecin de Benevento crut déceler un simple dérangement intestinal. Les médicaments étaient chers, les visites médicales onéreuses. On laissa la fièvre s'atténuer seule, mais le garçon continua régulièrement à se plaindre de fortes douleurs aux poumons. Au noviciat, ces maux s'accroîtront et d'autres viendront s'y ajouter, parfois inexplicables et, en tout cas, inguérissables. La somme incroyable des maladies du Padre Pio et des souffrances physiques qu'il a endurées est un des aspects mystérieux de sa mission dans notre temps.

1. Cité par Jean Derobert, *Padre Pio, transparent de Dieu. Portrait spirituel de Padre Pio au travers de ses lettres*, éditions Jules Hovine, 1987, p. 37.

CHAPITRE 2

UN JEUNE RELIGIEUX

Dans les jours qui précédèrent son entrée au noviciat de Morcone, le 6 janvier 1903, trois visions vinrent conforter le jeune Francesco dans sa vocation. Visions assez complexes, au symbolisme riche, que l'on peut résumer ainsi : celui qui allait devenir le frère Pio vit, en quelques instants, un résumé de sa future existence. Un résumé sous forme d'allégories mais dont le sens était clair : la vie du futur religieux serait « comme une lutte continuelle et acharnée contre le démon » (P. Alessandro da Ripabottoni).

Sur ordre de ses supérieurs, Padre Pio écrivit plus tard (à la troisième personne !) une relation de ces trois visions. Nous avons donc là, pour la première fois, un texte autographe sur un fait surnaturel de sa vie¹. La première vision eut lieu dans les derniers jours de l'année 1902 alors qu'il méditait sur sa vocation et son prochain départ pour le couvent. Il vit à ses côtés « un homme majestueux d'une rare beauté, splendide comme le soleil. Celui-ci le prit par la main et lui dit : " Viens avec moi, parce qu'il faut que tu combattes un valeureux guerrier. " Il le conduisit dans une très vaste campagne. Là était rassemblée une grande multitude d'hommes qui étaient divisés en deux groupes. D'un côté étaient des hommes au visage très beau et vêtus de blanc, purs comme la neige ; de l'autre, c'était le second groupe, il vit des hommes à l'aspect horrible et vêtus de noir, comme des ombres ».

1. Le texte intégral des visions est publié en annexe du premier volume de *YEistolario*, p. 1279-1284.

Le personnage « splendide comme le soleil » qui l'accompagnait l'engagea à combattre « un homme de taille démesurée qui touchait de son front les nuages », horrible lui aussi. Francesco pria son auguste compagnon de lui épargner ce combat, mais en vain. Celui-ci lui promit seulement de l'aider et ajouta : « Je ne permettrai pas qu'il t'abatte. » Le combat fut terrible. Grâce à l'aide du personnage lumineux, Francesco, néanmoins, l'emporta et mit en fuite son horrible adversaire. « Une couronne d'une rarissime beauté, que l'on ne peut réussir à décrire » fut alors posée sur sa tête puis rapidement retirée. Celui qui l'avait engagé à combattre lui dit qu'une couronne plus belle encore lui était réservée, que le personnage avec lequel il venait de se battre reviendrait toujours à l'assaut et que Francesco ne devait pas craindre ces assauts ni douter de l'issue des combats : il serait vainqueur. Les spectateurs à l'horrible figure hurlaient, proféraient des imprécations, tandis que les assistants au beau visage applaudissaient et chantaient les louanges du personnage lumineux. Ainsi prit fin la première vision.

Cette vision, à cause des combats qu'elle laissait présager, avait de quoi inquiéter l'adolescent. En outre, elle n'était point clairement intelligible. Le jour de la fête de la Circoncision de Jésus, c'est-à-dire le 1^{er} janvier 1903, Francesco, après avoir communiqué, eut une seconde vision. Dans le récit qu'il en a donné plus tard, il la présente plutôt comme « une lumière surnaturelle intérieure » qui l'aurait investi un instant (la théologie mystique classera ce phénomène surnaturel comme « vision intellectuelle »). Cette vision intérieure donnait en fait la signification de la précédente vision, plus imagée. Son entrée en religion, comprit-il, était comme une entrée au service du Roi céleste, Celui-là même qui l'avait incité à lutter contre le mystérieux homme infernal. En clair, il entra dans la Milice du Christ pour combattre Satan.

Le 5 janvier, tous les documents nécessaires à l'entrée au couvent étaient rassemblés : le certificat du maire attestant « la bonne conduite morale » de l'intéressé, les attestations scolaires et une lettre de l'archevêché de Benevento certifiant le baptême et la confirmation. Le départ définitif pouvait donc être fixé au lendemain matin. Dans la nuit du 5 au 6, une troisième vision vint conforter Francesco. Il vit et entendit

Jésus et la Vierge Marie qui l'encouragèrent une fois encore et lui prodiguèrent des paroles de réconfort et d'affection.

A Morcone

Le 6 janvier, jour de l'Epiphanie, après avoir écouté la messe à Santa Maria degli Angeli, il fit ses adieux. Son frère, ses sœurs, cousins, oncles, tantes et voisins étaient tous là, la mine triste « comme pour un deuil », dira-t-il. Sa mère, son maître Caccavo et deux de ses camarades de classe l'accompagnèrent à pied jusqu'à la gare, à deux kilomètres de là. Avant de monter dans le train, Francesco, à genoux, demanda à sa mère de le bénir. Mamma Peppa était bouleversée.

— Maintenant ce n'est plus à moi que tu appartiens, lui dit-elle simplement, mais à saint François.

Elle ne put s'empêcher de pleurer et, quand le train s'ébranla, elle s'évanouit.

Par la suite, Padre Pio ne pourra évoquer ce départ à Morcone et ces paroles de sa mère sans avoir les larmes aux yeux. Il dira aussi que, pendant son noviciat, aux moments difficiles, le souvenir de cet adieu déchirant le réconforta bien souvent : « A dire la vérité, je n'ai jamais été tenté contre la vocation, mais quelquefois quand les attaques du démon se faisaient trop vives, la scène émouvante des adieux à la Mamma se présentait à mon esprit et je reprenais courage. »

Francesco partit de Pietrelcina accompagné de son maître Caccavo, de don Nicola Caruso et d'un autre enfant du pays qui, lui aussi, aspirait à la vie religieuse, Vincenzo Masone. Arrivés à Morcone, après une heure de train, Francesco et Vincenzo trouvèrent deux autres garçons qui postulaient également à devenir fils de saint François : Salvatore Pranzitella, de Campobasso et Giovanni Di Carlo, de Roio près de Naples. Le couvent était, à l'époque, entièrement isolé du reste du village. On y accédait par un sentier caillouteux et de loin on apercevait sa masse claire se détacher des collines boisées environnantes. Des cellules petites, des voûtes basses et sombres, un intérieur pauvre et simple faisaient contraste

avec un jardin luxuriant, riche en arbres, en plantes de toutes sortes et en points d'eau.

Les quatre jeunes gens furent confiés au maître des novices, le père Tommaso da Monte Sant'Angelo. Un maître des novices qui n'avait pas trente ans, « un peu sévère mais un cœur d'or, se souviendra Padre Pio, très bon, compréhensif et plein de charité envers les novices ». Les nouveaux arrivants durent passer un petit examen portant sur l'italien, l'histoire, la géographie et le latin, puis une période probatoire commença. Francesco eut pour compagnon de postulat Giovanni Di Carlo. Une retraite de quinze jours précédait la prise d'habit et le noviciat proprement dit. Quinze jours de silence, de prière et d'accoutumance à la vie conventuelle et à la règle capucine. Giovanni, devenu le père Anastasio, a raconté qu'un jour où ils se trouvaient seuls dans la sacristie, ils virent dans les casiers des pères des disciplines munies de plaques de fer. Aussitôt ils ôtèrent leur veste et se frappèrent les épaules avec les redoutables instruments... Cette douloureuse manière de faire pénitence n'était point inconnue de Francesco, elle l'était en revanche de Giovanni. Peu à peu celui-ci fut pris de découragement. Jamais, pensait-il, il ne pourrait supporter les mortifications et pénitences et aussi le silence qui était de règle. Il songea bientôt à abandonner cette vie trop dure et à retourner dans sa campagne napolitaine. Francesco alors l'encouragea à rester avec quelques paroles raisonnables :

— Nous avons tant fait pour venir ici et maintenant nous devrions nous en aller ! Que diraient nos parents et ceux qui nous ont dirigés vers cette maison ? Peu à peu, avec l'aide de la Madone et de saint François, nous nous habituerons nous aussi comme se sont habitués les autres. Ceux qui sont dans ce couvent, et tous les autres aussi, n'ont-ils pas été comme nous ?

Giovanni ne partit point et, au terme de la retraite, le 22 janvier, les quatre postulants prirent l'habit capucin. Francesco abandonna ses habits séculiers.

— Que le Seigneur te dépouille du vieil homme et de ses actions, lui dit le père Tommaso selon le rituel.

Puis on lui remit, un à un, les habits religieux : la robe de bure, symbole de l'homme nouveau qu'il était appelé à

devenir et aussi marque de pauvreté et d'uniformité ; le capuchon, symbole de la protection qu'il pouvait attendre de Dieu et aussi marque de l'humilité qu'il devait tenir en toutes circonstances ; la corde enfin, symbole de la force que lui donnerait le Seigneur et marque de la pureté qui devait être la sienne désormais. Puis on lui tendit un cierge :

— Accepte la lumière du Christ en signe d'immortalité, afin que mort pour le monde tu vives en Dieu. Relève-toi d'entre les morts et le Christ t'éclairera.

Enfin, dernière marque d'abandon définitif du monde, on lui donna un nom de religion qui serait désormais le sien jusqu'à la mort. Francesco Forgione devint frère Pio da Pietrelcina. Seul lien qui l'attachait encore au monde, son lieu de naissance qui permettait de le distinguer des autres Pio existant dans l'ordre, il en était ainsi pour tous les religieux. « Pio », Pie en français, avait été choisi en l'honneur de saint Pie, pape martyr que Francesco avait souvent prié à Pietrelcina mais aussi en mémoire de saint Pie V, grand pape de la Contre-Réforme catholique et vainqueur des Turcs à Lépante. C'est donc désormais le 5 mai, fête de saint Pie V, que Padre Pio célébrera sa fête onomastique.

Commença alors une rude année de noviciat. On attribua à fra Pio da Pietrelcina la cellule numéro 28. Au-dessus de la porte, une inscription en céramique indiquait la voie à suivre : « Vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » Un énorme sac contenant des feuilles de maïs, posé sur quatre planches et une grossière armature de bois, servait de lit. Le novice devait dormir avec son habit, sur le dos, les mains en croix sur la poitrine. Une table, une chaise, un grand crucifix en bois faisaient tout l'univers du jeune capucin. Les petites fenêtres des cellules donnaient toutes sur le cloître. La journée du novice était partagée entre sa cellule et l'église : lever à 5 heures, un office, la messe, des repas pris en silence, quelques instructions spirituelles données par le maître des novices, d'autres offices (dont un en pleine nuit pour la récitation de matines) et le reste du temps le tête-à-tête avec Dieu et avec soi-même. Seule lecture autorisée pendant la première année : les règles et constitutions de l'ordre.

La vie au noviciat était rude. Gherardo Leone, qui a

interrogé jadis des frères âgés, rapporte combien la nourriture était la première des privations pour ces jeunes aspirants à la sainteté : « La nourriture était peu abondante, voire maigre. Et c'est aussi pour cette raison que le noviciat reste dans le souvenir des anciens comme un lieu d'une austérité et d'une rigueur incroyables. La faim tenaillait ces jeunes gens qui chez eux étaient habitués à une nourriture peut-être simple mais abondante. On se levait toujours de table sans avoir rassasié sa faim ; c'était un véritable supplice pour ces corps robustes. Des jeûnes réglementaires venaient s'ajouter à cette sobriété permanente. On jeûnait tous les vendredis de l'année. Et puis il y avait le jeûne en l'honneur de la Sainte Vierge, cher à saint François : il durait du 30 juin au 15 août. Ensuite il y avait le jeûne de Noël du 2 novembre au 25 décembre. Et enfin le " grand " carême, c'est-à-dire le carême ordinaire. Comme si cela n'avait pas été suffisant, on mangeait à genoux par terre pendant les fêtes de la Vierge et des saints de l'ordre et les vendredis de mars '. »

A cette mortification des appétits s'ajoutait, trois jours par semaine, le lundi, le mercredi et le vendredi, l'obligation de se donner la discipline (une chaîne à laquelle étaient accrochées de grosses boules ou des plaques de fer). On se rendait dans le chœur après le souper, on éteignait les lumières et chacun se frappait le dos pour combattre les tentations : les passions, la paresse, l'orgueil, l'inconstance. Enfin les novices devaient s'astreindre à un maintien effacé : garder toujours les yeux baissés et ne rompre le silence que par obligation.

Le maître des novices a témoigné que fra Pio « fut toujours un novice exemplaire, ponctuel dans l'observance de la règle et ne donnant jamais le moindre motif à être repris ». Ce novice se signalait aussi par ce que la théologie mystique appelle « le don des larmes », forme première de la compassion qui, chez Padre Pio, ira jusqu'à la souffrance dans la chair, jusqu'au sang. A l'église, a rapporté un de ses confrères, fra Pio choisissait toujours, pendant l'heure de méditation en commun, de méditer sur la Passion et les souffrances du Christ. Il utilisait pour cela un manuel classique du siècle

1. Gherardo Leone, *op. cit.*, pp. 125-126.

dernier, celui du père Maria da Bergamo, capucin. Immanquablement il versait d'abondantes larmes, au point de laisser sur le pavement de pierre la trace bien visible de ses pleurs. Aussi prit-il l'habitude, pour éviter les questions et les regards indiscrets de ses condisciples, d'étendre un mouchoir sur le sol avant de commencer sa méditation quotidienne...

Quand Grazio Forgione revint d'Amérique en cette année 1903, il alla au couvent avec Mamma Peppa. Au parloir, c'est à peine s'ils reconnurent leur Francesco tant il était pâle et amaigri. Celui-ci, respectueux jusqu'au scrupule de la Règle qui voulait qu'on ne parle ni ne lève les yeux sans la permission du maître des novices, n'osait bouger ni regarder ses parents. Un moment, ils le crurent devenu idiot ! Le père Tommaso dut autoriser fra Pio à parler et à lever les yeux et, pour rassurer Mamma Peppa et parce que c'était la vérité, il dit :

— On ne connaît pas de défauts au frère Pio.

Après neuf mois de cette conduite exemplaire, on confia à fra Pio le soin d'instruire un novice qui venait de recevoir l'habit capucin. Celui qui allait devenir le père Angelico da Sarno se souvient : « En octobre 1903, peu de jours après avoir pris l'habit capucin au noviciat de Morcone, je me vis assigner comme instructeur un novice de quelques mois plus ancien que moi, fra Pio da Pietrelcina. De lui j'ai reçu les premières leçons de vie religieuse. Doux et lointains souvenirs de 1903 ! Pendant trois mois, chaque jour, je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui, le bon Pio venait dans ma cellule. Il m'expliquait les articles de la règle et des constitutions, il me prodiguait des paroles bonnes et persuasives, en particulier quand, à un moment, ma vocation subit quelques tentations. J'attendais avec anxiété l'heure fixée par le père maître des novices pour la visite quotidienne de fra Pio '. »

Fra Pio, novice au comportement impeccable, persuasif, pieux, doux, était un exemple pour ses camarades. Jour après jour, il avait suivi la règle, s'était efforcé de recevoir les punitions ou reproches adressés par le maître des novices avec l'esprit qui convenait. La sévérité du père Tommaso était

1. Témoignage cité par Francobaldo Chiocci et Luciano Cirri, *Padre Pio, storia d'una vittima*, i Libri del No, Roma, 1967, 1.1, p. 34.

célèbre, mais, se souvenaient les anciens, « il ne se comportait pas ainsi par méchanceté ou par étroitesse d'esprit. Bien souvent, il infligeait des épreuves non pas pour punir une faute réelle mais pour vérifier la patience, l'humilité, l'obéissance et le renoncement à Pamour-propre du novice ».

Pendant cette année de noviciat à Morcone, fra Pio, le 25 avril 1903, fit la connaissance d'un religieux qui allait jouer un rôle très important dans sa vie : le père Benedetto da San Marco in Lamis. Il va devenir, quelques années plus tard, son directeur spirituel et il entretiendra avec lui, de 1910 à 1922, une correspondance spirituelle qui reste comme le témoignage le plus précis et le plus authentique sur la vie mystique du Padre Pio¹. Que dès cette année 1903 le père Benedetto se soit occupé de l'âme du jeune religieux exemplaire n'est pas improbable, même si l'irrégularité de ses passages à Morcone empêchait une direction suivie.

Le 22 janvier 1904, au terme d'une année de noviciat, fra Pio, en présence du père provincial et en compagnie de ses condisciples qui avaient surmonté la longue épreuve, prononça des vœux simples (ou temporaires, c'est-à-dire pour trois années). Il avait passé toute la nuit en prières. Tôt le matin, sa mère, son frère Michèle et un de ses oncles arrivèrent au couvent. A 11 h 45, à l'issue d'une grande messe solennelle, fra Pio se consacrait à Dieu et s'engageait publiquement par trois vœux : « Moi, frère Pio de Pietrelcina, je demande et je promets à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Vierge Marie, au bienheureux François, à tous les saints et à toi, ô mon Père, d'observer jusqu'à la fin de ma vie la règle des frères mineurs confirmée par Sa Sainteté le pape Honorius, en vivant dans l'obéissance, la pauvreté et la chasteté. » Le provincial dit alors : « Et moi, au nom de Dieu, je te promets la vie éternelle si tu observes ces choses. »

Après la cérémonie, Mamma Peppa, très émue, l'embrassa :

— Mon fils, te voilà tout entier fils de saint François ; qu'il te bénisse !

1. Sa correspondance spirituelle avec Padre Pio, ainsi que celle du père Agostino — dont nous parlerons plus loin — ont été intégralement publiées : elles font l'objet des 1 387 pages du premier volume de *VÉpistolario*.

Le noviciat était terminé. Restait à fra Pio à finir ses études secondaires tout en se préparant à la profession religieuse, définitive. Et, plus loin encore, se profilait l'étape ultime : l'ordination sacerdotale.

De couvent en couvent

Le 25 janvier 1904, fra Pio et Giovanni Di Carlo, devenu fra Anastasio, quittèrent Morcone pour se rendre au couvent de Sant'Elia a Pianisi, à une soixantaine de kilomètres de là, dans la province de Campobasso. Ils devaient y terminer leurs études secondaires et commencer leur philosophie. Le père provincial les accompagnait, à dos de mulet, la route était longue.

Un novice, qui deviendra le père Raffaele da Sant'Elia a Pianisi et sera le dernier confesseur du Padre Pio, s'est souvenu de leur arrivée et de la vive impression que lui fit le jeune frère Pio : « Dès cette première rencontre, frère Pio provoqua en moi, d'une façon toute particulière, un sentiment de vive admiration à cause de son comportement exemplaire... Jeune comme j'étais, je n'y connaissais rien en fait de vertu, mais je remarquai chez lui quelque chose qui le distinguait des autres scolastiques. »

L'air de Sant'Elia a Pianisi réussit mieux au fra Pio que celui de Morcone, l'altitude y était moins élevée et le vent soufflait davantage. Il retrouva une santé et une mine meilleures. Mais d'autres soucis l'attendaient. Commença en effet une longue période de manifestations et de persécutions diaboliques. Manifestations anodines ou effrayantes. Aussi étranges que paraissent les faits que nous allons rapporter — faits qui s'étaleront sur une dizaine d'années —, ne sont-ils pas néanmoins logiques si on les considère dans l'ordre surnaturel ? En effet, le diable ne devait-il pas s'opposer par tous les moyens à une vocation religieuse qui allait étonner le monde entier et amener à se convertir un nombre incalculable de personnes ?

Le diable, « grand artisan d'iniquités » selon la définition de Padre Pio, est aussi maître d'artifices et de tromperies. Bien des fois, notre capucin l'aura expérimenté dans les

premières années de sa vie religieuse. Une fois, c'était son lit qui était renversé par une main invisible, une autre fois, ses livres étaient déchirés ou son encier jeté contre le mur alors qu'il était seul dans sa cellule. Plus tard, ce seront les lettres qu'il recevra de ses directeurs spirituels qu'il trouvera entièrement blanches ou au contraire maculées de taches d'encre quand il ouvrira l'enveloppe. En ce dernier cas, un seul recours : asperger les lettres d'eau bénite et instantanément les lignes réapparaissent.

On peut sourire à ces facéties du démon et estimer qu'elles relèvent tout au plus de la télékinésie chère à certains parapsychologues. Mais parfois, les assauts du démon étaient plus violents, nous y reviendrons, et Padre Pio sortira physiquement meurtri et ensanglanté de ces combats. En outre, le caractère indéniablement surnaturel des stigmates qu'il recevra en 1918 et qui persisteront pendant cinquante années, jusqu'à sa mort, nous paraît authentifier en quelque sorte les événements survenus dans les années précédentes.

Autre épisode de cette époque, comme l'envers des manifestations diaboliques : la première expérimentation du phénomène de bilocation ou dédoublement. Le fait surnaturel est connu en détail parce que, quelques jours plus tard, fra Pio, fort étonné de ce qui lui était arrivé, mit par écrit son aventure. C'était le 18 janvier 1905, fra Pio était au couvent de Sant'Elia a Pianisi depuis un an. Son récit est du mois de février suivant :

« Il y a quelques jours il m'est arrivé un fait insolite ; alors que j'étais au chœur avec frère Anastasio, c'était le 18 u.s. [*ultimo scorso* : du mois passé], il était environ 23 heures, je me retrouvais tout à coup dans une maison bourgeoise où le père était en train de mourir, en même temps qu'une enfant naissait.

« Alors la très sainte Vierge Marie m'apparut et me dit : "Je te confie cette créature. C'est une pierre précieuse à l'état brut : travaille-la, polis-la, rends-la la plus lumineuse possible parce qu'un jour je voudrai m'en orner. Ne doute pas, c'est elle qui viendra vers toi, mais d'abord tu la rencontreras à Saint-Pierre." Après ceci je me retrouvais à nouveau au chœur¹. »

1. Texte publié en annexe du tome IV de *VEpistolario*, p. 920.

Avouons que l'expérience a de quoi surprendre un adolescent de dix-sept ans et demi : une bilocation doublée d'une apparition de la Vierge et d'une mission bien curieuse. Fra Pio éprouva le besoin de mettre ce « fait insolite » par écrit. Il confia plus tard le papier au père Agostino. La suite de l'histoire est tout aussi étonnante. Giovanna Rizzani, dont Padre Pio avait assisté à la naissance ce 18 janvier 1905, se rendit à la basilique Saint-Pierre à Rome un après-midi de l'année 1922 et se confessa à un capucin, qu'elle ne connaissait pas, et qui lui conseilla d'aller à San Giovanni Rotondo. Elle s'y rendit et quelle ne fut pas sa surprise de reconnaître en Padre Pio le capucin qui l'avait confessée à Saint-Pierre ! Padre Pio l'étonna encore plus quand il lui révéla avoir assisté à sa naissance, à Udine, et qu'il lui décrit en détail le logement qui l'avait vue naître. Giovanna Rizzani deviendra tertiaire franciscaine et une fidèle fille spirituelle du Padre Pio.

Est-il besoin de préciser que ni en 1905 ni jamais Padre Pio ne s'est rendu à Udine, à des centaines de kilomètres de là, en Vénétie, et qu'en 1922 il n'a pas quitté un seul jour son couvent de San Giovanni Rotondo. Il n'a quitté son Mezzogiorno natal qu'une seule fois, en mai 1917, quand il a accompagné à Rome sa soeur Graziella qui entrait dans un couvent de Brigittines.

Ce don de bilocation du Padre, dont Giovanna Rizzani fut à deux reprises bénéficiaire, nous étonne. Des dizaines d'autres témoignages existent qui rapportent des faits similaires survenus dans les décennies suivantes. Comment interpréter un tel charisme ? Il semble non seulement impossible mais saugrenu voire ridicule que Dieu permette à une de ses créatures d'échapper un moment aux lois communes de l'espace et du temps. Pourtant, à y réfléchir, on remarque que cette bilocation n'intervient jamais de la propre volonté du Padre Pio. Il ne décide pas tout à coup de se transporter à tel endroit parce que tel est son bon plaisir, fût-ce pour édifier les foules ! La bilocation intervient parce qu'il y a urgence, péril grave, âme ou corps à sauver. Toutes les grâces surnaturelles ou dons mystiques ne sont jamais accordés que pour le bien des âmes et jamais pour la glorification de celui qui en est le bénéficiaire. Cela est si vrai que, dans les procès

de canonisation, ces grâces ou dons ne sont pas considérés comme signes irréfutables de sainteté. Pour être considéré comme saint par l'Église, il faut d'abord avoir fait preuve d'héroïcité dans les vertus les plus communes : la charité, l'humilité, le zèle pour les âmes, la piété.

Signalons encore, à propos de ce don de bilocation, la bribe d'explication qu'en donna un jour, presque par inadvertance, Padre Pio. C'était dans les derniers mois de 1944 ou 1945. Quelques pères, dont Padre Pio, étaient en récréation. Un des témoins de la conversation raconte :

« Je ne me souviens pas comment le très révérend père Paolino se mit à parler de la bilocation de saint Antoine qui, alors qu'il prêchait à Padoue, se trouva à Lisbonne où il libéra son père de sa condamnation déjà décrétée.

« Insistant sur ce fait, le très révérend père Paolino disait : "Je voudrais bien savoir comment se produit la bilocation, et si le saint sait ce qu'il veut, où il va et comment il y va."

« Voilà que Padre Pio, qui jusque-là semblait absent, intervint comme lui seul pouvait le faire : "Il sait ce qu'il veut, il sait où il va, mais il ne sait pas si c'est seulement en esprit ou bien âme et corps."

« Nous nous regardâmes stupéfaits, sans prononcer un mot. L'expert avait parlé ! »

Expert, oui, puisque Padre Pio a connu sa première bilocation en 1905, soit une quarantaine d'années auparavant, et qu'elle fut suivie de nombreuses autres. Mais dans les années 1904-1905, ce frère comblé de tant de grâces et persécuté par le démon ne se dispensait pas pour autant de l'étude. Après une année de noviciat passée à ne lire que les constitutions et la règle de l'ordre, les années vécues à Sant'Elia a Pianisi furent des années studieuses. Il fallut se réaccoutumer à l'étude de l'italien et du latin. Certains cahiers scolaires de ces années ont été retrouvés et publiés². Il

1. P. Costantino Capobianco, *Paroles et anecdotes de Padre Pio*, Résiac, 1986, p. 109-110.

2. Quatre cahiers subsistent. Le troisième, seul, a d'abord été publié par Gherardo Leone en annexe de son *Padre Pio. Enfance et prime jeunesse*, éditions La Casa Sollievo délia Sofferenza, 1975. Puis une édition complète et critique des quatre cahiers a été publiée sous la direction du père Gerardo Di Flumeri : *Componimenti scolastici*, éditions « Padre Pio da Pietrelcina », San Giovanni Rotondo, 1983.

s'agissait de dissertations en italien que le maître corrigeait ensuite. Elles portaient sur les sujets les plus divers : « Dites à votre précepteur quels sont les effets bénéfiques de sa sévérité paternelle », « Décrivez le doux printemps qui renouvelle la nature en l'opposant à l'horrible hiver » ou encore « Un doux souvenir de votre enfance ».

Ces dissertations d'adolescent sont intéressantes à plus d'un titre. D'abord, ainsi que l'a remarqué leur premier éditeur, parce qu'elles nous donnent dans leur style même quelques traits de caractère très authentiques du jeune fra Pio et nous renseignent sur son niveau scolaire : « Les idées sont souvent bonnes, elles témoignent même d'une intelligence supérieure à celle des adolescents de l'âge que Francesco devait avoir quand il les rédigea, c'est-à-dire seize ou dix-sept ans. Les erreurs d'orthographe sont fréquentes. Elles semblent dues la plupart du temps à une véritable étourderie : on y trouve des omissions de syllabes, des singuliers au pluriel, une consonne à la place d'une autre. D'autres erreurs ont pu être faites avec conviction, comme par exemple quelques doubles consonnes à la place d'une seule, dues à une prononciation trompeuse, ou une seule consonne à la place de deux. Dans certains exposés, on trouve également de nombreuses erreurs de grammaire et de syntaxe ainsi que des impropriétés¹. »

Elles sont intéressantes également parce qu'elles nous font découvrir quels étaient les sentiments et les préoccupations d'un jeune religieux qui, par ailleurs, avait une vie intérieure très agitée. Domine bien sûr la préoccupation religieuse, et rares sont les dissertations du jeune fra Pio où le nom de Dieu n'apparaît pas, que le sujet porte sur l'oisiveté, la sévérité ou le carnaval. Souvent aussi on croit deviner ici et là des souvenirs d'enfance, parfois transformés, et une certaine nostalgie de la vie familiale à Pietrelcina. Croit-on que fra Pio, aussi engagé soit-il dans une aventure mystique incomparable, n'a plus songé aux siens, à Mamma Peppa ? Plus étonnantes, et plus rares, certaines images idylliques qui sont l'indice d'un tempérament généreux qui sait faire preuve d'une belle grandeur d'âme. Au total, ces dissertations

1. Gherardo Leone, *op. cit.*, p. 187.

LEPADREPIO

littéraires n'ont rien d'exceptionnellement beau ou élevé. Et c'est rassurant : fra Pio n'est pas un génie littéraire. Il suffit déjà que sa vie spirituelle soit exceptionnelle.

Les années équivalentes à nos classes de seconde et première se passèrent donc à Sant'Elia a Pianisi, partagées, pour fra Pio, entre le travail scolaire et le travail de son âme que se disputaient Dieu et le diable. En mai 1905, il fut envoyé pour quelques jours au sanctuaire de la Madonna dei Monti, à Campobasso, à une trentaine de kilomètres de là. Il devait y assister les pères capucins à l'occasion du pèlerinage traditionnel de mai. C'était aussi l'occasion pour ses supérieurs de le faire changer d'air. Ses poumons avaient recommencé à le faire souffrir et des ennuis intestinaux l'avaient rendu pâle comme un linge. A Campobasso, il remplit l'office de servent de messe. C'était son premier contact avec le monde depuis son entrée au noviciat. Le jeune fra Pio, après deux ans et demi de quasi-réclusion, ne devait guère se sentir à l'aise au milieu de cette foule de pèlerins venus honorer leur Madone. Son aspect maladif ajoutait à son comportement maladroit, si bien que les fidèles n'osaient l'approcher... on le croyait tuberculeux !

En octobre, tous les frères durent quitter Sant'Elia a Pianisi, d'importants travaux devant être faits dans l'église et au couvent. Ils furent transférés au couvent de San Marco la Catola, au-dessus du lac d'Occhito. Le site était superbe : le couvent était juché sur un promontoire montagneux, solitaire face à une nature sauvage. Fra Pio y entama des études de philosophie sous la direction du père Giustino da San Giovanni Rotondo. Il témoignera toujours à celui-ci une vive affection, se souvenant des bonnes heures de travail passées ensemble et de la découverte de la métaphysique. Certes, jamais Padre Pio ne sera un philosophe, ni même un théologien au sens universitaire qu'on lui donne maintenant — spécialiste des questions théologiques —, mais il témoignera d'une science des hommes et d'une connaissance de la foi bien différentes et supérieures, non pas tirées de la simple raison ou de l'intuition mais d'une vie surnaturelle. Ce qui n'exclura pas, nous le verrons souvent, un solide bon sens et un humour parfois bourru.

A San Marco la Catola, fra Pio retrouva le père Benedetto

da San Marco in Lamis. Celui-ci entra un peu plus dans l'intimité de l'âme du jeune religieux et, pendant les six mois du séjour de fra Pio dans ce couvent, on peut imaginer que les colloques spirituels furent nombreux. Quand en 1910 commencera la direction spirituelle par correspondance, les deux religieux se connaîtront déjà bien.

En avril 1906, fra Pio fit retour à San'Elia a Pianisi où les travaux venaient de s'achever. Il y poursuivit sa formation philosophique. C'est à cette époque-là que fra Pio, au cours d'une récréation avec des confrères, prédit la réouverture du couvent de San Giovanni Rotondo, fermé depuis plusieurs années, et qu'il y serait affecté. Effectivement, la prophétie se réalisa : des capucins purent s'installer à nouveau à San Giovanni Rotondo trois ans plus tard, en 1909, et Padre Pio y arriva en 1916. Il y restera jusqu'à sa mort, en 1968. Cette même année 1906 (était-ce le même jour ?) une âme privilégiée de San Giovanni Rotondo, Lucia Fiorentino, notait dans son journal spirituel la vision qu'elle venait d'avoir : un grand arbre serait planté dans le nouveau couvent du village et son ombrage s'étendrait sur le monde entier. Ceux qui se réfugieraient sous ses branches obtiendraient « le vrai salut ». Lucia Fiorentino ne sut que plus tard que ce grand arbre salubre allait être un religieux dont la renommée et les bienfaits s'étendraient au monde entier.

Le dimanche 27 janvier 1907 enfin, entre les mains du supérieur du couvent, fra Pio fit profession de vœux solennels. Il écrivit et signa de sa propre main l'engagement suivant :

« Moi, F. Pio da Pietrelcina, étudiant capucin, ayant accompli les quatre années de religion requises par les décrets pontificaux, après avoir fait profession de vœux simples au noviciat de Morcone dans la province de Sant'Angelo le 22 janvier 1904 ; étant aujourd'hui âgé de dix-neuf ans, huit mois et deux jours ; en ce 27 janvier 1907, j'ai fait ma profession solennelle au couvent de Sant'Elia a Pianisi, entre les mains du révérend père Raffaele da San Giovanni Rotondo, actuel gardien, en présence de la famille religieuse et spécialement des révérends pères qui ont soussigné comme témoins. Je déclare que je fais cette profession solennelle de ma propre volonté et librement et par conséquent je me considère comme lié pour toujours par les vœux de l'ordre des capucins, sous

la règle du séraphique père saint François d'Assise, dans la seule et unique fin de m'occuper du bien de mon âme et de me consacrer entièrement au service de Dieu. [...]'. »

Restait à fra Pio, religieux capucin pour l'éternité, à achever ses études pour être admis au sacerdoce. Il termina sa deuxième année de philosophie et, les 9 et 10 octobre 1907, il en passa avec succès les examens. A la fin du mois, il quitta San Marco la Catola pour le couvent de Serracapriola, sur le versant adriatique de la Molise, à une quinzaine de kilomètres de la mer. L'air marin pourtant ne convint pas au jeune religieux.

A Serracapriola, il commença l'étude de la théologie sous la direction du père Agostino da San Marco in Lamis. Celui-ci allait devenir, en parallèle avec le père Benedetto, son directeur spirituel, jusqu'en 1922, et le témoin d'un itinéraire mystique peu ordinaire. « Il était bon, obéissant, studieux quoique maladif », a dit de son élève le père Agostino. Il ajoute qu'il n'avait encore décelé dans cet état de santé fragile rien d'extraordinaire ou de surnaturel. Pourtant, le séjour à Serracapriola fut bref et tourmenté. La santé de fra Pio s'aggrava rapidement. Les jeûnes et pénitences qu'il s'imposait en plus de la règle commune et d'un rythme soutenu d'étude eurent rapidement raison de son corps déjà affaibli. Le diagnostic qu'un médecin avait déjà fait alors que fra Pio était encore à Sant'Elia a Pianisi fut confirmé : « broncho-alvéolite à la pointe gauche ». Douleurs aux poumons et fortes fièvres n'avaient pas d'autre explication selon le médecin.

Ses supérieurs décidèrent de l'envoyer en convalescence chez lui, à Pietrelcina. Ils estimèrent que le bon air natal lui ferait du bien. Fra Pio demeura donc près d'une année à Pietrelcina. Il retrouvait avec joie sa mère et sa famille. Il logeait dans la Torretta, essayant de retrouver dans le silence de cette chambrette isolée l'atmosphère du couvent qu'il avait dû quitter à regret. Les habitants du Castello considéraient désormais avec respect celui qu'ils appelaient entre eux « notre petit moine ». Ils avaient laissé un jeune garçon plutôt

1. Document manuscrit reproduit in F. Cnici et L. Cirri, *op. cit.*, t. III, p. 14.

robuste, ils retrouvaient un jeune religieux, amaigri, longiligne dans sa robe de bure, à la barbe naissante, maladif au point de devoir quitter momentanément son couvent. Ils prirent donc l'habitude, bien qu'il ne fût pas prêtre, de se confier à lui, de solliciter ses conseils et ses prières. Fra Pio se prépara ainsi, de façon assez inattendue, à sa mission sacerdotale de direction et de soutien des cœurs. Il s'efforçait aussi de mener une vie régulière de prières, en union de pensée avec ses frères restés au couvent. Il disait son office aux mêmes heures et passait de longues heures dans l'église de son baptême, Santa Maria degli Angeli.

En novembre 1908, apparemment guéri, il réintégra le couvent. Ce ne fut point Serracapriola dont l'air marin, pensait-on, ne lui avait pas réussi, mais Montefusco, non loin de Benevento. Il y reprit ses études de théologie sous la direction du père Agostino da San Marco in Lamis. A Pietrelcina, il avait étudié seul quelques livres, et le père Agostino était venu quelquefois le voir pour veiller aux progrès que faisait sa théologie et à l'état de son âme.

Le 19 décembre, dans la cathédrale de Benevento, fra Pio reçut les ordres mineurs (portier, lecteur, exorciste, acolyte) des mains de l'archevêque du lieu, Mgr Benedetto Bonazzi, et le surlendemain, dans la même église, il reçut le sous-diaconat des mains de Mgr Paolo Schinosi, archevêque de Marcanopoli : premières étapes vers le sacerdoce, premiers engagements à servir et à se donner, sur la trace du Christ.

Prêtre, alter Christus

Fra Pio poursuivit ses études de théologie, à Montefusco d'abord. Un de ses professeurs de l'époque, le père Bernardino da San Giovanni Rotondo, a laissé le témoignage suivant : « Il ne se distinguait pas par son intelligence. Il avait une intelligence commune. Il se distinguait par son comportement. Au milieu des condisciples gais et bruyants, lui était tranquille et calme, même pendant la récréation ; toujours humble, doux, obéissant¹. »

1. Témoignage rapporté par P. Fernando da Riese Pio X, *op. cit.*, p. 61.

En même temps, chétif, maladif, fra Pio faisait pitié à voir. Il se plaignait de douleurs thoraciques, alternait accès de fièvre et sueurs froides, s'évanouissait facilement. Au bout de six mois, ses supérieurs se résignèrent à nouveau à l'envoyer chez lui. Personne n'avait diagnostiqué ce qui était pourtant bel et bien une tuberculose pulmonaire, les traitements prescrits ne pouvaient donc être que de peu d'effet. En l'éloignant du couvent, ses supérieurs voulaient lui éviter d'avoir à observer la sévère règle capucine. Ils pensaient que fra Pio pourrait bientôt leur revenir, terminer ses études de théologie et être ordonné prêtre.

En fait, pendant près de sept ans, le jeune capucin malade va résider à Pietrelcina avec, de temps en temps, de vaines tentatives pour réintégrer un couvent. L'archiprêtre de l'église de son baptême, redevenue Santa Anna, prépara fra Pio à recevoir le diaconat, second des ordres majeurs, dernière étape avant le sacerdoce. Le 18 juillet 1909, dans l'église du couvent de Morcone, fra Pio fut ordonné diacre par Mgr Benedetto Maria Délia Caméra, évêque de Termopoli, puis il retourna aussitôt à Pietrelcina.

Là, auprès de don Salvatore Pannullo pour le cérémonial liturgique et auprès de don Giuseppe Orlando, curé de la nouvelle paroisse de Pietrelcina, pour la théologie dogmatique, il poursuivit sa formation doctrinale vers le sacerdoce. En novembre et en décembre, il séjourna quelques semaines au couvent de Gesualdo, non loin de Benevento. Il y suivit des cours de théologie morale. Est-ce à cette époque qu'il faut situer une nouvelle ruse du démon rapportée par de nombreux auteurs mais souvent située à des dates différentes ? L'épisode en tout cas mérite d'être rapporté.

Un jour, on frappa discrètement à la porte de la cellule de fra Pio et celui-ci vit entrer, souriant mais grave, le père Agostino. Le père Agostino ne résidait pas habituellement à Gesualdo et fra Pio fut étonné de sa visite. Ennemond Boniface, dans un de ses essais sur Padre Pio, a raconté la suite :

« Après quelques vagues formules de bienvenue, le P. Agostino se mit à morigéner, doucement d'abord, son dirigé qui visiblement, selon lui, n'était, décidément, pas fait pour la vie conventuelle, surtout capucine. Sa santé déjà

délabrée n'y résisterait pas. Jamais il ne pourrait y tenir, surtout quand, une fois ordonné, il lui faudrait mener la vie très dure des capucins dans un pays aussi rude. C'était là une indication évidente de la volonté du Seigneur. Pourquoi dès lors insister ? On peut se sanctifier dans le monde aussi bien qu'au couvent, et l'apostolat y est parfois plus fécond... Et puis toutes ces histoires de diablerie, qu'on racontait aujourd'hui dans la province et au-delà, cela sentait le pathologique. Il y avait certainement de sa part un fort grossissement imaginatif, pour ne pas dire plus. Cela ne pourrait que nuire à la réputation de l'ordre lui-même.

« Tout bien réfléchi, tout compte fait, le P. Agostino conseillait au frère Pio de rentrer dans son pays, d'y travailler, quitte, plus tard, quand sa santé serait rétablie et sa vocation confirmée à revenir frapper à la porte du couvent... où on l'accueillerait, bien sûr, à bras ouverts.

« Tandis qu'il parlait, le frère Pio, d'abord attentif, était de plus en plus abasourdi d'entendre son propre directeur lui tenir des propos, raisonnables sans doute d'apparence, mais qui ressemblaient si peu à tous ceux qu'il lui avait tenus jusqu'ici. Intérieurement donc, il appelait le secours divin. Soudain il eut comme une illumination. Il profita d'une pause de son prolix interlocuteur et lui dit : "Vous le savez, mon père, pour moi il n'y a que la volonté du Seigneur qui compte. Eh bien ! pour me raffermir dans cette disposition, quoi qu'il arrive, je vous demande de vous écrier, bien fort, avec moi : Vive Jésus !" »

« Il n'en fallut pas plus pour que le visiteur s'évanouît en fumée, laissant après lui en souvenir une odeur nauséabonde' . »

Cette intervention du démon dans la vie de fra Pio n'est pas nouvelle. Il est bien normal que le prince des ténèbres dispute à Dieu l'âme et la vie du jeune religieux. Mais ce qui était nouveau dans cette tentation diabolique de quitter le monastère est que Satan, pour être plus convaincant, ait pris le visage du père Agostino. Au vrai, Satan peut revêtir mille

1. Ennemond Boniface, *Padre Pio da Pietrelcina. Vie-Œuvres-Passion*, La Table Ronde, 1966, p. 59-60. E. Boniface situe l'épisode en 1906 à Sant'Elia a Pianisi, ce qui est impossible puisque fra Pio ne connut le père Agostino qu'en octobre 1907 à Serracapriola.

formes, utiliser mille moyens extraordinaires mais toujours « les prestiges diaboliques sont accomplis en utilisant simplement les lois et les éléments naturels ' ». Satan n'est point un maître absolu. « Il trompe, il aveugle, il corrompt, il fait prendre le faux pour le vrai, et le mal pour le bien en "se donnant l'apparence d'un ange de lumière" (II *Cor.*, XI, 14)... Son empire n'est pas despotique, mais requiert l'acquiescement des intéressés ; il ne force pas, il propose, il suggère, il persuade, il enjôle [...] Du reste, à l'intérieur de l'individu, il trouve un complice, la nature, surtout depuis qu'il l'a fait déchoir de l'état d'intégrité : il en exploite les mauvais instincts et les passions². »

Et quand le sujet est trop résistant, comme dans le cas de fra Pio, alors le diable emploie les astuces les plus subtiles. Pourtant ce n'est point le diable mais son état de santé qui contraignit fra Pio, une fois encore, à quitter le couvent. Il ne le fit certes pas de gaieté de cœur et toujours sur l'ordre de ses supérieurs. Les habitants de Pietrelcina, qui ne comprenaient pas la raison exacte de ces aller et retour, n'en vénéraient que plus leur « petit moine ».

En janvier 1910, fra Pio, de plus en plus inquiet sur sa santé, demanda à ses supérieurs à être ordonné prêtre par anticipation. Canoniquement, l'âge requis était de vingt-quatre ans accomplis ; or il n'avait pas encore vingt-trois ans. Le 22 janvier 1910, il écrivit à son directeur spirituel, le père Benedetto — qui était également depuis 1908 ministre provincial de l'ordre, c'est-à-dire représentant du ministre général pour tous les couvents de la province capucine de Foggia — pour obtenir une dispense. Il est à remarquer que cette lettre est la première adressée par fra Pio au père de Benedetto. Jusqu'en 1922, date à laquelle toute correspondance spirituelle sera interdite à Padre Pio, des centaines d'autres lettres seront échangées : au total 165 lettres adressées par Padre Pio au père Benedetto, 103 adressées par le père Benedetto au Padre Pio. La correspondance avec le père Agostino commencera en août de cette même année, cette

1. Joseph de Tonquédec, s.j., « Quelques aspects de l'action de Satan en ce monde » in *Satan* (ouvrage collectif), numéro spécial des *Études carmélitaines*, D.D.B., 1948, p. 502.

2. *Id.*, p. 495.

fois ce sont 197 lettres du père Agostino et 180 de Padre Pio qui nous sont connues¹. Plus de 600 lettres qui, bien sûr, sont un témoignage incomparable sur un singulier itinéraire mystique. Le père Benedetto était directeur spirituel de fra Pio, le père Agostino son confesseur et son confident. Mais bien vite on va remarquer une osmose entre les trois religieux et parfois c'est le plus jeune qui dirigera ses confrères plus âgés.

Cette lettre du 22 janvier est donc une véritable supplique :

« ... Depuis longtemps, je m'efforce d'étouffer dans mon cœur un très vif désir, mais je vous avoue que tous mes efforts n'ont réussi qu'à l'attiser toujours plus. Par conséquent je veux confier ce désir à celui qui peut l'exaucer.

« Plusieurs personnes, qui connaissent je crois les dernières décisions du Saint-Siège, m'ont assuré que si vous sollicitiez la dispense pour mon ordination, en expliquant mon état de santé actuel, tout pourrait être obtenu.

« Si donc, ô Père, tout dépend de vous, ne me faites pas désirer davantage un tel jour.

« Ainsi, si le Très-Haut, par sa miséricorde, a décidé d'abrégé les souffrances de mon corps en faisant cesser mon exil sur la terre, comme je l'espère, je mourrai très heureux, car je ne laisserai pas d'autre désir sur cette terre². »

Fra Pio craignait de mourir avant d'avoir été ordonné. Le père Benedetto accéda bien volontiers à sa demande. L'état de santé de fra Pio ne s'améliorait pas. Le 18 avril, dans une lettre, il précise : « J'écris la présente de mon lit, où je me trouve depuis plusieurs jours avec une fièvre assez élevée. » C'était toujours le poumon gauche qui le faisait souffrir, une infection que les médicaments (payés très cher à l'époque) ne parvenaient pas à enrayer.

Le 1^{er} juillet enfin, suite à la requête du père provincial, la congrégation romaine des religieux concédait à Padre Pio

1. Nous savons que de mai à décembre 1909 fra Pio a déjà écrit quelques cartes et de brèves lettres au père Agostino, mais elles ne nous sont pas parvenues et le destinataire lui-même n'avait plus souvenir de leur contenu. Il devait s'agir en l'occurrence davantage de banales lettres donnant des nouvelles que d'une correspondance spirituelle.

2. Lettre du 22 janvier 1910 au père Benedetto, *Epistolario*, t. I, pp. 178-179.

une dispense de neuf mois afin qu'il pût être ordonné sans tarder. Le 6 le père Benedetto en informa fra Pio. Le 21, celui-ci se rendit au couvent de Morcone pour se préparer à l'ordination qui devait avoir lieu le 10 août à Benevento. Mais il ne passa qu'une nuit au couvent de son noviciat, dans les affres d'une forte fièvre — 39°,5 — et de vomissements continuels. On jugea préférable de renvoyer ce pauvre frère chez lui où il attendrait dans le calme le jour solennel. Le 31 juillet, il eut assez de force pour se rendre à Benevento subir un petit examen oral portant sur diverses questions de théologie. « Les examinateurs furent satisfaits », écrit-il le jour-même au père Benedetto. Fra Pio, dont le cursus théologique avait été plus que perturbé par la maladie et les épreuves spirituelles, avait sans doute plus appris dans ces souffrances que dans les livres.

Le mercredi 10 août enfin, fête de saint Laurent martyr, en présence de sa mère et du père Benedetto, il était ordonné prêtre à Benevento par Mgr Paolo Schinosi, archevêque de Marcanopoli. Sur les images de son ordination sacerdotale, il avait fait imprimer ces lignes :

*Jésus,
mon souffle et ma vie,
aujourd'hui en tremblant
je t'élève
dans un mystère d'amour,
qu'avec toi je sois pour le monde
Voie, Vérité, Vie
et pour toi prêtre saint
victime parfaite.*

P. Pio capucin¹.

Ces lignes le jour de son ordination pourraient résumer ce que va être désormais l'existence de Padre Pio. Le 11 août, de retour à Pietrelcina, accueilli par tout le pays, fanfare en tête, il célébrait sa première messe, dans l'église Santa Anna où il avait été baptisé. Le dimanche 14, il chantait sa première messe solennelle. Le père Agostino était venu

1. Texte publié en annexe de *i'Epistolario*, t. IV, p. 921.

assurer la prédication et le petit discours d'usage, il parla de la mission du prêtre qui s'exprime en trois lieux privilégiés : la chaire, l'autel et le confessionnal. S'adressant à Padre Pio, il exprima un souhait qui s'avéra tout à fait prophétique : « Tu n'as pas beaucoup de santé, tu ne peux pas être un prédicateur. Je te souhaite donc d'être un grand confesseur. » Padre Pio ne put songer par la suite à cette première messe solennelle sans être fortement ému. « Comme j'étais heureux ce jour-là, dira-t-il. Mon cœur était brûlant d'amour pour Jésus... J'ai commencé à goûter le paradis ! »

Ce paradis allait se mêler souvent à l'enfer pendant les années que Padre Pio dut ensuite encore passer dans son pays natal. Il allait demeurer à Pietrelcina jusqu'en février 1916, hormis un bref séjour d'un peu plus d'un mois à Venafro, en 1911. Ces années passées à Pietrelcina après son ordination sont assez mystérieuses, du moins apparaîtront-elles ainsi à Padre Pio et à ses directeurs spirituels. Il y avait cette maladie pulmonaire qui ne cessait de s'aggraver et de se compliquer, d'autres maux inexplicables et inguérissables. Il y avait les souffrances morales et les tentations spirituelles qui redoublaient. Il y avait enfin, comme seul résultat apparent de tout ceci, une vocation religieuse contrariée puisque Padre Pio ne pouvait résider dans un couvent et y suivre la règle de saint François. Contrariétés et obstacles auxquels ni l'intéressé ni ses directeurs spirituels n'arrivaient à trouver un sens. Le père Agostino reconnaîtra plus tard : « La maladie était mystérieuse comme était mystérieux le séjour à Pietrelcina. »

Quelle voie Dieu voulait-il faire suivre au jeune capucin ? En mars 1916, après sept années passées à Pietrelcina, Padre Pio voit son avenir comme « une parole vide de sens » et il interroge son directeur sur la volonté du Seigneur : « Le plus grand des sacrifices que j'ai faits au Seigneur n'est-il pas de n'avoir pu vivre au couvent ? »

Aujourd'hui que Padre Pio a accompli sa mission terrestre, ce séjour à Pietrelcina apparaît pourtant comme une période capitale de sa vie. Ce furent en fait des années de préparation à la mission et au témoignage que Dieu allait lui demander. En juillet 1916, Padre Pio entra au couvent de San Giovanni Rotondo, il ne le quittera plus jusqu'à sa mort, cinquante-deux ans plus tard ; le 20 septembre 1918, il recevait les

LEPADREPIO

stigmates, marques du Seigneur, plaies qui seront sanglantes pendant très exactement cinquante années. A San Giovanni Rotondo, des foules énormes de pèlerins viendront voir ce premier prêtre stigmatisé de l'histoire de l'Église, assister à sa messe, prier, se confesser à lui, demander son conseil. Une telle mission, une telle responsabilité ne nécessitaient-elles pas des années d'une obscure préparation ? Mais une préparation incompréhensible au regard humain parce qu'elle n'était pas de l'ordre du savoir commun et de l'apprentissage ordinaire. Une préparation mystérieuse, faite d'épreuves, de tentations, de réconforts mystiques et de grâces. Préparation que l'on peut difficilement raconter en un récit linéaire et surtout comprendre et faire comprendre en ses profondeurs.

A bien des égards, ce séjour de Padre Pio à Pietrelcina, dans son pays natal, séjour de près de sept années avant son entrée à San Giovanni Rotondo et sa stigmatisation, à la veille d'une mission de conversion et de guérisons qui devait lui attirer, selon le mot du pape Paul VI, « une renommée et une clientèle mondiales », ce séjour obscur à Pietrelcina ne rappelle-t-il pas invinciblement les « années obscures » que vécut Jésus à Nazareth, auprès de sa mère lui aussi, avant d'aller porter au monde l'Évangile de Dieu et de subir, à cause de cela, la Passion ?

CHAPITRE 3

LE SECRET DU ROI

Les foules qui accourront à San Giovanni Rotondo seront avant tout attirées par deux actes de Padre Pio : sa messe et la confession, les deux sacrements où le prêtre se montre le plus comme un « autre Christ ». Présence corporelle du Christ donnée en nourriture et pardon des péchés pour une vie nouvelle. Padre Pio dispensait ces deux sacrements avec des gestes qui étaient eux-mêmes déjà des prières et des actes surnaturels.

La messe de Padre Pio

Jean Guitton, qui assista une fois à la messe de Padre Pio, en a dit la force spirituelle : «... Il avançait pesamment vers l'autel, à 4 heures du matin, devant un peuple de fidèles, pauvres, riches agglutinés qui ne formaient qu'un seul corps immobile, une seule prière muette. Il avançait dans la récitation avec une peine croissante et, quand il fut au seuil du canon, il s'arrêta comme devant une escalade invraisemblable, un rendez-vous d'amour douloureux et radieux, un mystère inexprimable, un mystère qui pouvait faire mourir. Ce regard qu'il jetait vers le haut, après la consécration, disait tout cela. Peut-être était-il le seul prêtre stigmatisé en acte alors que tous, me disais-je, ils le sont en puissance ' ? »

Ces messes qui bouleversèrent tant de fidèles, messes

1. Jean Guitton, « Padre Pio » in *la Croix* du 3 octobre 1968.

LE PADRE PIO

longues, pieuses, liturgies sacrées et solennelles, étonnaient déjà les habitants de Pietrelcina. De 1910 à 1916, la messe de Padre Pio fut, pour eux d'abord, un objet d'étonnement en même temps qu'un moment mystérieux.

Ses supérieurs avaient affecté Padre Pio une fois ordonné dans son pays natal. Il était entendu qu'il resterait dans sa famille jusqu'à ce que sa santé soit rétablie, si elle pouvait l'être un jour... Il assisterait Parchiprêtre Pannullo à Santa Anna. Pendant cinq années et demie, Padre Pio fut donc desservant de la petite église du Castello. On lui confia les baptêmes, les mariages et les funérailles. Mais pour épargner sa santé, on ne le laissait confesser que durant le temps pascal et, comme on le disait tuberculeux, un calice et des ornements liturgiques particuliers lui étaient attribués.

A Pietrelcina, Padre Pio n'habita plus avec sa mère dans les pièces exiguës du Vico Storto Valla mais non loin de là, au 44 de la Via Salita Castello, dans une maison un peu plus spacieuse que Grazio Forgione avait achetée en 1903, à son premier retour d'Amérique. Habitation modeste composée d'une pièce principale, à laquelle on accédait par un escalier extérieur, et d'une petite chambre. Mama Peppa venait chaque jour faire un peu de ménage et apportait les repas. Les oncles Forgione, en l'absence de Grazio qui avait dû à nouveau choisir l'exil quelques mois plus tôt, s'occupaient des terres de Piana Romana et assuraient la subsistance de Giuseppa et de son fils prêtre.

Padre Pio officiait habituellement à l'église Santa Anna toute proche, l'église de son baptême, de sa première communion et de sa confirmation. Il était trop affaibli pour se rendre chaque jour à la nouvelle église de Pietrelcina, en bas du Castello. Les messes de Padre Pio étaient longues, interrompues par d'inattendues extases ; trop longues en tout cas pour les paroissiens habituels de Santa Anna. Don Giuseppe Orlando, son confrère à la nouvelle église, a laissé un témoignage étonnant sur les « messes trop longues » du jeune religieux et sur le subterfuge employé pour les abréger :

« Sa messe était un mystère incompréhensible. (...) Au *memento*, P. Pio était tellement absorbé dans ses prières qu'il passait plus d'une heure sans continuer. Sa messe était si longue que les gens l'évitaient parce qu'ils devaient tous aller

dans les champs pour travailler, c'est un pays agricole, ils ne peuvent rester des heures et des heures à prier avec lui... le père gardien suggéra alors au curé de le rappeler à l'ordre mentalement, ainsi par sainte obéissance [le P. Pio] obéirait immédiatement (...) tous les jours où le Padre Pio disait la messe, Parchiprêtre se mettait dans l'église et, à distance, le commandait mentalement ; et le P. Pio obéissait tout de suite¹. »

Padre Pio, toute sa vie, eut la grâce de vivre réellement les messes qu'il célébrait. A chaque moment de la liturgie, il revivait un moment de la Passion du Christ : la Flagellation et l'Offrande de soi à l'Offertoire, le Sacrifice, la Crucifixion et la Mort au moment de la Consécration, enfin la Vie en Dieu au moment de la Communion.

A ses directeurs spirituels, très tôt, il a fait part de cette union à Dieu pendant les messes :

«... Les battements de mon cœur, alors que je me trouve avec le Saint-Sacrement, sont très violents. Il me semble parfois qu'il voudrait sortir de la poitrine. A l'autel je sens parfois un tel embrasement de toute ma personne que je ne puis le décrire. Le visage surtout me semble s'enflammer tout entier. Quels sont ces signes, mon Père je l'ignore². »

Un autre jour, il révèle : la Vierge Marie « m'a, elle-même, accompagné à l'autel ce matin »... Nous entrons là dans les secrets surnaturels d'une vie mystique. Ils relèvent largement de l'ineffable et de l'indicible. Padre Pio racontait ces grâces à ses directeurs spirituels parce que eux-mêmes le lui avaient ordonné ; et elles nous sont connues généralement par les lettres de direction spirituelle. Mais, dans son apostolat futur, il ne fera jamais état de ces manifestations mystiques. Autant, dans son enfance, certaines grâces lui semblaient naturelles, communes à tous les croyants, et donc ne valaient pas la peine d'être racontées à autrui ; autant, quand il eut compris leur caractère surnaturel et exceptionnel, il se garda bien de les divulguer sur la place publique. Padre Pio s'efforça toujours de faire sienne cette recommandation biblique citée

1. Texte dactylographié reproduit in F. Chiocci-L. Cirri, *P. Pio, storia d'una vittima*, op. cit., t. III, p. 19.

2. Lettre du 8 septembre 1911 au père Benedetto, *Epistolario*, t. 1, p. 234.

par le père Benedetto : *Secretum Régis abscondere bonum est* (Il est bon de cacher le secret du Roi, Tobie 12,7).

Peu à peu quelques bribes du « secret du Roi », secrets de Dieu, furent connues, notamment quand les lettres à ses directeurs spirituels ont commencé à être partiellement publiées — sans son accord ! — dans les années 60. Aujourd'hui encore, malgré la divulgation de tous les documents importants, malgré la multiplicité des témoignages circonstanciés et dignes de foi, il est difficile d'écrire l'histoire de la vie intérieure de Padre Pio. Comment raconter des expériences et des événements qui n'appartiennent pas à l'ordre commun ? Ce sera souvent une marche à tâtons dans des sentiers inconnus.

De quel type d'expériences humaines relèvent, par exemple, les sensations que Padre Pio a éprouvées un jour et qu'il révèle dans une lettre le lendemain ? Si le langage employé est un langage commun, la réalité exprimée n'est pas réductible à une expérience purement humaine :

« Hier, fête de saint Joseph, Dieu seul sait combien de douceurs j'ai éprouvées, surtout après la messe, de sorte que je les ressens encore en moi. La tête et le cœur me brûlaient ; mais c'était un feu qui me faisait du bien. Ma bouche éprouvait toute la douceur des chairs immaculées du Fils de Dieu. Oh ! si en ce moment où je sens encore tout je réussissais à enfouir pour toujours dans mon cœur ces consolations, je serais certainement dans un paradis !

« Combien Jésus me rend joyeux ! Que son esprit est suave ! Mais je suis plein de confusion et je ne sais rien faire d'autre que pleurer et répéter : Jésus, ma nourriture¹ !... »

Les assauts du démon

Le 13 janvier 1912, Padre Pio écrivait au père Benedetto : « Je fais quasi continuellement une indigestion de consolations. » Abondance de grâces, abondance de consolations. Mais en même temps, dans la même lettre, il aurait pu parler d'une « indigestion de persécutions diaboliques ». Nous avons

1. Lettre du 21 mars 1912 au père Agostino, *Epistolario*, t. I, p. 265.

vu que, dès l'enfance, le démon s'était dressé sur son chemin. Depuis, il n'y eut pratiquement pas de répit. Dans ces années obscures à Pietrelcina, les assauts de *Barbablù* (Barbe-Bleue, ainsi Padre Pio appelle-t-il souvent Satan dans ses lettres) redoublèrent. Si Padre Pio et ses directeurs restèrent longtemps perplexes sur le sens de ce séjour à Pietrelcina, Barbe-Bleue, lui, en connaissait l'importance : c'était le prélude à la longue mission terrestre d'un des prêtres les plus extraordinaires de l'histoire de l'Église. Aussi s'acharna-t-il particulièrement, et par tous les moyens possibles, sur ce pauvre moine capucin à la santé si fragile qui ne trouvait de consolations que dans la sainte messe.

Les scènes dramatiques rapportées par Padre Pio dans ses lettres à ses directeurs spirituels sont incroyables pour un esprit rationaliste qui nie l'existence du surnaturel. Mais si l'on considère l'histoire du monde et l'histoire de chaque homme comme une « dramatique divine » (selon l'expression du théologien Hans Urs von Balthasar) où la volonté et les passions des hommes ont à choisir entre répondre à la grâce et aux dons de Dieu et subir l'action négatrice et le mystère d'iniquité du diable, alors l'acharnement de Barbe-Bleue contre Padre Pio est compréhensible, sinon tout à fait normal et prévisible.

Ce fut une suite sans fin de persécutions, obstacles, vexations. En janvier 1911, Padre Pio signale à son directeur : « Je n'ai pas le courage de vous raconter ce qui m'arrive depuis plusieurs jours. Qui pourrait croire que même pendant les heures de repos je suis tourmenté ? Le démon veut me perdre à tout prix (...) En montant à l'autel, je sens de tels assauts, mais Jésus est avec moi, de qui pourrais-je avoir peur ? »

Les choses vont s'aggraver. Quand Padre Pio écrira : « Barbe-Bleue et ses semblables ne cessent de me battre presque à mort », il ne faut pas prendre l'expression au sens figuré. Il s'agit de vrais assauts et de vrais coups. Jusqu'en septembre 1916, date de son entrée au couvent de San Giovanni Rotondo, il en sera ainsi ; attaques du démon et consolations divines alterneront.

Un jour de 1912, il écrit : « Barbe-Bleue ne veut pas s'avouer vaincu. Il prend toutes les formes. Depuis plusieurs

jours il vient me rendre visite avec d'autres comparses armés de bâtons et d'engins de fer et, ce qui est pire, en se montrant sous ses propres formes !

« Qui sait combien de fois il m'a jeté du lit pour me traîner dans la chambre. » Parfois il se levait le matin couvert d'ecchymoses et ensanglanté... Mais dans cette même lettre il ajoutait aussi : « Patience ! Jésus, sa Mère, le petit ange, saint Joseph et le père saint François sont presque toujours avec moi¹. »

Pourquoi Padre Pio était-il ainsi malmené et frappé par Satan ? Parce que le démon voulait faire obstacle à sa vocation et empêcher sa mission. Pourquoi Dieu laissait-il ainsi son serviteur souffrir sous les coups de l'Adversaire ? Pour le mettre à l'épreuve. Mais encore, au-delà de ces explications immédiates, ne peut-on considérer ces persécutions subies par Padre Pio, ajoutées aux souffrances physiques, comme une sorte de « réserve de grâces » pour l'avenir ? Par les mystères de la compensation spirituelle et de la communion des saints, chaque souffrance vaut un bien spirituel et permet de racheter une âme. Mystères divins où la souffrance et l'amour sont indissociables, prodigués ensemble. Padre Pio l'entendait ainsi quand il écrivait : « ... Croyez, mon Père, que je me réjouis des souffrances. Jésus lui-même veut mes souffrances ; il en a besoin pour les âmes. »

Ces attaques du démon furent aussi, dans l'ordre divin, la réponse immédiate du Seigneur à une demande de Padre Pio faite en novembre 1910 : s'offrir comme victime. Il expliquait ainsi au père Benedetto sa décision spirituelle : « Depuis longtemps, j'éprouve un besoin, celui de m'offrir au Seigneur comme victime pour les pauvres pécheurs et pour les âmes du purgatoire.

« Ce désir est allé toujours plus croissant dans mon cœur, au point qu'il est devenu, pour ainsi dire, une forte passion. Je l'ai faite, il est vrai, plusieurs fois cette offrande au Seigneur, le conjurant de verser sur moi les châtiments qui sont préparés pour les pécheurs et les âmes du purgatoire, même en les multipliant au centuple sur moi, pourvu qu'il

1. Lettre du 18 janvier 1912 au père Agostino, *Epistolario*, 1.1, p. 252.

convertisse et sauve les pécheurs et qu'il accueille vite au paradis les âmes du purgatoire, mais maintenant je veux faire cette offrande au Seigneur avec votre permission¹. »

Cette offrande de soi fut agréée — ô combien ! — par le Seigneur puisqu'il laissa dès lors se déchaîner sur Padre Pio, victime consentante, une somme incalculable de persécutions diaboliques. Ces persécutions et attaques du démon, dont nous n'avons rapporté que les plus marquantes, connurent leur paroxysme dans les années 1911-1916. Padre Pio savait bien qu'à la fin le Seigneur serait victorieux du démon. Dans l'ordre divin rien n'est gratuit. Les souffrances servent toujours à un bien, le nôtre ou celui d'autrui. Dieu permet qu'une âme qui lui est dévouée soit persécutée par l'ennemi du genre humain parce que cette injustice apparente sert toujours un plus grand bien.

Les souffrances physiques dont était accablé Padre Pio relevaient aussi de ce mystère des épreuves nécessaires. Pendant que le diable le tourmentait, sa maladie inexplicablement persistante n'avait pas cessé pour autant : sueurs froides, fièvres, évanouissements se succédaient et accompagnaient de violentes douleurs thoraciques. Les soins prodigués depuis plusieurs années maintenant n'avaient en rien soulagé le pauvre religieux. Il fallait bien en conclure que cette maladie mystérieuse ne persistait que « par une permission spéciale de Dieu », épreuve supplémentaire envoyée par Dieu pour, ainsi dire, habituer Padre Pio à la souffrance. Le 27 juin 1911, le père Benedetto écrit en ce sens au Padre Pio : « Je crois inutile de consulter les médecins : je suis persuadé que tes souffrances sont directement et expressément voulues par Dieu et il n'y a pas de remède². » Pourtant, trois mois plus tard, le même père Benedetto ordonna à Padre Pio d'aller consulter un spécialiste à Naples.

Étonnement de l'intéressé qui estimait une telle visite médicale « tout à fait inutile » ! Le père Benedetto expliqua qu'il s'agissait de savoir si le pauvre religieux pouvait réintégrer un couvent sans que sa santé s'aggrave. Dans la

1. Lettre du 29 novembre 1910 au père Benedetto, *Epistolario*, 1.1, p. 206.

2. Lettre du père Benedetto au Padre Pio, le 27 juin 1911, *Epistolario*, t. I, p. 228.

deuxième quinzaine d'octobre, il vint donc à Pietrelcina chercher Padre Pio et l'emmena à Naples consulter le professeur Antonio Cardarelli, spécialiste des maladies pulmonaires. Celui-ci, après avoir ausculté longuement le religieux, pronostiqua qu'il ne lui restait guère plus d'un mois à vivre et que tous les remèdes ne pourraient enrayer l'issue fatale.

Le père provincial décida alors de conduire Padre Pio au couvent de Venafrò, non loin du Mont-Cassin, pour qu'il mourût en religieux, entouré de ses confrères. A Venafrò, le père Agostino da San Marco in Lamis enseignait l'éloquence sacrée à quelques jeunes prêtres pour les préparer à leur apostolat de prédication, essentiel dans la règle capucine. Il vit arriver son protégé avec peine : il était dans un si piteux état ! Du moins pourrait-il veiller sur lui. Le père Benedetto, appelé par d'autres obligations, lui en confia la charge.

La proximité de la mer, à une trentaine de kilomètres, le climat tempéré, la nature riante faisaient de l'endroit une villégiature agréable. Pourtant l'état de santé de Padre Pio empira. Il dut s'aliter. Il ne pouvait même plus célébrer la messe. Pendant vingt et un jours, l'Eucharistie fut sa seule et unique nourriture. Sa survie tenait du miracle. Le supérieur du couvent, le père Evangelista da San Marco in Lamis, et le père Agostino emmenèrent une nouvelle fois Padre Pio à Naples. Le professeur Cardarelli ne put qu'avouer : « Je n'y comprends pas grand-chose » et prescrire quelque médicament.

Ce séjour à Venafrò — un mois et demi — fut terrible. Les assauts du démon alternèrent avec les extases et les visions. Le père Agostino, qui assista à la plupart de ces scènes, notait aussitôt dans son « Journal » les invocations et le dialogue avec l'Invisible qui ponctuaient les extases et aussi les récits des visites diaboliques ou célestes que lui fit Padre Pio.

Le diable apparut à Padre Pio sous la forme d'un chat noir, du pape Pie X ou d'une jeune femme nue qui dansait lascivement ou encore de la Sainte Vierge elle-même. Combien étonnants apparaissent ces phénomènes diaboliques ! Pourtant la théologie mystique les a repérés bien souvent dans la vie des saints. Il ne s'agit que de tentations violentes ou « obsessions externes », c'est-à-dire que le diable agit sur les sens extérieurs.

Il peut agir sur l'ouïe par des paroles, des chants blasphématoires ou obscènes pour inciter au mal et mettre l'âme en émoi ; il peut agir aussi en faisant du vacarme pour effrayer. Il peut agir sur le toucher en infligeant des coups et des blessures (nous avons vu ce type d'interventions diaboliques sur le pauvre Padre Pio à Pietrelcina), le but ici est de pousser l'âme au désespoir et de la détourner de la confiance en Dieu. Le démon peut agir enfin — et c'est le cas à Venafrò — sur la vue. Alors, dit le classique Tanquerey, il apparaît « tantôt sous des formes repoussantes, pour effrayer les personnes et les détourner de la pratique des vertus, comme il le fit pour la vénérable mère Agnès de Langeac, et bien d'autres ; tantôt sous des formes séduisantes, pour attirer au mal, comme il arriva souvent à saint Alphonse Rodriguez' ».

Padre Pio, s'il souffrit de ces vexations diaboliques, qui ne duraient jamais plus d'un quart d'heure, était promptement consolé par des apparitions de Jésus, de la Vierge Marie, de son ange gardien, de saint François d'Assise et d'autres saints. Apparitions ou, plus exactement semble-t-il, visions extatiques qui survenaient deux ou trois fois par jour et duraient une heure ou deux chacune. Dans ces extases, Padre Pio interpellait Jésus, comme seules les âmes simples et confiantes osent le faire : « O Jésus, convertis cet homme ! » demandait-il pour telle âme qui lui avait été recommandée. « Tu veux le punir ? demandait-il à propos de tel autre. Non, Jésus... punis-moi... Tu ne dois pas le punir ! Je ne t'ai pas dit que je voulais m'offrir pour tous² ? »

Par cette remarque presque ironique, Padre Pio rappelait sa mission de compassion j victime expiatoire pour tous. Ce séjour à Venafrò avait vu le démon se déchaîner comme jamais il ne l'avait fait encore. Dans la période qui précède son retour définitif au couvent, en 1916, ces semaines tourmentées sont les plus étranges, les plus chargées de surnaturel et d'extraordinaire. A Venafrò, pendant une extase, le père Agostino eut l'idée d'appeler un médecin pour qu'il examine en cet état Padre Pio. A deux reprises, le 29

1. Adolphe Tanquerey, *Précis de théologie ascétique et mystique*, Desclée, 1924, p. 958.

2. Père Agostino da San Marco in Lamis, *Diario* (inédit), cité in P. Fernando da Riese Pio X, *op. cit.*, p. 82-83.

novembre et le 3 décembre, le Dr Nicola Lombardi, médecin traitant du couvent, assista à une extase. Il a laissé un témoignage écrit du plus haut intérêt sur ce qu'il a pu observer en ces circonstances si exceptionnelles :

« J'ai écouté, écrit-il, pendant une demi-heure les paroles qu'il a dites dans l'extase et j'ai voulu l'ausculter en cet état. J'ai été émerveillé de voir que les battements du cœur étaient en synchronie avec ceux du pouls, j'ai été émerveillé de la vivacité et de la beauté de son visage. » Une autre fois il note : « Il y a quelques jours, j'ai été appelé pour le même Padre Pio et j'ai pu observer qu'il était à nouveau sur le lit, les yeux ouverts, rose de visage, le regard fixe comme s'il y avait quelque chose devant lui ; il adressait la parole au Christ, à la Madone et à son ange gardien. Le dialogue, soliloque plutôt, était décousu. Cela dura environ une demi-heure en ma présence et celle des moines. Durant cet état j'ai constaté que le cœur, le pouls, tout était physiologiquement normal. Quand le dialogue prit fin, parce que les personnages avec lesquels il parlait s'étaient retirés, il ferma les yeux et s'endormit. Si le père gardien, pendant cet état de sommeil, l'appelle de l'extérieur de la cellule, sans élever la voix, comme il l'a fait une fois en ma présence, [le Padre Pio] se lève, riant et plaisantant comme s'il n'était rien arrivé '. »

Le plus extraordinaire encore est que Padre Pio, parti moribond à Venafrò, en revint non guéri certes mais dans un état presque florissant. Vingt et un jours de jeûne absolu, des assauts répétés du démon, des extases épuisantes avaient eu raison du diagnostic pessimiste du Dr Cardarelli. C'était à n'y rien comprendre. De retour à Pietrelcina le 7 décembre 1911, le lendemain, solennité de l'Immaculée Conception, Padre Pio chantait la messe dans la petite église Santa Anna « comme s'il n'avait jamais souffert de rien » a noté le père Agostino.

Pour autant, le diable ne le laissait pas en paix. Dès sa première lettre il précisait : « *Il baffone* [le moustachu] ne

1. Témoignage publié in Alessandro da Ripabottoni, *Dietro le sue orme. Guida storico-spirituale ai luoghi di Padre Pio*, éditions « Voce di Padre Pio », 1979, p. 120-121.

veut pas s'avouer vaincu ; mais en même temps Jésus est avec nous¹. »

Attaques du démon, présence de Jésus et des saints et aussi, dès 1910 nous allons le voir, signes plus intérieurs, **plus** rares du Seigneur.

Les signes du Seigneur

Padre Pio, prêtre depuis août 1910, victime offerte à Dieu, assailli par le diable, ne trouvant de consolations que dans la prière et dans la célébration de la messe, avait, dès cette époque de Pietrelcina, un secret que très peu de gens connaissaient : des douleurs aux mains, aux pieds et au côté correspondant très exactement aux cinq plaies de Jésus crucifié. Ces douleurs, d'abord temporaires, étaient l'annonce des stigmates visibles, permanents et sanglants qui apparaîtront le 20 septembre 1918 et perdureront jusqu'à sa mort, soit pendant très exactement cinquante années.

Quand commença cette stigmatisation invisible (douleurs internes sans traces extérieures) ? Jusqu'à une date récente, ceux qui écrivirent sur Padre Pio, et ils furent nombreux, donnèrent des dates contradictoires : 1911, 1914, 1915 ou même ne la signalèrent pas du tout. Il est vrai que Padre Pio n'a point facilité la tâche de ses futurs biographes. Il n'a tenu un journal spirituel que pendant quelques semaines de l'été 1929. Ce n'est que dans les lettres à ses directeurs spirituels qu'il a dévoilé un peu du secret du Roi. La publication intégrale de celles-ci et d'autres documents connus récemment permettent désormais de reconstituer avec précision les étapes de cette configuration au Seigneur, jusque dans la chair.

Le 8 septembre 1911, Padre Pio écrivait au père Benedetto : « Hier soir, il m'est arrivé quelque chose que je ne sais ni expliquer, ni comprendre. Au milieu de la paume des mains est apparu un peu de rouge à peu près de la forme d'une pièce de un centime, accompagné aussi d'une douleur

1. Lettre du 16 décembre 1911 au père Agostino, *Epistolario*, t. I, p. 244.

forte et aiguë au milieu de ce peu de rouge. Cette douleur était plus sensible au milieu de la main gauche, au point qu'elle dure encore. Également sous les pieds je ressens un peu de douleur. Ce phénomène se répète depuis presque une année, mais cela faisait un peu de temps qu'il ne s'était pas répété. Ne vous inquiétez pas, cependant, si c'est la première fois que je vous le dis ; c'est qu'il m'a fallu vaincre une maudite honte. Encore maintenant si vous saviez quelle violence j'ai dû me faire pour le dire ! J'aurais beaucoup de choses à vous dire, mais les mots me font défaut '... »

Padre Pio indiquait : « Le phénomène se répète depuis presque une année. » Ce fut donc à la fin du mois d'août ou au début du mois de septembre de l'année 1910 qu'ont été ressenties les premières douleurs aux mains et aux pieds, soit quelques jours seulement après qu'il eut été ordonné. La chronologie nous aide ici à mieux comprendre le sens théologique de ces « signes du Seigneur ». Le religieux capucin qui pleurait d'abondance en méditant la Passion du Christ, qui aspirait à devenir prêtre — un « autre Christ » —, une fois revêtu du sacerdoce, a été comblé encore au-delà par son Seigneur : il lui a été donné de participer aux souffrances de Jésus crucifié. Folie aux yeux des hommes que l'amour de compassion (souffrir-avec) !

D'août ou septembre 1910, date des premiers « signes », au 20 septembre 1918, date de l'extase crucifiante qui laissera des marques sanglantes pour la vie, le phénomène se répétera à plusieurs reprises. Mais sous des registres différents, si l'on peut dire. Les stigmates furent d'abord occasionnels, c'est-à-dire non continuellement douloureux, puis permanents (à partir de septembre 1915, nous y reviendrons) quoique toujours invisibles, enfin visibles, continuels et sanglants à partir de septembre 1918. Cette progression dans l'impression des stigmates témoigne d'une pédagogie divine, comme si le Seigneur avait voulu accoutumer lentement, et par paliers, son serviteur à souffrir dans sa chair la Passion. Mais un autre élément doit entrer en compte : les propres sentiments de Padre Pio. En 1910 et en septembre 1911 encore, si l'on

1. Lettre du 8 septembre 1911 au père Benedetto, *Epistolario*, 1.1, p. 234.

en croit la lettre citée, quand les douleurs stigmatiques se manifestaient de façon discontinue, elles étaient accompagnées de traces visibles aux points sensibles, « un peu de rouge ». Point encore une plaie sanglante donc, mais comme l'amorce de cela, une marque. Ensuite, jusqu'en septembre 1918, ces marques ont disparu. Padre Pio en a fourni, involontairement, l'explication en répondant à une question du père Agostino sur sa stigmatisation qui était encore, à l'époque, invisible. Le 10 octobre 1915, Padre Pio lui écrit : « ... La première fois que Jésus a voulu m'honorer de cette faveur, [les stigmates] furent visibles, spécialement à une main, puis parce que mon âme restait assez terrifiée d'un tel phénomène, j'ai prié le Seigneur de retirer un tel phénomène visible. Depuis lors, il n'est plus apparu ; mais si les blessures [*trafitture*] ont disparu, n'a pas disparu la douleur très aiguë qui se fait sentir en particulier en certaines circonstances et à des jours déterminés¹. »

On peut conclure de cette lettre et du premier témoignage cité que, jusqu'au 7 septembre 1911, les stigmates, quand ils se faisaient sentir par intermittence, devenaient visibles. La marque devait être superficielle puisqu'elle disparaissait quand la douleur cessait. Après cette date, les douleurs stigmatiques continuèrent mais ne se manifestèrent plus extérieurement. Padre Pio indiquait que ces douleurs se faisaient sentir particulièrement « en certaines circonstances et à des jours déterminés ». Il n'a jamais précisé ensuite de quelles dates particulières il s'agissait. Remarquons d'ailleurs l'extrême discrétion de Padre Pio sur ses stigmates : dans sa correspondance il n'y a fait que huit fois allusion et, le plus souvent, par obéissance, pour répondre à des questions de ses directeurs spirituels. Jusqu'en septembre 1918, où leur aspect externe et sanglant sera visible par tous, seuls ces derniers seront dans la confidence.

On peut néanmoins supposer que Padre Pio devait souffrir de ces stigmates invisibles au moment de l'année liturgique où l'on évoque davantage la Passion du Christ : pendant la semaine sainte, et le vendredi saint en particulier, le 14 septembre quand l'Église célèbre l'Exaltation de la Sainte

1. Lettre du 10 octobre 1915 au père Agostino, *Epistolario*, 1.1, p. 669.

LEPADREPIO

Croix, le 17 septembre quand les capucins et tous les autres ordres de la famille franciscaine célèbrent la stigmatisation de saint François d'Assise (survenue en fait un 14 septembre). D'une lettre de 1912, il semble ressortir que ces douleurs stigmatiques pouvaient se manifester également en des temps ordinaires de l'année, mais à des jours précis de la semaine. Le passage vaut d'être cité parce qu'on y sent aussi la tragédie d'une âme qui souffre douloureusement dans sa chair même si elle sait Qui lui envoie cette épreuve : « Du jeudi soir jusqu'au samedi, comme également le mardi, c'est une tragédie douloureuse pour moi.- Il me semble que le cœur, les mains et les pieds sont transpercés par une épée ; je ressens une telle douleur¹... »

Quelques mois plus tard, une autre lettre révèle un nouveau signe dont le Seigneur a gratifié Padre Pio. C'était le 23 août 1912 et la lettre est du 26. Il s'agissait cette fois d'une blessure interne, une « blessure d'amour » comme un « trait de feu » lancé en plein cœur. D'autres grands mystiques ont connu cette Visitation par l'amour divin, Visitation douloureuse et douce à la fois. Dans l'église Santa Vittoria, à Rome, le Bernin a immortalisé dans le marbre « la Transverbération de sainte Thérèse » : un ravissement extatique, un entier abandon au Bon Vouloir divin que l'artiste a représenté sous les traits d'un ange brandissant un dard. Marthe Robin, au XX^e siècle, elle, a parlé d'« un feu brûlant, parfois un feu extérieur, mais surtout un feu intérieur. C'était un feu qui sortait de Jésus. Extérieurement, je le voyais comme une lumière (...) C'est une joie vive, mais c'est une joie divine, ou plutôt c'est une joie intérieure. C'est une souffrance extrême, insupportable, mais c'est une souffrance qui est très douce². »

Padre Pio, quelques décennies avant elle, employait des expressions similaires pour raconter l'embrasement de tout son être par l'Amour divin qu'il venait de connaître :

« Je me trouvais à l'église en train de faire mon action de grâces après la messe, quand tout à coup je me sentis blesser

1. Lettre du 21 mars 1912 au père Agostino, *Epistolario*, t. I, p. 266.

2. Sur Marthe Robin, voir l'inégalable essai de Jean Guitton *Portrait de Marthe Robin*, Grasset, 1985.

le cœur par un dard de feu si vif et si ardent que j'ai cru en mourir. Me manquent les paroles appropriées pour vous faire comprendre l'intensité de cette flamme ; je suis, de fait, incapable de m'exprimer. Le croyez-vous ? L'âme, victime de ces consolations, devient muette. Il me semblait qu'une force invisible m'immergeait tout entier dans ce feu... Mon Dieu, ce feu ! Quelle douceur ! »

D'après la lettre, il semble que ce ne soit pas la première fois qu'une telle « blessure d'amour » soit infligée à Padre Pio, mais en tout cas c'est la première fois qu'il en parlait. Et il ajoutait, en français (!) : « Mon cher père, à présent Jésus a retiré son javelot de feu, mais la blessure est mortelle¹... »

Plusieurs fois, dans les années suivantes, Padre Pio éprouvera à nouveau ces « blessures d'amour », amour mystique qui enflamme l'âme en mêlant douceur et douleur, douleurs exquises.

Comment Padre Pio eût-il pu raconter à autrui ces blessures d'amour dont il était gratifié et les marques invisibles de la Passion du Christ qu'il avait reçues ? Souvent, dans les lettres à ses directeurs, les mots lui manquaient. A Pietrelcina, il gardait secrets ces événements de sa vie intérieure. A sa mère, qu'il voyait tous les jours, il ne livra aucun des mystères de son âme. Ce n'est qu'incidemment que Mamma Peppa a pu s'apercevoir de certaines choses, qui lui restèrent d'ailleurs tout à fait incompréhensibles.

Depuis l'enfance, elle l'avait connu maladif, pour ainsi dire étrange, mais toujours doux et pieux. Elle l'avait vu partir au couvent, prononcer ses vœux, devenir prêtre. Elle remerciait Dieu de ces grâces. Pour le reste — ses maladies étrangement longues, ses messes qui n'en finissaient plus, ses journées passées en prière — elle faisait confiance au Seigneur. Un jour — c'était à la petite ferme de Piana Romana à l'époque des vendanges — elle avait surpris une bribe du secret du Roi mais elle n'en avait, alors, pas compris le sens.

Derrière la bâtisse de pierre, sous un orme où Padre Pio aimait lire et prier, ses cousins lui avaient construit une cabane en bois avec un toit de paille. Pendant les mois d'été,

1. Lettre du 26 août 1912 au père Agostino, *Epistolario*, t. I, p. 300.

Padre Pio passait là ses jours et parfois ses nuits. Sa mère l'accompagnait parfois à Piana Romana, si les travaux des champs la demandaient. Ce jour-là, c'était le 14 septembre 1915, elle alla à la cabane en paille appeler son fils pour le repas. Elle le vit qui agitait ses mains...

— Mon fils, mais qu'est-ce que tu fais ? lui demanda-t-elle. Maintenant tu apprends aussi à jouer de la guitare ?

Padre Pio regarda tendrement sa mère et avec un sourire il lui dit :

— Autre chose que de la guitare, Mamma. Si tu savais...
Et la mère ne chercha pas à en savoir plus.

En réalité les douleurs stigmatiques que Padre Pio ressentait par intermittence depuis septembre 1910 s'étaient à nouveau manifestées ce jour-là et dès lors elles ne cessèrent plus, bien qu'encore invisibles. Notons une coïncidence de dates que nul biographe de Padre Pio n'a jusqu'ici relevée et qui permet d'avancer une hypothèse. Ce 14 septembre 1915 évoque irrésistiblement le 14 septembre 1224 où, sur le mont Alverne, François d'Assise demanda deux grâces : « O Seigneur Jésus, il y a deux grâces que je vous demande de m'accorder avant ma mort : la première est que, autant que cela se pourra, je ressente les souffrances que vous, ô mon doux Jésus, avez dû subir dans votre cruelle passion ; la seconde, que je ressente dans mon cœur, autant que cela se pourra, cet amour démesuré dont vous brûlez, vous, le Fils de Dieu, et qui vous a conduit à souffrir volontiers tant de peines pour nous, misérables pécheurs ' . »

A près de sept cents ans de distance, en ce même 14 septembre où la liturgie de l'Église célèbre l'Exaltation de la Sainte Croix, ne peut-on légitimement supposer que dans sa prière à Piana Romana, Padre Pio a fait au Seigneur les mêmes demandes que son père saint François avait faites dans sa cabane sur l'Alverne. On le sait, François d'Assise fut aussitôt exaucé et un séraphin flamboyant, à visage d'homme et crucifié, lui imprima dans la chair les marques de la passion du Christ. La réponse du Seigneur à Padre Pio a pu être de lui faire sentir désormais de façon continue

1. Texte cité par Ivan Gobry, *Saint François d'Assise et l'esprit franciscain*, Seuil, 1971, p. 51.

des douleurs stigmatiques qui jusque-là n'avaient été que temporaires puis, trois ans plus tard, de les lui marquer dans la chair.

A Piana Romana, bien des années après, une petite chapelle sera édifiée en souvenir de cette journée mémorable où les stigmates invisibles devinrent permanents.

La nuit obscure de l'âme

Les grâces mystiques, dont nous venons de parler — « marques du Seigneur » concédées au serviteur, traits d'amour, extases, visions — et qui étaient le lot commun de Padre Pio à Pietrelcina, survenaient alors que, dans ces mêmes années, Barbe-Bleue et ses légions infernales (les Cosaques les appelait-il parfois) ne le laissaient pas en paix. Le démon essayait, par toutes sortes de moyens, de l'empêcher d'écrire à ses directeurs spirituels, brouillait la réponse de ceux-ci par des taches d'encre ou en rendant invisible l'écriture. Pour déjouer ces tours diaboliques il fallait avoir recours au goupillon, comme on l'a vu (l'eau bénite faisait réapparaître les lignes, don Pannullo authentifia le fait plusieurs fois) ou écrire en français, en latin ou en grec.

Au début de son séjour à Pietrelcina, Padre Pio se réfugiait parfois à la Torretta, bâtie directement sur le roc. On y accédait par vingt hautes marches. Un plafond pentu en planches, une petite fenêtre, à peine cinq mètres carrés de surface, avec comme seul mobilier un Ut de fer, une minuscule table et deux chaises. Cette petite pièce indépendante de toute autre habitation ressemblait fort à une cellule de couvent. Là, Padre Pio connut bien des heures de lutte avec le démon, mais aussi des extases et de douces méditations. Combien de lettres bouleversées à ses directeurs n'a-t-il pas écrites aussi dans cette chambrette ? Il devra l'abandonner quand, son état de santé s'aggravant, il ne pourra plus en graver les trop hautes et trop nombreuses marches.

A la Torretta, dans la maison de la Via Salita Castello ou dans la cabane à Piana Romana, quel que soit l'endroit, les années passées à Pietrelcina furent un long combat et un long itinéraire vers Dieu. Que de tourments, de luttes contre Satan

et contre soi-même, de grâces ! Malgré les consolations extraordinaires déjà évoquées, ce ne fut certes pas un chemin facile. Une lettre parmi d'autres, presque désespérée, nous dit le poids de l'épreuve. C'était le 1^{er} avril 1915 : « ... Le démon plus que jamais s'acharne contre la navicelle de mon pauvre esprit. Mon Père, je n'en puis vraiment plus, je sens toutes mes forces m'abandonner ; la bataille est vraiment arrivée à son dernier stade, d'un moment à l'autre il me semble que je vais suffoquer sous les eaux de la tribulation '. »

Satan persécutait d'autant plus Padre Pio que celui-ci refusait de céder à son emprise, résistait aux tentations et suggestions diverses inspirées par le prince de ce monde.

Aimer et souffrir : tel pourrait être le résumé de la vie de Padre Pio à Pietrelcina. Aimer et souffrir à un point tel qu'il aurait pu dire avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis en moi, mais le Christ qui vit en moi. » Quoi d'étonnant alors que le démon se déchaîne sur un être humain qui s'approche tant du Christ, jusqu'à l'identification dans les souffrances ? Il est bien évident, dans le même temps, que cette identification au Christ ne s'est faite qu'à travers une longue ascèse intérieure et un lent dépouillement de soi. Abandonner le vieil homme, ses passions, ses désirs pour revêtir, avec l'aide de Dieu, l'homme nouveau.

Un long texte de cette époque nous montre le travail accompli sur soi par Padre Pio et l'esprit dans lequel il a été mené à bien. Il s'agit d'un *Bref traité de la nuit obscure de l'âme*² : seize pages manuscrites écrites au dos d'enveloppes déjà utilisées. Padre Pio n'envisageait sans doute pas de publier cet écrit, il s'agissait plutôt de mettre au clair les expériences qu'il vivait, de théoriser en quelque sorte et de synthétiser ce qu'avait été sa vie spirituelle jusque-là.

A lire ce traité qui décrit l'itinéraire de l'âme vers Dieu, la voie de purification qu'elle doit suivre pour arriver à l'union mystique, on pense irrésistiblement, dans les thèmes développés comme dans la forme, à *la Nuit obscure* de saint Jean de la Croix ou *Exposition des cantiques qui contiennent*

1. Lettre du 1^{er} avril 1915 au père Benedetto, *Epistolario*, 1.1, p. 549.

2. Le manuscrit de ce texte a été "reproduit par Giuseppe Pagnossin dans son énorme et richissime recueil de documents : *Il Calvario di Padre Pio*, 1978 (hors-commerce), 1.1, p. 764 et suiv.

la manière de l'âme en la voie spirituelle, pour arriver à la parfaite union d'amour avec Dieu, telle qu'elle peut être en cette vie et à son grand traité de *la Montée du mont Carmel*. Une telle proximité spirituelle, à quatre siècles de distance, entre les deux religieux mystiques n'est pas surprenante. L'Esprit Saint est univoque. Si chaque expérience spirituelle est particulière, toutes tendent au même but et suivent des chemins identiques. On sait d'autre part que, dans ses années à Pietrelcina, Padre Pio a lu, avec une avidité que l'on devine, les écrits de sainte Thérèse d'Avila et à partir de 1912 ceux de saint Jean de la Croix (auteurs d'ailleurs fort négligés à cette époque, même dans les carmels).

La lecture des grands écrits mystiques a donc été concomitante à l'expérimentation en soi des étapes décrites par les grands devanciers, puis la rédaction d'un traité, comme une synthèse, a suivi. Giuseppe Pagnossin remarquait fort justement : « Padre Pio vivait cette doctrine et était immergé dans le phénomène qu'il traitait. Il est clair qu'il l'a d'abord vécue puis qu'il l'a exprimée. »

Le ministère des âmes

A Pietrelcina, Padre Pio vivait une existence assez recluse. Il célébrait tous les jours la messe à Santa Anna, assistait parfois l'archiprêtre Pannullo et assurait quelques baptêmes, mariages et funérailles. Par lettre il confiait les tourments de son âme à ses deux directeurs spirituels et il se confessait ordinairement à don Pannullo. Mais il ne vivait pas pour autant dans un univers clos, uniquement préoccupé de soi. S'il en avait eu la tentation, d'ailleurs, ses visions auraient vite fait de le rappeler à des considérations plus générales et tout aussi dramatiques que son cas personnel.

Ainsi cette terrible vision du 28 mars 1913 — c'était un vendredi saint — qui révélait l'existence d'une Église souvent tiède et indifférente au salut, même parmi ses ministres :

« Vendredi matin j'étais encore au lit, quand Jésus m'est apparu. Il était en piteux état et défiguré. Il me montra un grand nombre de prêtres réguliers et séculiers, parmi lesquels divers dignitaires ecclésiastiques ; certains étaient en train de

célébrer, d'autres se paraient des vêtements sacrés et d'autres encore les enlevaient.

« La vue de Jésus dans l'angoisse me fit une grande peine, aussi je voulus lui demander pourquoi il souffrait tant. Je n'eus aucune réponse. Mais son regard se porta sur ces prêtres ; peu après, horrifié et comme s'il était las de regarder, il détourna son regard et alors le leva vers moi, à ma grande douleur je vis deux larmes qui coulaient sur ses joues. Il s'éloigna de cette foule de prêtres avec une expression de dégoût sur le visage et s'écria : "Bouchers !" Et se tournant vers moi il dit : "Mon fils, ne crois pas que mon agonie n'ait duré que trois heures, non ; je serai en agonie jusqu'à la fin du monde à cause des âmes que j'ai le plus comblées. Pendant le temps de mon agonie, mon fils, il ne faut pas dormir. Mon âme est à la recherche de quelques gouttes de pitié humaine, mais hélas on me laisse seul sous le poids de l'indifférence. L'ingratitude et le sommeil de mes ministres me rendent plus lourde mon agonie¹". »

Cette vision effrayante des prêtres infidèles à leur mission est un des leitmotivs des messages de Dieu à ses âmes privilégiées à l'époque contemporaine. Les développements de l'impiété et de l'indifférence religieuse ont été si spectaculaires parce que, parfois, des prêtres se sont montrés inférieurs à leur mission dans leurs mœurs, dans leur pitié ou par le dévoiement de la doctrine.

La mission de Padre Pio va être en grande partie une sorte de défi lancé au rationalisme moderne et à l'incroyance. Il va porter à un point sublime les mystères de la messe et de la confession, les deux sacrements où le prêtre est le plus visiblement un « autre Christ ». Il va ajouter à ce ministère traditionnel du prêtre les stigmates qui, dans sa chair, l'identifieront plus encore au Christ crucifié. Ces stigmates étaient une grâce que le Seigneur lui concédait mais aussi un témoignage pour le monde : rappeler les souffrances endurées par le Christ pour le salut du monde et défendre Péminente dignité du sacerdoce.

Dans la défense de l'Église, du sacerdoce, de la religion,

1. Padre Pio ne raconte cette vision que dix jours plus tard, dans une lettre du 7 avril 1913 au père Agostino, *Epistolario*, 1.1, pp. 350-352.

Padre Pio saura toujours se montrer ardent et intraitable. Un épisode, qui date de cette époque de Pietrelcina et qu'il a lui-même raconté à un de ses confrères, nous le montre sous un jour inattendu. Celui que les villageois appelaient volontiers *Un Santariello nostro* (notre petit saint) ne vivait pas dans un nuage...

Le père Costantino raconte :

« C'était bientôt l'époque de la moisson. Par une journée fort chaude, Padre Pio revenait chez lui, vers midi, par une petite allée bordée d'arbustes. Un fort brouhaha parvenait jusqu'à lui malgré l'air étouffant et raréfié. C'était des paysans qui, admirant la récolte qui s'annonçait abondante et belle, manifestaient leur joie en paroles.

« Malheureusement, parmi les expressions de joie, un des paysans, vraiment enthousiaste de voir une telle récolte de beaux grains, laissa échapper un blasphème contre la Sainte Vierge. Padre Pio en fut consterné et s'enflamma d'une juste colère et en fut saintement indigné. Il était là, à deux pas du groupe, et il avait repéré le blasphémateur qui, excité, continua de crier.

« "A peine fus-je auprès de lui, nous disait Padre Pio, je lui administrai une gifle de toute la force de mon bras. Celui-ci, surpris, me demanda : Quel mal ai-je fait ? Et moi : Ne vois-tu pas que pour un peu tu allais à nouveau blasphémer ' ? " »

Dans ces années de Pietrelcina, tout se met en place : Padre Pio à l'école du Seigneur, éprouvé par la maladie et les assauts du démon, se préparait à sa grande mission d'intercession entre les hommes et Dieu. Dans une lettre très importante du 20 septembre 1912, il a tracé pour ainsi dire tout le destin futur de son action. La prière, écrivait-il, est « la grande affaire du salut humain ». Cette prière concerne chacun, dans le moment présent pour soulager l'âme du poids pesant du péché, à l'heure de la mort pour demeurer dans « la persévérance ultime » de la foi au moment du face à face avec Dieu, elle concerne enfin les défunts pour lesquels les vivants doivent prier. Le prêtre, au milieu de ces fidèles

1. P. Costantino Capobianco, *Paroles et anecdotes de Padre Pio*, Résiac, 1986, pp. 8-9.

en prière, doit être le dispensateur des grâces divines à travers les sacrements et le guide sur le chemin de la foi. Avec simplicité Padre Pio écrit : le Seigneur « m'a choisi moi aussi pour l'aider dans la grande affaire du salut humain ' ».

Cette lettre de septembre 1912 anticipe de façon étonnante une des créations les plus importantes de Padre Pio : les groupes de prière qui se répandront un peu partout dans le monde à partir des années 1945-1950 pour répondre à un appel du pape Pie XII. L'injonction du pape, conscient de la nécessité urgente de la prière dans le monde éclaté de l'après-guerre, rejoignait une intuition de Padre Pio qui date de ces années de Pietrelcina.

Dans son pays natal, malgré sa santé plus que précaire et sa vie intérieure tourmentée, le jeune religieux se souciait des paroissiens, bien qu'il n'eût pas l'autorisation d'exercer un ministère complet, n'étant rattaché ni à un couvent ni à un diocèse. « Il célébrait la messe chaque jour, dans l'une ou l'autre église de Pietrelcina. Il faisait le catéchisme aux enfants du village, il s'occupait des *chierichetti*, des enfants de chœur. Il préparait les cérémonies des grandes fêtes liturgiques. Surtout, par ses contacts simples et amicaux avec ses compatriotes, il semait la bonne parole et il les édifiait beaucoup par son comportement². »

Toutes les occasions étaient bonnes pour attirer les habitants de Pietrelcina dans la prière. Dans le vieux quartier du Castello, à l'entrée de la ruelle Vico Storto Valla qui a vu naître Padre Pio, un édicule sacré surmonte la porte d'entrée du numéro 6. Sur d'antiques carrés émaillés en couleurs sont représentés saint Michel Archange, la Madonna délia Libéra couronnée et saint Antoine de Padoue, les trois protecteurs de la cité. Souvent, à l'occasion des différentes fêtes mariales de l'année liturgique, Padre Pio venait en cet endroit avec quelques fidèles. Plus particulièrement, pendant les trois derniers jours d'avril, en préparation de la fête de la Vierge couronnée qui se célébrait le 1^{er} mai, il réunissait le peuple de Pietrelcina devant la porta Madonnella pour y réciter le

1. Lettre du 20 septembre 1912 au père Agostino, *Epistolario*, 1.1 pp. 303-304.

2. P. Jean Derobert, *op. cit.*, p. 144.

chapelet et chanter des cantiques. Dans sa cellule à San Giovanni Rotondo, Padre Pio conservera toujours une photographie de la porta Madonnella et il ne manquera jamais de dire à ses concitadins qui venaient lui rendre visite : « Salue pour moi la Morgia. »

Dans le même temps, dans les dernières années de sa permanence à Pietrelcina, il exerça également son ministère des âmes dans une autre voie, celle de la direction spirituelle. Ce furent d'abord les pères Benedetto et Agostino qui, dans leurs lettres à Padre Pio, en vinrent à lui demander conseil au sujet d'autres âmes qu'il dirigeait. A partir de juin 1913, le père Agostino eut fréquemment recours aux avis et aux prières de son confrère de Pietrelcina pour une pieuse personne de Foggia, Raffaelina Cerase, qu'il dirigeait spirituellement depuis 1911. Puis à partir de mars 1914, sur la demande de ses directeurs, Padre Pio prit lui-même en charge cette âme d'exception. Jusqu'à la fin de l'année 1915, entre Raffaelina Cerase convertie en 1889 après une jeunesse agitée, membre du tiers ordre franciscain et militante de l'Action catholique, et le capucin de Pietrelcina, ce fut une longue et volumineuse correspondance spirituelle, une centaine de lettres¹. Padre Pio était un directeur d'âme exigeant. Dans ses conseils de prière et ses avis spirituels, il se montrait un maître qui avait expérimenté en lui ce qu'il enseignait. Ce n'est qu'en 1916 qu'il rencontrera pour la première fois sa dirigée, très malade, et c'est lui qui peu de temps après lui donnera les derniers sacrements.

Padre Pio trouvait dans cette direction spirituelle qu'il lui était donné de pouvoir exercer par correspondance une grande joie : il pouvait ainsi faire bénéficier d'autres âmes des « trésors célestes » et des « bienfaits » dont le Seigneur l'avait comblé. A partir de janvier 1915, d'autres âmes vinrent s'ajouter à Raffaelina Cerase. Toutes lui étaient envoyées par ses directeurs spirituels qui estimaient que cette activité de direction spirituelle correspondait à merveille à la situation exceptionnelle d'un moine privé de couvent ! Même après qu'il sera entré à San Giovanni Rotondo, Padre Pio continuera

1. Cette correspondance fait l'objet du tome II de *VEpistolario*, 1979, 583 pages.

cette correspondance. Le nombre de ses dirigées ira, d'année en année, en se multipliant, jusqu'à atteindre la trentaine¹. En septembre 1915 c'est le père Benedetto, toujours directeur spirituel du Padre Pio, qui, en retour, lui demandera la grâce d'être dirigé par lui ! Padre Pio n'avait pas trente ans, mais sa connaissance des questions spirituelles n'était pas seulement intellectuelle. Lui, à qui les secrets du Roi avaient été révélés et qui avait expérimenté en lui tous les états possibles de l'âme, pouvait maintenant partager un peu des « trésors du Ciel » avec d'autres âmes.

1. Les lettres à ses filles spirituelles (1915-1923) font l'objet du tome III de *VEpistolario*, 1982, 1173 pages.

CHAPITRE 4

SAN GIOVANNI ROTONDO

Les supérieurs de Padre Pio n'étaient pas sans s'inquiéter à propos de ce jeune religieux toujours malade qui ne pouvait mener la vie conventuelle commune. En ces années, son directeur spirituel était également son supérieur immédiat dans la province, ce qui facilitait bien des choses¹. Mais, dans l'ordre capucin, un provincial n'exerce jamais une autorité solitaire. Des « définiteurs » l'assistent dans l'administration des couvents de la province. Il doit également rendre des comptes à son supérieur immédiat, le ministre général de l'ordre, qui réside à Rome.

Du 18 au 23 mai 1914, le chapitre général de l'ordre capucin se réunit à Rome pour procéder à l'élection d'un nouveau ministre général. Le père Benedetto participa à ce chapitre en tant que supérieur de la province monastique de Foggia. Le père Venanzio da Lisle-en-Rigault, un Français, fut élu ministre général. Au cours de ce chapitre où furent examinées différentes questions relatives à l'ordre capucin, le cas de Padre Pio fut-il évoqué ? C'est probable, sinon au cours des réunions solennelles, du moins à l'occasion de l'une ou l'autre de ces conversations en aparté qui sont les vrais moments de décision en milieu ecclésiastique.

Déjà, une année auparavant, l'ancien ministre général avait fait savoir au père Benedetto qu'il considérait « d'un mauvais œil un si long séjour dans le siècle ». Il était

1. Le père Benedetto fut provincial à Foggia de février 1908 à juillet 1919. Voir, en annexe, la liste des gardiens, provinciaux et ministres généraux sous l'autorité desquels Padre Pio passa sa vie de religieux.

préférable, selon lui, que Padre Pio redevînt simple prêtre et obtînt, par un bref du pape, la levée de ses vœux religieux. Informé de la chose, Padre Pio, inquiet et point disposé à abandonner l'habit capucin, avait demandé encore un peu de patience à ses supérieurs. Il espérait que son état de santé allait s'améliorer et lui permettre de retourner dans un couvent.

Début juin, quelques jours après la réunion du chapitre général à Rome, il reçut l'ordre de la définition (c'est-à-dire le supérieur provincial réuni avec les quatre définiteurs) de se rendre au couvent de Morcone. Il n'y passa que cinq jours. Son état de santé s'étant brusquement aggravé, il avait dû revenir à Pietrelcina. Ce n'est que le 18 juin qu'il put expliquer au père Benedetto ce nouvel échec pour réintégrer un couvent :

« Pendant les cinq jours que j'ai passés à Morcone, j'ai été réduit à un état assez pitoyable. Cette nouvelle rechute, mon cher Père, m'a mis sens dessus dessous toute la personne et c'est la poitrine qui a été la plus atteinte. Elle me fait continuellement souffrir et me tient dans une agonie prolongée. A certains moments la peine que cela me cause est telle qu'il me semble que ma vie va s'arrêter '. »

Son état de santé s'était brusquement détérioré dès qu'il avait mis les pieds au couvent de Morcone, couvent où il avait passé son noviciat. Il y avait de quoi désespérer l'âme la plus confiante en Dieu. Était-ce un nouveau tour du démon pour l'empêcher d'accomplir sa vocation de religieux ? En tout cas, Padre Pio vécut ce nouvel échec comme une épreuve douloureuse. « Je suis abattu et humilié », écrivait-il au père Agostino, quelques jours après être revenu à Pietrelcina. « Je serais presque enclin à désirer la mort », ajoutait-il.

Padre Pio sous les drapeaux

A ces tourments physiques et spirituels vint s'ajouter, à partir de cette année 1914, la terrible guerre qui commença à ensanglanter l'Europe. Les horreurs de la guerre ne tarderont pas à mettre son âme « dans une désolation extrême ». Quand

1. Lettre du 18 juin 1914 au père Benedetto, *Epistolario*, 1.1, p. 479.

le pape Pie X disparut le 20 août, quelques jours après le début des hostilités, Padre Pio salua en lui « une âme vraiment noble et sainte, telle que Rome n'en a jamais eue d'égale ». On sait que le saint pape s'était offert en victime propitiatoire à Dieu pour détourner de l'humanité le fléau de la guerre. Padre Pio considéra donc Pie X comme « la première, la plus grande et la plus innocente victime de la guerre fratricide qui nous assourdit du bruit des armes et des armées et remplit de terreur toute l'Europe ' ».

L'Italie n'intervint dans le conflit mondial qu'en mai 1915. Les couvents capucins commencèrent alors à se vider, tous les religieux en âge de porter les armes furent mobilisés, le plus souvent comme aumôniers ou dans les services de santé. Le 6 novembre 1915, Padre Pio lui-même fut appelé sous les drapeaux. Il se présenta au centre mobilisateur du district de Benevento. Au cours de son long séjour à Pietrelcina, son état de santé ne s'était guère amélioré. Le capitaine-médecin qui l'examina crut diagnostiquer une tuberculose et l'envoya en observation à l'hôpital militaire de Caserta, près de Naples. C'était la première fois qu'un diagnostic si précis était porté sur la longue maladie qui touchait Padre Pio.

Il resta une dizaine de jours à Caserta. Quand enfin un médecin-colonel vint pour l'examiner, ce fut de façon expéditive. L'Italie manquait d'hommes et point n'était besoin d'être fringant pour servir dans une compagnie de santé. « Le rustre, écrira Padre Pio à son directeur spirituel, ne m'a même pas permis de lui manifester ce dont je souffrais. Et quand j'ai commencé à ouvrir la bouche pour lui dire mes souffrances, il coupa court brutalement en me disant : — Ça va bien, vous verrez avec vos nouveaux supérieurs. » Padre Pio était déclaré apte au service !

Fin novembre, il retourna à Pietrelcina, attendant sa feuille de route. Le 5 décembre enfin, il reçut son affectation : il devait rejoindre la 10^e compagnie des services de santé à Naples. Il partit le lendemain. A peine arrivé au grand hôpital militaire de la ville, il réclama une visite médicale, faisant valoir que son état de santé ne lui permettrait pas de suivre

1. Lettre du 7 septembre 1914 au père Agostino, *Epistolario*, 1.1, p. 494.

la période d'instruction obligatoire pour toute nouvelle recrue. L'officier de service, compréhensif et peut-être moins anticlérical que le médecin-colonel de Caserta, le dispensa de porter l'habit militaire et lui permit de loger et de prendre ses repas à l'extérieur tant qu'il n'aurait pas subi la visite médicale souhaitée. Le 17 décembre, plusieurs médecins l'examinèrent et repoussèrent son incorporation. Ils avaient repéré « une infiltration aux poumons » et lui accordèrent une permission extraordinaire d'une année pour « convalescence ». Dès le 18, Padre Pio retrouvait son cher Pietrelcina, reprenant la vie que nous avons précédemment racontée.

Le couvent de Foggia

Libéré, provisoirement, du service militaire à la fin de cette année 1915, Padre Pio avait demandé comme nouvelle grâce de pouvoir réintégrer un couvent. A une de ses filles spirituelles, donna Cerase, il écrivait à cette époque : « Ma position hors du cloître assombrit toute ma vie. » Le désir de retrouver une vie religieuse en communauté se faisait plus pressant, il était las de cette solitude imposée par son état de santé.

La guerre avait vidé nombre de couvents. C'est en visitant, en tant que provincial, celui de Foggia, quasiment déserté, que le père Benedetto eut l'idée d'y envoyer Padre Pio. C'était également à Foggia qu'habitait donna Cerase. Son état de santé était très précaire. Elle était atteinte d'un cancer et, selon ses médecins, ses jours étaient comptés. La venue à Foggia de Padre Pio serait ainsi doublement bénéfique : celui-ci pourrait peut-être renouer définitivement avec la vie religieuse et Raffaolina Cerase trouverait un dernier réconfort dans l'assistance de son directeur spirituel.

Le 17 février 1916, sur ordre du père Benedetto, Padre Pio se rendit donc à Benevento. Le père Agostino l'y attendait et tous deux poursuivirent le voyage en train jusqu'à Foggia, à une centaine de kilomètres de là. On quittait la Molise et la Campanie, fort riantes et vallonnées, pour les Pouilles, région plus aride et désertique. Était-ce un départ définitif ? Le père Benedetto et le père Agostino avaient présenté cette

venue à Foggia comme un voyage et Padre Pio pensait bien qu'il ne s'agissait que d'un court séjour... Quand il fut arrivé au couvent Santa Anna, à Foggia, le père Benedetto lui annonça qu'il y resterait désormais pour toujours. Il lui demandait « au nom de l'obéissance » et « comme un sacrifice » de se maintenir coûte que coûte dans ce couvent. De fait, à partir de cette date, on peut considérer que Padre Pio reprit une vie religieuse normale.

Le but premier de sa venue à Foggia avait été d'assister sa dirigée donna Cerase qui était à l'article de la mort. L'après-midi même de son arrivée, accompagné du père Agostino, il se rendit au chevet de la malade. Deux années de correspondance spirituelle les avaient rendus plus proches qu'une suite régulière de rencontres, aussi leur premier face à face fut « la rencontre de deux âmes qui se connaissent depuis longtemps dans le Seigneur ». Chaque jour désormais, Padre Pio rendit visite à la malade et il s'entretint avec elle deux ou trois heures durant de choses spirituelles. Parfois, il célébrait la messe dans la chapelle intérieure du palais Cerase. Cette assistance régulière à donna Cerase dura plus d'un mois. Une anecdote, racontée par le père Agostino qui en fut témoin, est significative de l'union spirituelle qui s'était établie entre le directeur et sa dirigée à l'agonie :

« Raconté par le très révérend père Agostino da San Marco in Lamis.

« Il accompagna un jour Padre Pio chez Raffaelina Cerase, cette sainte créature qui était malade. Padre Pio entra dans la chambre de Raffaelina, tandis que le père Agostino attendait dans la pièce voisine. Il entendit tout à coup Padre Pio et Raffaelina parler fort comme s'ils s'énervaient.

« Plus tard, quand Raffaelina s'en fut allée au paradis, le père Agostino demanda à Padre Pio : — Piuccio, pourquoi donc, la dernière fois, avez-vous parlé si fort tous les deux ? Et Padre Pio de répondre : — Nous nous disputons parce que tous les deux nous voulions mourir le premier ; voyant que je ne voulais pas céder, elle me persuada en disant : "Père, laissez-moi mourir la première, et vous verrez ce que je saurai faire du paradis !" '. »

1. Témoignage rapporté par P. Costantino Capobianco, *op. cit.*, pp. 17-18.

Ce fut effectivement donna Cerase qui mourut la première, l'essentiel de la mission de Padre Pio restant à venir. Les circonstances de sa mort, le 25 mars 1916, furent l'occasion d'une autre manifestation étrange, rapportée parfois de manière inexacte par divers auteurs mais qui peut désormais être établie de façon un peu plus précise grâce au témoignage du supérieur du couvent où résidait Padre Pio. Il était allé visiter Raffaolina Cerase, dans la soirée du 24, en compagnie de Padre Pio. Donna Cerase était au plus mal. Avant de la quitter et de la laisser reposer un peu, raconte le père Nazareno d'Arpaize, « je lui ai donné l'absolution *in articulo moris*, puis nous sommes rentrés au couvent. A 4 heures du matin, j'entendis frapper à la porte, je me levai précipitamment et je vis un homme qui me demandait quatre chandeliers pour les mettre autour de la dépouille de la tertiaire morte. J'allai aussitôt voir Piuccio pour lui annoncer le décès de notre brave tertiaire mais lui, sans se troubler, me répondit : "Je l'ai assistée ; elle est allée directement au paradis". Je pense que Padre Pio est allé l'assister par une prodigieuse bilocation¹. »

Des souvenirs du père Nazareno sur les sept mois passés par Padre Pio au couvent Santa Anna, plusieurs autres faits extraordinaires peuvent être tirés, qui tous, au-delà de leur aspect spectaculaire, s'inscrivaient dans une pédagogie divine.

Le père Nazareno d'abord, en accueillant dans son couvent ce religieux peu ordinaire à propos duquel on racontait déjà tant d'histoires, avait craint pour la santé des vieux frères qui demeuraient dans le couvent à demi déserté. Padre Pio n'était-il pas réputé tuberculeux ? Il avait craint que la maladie ne se transmette à toute la communauté. Interrogé, dès les premiers jours de son arrivée, sur les risques d'infection, Padre Pio avait répondu au grand étonnement de tous : « La maladie, par une grâce spéciale du Seigneur, ne se répand pas. » Autre trait de caractère noté par le père Nazareno : « Padre Pio était toujours joyeux et facétieux. » Voilà qui est également surprenant.

En effet, épreuves physiques et spirituelles ne manquèrent pas. Ce furent d'abord d'inexplicables et brusques accès de

1. Cité in Alessandro da Ripabottoni, *op. cit.*, p. 131.

fièvre : un thermomètre qui indiquait parfois 41° voire plus, puis redescendait brusquement sans raison apparente en très peu de temps. Le médecin du couvent, Del Prête, appelé au chevet de cet étrange malade, ne put que conclure à une maladie infectieuse des poumons et prescrire une mise en quarantaine. Il appela aussi un confrère, le Dr Tarallo, lequel confirma le diagnostic tout en ne trouvant pas d'explications satisfaisantes aux grandes variations de fièvre.

Plus étonnantes encore furent les manifestations diaboliques dont le couvent Santa Anna fut le théâtre. Le père Paolino da Casacalenda, alors gardien du couvent Santa Maria délie Grazie de San Giovanni Rotondo, et qui fut souvent l'hôte de celui de Foggia durant cette période, a laissé dans ses souvenirs un témoignage assez précis sur ces événements extraordinaires.

Padre Pio ne prenait que rarement ses repas en communauté. La plupart du temps, alors que ses confrères dînaient au réfectoire, lui était dans sa cellule ; sa santé l'obligeait à s'aliter très tôt et de toute façon sa nourriture, depuis longtemps, s'était réduite à peu de chose. Dans les premiers temps de son arrivée à Foggia donc, chaque soir à l'heure des repas, une formidable détonation en provenance de la cellule de Padre Pio secouait le couvent. La première fois, tous accoururent à sa chambre qui se trouvait à l'étage. Ils le trouvèrent « au lit, très pâle de visage, portant encore les marques des tentations souffertes, prostré sans force, au point de n'être plus capable de dire une parole et, enfin, tellement en sueur que, quand ils l'aidèrent à changer de chemise, il semblait qu'elle venait juste d'être mise dans une bassine d'eau puis retirée ' ».

« Ceux-là », comme disait parfois Padre Pio pour désigner les légions infernales, venaient très régulièrement le tourmenter, le persécuter, le battre jusqu'au sang et c'était un vacarme épouvantable dans le couvent. Satan n'était point disposé à laisser Padre Pio retrouver une vie religieuse normale et le

1. P. Paolino da Casacalenda, *Le mie Memorie intorno a Padre Pio*, éditions « Padre Pio da Pietrelcina », San Giovanni Rotondo, 1978, pp. 54-57.

chemin d'un monastère. Il voulait le pousser au désespoir et au découragement.

Un soir ce fut un prélat, Mgr d'Agostino, évêque d'Ariano Irpino, qui, alors qu'il dînait avec les frères du couvent dont il était l'hôte, entendit le vacarme infernal. Il en fut si effrayé qu'il refusa de dormir seul dans une cellule et quitta promptement les lieux. Ces phénomènes n'étaient pas sans perturber la vie du couvent et si les frères s'y habuaient tant bien que mal, la rumeur commençait à s'en répandre à l'extérieur. La petite ville de Foggia bruissait des faits étranges survenus au couvent capucin. Si bien que le père Benedetto, en tant que supérieur provincial en même temps que directeur spirituel du Padre, dut intervenir auprès de ce dernier. Il lui demanda, avec un admirable bon sens théologique, que soit mit fin au vacarme démoniaque : puisque le Seigneur permettait que les démons se déchaînent sur lui, Padre Pio n'avait qu'à prier le Seigneur de faire cesser ces bruits effrayants qui perturbaient les âmes simples. Padre Pio demanda cette grâce au Seigneur et l'obtint. Du jour au lendemain les détonations, bruits de chaînes et secousses diverses cessèrent, mais point assurément les assauts du démon... Comment « le Prince de ce monde » eût-il lâché au moment où Padre Pio allait connaître le couvent qui allait l'accueillir jusqu'à sa mort ? La grande mission de près d'un demi-siècle qu'allait entamer le Padre ne valait-elle pas ces derniers déchaînements spectaculaires de l'Adversaire ?

A San Giovanni Rotondo

Le père Paolino da Casacalenda fut, à ce moment de la vie de Padre Pio, l'instrument de la Providence. Padre Pio venait d'avoir vingt-neuf ans. Sa vie religieuse avait été jusque-là très largement contrariée par un état de santé précaire, une maladie qui, à force d'être durable et étonnante en certaines de ses manifestations, en devenait mystérieuse. Les cinq années et demie passées à Pietrelcina après son ordination n'avaient certes pas été inutiles puisque pleines de grâces mêlées à des épreuves salutaires, mais l'avenir du jeune religieux restait bien sombre. Allait-il demeurer dans ce

couvent de Foggia toute sa vie, en proie à d'étranges fièvres et à des attaques incessantes du démon ? Était-ce donc pour cela que le Seigneur l'avait appelé à le suivre dans la voie franciscaine ? Sans désespérer d'espérer, Padre Pio n'en attendait pas moins quelque lumière nouvelle de la part du Seigneur.

En la circonstance, le père Paolino fut le messager des volontés divines. Le couvent de Foggia était dédié à Santa Anna, sainte Anne, la mère de Marie. Le 26 juillet, jour de sa fête, y était célébré avec solennité. Le 26 juillet 1916, le père Paolino descendit de San Giovanni Rotondo pour célébrer la sainte patronne du couvent de Foggia avec ses confrères. Il trouva Padre Pio physiquement très affaibli, ayant du mal à supporter l'excessive chaleur de l'été. Il l'invita donc à venir passer quelques jours dans son couvent. A quelque six cents mètres d'altitude, dominant le promontoire du Gargano qui s'avance dans la mer Adriatique, San Giovanni Rotondo pourrait offrir au pauvre religieux un peu plus d'air frais que la torride et encaissée Foggia.

Padre Pio hésita à accepter l'offre de son confrère. Ne devait-il pas, au préalable, obtenir l'autorisation du provincial pour un tel déplacement ? Le père Paolino fit valoir que dans le cas de couvents voisins comme l'étaient ceux de Foggia et de San Giovanni Rotondo — une trentaine de kilomètres seulement les séparait — l'accord des pères gardiens respectifs suffisait. Padre Pio accepta donc l'invitation.

Après la traversée d'une plaine couverte d'oliviers et de champs de blé, la montée du mont Gargano s'avéra plus difficile et plus pittoresque. Une petite route à lacets donna bien de la peine à l'attelage d'ânes qui emmenait les deux religieux. Peu à peu, la belle plaine agricole et la mer se découvraient au regard des deux voyageurs. La beauté sauvage de l'endroit plut à Padre Pio. Arrivé à San Giovanni Rotondo, il fallut encore, pour parvenir au couvent, emprunter un mauvais chemin sur près de deux kilomètres. C'était une pauvre bâtisse perdue dans un désert de pierres, de maigres herbes et d'arbres rares. Un vent marin soufflait parfois qui rendait l'air plus respirable que dans la fournaise de Foggia. Padre Pio s'en trouva de suite mieux. Il serait bien resté là toujours, mais un religieux ne décide point seul ainsi de sa

vie. Il lui fallait obtenir du supérieur provincial la permission de changer de couvent.

Au bout de huit jours, il retourna à Foggia et le 13 août, par lettre, il demandait au père Benedetto d'être autorisé « à passer un peu de temps à San Giovanni Rotondo où Jésus m'assure que je serai mieux », écrivait-il... Le 17, l'autorisation de quitter Foggia lui parvenait. Le 4 septembre 1916, dans la soirée, il regagnait le couvent de San Giovanni Rotondo. Il ne devait plus le quitter pendant cinquante-deux années, jusqu'à sa mort, sauf pour quelques rares absences.

San Giovanni Rotondo tire son nom d'une antique chapelle en forme de rotonde consacrée à saint Jean le Baptiste. Cette chapelle aurait remplacé un temple païen dédié à Janus Bifrons, temple dont les portes selon qu'elles étaient ouvertes ou fermées annonçaient la paix ou la guerre. Dès l'époque néolithique, la région avait connu quelques habitants, des pierres taillées retrouvées dans les nombreuses cavernes environnantes en témoignent. Les premiers habitants à se fixer dans cette région abandonnée furent sans doute, à l'ère chrétienne, des pèlerins qui s'en retournaient de l'antique sanctuaire du Monte Sant'Angelo. Ce sanctuaire, à une trentaine de kilomètres de là, fut longtemps comme une extrême avancée de la civilisation chrétienne dans un promontoire du Gargano désertique et comme séparé de la péninsule italienne.

Monte Sant'Angelo est le plus ancien lieu de culte de la chrétienté dédié à l'archange saint Michel et, aussi, un des plus anciens pèlerinages d'Occident. L'histoire du sanctuaire est belle et significative. En 490, un taureau s'était échappé du troupeau d'Elvio Emanuele, seigneur du mont Gargano. Après plusieurs jours de recherche, l'animal fut retrouvé agenouillé devant une caverne. Personne ne pouvait l'approcher. Une flèche tirée contre l'animal revint vers celui qui l'avait lancée ! La *Légende dorée* a rapporté la suite : « Les habitants effrayés vont trouver l'évêque et demandent son avis sur une chose si étrange. Il ordonna trois jours de jeûne et leur dit qu'on devait demander l'explication à Dieu. Après quoi, saint Michel apparut à l'évêque en lui disant : "Vous savez que cet homme a été frappé de son dard par ma volonté : car je suis l'archange Michel qui, dans le dessein

d'habiter ce lieu sur la terre et le garder en sûreté, ai voulu donner à connaître par ce signe que je suis l'inspecteur et le gardien de cet endroit." Alors l'évêque et tous les citoyens allèrent en procession à la montagne¹. »

L'évêque, pourtant, n'osa pas dédier tout de suite la grotte au culte chrétien comme l'avait demandé l'archange et il retourna dans la ville de Siponto (aujourd'hui Manfredonia) à vingt kilomètres de là au bord de la mer. Ce n'est qu'après une troisième apparition de l'archange, en 493, qu'il osa entrer dans la grotte suivi de son peuple. Une église fut élevée à l'entrée de la caverne. Ce fut dès lors un lieu de prière et de pèlerinage ininterrompus.

Que l'on vienne de Rome, de Naples ou du nord de l'Italie, les chemins qui conduisent au sanctuaire passent forcément par le plateau du Gargano. San Giovanni Rotondo s'est donc développée après la naissance du célèbre pèlerinage. Au cours de l'Histoire, des papes, de nombreux saints, des empereurs, des rois sont venus se recueillir dans la grotte de l'archange.

Saint François d'Assise se rendant, en 1216, en pèlerinage au Monte Sant'Angelo, passa, à l'aller comme au retour, à San Giovanni Rotondo. La tradition dit que pour remercier les habitants de leur hospitalité, il bénit un endroit à l'écart du village et prédit qu'un couvent s'y élèverait un jour. Très exactement sept cent ans plus tard, Padre Pio, le plus célèbre des fils de saint François, arrivait dans ce village perdu des Pouilles. Depuis le couvent vieux de trois siècles et demi, il allait étonner le monde entier par la mission mystérieuse que Dieu allait lui confier.

C'est en 1540 que cinq capucins s'étaient installés pour la première fois à San Giovanni Rotondo, à l'endroit même qu'avait jadis béni saint François. Seule richesse de ces moines mendiants : un tableau représentant la Madone, datant du xiii^e siècle et réputé miraculeux. Un paysan sacrifia sa vigne pour que les moines pussent s'installer. La population leur construisit une maison, puis une église. En 1624, un tremblement de terre détruisit les édifices. Les capucins ne se

1. Jacques de Voragine, *la Légende dorée* (1264), Garnier-Flammarion, 1967, t. II, p. 233.

découragèrent pas. Le couvent fut restauré en 1629 et, le 5 juillet 1676, fut solennellement consacrée la petite église Santa Maria délie Grazie qui le jouxte et qu'on peut voir aujourd'hui encore. C'est dans cette chapelle conventuelle que Padre Pio confessa pendant une cinquantaine d'années, célébra la messe et souffrit en sa chair à l'imitation du Christ.

Le couvent de San Giovanni Rotondo fut fermé une première fois en 1810. Murât, roi de Naples, avait décidé de supprimer les ordres religieux jugés trop hostiles aux troupes d'occupation françaises. Le monastère fut transformé en caserne. Jusqu'à la chute de l'Empire et au départ des Français, les habitants du village hébergèrent les moines. En 1866, un 31 décembre, les ordres religieux furent à nouveau interdits. Tous les couvents furent fermés et passèrent dans le domaine de l'État. Une nouvelle fois, les capucins se réfugièrent chez les habitants du village et le monastère fut transformé en couvent de mendicité. Pendant ces années difficiles, la vie religieuse de San Giovanni Rotondo s'est concentrée autour de l'église paroissiale, San Nicola, et du clergé séculier : quinze chanoines et leur archiprêtre.

Ce n'est qu'en 1909 que le couvent Santa Maria délie Grazie réouvrit ses portes. Quand Padre Pio arriva à San Giovanni Rotondo, la situation religieuse n'était donc redevenue normale que depuis peu de temps. Les capucins vivaient à l'unisson d'une population en majeure partie paysanne. Le bourg comptait déjà, à l'époque, 7 ou 8 000 habitants ; mais ni industrie ni électricité ne donnaient cette touche de modernité dont pouvait s'enorgueillir sa grande voisine Foggia. Sur les plateaux, les paysans cultivaient une terre ingrate, pratiquaient l'élevage du mouton et, pour les plus pauvres d'entre eux, descendaient louer leurs bras dans les latifundia de la plaine.

Dans ce pays rude, isolé une partie de l'année par la neige, le couvent et les moines apparaissaient coupés davantage encore de toute vie moderne. Depuis le bourg, seul un chemin de pierres, sur près de deux kilomètres, permettait de maintenir quelques liens. Les ressources du couvent étaient maigres : les honoraires de messes que les six prêtres du couvent recevaient et la quête que trois frères laïcs faisaient à longueur d'année. Chacun leur tour, selon la tradition de l'ordre, les

frères parcouraient le pays, montés sur un âne, et mendiaient dans les fermes un peu de blé, d'huile, d'olives ou quelques pièces. Le potager et le verger du couvent venaient compléter ces dons. Le monastère en avait bien besoin puisqu'il abritait aussi un *colleggetto*, un petit collège où étaient formés des jeunes gens qui se préparaient à entrer dans l'ordre.

L'eau potable et l'électricité manquaient encore au couvent, comme dans tout le pays. L'endroit était chaud en été et froid en hiver. Padre Pio allait-il supporter des conditions de vie si difficiles ? En novembre 1916, deux mois après l'arrivée de Padre Pio à San Giovanni Rotondo, le père Benedetto vint le visiter. Il put constater que son dirigé semblait satisfait de sa nouvelle résidence. A des confrères qui s'inquiétaient sur les risques de contagion de sa maladie, Padre Pio avait répondu avec une simplicité et une certitude qui les ébranlèrent : « Ma maladie n'est pas comme les autres. » Ses supérieurs décidèrent de le maintenir définitivement à San Giovanni Rotondo et de lui confier la charge de directeur spirituel et d'enseignant au *colleggetto*, charge qu'il conservera jusqu'en 1931.

Le directeur des âmes

Cette vie nouvelle n'était pas un bouleversement de son existence, plutôt un approfondissement. Padre Pio ne savait pas encore que là allait commencer sa grande mission, que les foules allaient accourir à lui, qu'il allait confesser durant des milliers d'heures, convertir des centaines de personnes et recevoir bientôt les stigmates visibles de la Passion du Christ.

Depuis son arrivée dans ce couvent perdu sur le Gargano, les tourments n'avaient certes pas disparu comme par enchantement. Souffrances physiques et désolation spirituelle étaient encore son lot quotidien. Mais il avait désormais charge d'âmes et il se devait à elles, quel que soit son état. C'était d'abord les élèves du collège séraphique qu'il surveillait, qu'il notait, qu'il exhortait, qu'il confessait. Il savait se montrer sévère, donnant parfois une bonne paire de gifles à un gamin turbulent mais aussi — des anciens l'ont raconté — il savait se mêler à leurs jeux et à leurs promenades. Un jour, en cette

LE PADRE PIO

première année au couvent, il emmena tous ses petits élèves au sanctuaire de saint Michel archange. Le voyage se fit dans des charrettes prêtées par des paysans de San Giovanni Rotondo. Dans le souvenir de tous, ce pèlerinage resta comme un moment extraordinaire.

L'autre charge qui occupa beaucoup Padre Pio dès les premiers temps de son arrivée fut la direction spirituelle. Direction spirituelle par correspondance qui continuait et s'amplifiait, mais aussi direction spirituelle d'un premier groupe de pieuses femmes du bourg qui venaient au couvent tous les matins assister à la messe du Padre.

Ces premières disciples, une douzaine, prirent l'habitude de se réunir deux fois par semaine à l'hôtellerie du couvent, le jeudi et le dimanche. Padre Pio, avec l'autorisation du supérieur, leur faisait quelque conférence sur la perfection ou les paraboles de l'Évangile. La direction spirituelle qu'il exerçait s'appuyait sur cinq obligations : la confession hebdomadaire, la communion quotidienne, la lecture spirituelle, l'examen de conscience chaque soir et la méditation, front contre terre, deux fois par jour.

— La méditation, leur expliquait-il, est la clé du progrès dans la connaissance de soi et dans celle de Dieu et elle permet d'atteindre la fin de la vie spirituelle qui est la transformation de l'âme en Dieu.

Rachelina Russo, Lucia Fiorentino, Filoména Fini, Nina Campanile furent parmi les premières filles spirituelles de Padre Pio.

La piété du jeune religieux et la réputation de merveilleux qui commençait déjà à l'entourer avaient attiré ces pieuses femmes de San Giovanni Rotondo. Elles ne tardèrent pas à comprendre combien il était exigeant de se mettre à son école. A l'une d'entre elles qui s'était étonnée du conseil de confession fréquente, Padre Pio avait répondu avec son inégalable façon de rendre évidentes et simples les choses de la vie spirituelle :

— La confession est le bain de l'âme. Il faut la faire tous les huit jours au moins.

Padre Pio sous l'uniforme

Padre Pio allait être distrait un moment de cet apostolat des âmes par un bref retour à la vie militaire. Le 18 décembre 1916, sa permission de convalescence d'un an étant terminée, il dut se présenter à nouveau à la caserne de sa compagnie à Naples. Il avait quitté le couvent au début du mois et avait attendu l'ordre de convocation dans la maison paternelle.

Son état de santé ne s'était guère amélioré, aussi espérait-il être définitivement réformé. Ce n'est que le 30 décembre qu'il passa la visite médicale. Aussitôt, devant son allure pitoyable, on lui accorda six mois de convalescence supplémentaires. Le 2 janvier, au contrôle officiel, les médecins militaires notèrent sur sa fiche : « infiltration pulmonaire » et « catarrhe des bronches ». Un autre se serait ému de ce diagnostic alarmiste et de cette maladie qui semblait ne pouvoir jamais être enrayée. Lui, au contraire, se réjouit : *Deo Gratias !* écrit-il le jour même au père Benedetto. Il allait pouvoir retrouver son cher couvent. Certes, il n'obtenait qu'une prolongation de convalescence et non une réforme définitive, mais, dans cette même lettre, il ne cachait pas son contentement : « Patience ! il vaut mieux ça que rien. » Le soir même il quittait la caserne et le lendemain il se rendit au sanctuaire mariai de Pompéi remercier la Vierge de cette nouvelle grâce.

A peine était-il revenu à San Giovanni Rotondo qu'il tomba brusquement malade et qu'il fut contraint de garder le lit une dizaine de jours. La fièvre était si grande qu'elle faisait éclater les thermomètres courants (ils ne peuvent indiquer plus de 42°). Le gardien du couvent, le père Paolino da Casacalenda, alla chercher un thermomètre de bain et — il l'a raconté dans ses *Mémoires* — il prit à nouveau la température du malade : « Mon étonnement s'accrut de façon extraordinaire quand je vérifiai le thermomètre après l'avoir retiré de l'aisselle du Padre. Je vis dans la petite colonne que le mercure avait atteint 52°... Cinquante-deux degrés ! Je regardai immédiatement, avec grande préoccupation, le malade. Apparemment il ne montrait rien qu'une grande faiblesse. Je posai la main sur son front : au heu d'être

brûlant, il était frais et de la couleur de quelqu'un qui n'a pas de fièvre¹. »

Le médecin, appelé en hâte, fit la même constatation et se contenta de prescrire des médicaments comme pour une forte grippe. Neuf jours plus tard, Padre Pio était sur pied et reprenait ses activités. Comment expliquer ces brusques accès de fièvre, point nouveaux certes mais point ordinaires ? De nombreux auteurs signalent cet épisode étrange dans la vie du Padre, sans le situer précisément d'ailleurs, mais se contentent de le présenter comme un fait mystérieux de plus, inexplicable. En réalité ce phénomène d'extrême chaleur du corps, pour étonnant qu'il soit, peut se rattacher certainement à cet *Incendium amoris* (incendie d'amour) dont parlent de nombreux mystiques : l'Amour divin qui embrase véritablement et littéralement les âmes qui se sont données à Lui. Dans les vies de sainte Catherine de Gênes, de sainte Marie-Madeleine Pazzi ou de saint Philippe de Néri on trouve des épisodes semblables. Le confesseur de sainte Marie-Madeleine Pazzi a raconté :

« Parfois, accablée par l'excès et l'abondance de cette passion, elle disait : "Je ne peux plus supporter tant d'amour, garde-le en Toi." Et, à cause de la grande flamme brûlante de cet Amour divin qu'elle ressentait, elle ne pouvait trouver de repos, mais déchirait ses vêtements, allait au jardin, arrachait les plantes et tout ce qui lui tombait sous la main. Au plus fort de l'hiver, elle ne pouvait porter ses vêtements de laine, à cause du brasier d'amour qui dévorait sa poitrine, mais elle coupait et dénouait son habit. (...) Sentant une grande flamme au visage, elle s'éventait avec son voile, puis courait à la source et buvait de grands traits d'eau fraîche, baignait sa figure et ses bras, versait de l'eau sur son sein : si grande était la flamme qui brûlait dans sa poitrine que, de l'extérieur même, elle semblait se consumer². »

Le 5 février, Padre Pio put reprendre ses activités et s'occuper à nouveau de ses chers élèves du *colleggetto*. Pourtant, que ne souffrait-il pas en silence ! Des souffrances

1. P. Paolino da Casacalenda, *op. cit.*, p. 86.

2. Cité in Herbert Thurston, *les Phénomènes physiques du mysticisme*, éditions du Rocher, 1986, pp. 253-254 (1^{re} édition anglaise en 1951).

qu'il ne s'expliquait pas lui-même et dont il ne voyait pas encore l'aboutissement. Le 6 mars, il écrivait au père Benedetto ; « Le Père céleste ne manque encore pas de me faire participer aux douleurs de son Fils unique, même physiquement. Ces douleurs sont si aiguës, qu'il n'est pas possible de les décrire ni de les imaginer. Et puis je ne sais pas si c'est un manque de force ou si c'est une faute mais quand je me trouve dans cet état, je pleure, sans le vouloir, comme un bambin '. »

Il ne pouvait savoir que l'année suivante, le Seigneur allait le marquer pour toujours et que la préparation de cette stigmatisation visible, sanglante et permanente était longue, incompréhensiblement douloureuse aux yeux des hommes. Que savons-nous de la stigmatisation de saint François d'Assise, le 14 septembre 1224 sur l'Alverne ? A-t-elle, elle aussi, été préparée de longue date par le Seigneur, précédée de douleurs insupportables ? L'historien, sept siècles après l'événement, ne peut dire grand-chose. En ce qui concerne Padre Pio en revanche, les documents et témoignages sont nombreux, on semble pouvoir suivre étape après étape son itinéraire mystique et pourtant... les façons d'agir de Dieu restent déconcertantes et l'on balbutie bien souvent à vouloir raconter l'inénarrable.

Le 16 mai, grâce à une permission spéciale de ses supérieurs, Padre Pio accompagna à Rome sa sœur aînée, Graziella, qui entrait chez les sœurs de sainte Brigitte. Le 23, dans la soirée, il était de retour à San Giovanni Rotondo. Nous ne savons rien sur ce premier et unique séjour de Padre Pio dans la Ville éternelle. Durant la semaine qu'il passa à Rome, il a dû pratiquer quelques-unes des traditionnelles dévotions de circonstance : la tombe de saint Pierre au Vatican, la Santa Scala, Saint-Paul-hors-les-Murs, les catacombes. Le 25 mai, parmi d'autres nouvelles, il se contenta de dire au père Agostino : « L'autre soir, je suis revenu de Rome et je vous laisse imaginer quelles impressions j'ai rapportées de ma visite en cette ville. » Le père Agostino restait sur sa faim, ce séjour dans la capitale de la chrétienté avait certainement été marqué de quelque signe du Seigneur.

1. Lettre du 6 mars 1917 au père Benedetto, *Epistolario*, t. I, p. 873.

Le 28 mai, déçu et curieux à la fois, il écrivait à Padre Pio : « ... Ta lettre m'émerveille par sa brièveté. Pourquoi ne m'as-tu pas dit quelque chose des impressions que tu as éprouvées dans la cité du prince des apôtres : tu me laisses imaginer et c'est tout. Que t'a dit Jésus en cette cité par l'intermédiaire de son saint apôtre ? Quelle prière as-tu faite pour moi, pour les âmes, pour tous ?... As-tu vu notre révérendissime père général ? » Ne recevant aucune réponse à cette lettre, il revint à la charge le 6 juin, avec de nouvelles questions. Le 9 juin Padre Pio, en donnant diverses nouvelles, se contenta de répondre au sujet de son voyage romain : « Il me peine de ne pouvoir vous contenter au sujet de ce que vous m'avez demandé dans vos deux dernières lettres. Jésus le veut et qu'il en soit ainsi² ! »

Nous ne saurons donc jamais ce que fut ce séjour romain. Fut-il marqué par quelque fait extraordinaire, quelque révélation intérieure ? Il serait aventureux d'avancer quelque hypothèse que ce soit et d'ajouter de l'imaginaire à une vie déjà passablement extraordinaire.

Depuis un an bientôt, Padre Pio avait retrouvé une vie conventuelle normale. Ses élèves du *colleggetto* et ses quelques pieuses dames sangiovanaises absorbaient l'essentiel de son temps. La vie du prêtre comme homme « dévoré » par le service des âmes était véritablement devenue sienne. Pourtant ses doutes, ses scrupules, sa propre nuit intérieure n'avaient pas pris fin. Les lettres de cette époque à ses directeurs spirituels nous le montrent toujours inquiet et assoiffé de présence et de certitudes divines : « Je vis dans une continuelle nuit, écrivait-il au père Benedetto : les ténèbres sont très épaisses. J'aspire à la lumière et cette lumière ne vient jamais (...) Le doute qui m'assaille toujours et me persécute partout est d'ignorer si ce que je fais reçoit ou non l'approbation de Dieu³. »

Une nouvelle épreuve, d'un autre genre, l'attendait. Renvoyé pour six mois en convalescence à la fin de l'année 1916,

1. Lettre du père Agostino à Padre Pio le 28 mai 1917, *Epistolario*, 1.1, p. 896-897.

2. Lettre du 9 juin 1917 au père Agostino, *Epistolario*, 1.1, p. 901.

3. Lettre du 16 juillet 1917 au père Benedetto, *Epistolario*, 1.1, pp. 909-911.

il s'était contenté, pour la suite de ses affaires militaires, d'« attendre les ordres » (c'est ce qu'indiquait d'ailleurs en toutes lettres son titre de permission). D'autres soucis l'occupaient que celui de son statut militaire. Envoyé deux fois de suite en permission médicale de longue durée, il n'avait pas cru devoir se rappeler au souvenir des autorités militaires à l'issue de ces six mois de convalescence. Mais à Naples, quand, à la fin du mois de juin 1917, on ne vit pas celui qu'on ne connaissait que sous le nom de Francesco Forgione, on s'inquiéta. Le commandant du régiment le fit porter comme déserteur et le fit chercher à Pietrelcina. Finalement, le 18 août, un télégramme parvint au couvent qui ordonnait à Padre Pio de se présenter à Naples le lendemain.

Le 20, il subit deux premières visites médicales à l'hôpital militaire puis fut mis en observation en attendant une visite plus approfondie à l'issue de laquelle il serait statué de manière définitive sur son sort. Il se sentit « en exil », selon ses propres termes ; d'autant plus que la Prima Clinica Medica où il était en observation ne possédait pas de chapelle intérieure et qu'il lui était interdit de sortir pour célébrer la messe. « Quelle désolation sans Jésus », écrivait-il aussi. Le 4 septembre, au terme d'une ultime visite devant un médecin-colonel, contre toute attente, il fut déclaré « apte pour les services internes ». Dans cette année 1917 particulièrement difficile, l'Italie avait besoin de tous ses hommes valides pour une guerre où elle brillait peu. « Mon Dieu 1 quelle injustice ils commettent », ne put-il s'empêcher d'écrire aussitôt au père Benedetto en l'informant de la nouvelle¹. « Jésus veut me mortifier, ajoutait-il. Que sa sainte volonté soit faite ! »

On imagine sans peine combien dut être pénible pour le jeune religieux mystique cette vie de caserne. Pendant quelques semaines, il allait connaître la vie de chambrée et les exercices d'une instruction militaire sommaire. Une photographie représentant le soldat Forgione existe. On y voit un jeune homme — il a trente ans — fluët, aux yeux noirs et étrangement brillants, il a pu conserver sa barbe de capucin mais strictement

1. Lettre du 4 septembre 1917 au père Benedetto, *Epistolario*, 1.1, p. 937.

LE PADRE PIO

coupée. Il est assis en tailleur, un fusil posé sur les genoux et engoncé dans un uniforme épais et trop large. Photo inhabituelle où l'on a du mal à reconnaître le Padre Pio des stigmates...

Affecté au 4^e peloton de la 10^e compagnie de santé, Padre Pio vécut quelques semaines difficiles. Il souffrait physiquement et moralement. Heureusement, il put bientôt célébrer à nouveau la messe. Mais son état de santé s'aggravait, il crachait le sang et ne pouvait plus guère avaler de nourriture. Le 7 octobre on le fit entrer à l'hôpital militaire principal. Il devait y rester près d'un mois. C'est à cette époque que se situe un événement raconté par le bénéficiaire lui-même bien plus tard mais que Padre Pio n'a point évoqué dans ses lettres du moment à ses directeurs spirituels.

En cette année 1917, l'Italie avait à faire front à une forte pression austro-allemande sur ses frontières nord. En août, au prix de très lourdes pertes, les Italiens avaient réussi à établir leur ligne de front sur l'Isonzo, à Caporetto (aujourd'hui Kobarid, en Yougoslavie). Le matin du 24 octobre, une attaque surprise des Autrichiens et des Allemands perça les lignes italiennes et sema la panique chez des troupes qui piétinaient depuis plusieurs semaines et dont le moral était au plus bas. A Caporetto, les Italiens perdirent 40 000 hommes et eurent plus de 90 000 blessés et 300 000 prisonniers. Cette défaite sanglante fut ressentie comme une humiliation de la nation italienne tout entière. Le général Cadorna, commandant en chef des armées italiennes, dut céder la place au général Diaz. Luigi Cadorna, militaire valeureux, avait ressenti très douloureusement cette défection de certaines de ses troupes. Des régiments entiers s'étaient rendus à l'ennemi sans avoir combattu. Retiré au palais de Zara, siège du commandement à Trévise, il était résolu à se donner la mort. Une nuit de novembre, il décida d'en finir. Son revolver chargé était posé sur son bureau quand, tout à coup, il vit entrer un religieux capucin qui se mit à lui parler et parvint à le convaincre de ne pas se suicider. Puis le religieux partit aussi brusquement qu'il était venu. Les gardes en faction devant la porte furent aussitôt interrogés par le général. Pourquoi avaient-ils laissé entrer sans l'annoncer un moine inconnu de tous ? Les gardes jurèrent n'avoir vu personne

entrer ou sortir... Longtemps après, voyant une photo de Padre Pio, le général Cadorna reconnut le capucin qui lui avait sauvé la vie par des paroles de réconfort un soir de novembre 1917.

A cette époque, Padre Pio était alité à l'hôpital militaire de Naples, bien incapable de se rendre à la frontière italienne. Connaissait-il seulement le nom du général Cadorna ? Sans doute, dans la chambrée, évoqua-t-on le désastre de Caporetto et le nom du généralissime fut-il cité. La bilocation, voulue par Dieu, peut apparaître ici comme trop spectaculaire. Pourtant, si l'on considère le bien visé par ce don d'ubiquité — sauver une vie humaine — il est davantage digne de considération. Cadorna fut sauvé miraculeusement de la mort et Padre Pio s'est déplacé surnaturellement à Trévis, mais c'est Dieu qui l'a voulu et permis.

Notre état présent est un état imparfait, déchu suite au péché originel. Les phénomènes physiques du mysticisme (bilocation, *inedia*, *incendium amoris*, odeur de sainteté, visions, don de prophétie, miracles) ne sont-ils pas tout simplement, par pure grâce et pour un temps plus ou moins long, participation du mystique à la vie même de Dieu. Dieu, nous apprend le simple catéchisme, est infiniment bon et tout-puissant. Pourquoi ne permettrait-il pas à certains de ses serviteurs, pour un bien particulier, de transgresser pour un instant les lois de l'espace et du temps ?

A sa manière, qui est celle de Dieu, Padre Pio a donc, lui aussi, servi son pays pendant les années de guerre. Il l'a fait par l'offrande de ses souffrances physiques et morales, il l'a fait aussi par cette intervention alors inconnue de tous. Le 3 novembre, on le libérait une fois encore, pour quatre mois de convalescence. Ce n'est que le 16 mars 1918, après une ultime visite médicale, qu'il sera définitivement réformé du service militaire.

Le 5 novembre, Padre Pio quitta Naples et se rendit d'abord à Pietrelcina saluer ses parents. Zi'Grazio était revenu d'Argentine, après sept années d'absence. Il fut heureux de retrouver son fils cadet enfin prêtre et religieux à part entière. Le 12, Padre Pio retrouva le couvent Santa Maria délie Grazie vidé un peu plus encore par la guerre qui appelait, un à un, les pères ou les frères de la communauté. Il fut bientôt

le seul religieux restant au couvent avec le gardien, le père Paolino da Casacalenda. Les deux prêtres se partagèrent les tâches : le père Paolino faisait la cuisine, confessait les fidèles et les élèves du *collegetto* et donnait à ceux-ci quelques cours ; Padre Pio surveillait le reste de la journée les élèves et leur dispensait quelque enseignement spirituel. Toujours, pendant ce temps, les luttes intérieures continuaient. Le 26 novembre, il écrivait au père Agostino : « Encore une fois ces jours-ci mon âme est descendue en enfer : encore une fois le Seigneur m'a exposé à la fureur de Satan. Les attaques de celui-là sont violentes et continues ; c'est que cet apostat infâme veut arracher de mon cœur ce qu'il y a de plus sacré en lui : la foi. Le jour il m'assaille à toutes heures et en tous lieux ; la nuit il perturbe mon sommeil¹. »

Cette période difficile, qui durait depuis plusieurs années, fut vécue par Padre Pio comme une « nuit obscure de l'esprit ». Il se considérait un « grand pécheur », un « sale animal », un « être méprisable », abandonné du Seigneur. Pourtant, l'année 1918 qui s'annonçait allait être pour lui l'année des « signes du Seigneur », année où le Seigneur « toucha » d'abord son âme (le trait de feu) puis son corps (les stigmates). Le père Benedetto lui écrira bientôt : « Tout ce qui se passe en vous est l'effet de l'amour, c'est la preuve, c'est la vocation à être corédempteur (*corredimere*), et par conséquent c'est une source de gloire². »

1. Lettre du 26 novembre 1917 au père Agostino, *Epistolario*, t. I, p. 968.

2. Lettre du père Benedetto à Padre Pio, le 27 août 1918, *Epistolario*, t. I, p. 1068.

CHAPITRE 5

L'ANNÉE DES SIGNES DU SEIGNEUR

L'état d'absolue dérélition que connaissait Padre Pio en ces années lui faisait considérer toute grâce du Seigneur ou réconfort spirituel comme une récompense imméritée et chaque événement contrariant comme une punition ou une ruse nouvelle du démon. En homme entièrement donné à Dieu, chaque minute de sa vie était considérée avec les yeux de la foi. Une première lumière apparut en la fête du Corpus Domini, le 30 mai 1918.

Une touche divine substantielle

Ce jour-là, il perçut en lui ce que les théologiens de la mystique nomment des « touches divines substantielles » ou « touches mystiques », c'est-à-dire des « sentiments spirituels délicieux imprimés dans la volonté par une sorte de contact divin, et qui sont accompagnés d'une vive lumière pour l'intelligence¹ ».

Ce n'est que deux mois plus tard, dans une lettre au père Benedetto, que Padre Pio a évoqué cette consolation spirituelle :

« ... Je me rappelle que le matin de ce jour-là, à l'offertoire de la sainte messe, un souffle de vie me fut offert ; je ne saurais même pas dire vaguement ce qui s'est passé à l'intérieur de moi en ce fugace moment, je me suis senti entièrement

1. Ad. Tanquerey, *Précis de théologie ascétique et mystique*, Desclée, 1924, p. 936.

secoué, je fus rempli d'une terreur extrême et il s'en fallut de peu que j'en vienne à manquer de vie ; puis un calme complet a suivi en moi, calme que je n'avais jamais expérimenté par le passé.

« Toute cette terreur, ce secouement et ce calme, l'un succédant à l'autre, furent causés non par la vue mais par la sensation d'une chose qui me touchait dans la partie la plus secrète et intime de l'âme. Je n'arrive pas à dire autre chose de cet événement. Plaise à Dieu de vous faire comprendre la chose telle qu'elle s'est passée dans la réalité '. »

La réalité surnaturelle, pour le mystique, excède toujours ce qu'il peut en dire. L'être est bouleversé par une telle « touche divine » et le langage lui-même vole en éclats, devient inadéquat, insuffisant. Dans cette même lettre, si déroutante pour le profane, Padre Pio fait savoir à son directeur spirituel qu'alors même qu'il connaissait cette touche mystique, il s'est offert « tout entier au Seigneur » en victime expiatoire pour les pécheurs et pour que finisse la guerre. Il ajoutait : « A peine avais-je fini de faire cela que je me sentis tomber dans cette si dure prison et que j'entendis tout le fracas de la porte de cette prison qui se refermait derrière moi (...) Depuis ce moment, je me sens en enfer, sans aucune pause même pour un instant. »

Situation d'autant plus difficile qu'il était souvent seul dans un couvent déserté par la guerre. Le père gardien devait parfois s'absenter une semaine entière et lui laissait alors la charge des élèves du *collegetto*.

Plus tard, quand il sera interdit à Padre Pio de continuer sa correspondance avec ses directeurs spirituels, sa vie intérieure apparaîtra comme moins tourmentée. Les stigmates, les miracles, les pèlerins, les persécutions seront alors la trame apparente de la vie de Padre Pio. Mais il ne s'agira que des aspects extérieurs d'une existence dont l'essentiel, la vie en Dieu, nous restera désormais caché et inconnu. Dans les années 1910-1920 les lettres sont encore là pour nous faire comprendre les grâces et les tourments intérieurs, ensuite elles ont été interdites par les autorités supérieures. Padre Pio pourra apparaître alors comme un homme d'exception,

1. Lettre du 27 juillet 1918 au père Benedetto, *Epistolario*, 1.1, p. 1053.

privilegié de Dieu, thaumaturge. Il ne faudra pourtant pas oublier les années douloureuses qui ont précédé. En 1910-1920 Padre Pio a connu l'enfer, des tentations terribles contre la foi et l'espérance, des combats avec le démon ; ce n'est point parce que les lettres manquent après 1923 pour nous l'attester que l'on peut croire ces tourments intérieurs interrompus. Pourquoi le diable aurait-il si brusquement laissé en paix cette âme privilégiée ?

Un trait de feu

Il est notable que la touche divine dont nous avons parlé, ou toute autre grâce accordée par Dieu, ne place pas les âmes qui en sont gratifiées dans une béatitude définitive. Les épreuves spirituelles ne disparaissaient pas. Ainsi, le 29 juillet 1918, Padre Pio lançait au père Agostino un véritable appel au secours. Il parlait de son « anxiété haletante », de sa « nullité », de sa « misère » et se sentait véritablement abandonné de Dieu. Pourtant c'est une grâce nouvelle qui allait bientôt lui être envoyée.

Pendant près de deux jours, depuis le soir du 5 août — veille de la fête de la Transfiguration — jusqu'au matin du 7, Padre Pio connut une nouvelle fois l'épreuve du trait de feu, telle qu'il l'avait déjà expérimentée, mais de manière beaucoup plus fugitive, en août 1912. Épreuve du cœur transpercé par une pointe de feu, blessure d'amour. Padre Pio mettra un certain temps à comprendre le sens réel de l'événement. La lettre du 21 août où il raconte les faits nous le montre encore bouleversé et incapable de considérer comme une grâce ce qu'il croit n'être qu'une nouvelle épreuve :

« J'étais en train de confesser nos garçons dans la soirée du 5, quant tout à coup je fus rempli d'une extrême terreur à la vue d'un personnage céleste qui se présenta devant l'œil de mon intelligence. Il tenait à la main une espèce d'instrument, semblable à une très longue lame de fer avec une pointe bien effilée et l'on aurait dit que cette pointe sortait du feu.

« Voir tout ceci et observer ce personnage lancer à toute violence le susdit instrument dans mon âme, ce fut une seule

chose. J'émis à peine une lamentation, je me sentis mourir. Je dis au garçon de se retirer parce que je me sentais mal et que je ne me sentais plus la force de continuer.

« Ce martyre dura, sans interruption, jusqu'au matin du 7. Ce que j'ai souffert dans cette période si douloureuse, je ne peux le dire. Je voyais même que mes entrailles allaient être arrachées et tirées par cet instrument et le tout était mis à fer et à feu. Depuis ce jour je suis blessé à mort. Je sens au plus intime de mon âme une blessure qui est toujours ouverte, qui me fait souffrir assidûment¹. »

Sainte Thérèse d'Avila a rapporté dans son autobiographie spirituelle plusieurs scènes semblables. C'est elle qui a imposé l'expression « blessures d'amour » pour désigner ces transports de l'âme, cette sensation d'avoir le cœur et les entrailles transpercés par quelque pointe de fer et de feu. Le récit qu'elle a fait de ces transverbérations qui se répétèrent plusieurs fois, avec ou sans la vision de l'ange, est très proche de celui que Padre Pio a donné de la même expérience. Avec une différence néanmoins : sainte Thérèse résume en une description plusieurs expériences et elle le fait plusieurs années après les événements.

« Je voyais entre les mains de l'ange, écrit-elle, un long dard qui était d'or, et dont la pointe de fer portait à son extrémité un peu de feu. Parfois, il me semblait qu'il me passait ce dard au travers du cœur, et l'enfonçait jusqu'aux entrailles. Quand il le retirait, on eût dit que le fer les emportait après lui, et je restais tout embrasée du plus ardent amour de Dieu. Si intense était la douleur qu'elle me faisait pousser ces faibles plaintes dont j'ai parlé. Mais en même temps, la suavité causée par cette indicible douleur est si excessive, qu'on aurait garde d'en appeler la fin, et l'âme ne peut se contenter de rien qui soit moins que Dieu même. Cette souffrance n'est pas corporelle, mais spirituelle ; et pourtant, le corps n'est pas sans y participer quelque peu et même beaucoup. Ce sont alors entre l'âme et Dieu des épanchements de tendresse d'une douceur ineffable. Je supplie le Seigneur de vouloir bien les faire goûter, dans sa bonté, à quiconque croirait que j'invente.

1. Lettre du 21 août 1918 au père Benedetto, *Epistolario*, t. I, p. 1065.

« Tout le temps que duraient ces transports, je me trouvais comme hors de moi. J'aurais voulu ne plus voir ni parler, mais me livrer tout entière à mon tourment, qui était pour moi une béatitude surpassant toute joie créée¹. »

Padre Pio avait relaté sa transverbération quelques jours seulement après l'événement. Il la percevait comme une souffrance supplémentaire que Dieu lui infligeait, pour des raisons inconnues. Sainte Thérèse également, la première fois, a perçu cette blessure d'amour comme uniquement douloureuse puis, visite après visite, elle en a mieux saisi le sens : l'âme était embrasée par l'amour de Dieu.

C'est le père Benedetto qui va expliquer à Padre Pio le sens véritable de ce qui s'était passé : Jésus, écrit-il, « s'est associé à votre douleur et vous a associé à la sienne » et « ce n'est même pas une purification mais une union douloureuse² ». C'est un « sceau d'amour » qui a été imprimé dans le cœur de Padre Pio. Et à peu de temps de là — mais ni Padre Pio ni ses directeurs ne pouvaient le prévoir —, après cette douloureuse préparation, c'est une marque divine non pas plus grande, mais visible de tous cette fois, qui va lui être donnée.

Les maladies, les douleurs physiques, les angoisses spirituelles et morales, cette transverbération du 5 août enfin, trouveront leur achèvement dans la stigmatisation, identification parfaite au Christ crucifié. Marthe Robin, stigmatisée elle aussi pendant plus de cinquante ans, a laissé un précieux témoignage sur le sens spirituel de la stigmatisation. Il vaut d'être cité car il permettra de mieux comprendre les faits que nous allons rapporter :

« La stigmatisation, disait-elle, est un parachèvement de l'Union à Dieu, qui va jusqu'à la conformité parfaite, parce que Jésus conforme peu à peu à Lui, imprimant même physiquement Ses marques divines. Il unit peu à peu à Ses souffrances d'âme, de cœur et de corps, comme Il unit à Ses intentions. Cette union devient si intime que Jésus emporte avec Lui dans les diverses étapes de Sa vie humano-divine

1. Sainte Thérèse d'Avila, *Œuvres complètes*, t. 1, « Ma Vie », Cerf, 1982, p. 269.

2. Lettre du père Benedetto à Padre Pio le 27 août 1918, *Epistolario*, t. I, p. 1069.

livrée à la Volonté du Père. Avant de rendre visible et extérieure cette union, avant de l'imprimer dans l'être physique d'une manière extérieure, Il l'a déjà fait vivre en quelque sorte d'une manière invisible : l'âme est déjà dans cette intimité d'amour et de souffrance avec Lui comme elle est déjà dans son intimité divine en ce qui concerne les desseins de Son Cœur sur les âmes. Il totalise en quelque sorte cette union qui nous fait Lui dans tout l'être. Avant d'arriver à la stigmatisation extérieure, Jésus fait passer par des agonies du cœur et de l'âme nombreuses. L'âme ne saurait exprimer ce qu'elle ressent, tant c'est surnaturel et divin et senti en même temps : l'être entier le ressent. C'est plus que ressentir : l'être entier est dans cette épreuve'. »

Padre Pio emploiera parfois un langage identique et exprimera un même sentiment.

Les stigmates de Jésus crucifié

Du 5 au 17 septembre, Padre Pio avait dû garder le lit. La grippe espagnole qui ravageait l'Europe en cet automne 1918 avait atteint également le couvent perdu du Gargano. Le 17, jour où l'Église commémore l'apparition des stigmates de saint François, Padre Pio avait pu reprendre des activités normales. A cette époque le père Paolino, Padre Pio et un frère convers, Nicolas, étaient les seuls résidents du couvent. La dizaine d'élèves du *colleggetto* et les fidèles habitués de l'église conventuelle occupaient tout le temps disponible. Quand il n'y avait plus de fidèles à confesser ou à recevoir et que les petits séminaristes étaient en salle d'étude sous la surveillance de l'un d'entre eux, Padre Pio aimait aller prier à la tribune qui surplombe la nef de l'église du couvent. Dans ce petit chœur, les pères capucins se réunissaient habituellement plusieurs fois par jour pour chanter l'office.

C'est à cet endroit, face à un grand crucifix qui domine les stalles du chœur, que le 20 septembre 1918 Padre Pio

1. Propos de Marthe Robin rapportés par son directeur spirituel le père Finet in *l'Alouette*, numéro spécial « Marthe Robin », août-septembre 1981, p. 19.

reçut les stigmates, visibles et sanglants, qui l'identifièrent, jusqu'à sa mort, au Christ crucifié. L'événement se produisit après la messe, entre 9 heures et 10 heures du matin. Padre Pio était seul au chœur. Le père Paolino était absent pour la journée ; les frères mineurs du sanctuaire San Matteo, à une dizaine de kilomètres de là, avaient demandé son aide pour confesser les pèlerins que l'on attendait en nombre pour célébrer le saint apôtre dont la fête avait lieu le jour suivant, le 21. Le frère Nicolas était parti quêter dans les environs. Ne restaient au couvent que les petits séminaristes. Ils étaient en récréation dans le jardin quand se produisit l'événement.

Il n'y eut donc aucun témoin de la scène et les seuls récits que nous en ayons sont ceux que Padre Pio lui-même a faits à son directeur spirituel et à quelques rares confidents. Un des ouvrages consacrés au Padre Pio rapporte cette précision : « Les frères accoururent au cri perçant qu'il poussa au moment de la stigmatisation... » Il s'agit là, pour le moins, d'une scène imaginée. La scène, ni avant, ni pendant, ni après n'eut de témoin. Après la stigmatisation, Padre Pio s'est traîné dans sa cellule. Ce n'est que quelques jours plus tard que certains fidèles et le père Paolino se rendront compte du phénomène.

Le récit le plus complet et le plus ancien que nous ayons de l'événement est la lettre adressée, un mois plus tard, le 22 octobre, au père Benedetto. Padre Pio avait seulement fait allusion à la chose, à demi-mot, cinq jours auparavant ; c'était sa première lettre après un silence d'un mois et elle était bien sibylline. Le 19, le père Benedetto s'inquiéta : « Mon fils, lui écrit-il, dis-moi *tout* et clairement, et non par épisodes. (...) Je veux *tout* savoir par le menu et au nom de la sainte obéissance '. » D'où ce récit détaillé et précis du 22 :

« C'était le matin du 20 du mois passé, au chœur, après la célébration de la sainte messe, je vins à être surpris alors par un repos semblable à un doux sommeil. Tous mes sens internes et externes, ainsi que les facultés elles-mêmes de mon âme se trouvaient dans une quiétude indescriptible. Il y avait un silence total autour de moi et en moi ; il fut suivi

1. Lettre du père Benedetto à Padre Pio, le 19 octobre 1918, *Epistolario*, t. I, p. 1091.

immédiatement par une grande paix, et je m'abandonnai à la complète privation de tout et il y eut une pause dans mon propre écroulement. Tout cela se produisit en un éclair.

« Tandis que tout cela était en train de se réaliser, je vis devant moi un mystérieux personnage, semblable à celui que je vis le soir du 5 août, il se différenciait seulement en ceci qu'il avait les mains, les pieds et le côté qui saignaient abondamment. Sa vue m'épouvanta ; ce que je ressentis en cet instant, je ne saurais vous le dire. Je me sentais mourir et je serais mort si le Seigneur n'était intervenu pour me soutenir le cœur que je sentais bondir dans ma poitrine. Le personnage disparut de ma vue et je m'aperçus que mes mains, mes pieds et mon côté étaient percés et saignaient abondamment. Imaginez le supplice que j'éprouvai alors et que je continue à éprouver continuellement presque tous les jours¹. »

Padre Pio ajoutait qu'il craignait de mourir « exsangue » si les saignements continuaient et il redisait sa « confusion » de ces « signes extérieurs ». Réactions toutes humaines. Par un même sentiment d'humilité et de honte mêlées, dans les premiers temps, il n'avait osé rien dire au père gardien de retour de San Matteo et, jusqu'à ce qu'on lui donne des ordres contraires, il badigeonnera ses lésions avec de la teinture d'iode en espérant que le sang ne coulerait plus.

Des plaies surnaturelles

Padre Pio méditait sur la Passion du Christ, devant le crucifix du chœur, quand un mystérieux personnage, un ange avec des plaies semblables à celles de Jésus crucifié, survint et le transperça. C'est dans des circonstances assez semblables que, le 14 septembre 1224 sur le mont Alverne, saint François d'Assise avait reçu les stigmates. En la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, François avait adressé une fervente prière au Sauveur. Il n'avait point demandé les stigmates, il avait demandé à participer aux souffrances du Christ et de connaître la cause de ces souffrances : l'amour de Dieu pour nous. Les

1. Lettre du 22 octobre 1918 au père Benedetto, *Epistolario*, 1.1, pp. 1092-1095.

stigmates ont pourtant été la réponse visible, sensible aux prières de François. Les *Fioretti* ont recueilli la version traditionnelle de l'événement :

« Comme il était en cet état et qu'il s'enflammait dans cette contemplation, il vit, en cette même matinée, venir du ciel un séraphin avec six ailes de feu resplendissantes ; comme ce séraphin, dans son vol rapide, s'approchait tellement de saint François qu'il pouvait bien le voir, il reconnut clairement qu'il avait en lui l'image d'un homme crucifié et que les ailes étaient disposées de telle sorte que deux se déployaient sur sa tête, deux se déployaient pour voler, et les deux autres couvraient tout son corps.

« En voyant cela, saint François fut fortement effrayé et, en même temps, rempli d'allégresse et de douleur mêlée d'étonnement. Il éprouvait une très grande allégresse de ce gracieux aspect du Christ, qui lui apparaissait avec tant de familiarité et qui le regardait si gracieusement ; mais, d'autre part, en le voyant cloué sur la croix, il éprouvait une douleur, sans mesure, de compassion. Ensuite, il s'étonnait beaucoup d'une vision si surprenante et si insolite, car il savait bien que les douleurs de la Passion ne conviennent pas à l'immortalité d'un esprit séraphique. Comme il restait dans cet étonnement, il lui fut révélé par celui qui lui apparaissait que, par la divine Providence, cette vision lui était montrée sous cette forme pour qu'il comprît que ce n'était pas un martyr corporel, mais par un embrasement spirituel, qu'il devait être tout transformé à la ressemblance formelle du Christ crucifié (...) Cette vision admirable, disparaissant donc après un long espace de temps et des paroles secrètes, laissa au cœur de saint François une ardeur sans mesure et une flamme d'amour divin, et laissa dans sa chair une merveilleuse image et empreinte de la Passion du Christ : car aussitôt dans les mains et dans les pieds de saint François commencèrent à apparaître les marques des clous, de la manière qu'il venait de voir sur le corps de Jésus crucifié, qui lui était apparu sous la forme d'un séraphin ; et ainsi ses mains et ses pieds paraissaient cloués en leur milieu par des clous dont les têtes, hors de la chair, se trouvaient dans les paumes des mains et sur la partie supérieure des pieds, et dont les pointes ressortaient sur le dos des mains et dans les plantes des pieds :

ils paraissaient recourbés et rivés en sorte que, sous cette courbure, dans ce repli, qui tout entier faisait saillie sur la chair, on aurait pu facilement passer le doigt comme dans un anneau ; et les têtes des clous étaient noires et rondes. De même, dans son côté droit, il apparut la plaie d'un coup de lance, non cicatrisée, rouge et ensanglantée, qui dans la suite jetait souvent du sang de la sainte poitrine de saint François, et lui ensanglantait sa tunique et ses braies '. »

On notera d'ores et déjà deux différences majeures entre la stigmatisation de saint François d'Assise et celle de Padre Pio : ce dernier n'a jamais porté les clous que signalent les *Fioretti* pour saint François et, d'autre part, la blessure du côté est à droite chez saint François, à gauche (du côté du cœur) chez Padre Pio. Des quatre évangélistes, seul saint Jean rapporte cette cinquième blessure lors de la crucifixion du Christ. Elle intervint après la mort de Jésus, par un coup de lance. Saint Jean ne précise pas quel côté fut percé : « Arrivés à Jésus, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes, mais l'un des soldats, de sa lance, lui piqua le côté, et il en sortit aussitôt du sang et de l'eau » (*Jean*, 19, 33-34).

Néanmoins, les deux récits présentent de grandes similitudes, et le mode d'impression des stigmates, en particulier, est identique : par l'intermédiaire d'un personnage céleste. Interrogé à la fin de sa vie, à six reprises et sur ordre de ses supérieurs, par un vieux père en qui il avait toute confiance, Padre Pio a donné quelques précisions supplémentaires sur ces minutes uniques du 20 septembre 1918 et l'aspect de ces mystérieux personnages célestes. Le père Raffaele da Sant'Elia a Pianisi rapporte : « Je l'ai interrogé sur la manière dont il avait reçu les stigmates et lui, avec une grande simplicité, quasi enfantine, a confirmé les avoir reçus au chœur alors qu'il priait. Il a reçu les stigmates après la célébration de la sainte messe, du crucifix même qui est dans le chœur. Je lui ai demandé si ce n'était pas de quelque ange ou séraphin, et lui a répondu que des blessures ou des flèches lumineuses (*ferite o frecce luminose*) sont parties des plaies mêmes du

1. « Troisième considération sur les stigmates » in *Fioretti de saint François*, Seuil, 1953, pp. 155-158.

crucifix transformé en un grand personnage et sont allées lui blesser les mains et les pieds'. »

Un séraphin à visage d'homme et crucifié, pour saint François d'Assise, un crucifix transformé en un vivant et mystérieux personnage, pour Padre Pio, sont les agents directs de la stigmatisation. Ce qui fut admis par le Moyen Âge chrétien ne le fut pas aussi facilement à l'époque du Padre Pio. A partir de cet automne 1918, médecins, visiteurs officiels et experts de la mystique se succédèrent à San Giovanni Rotondo pour examiner le stigmatisé et donner un avis. Nous étudierons en détail leurs rapports et leurs observations. Dès maintenant, on peut néanmoins dire qu'ils se rangèrent en deux camps : d'un côté ceux qui estimèrent qu'il y avait là un beau cas d'autosuggestion voire qu'il pourrait s'agir de « plaies hystériques » ; de l'autre — et ils furent de loin les plus nombreux — ceux qui constatèrent que le phénomène n'était pas explicable scientifiquement et qui conclurent à son origine surnaturelle.

Les arguments de ces derniers, et ils prévalent aujourd'hui, sont les suivants. D'abord, on peut constater que ces cinq plaies, aux mains, aux pieds, au côté se sont manifestées exactement au même instant, le matin du 20 septembre 1918, et sont demeurées sanglantes de façon ininterrompue jusqu'à la mort de Padre Pio, soit pendant très exactement cinquante ans. A-t-on déjà noté dans les annales de la neuro-psychiatrie une « autosuggestion mutilante » de cinquante années ? Non. D'autre part, le sang perdu quotidiennement au cours de ces cinq décennies — parfois la valeur d'une tasse par jour pour la seule plaie du côté — équivalait à plus de dix fois le poids d'un homme. La nourriture infime absorbée par Padre Pio ne pouvait suffire, physiologiquement, à compenser ces pertes abondantes de sang. Enfin un autre élément visible, constatable par tous, plaide également pour l'origine surnaturelle des plaies : jamais, en cinquante ans, elles ne se sont infectées, jamais elles n'ont connu d'évolution significative ou ne se sont cicatrisées, ce qui n'aurait pas manqué de se

1. Père Raffaele da Sant'Elia a Pianisi, *Appunti su P. Pio da Pietrelcina in riguardo alle origini delle stimmate*, texte dactylographié inédit reproduit photographiquement in Giuseppe Pagnossin, // *Calvario di Padre Pio*, op. cit., t. II, pp. 354-358.

produire s'il s'était agi de « plaies hystériques ». Les plaies hystériques, souvent provoquées par le sujet lui-même, ne présentent jamais la régularité parfaite des stigmates et ne durent que quelques semaines, évoluant comme des blessures accidentelles.

Emmanuele Brunatto, qui fut parmi les premiers disciples du Padre, en tout cas son premier et son plus vaillant défenseur, qui l'a côtoyé pendant plusieurs années, qui a vu de près ses stigmates et a connu les différents médecins et experts appelés pour examiner les plaies, Emmanuele Brunatto résumait ainsi, en 1963, ce qui pouvait être dit d'elles d'après un simple examen clinique :

« Elles se présentaient comme des taches de couleur rouge-brun, nettes, rondes, d'environ 2 cm de diamètre, aux deux côtés des mains et des pieds et une tache linéaire de même couleur, d'environ 7 cm de longueur pour 1 cm de largeur, au thorax de gauche. Aucun indice n'apparaissait de blessures extérieures produites par un agent quelconque, naturel ou surnaturel.

« Les neuf taches étaient, en réalité, des membranes faisant corps avec l'épiderme environnant, lequel était parfaitement normal, sans rougeur ni réactions inflammatoires. Quelque temps après, des gouttelettes de sang commencèrent à filtrer tout autour des membranes qui se transformèrent en escarres. Celles-ci, sous la pression sanguine, tombaient de temps à autre et se reformaient, laissant à découvert, dans les intervalles, des blessures en profondeur¹. »

Le phénomène qui se produisait dans ces lésions stigmatiques était donc le suivant : les membranes qui recouvraient les plaies étaient incorporées à l'épiderme, elles devenaient au fil des jours des escarres, puis les escarres tombaient et les lésions laissaient échapper alors plus ou moins de sang jusqu'à ce que de nouvelles membranes se forment. Quand la croûte était tombée et qu'une nouvelle membrane ne s'était pas encore reformée, on pouvait voir de part et d'autre de la

1. (Emmanuele Brunatto), *Padre Pio*, AID, Genève, 1963, p. 1. Ce « livre blanc » était destiné à l'ONU, il ne fut finalement jamais diffusé ni rendu public. Nous raconterons plus loin cet épisode.

main transpercée. Le père Pietro da Ischitella, supérieur de la province en 1919, en a été le témoin formel :

« Durant un des examens auxquels nous avons soumis le Padre Pio en 1919, je lui ai fait poser la main ouverte sur une table recouverte d'un journal. En lui enlevant la mitaine, l'escarre qui couvrait la plaie est tombée et j'ai vu le trou qui traversait la main de part en part. A tel point que je pouvais voir les grosses lettres du journal à travers la plaie. Si mes supérieurs me le demandent, je l'attesterai sur serment¹. »

De nombreux témoins ont noté un autre fait étonnant : les lésions des mains et des pieds laissaient couler du sang artériel rouge vif, tandis que la lésion du thorax gauche, c'est-à-dire du côté du cœur, laissait couler dans le même temps, à quantité égale mais séparément, du sang artériel rouge vif et un sérum incolore : ce dernier point, inexplicable physiologiquement, semble une conformité supplémentaire au Christ crucifié, jusqu'à la lettre même de l'Écriture. Rappelons le témoignage de saint Jean sur le Christ en croix : étant déjà mort, « un des soldats, de sa lance, lui piqua le côté, et il en sortit aussitôt du sang *et* de l'eau » {*Jean*, 19, 34).

« Douces blessures »

Un autre récit de la stigmatisation du 20 septembre, récit qui ne contrarie pas bien sûr celui de la lettre du 22 octobre ou celui des questionnaires du père Raffaele en 1966 et 1967, est cette confidence faite par Padre Pio à un prêtre de Pietrelcina de ses amis, don Giuseppe Orlando, dans les années 20 et rapportée par celui-ci dans son *Journal*. Elle nous dit bien l'exaltation du moment puis l'accablement :

« J'étais au chœur à faire l'action de grâces après la messe, a raconté Padre Pio, et je me suis senti doucement élevé à une suavité toujours croissante qui me remplissait de joie en priant, et plus je priais et plus cette jouissance augmentait. Tout à coup, une grande lumière frappa mon

1. Témoignage publié par Francobaldo Chiocci et Luciano Cirri, *Padre Pio, storia d'una vittima*, op. cit., vol. I, p. 252.

regard et au milieu de cette grande lumière le Christ avec ses plaies m'apparut. Il ne me dit rien, disparut...

« Quand je suis revenu à moi, je me trouvais à terre, couvert de plaies. Les mains, les pieds, le cœur saignaient et étaient si douloureux qu'ils m'enlevaient toute force pour me relever. A quatre pattes je me suis traîné depuis le chœur jusqu'à ma cellule tout le long du couloir. Les pères étaient tous hors du couvent. Je me suis mis au lit et j'ai prié pour revoir Jésus. Quand je suis revenu à moi, j'ai examiné mes plaies et mes blessures et je me suis confondu en remerciements et en prières '. »

Les sentiments réels de Padre Pio en ce 20 septembre étaient donc partagés entre la honte et la joie. Honte — il connaît son indignité — d'être ainsi conformé dans sa chair au Fils de Dieu crucifié, joie de connaître les souffrances du Christ sur la croix. Le soir, quand le père Paolino rentra de San Matteo, Padre Pio ne lui révéla rien. Pourtant, dès le lendemain, la nouvelle commença à circuler. Une des pénitentes du Padre, Nina Campanile, s'aperçut qu'il avait quelque chose de bizarre aux mains. D'abord elle le crut blessé, puis voyant la symétrie des « blessures » aux deux mains, leur emplacement dans la paume, elle comprit qu'il s'agissait de stigmates sacrés. Malgré les recommandations du Padre — « Prie le Seigneur que tout disparaisse », lui avait-il même demandé — elle dut en parler à quelques autres fidèles. C'est par elle que le père Paolino apprit l'événement. Il interrogea l'intéressé puis s'empressa d'avertir le provincial et lui demanda de venir à San Giovanni Rotondo.

Dès les premiers temps, Padre Pio mit des pansements de coton ou de lin autour de ses plaies puis il prit l'habitude de porter en permanence des gants de laine bruns pour détourner la curiosité des pèlerins de plus en plus nombreux, mais il n'y réussira pas toujours... et la célébration de la messe sera désormais, pour les fidèles, l'occasion unique d'essayer d'apercevoir par instants ses plaies à nu. Ce 20 septembre bouleversait la vie de Padre Pio puisqu'il allait désormais apparaître à la face du

1. Giuseppe Orlando, *Journal* (inédit), extrait publié par Giuseppe Pagnossin, *op. cit.*, 1.1, p. 24.

monde comme « un crucifié sans croix ». Mais cet événement ne le tirait pas pour autant définitivement de ses tourments spirituels, des durs combats qu'il menait contre le démon et des épreuves qu'il connaissait.

Quatre jours après la stigmatisation, son neveu Francesco, âgé de quatre ans, puis le lendemain, le 25 septembre, sa sœur Felicita, mère de trois enfants, mouraient de la grippe espagnole. « Il ne manque rien pour que ma douleur parvienne à son plus haut sommet », écrivait alors amèrement Padre Pio à une de ses filles spirituelles. Et pourtant c'était à lui, quels que fussent ses propres tourments, qu'il revenait de consoler ses pauvres parents. Le 26 septembre il leur écrivait : « ...Dans la dureté et l'amertume de la douleur il ne me reste pas d'autre force que de m'écrier : "Tu es juste, ô Seigneur, et droits sont tes jugements." Dieu me l'a donnée ma pauvre sœur, et Dieu me l'a enlevée et soit béni son saint nom. Dans ces invocations et dans cette résignation je trouve la force suffisante de ne pas succomber sous le poids de la douleur. A cette résignation à la divine volonté, je vous exhorte vous aussi et vous y trouverez, tout comme moi, un soulagement de la douleur¹. »

La douleur qu'évoquait Padre Pio dans cette lettre était bien sûr la douleur morale d'avoir perdu, en si peu de temps, deux êtres qui lui étaient chers mais c'était aussi la douleur nouvelle, physique, des plaies christiques sanguinolentes. « Douces blessures », écrivait-il quelques semaines plus tard au père Benedetto, et il évoquait l'état étrange qu'il connaissait alors : « Une continuelle défaillance qui, pour douce qu'elle soit, n'en est pas moins douloureuse et aiguë². »

1. Lettre à ses parents, le 26 septembre 1918, *Epistolario*, t. IV, pp. 801-802.

2. Lettre au père Benedetto, le 24 novembre 1918, *Epistolario*, 1.1, p. 1103.

LE PADRE PIO

La rumeur

Cette stigmatisation eut aussi pour conséquence immédiate de ne plus laisser Padre Pio en tête à tête avec lui-même et avec Dieu. Très rapidement, avant même que la presse n'en parle, pénitents, solliciteurs ou curieux commencèrent à venir au couvent, surtout le dimanche. Des gens de San Giovanni Rotondo mais aussi des environs. On venait voir les stigmates — c'était le premier prêtre stigmatisé de l'histoire de l'Église —, puis on vint au couvent avec l'espoir d'une conversion, d'une guérison ou d'une prédiction. Padre Pio, pourtant, ne s'est jamais prêté à sa propre glorification. Ses premiers supérieurs, eux non plus, n'ont pas cherché à tirer profit du prodige. La première réaction du gardien de l'époque, le père Paolino, a été, nous l'avons dit, d'en référer au provincial et de lui demander de venir juger sur place. Il a également fait examiner Padre Pio par le médecin traitant du couvent, le Dr Angelo Maria Merla. Merla était aussi, à l'époque, maire de San Giovanni Rotondo. C'est le premier médecin à avoir vu les stigmates du Padre, mais il ne les a pas examinés de manière approfondie. A la demande du père Paolino, il a simplement procédé à un examen clinique général. Il n'a point rédigé de rapport détaillé comme le feront, en 1919 et 1920, plusieurs sommités médicales envoyées par les plus hautes autorités ecclésiastiques. Il a été appelé pour s'assurer que les stigmates n'avaient pas mis en danger la vie du Padre.

Son sentiment est intéressant parce qu'il ne prétend pas démontrer la véracité ou l'illusion des faits. En outre, à l'époque, le Dr Merla était encore athée et socialiste et donc fort prévenu à l'égard des phénomènes surnaturels. Son avis sur ces « étranges marques » nous est connu par un rapport du préfet de Foggia au ministère de l'Intérieur, envoyé quelques mois plus tard ; rapport dont nous aurons à reparler. Le préfet écrivait :

« Le Dr Merla, maire de la commune, comme me l'a rapporté son conseiller et adjoint le Dr Dello Russo, a eu l'opportunité de visiter ledit frère en qualité de médecin du couvent. Il a seulement pu constater que les marques pouvaient

difficilement être classées comme lésions tuberculeuses et il n'a pas pu en dire avec précision la nature, même si, faute d'avoir pu procéder à un examen complet, il n'exclut pas, à titre d'hypothèse, que ces marques aient pu être artificiellement provoquées¹. »

Aucune hypothèse n'était donc exclue par le rationaliste Merla, d'autant plus que lors de sa visite au couvent, en septembre ou octobre 1918, il a dû remarquer dans la cellule de Padre Pio le flacon de teinture d'iode déjà évoqué. N'y avait-il pas ainsi quelque volonté de supercherie ? En fait ladite teinture ne modifia en rien les plaies. C'est le professeur Bignami, de Rome, qui, en juillet 1919, déconseillera l'emploi de toute médecine pour soigner les plaies et dès lors Padre Pio se contentera de changer régulièrement les pansements ou les gants coupés qui protégeaient ses stigmates. Le père Paolino aura la sagesse d'ordonner que les pansements souillés de sang soient régulièrement brûlés pour éviter le développement d'un culte de la personne du Padre Pio. Certains seront néanmoins sortis du couvent et alimenteront la ferveur d'une foule toujours plus nombreuse de dévots.

1. Rapport du préfet de Foggia au ministère de l'Intérieur, le 26 juin 1919. Reproduction photographique in Giuseppe Pagnossin, *op. cit.*, vol. I, pp. 50-52. On remarquera que le texte évoque des « marques » ou « taches » (*macchië*), alors qu'il s'agissait déjà — des examens médicaux approfondis contemporains le diront — de véritables blessures qui traversaient de part en part les mains et les pieds.

CHAPITRE 6

DES AUTORITÉS PRUDENTES

Au début de l'année 1919, trois mois après avoir reçu cette grâce inouïe de la stigmatisation, Padre Pio n'était plus dans cette « nuit spirituelle » qui avait été sienne dans les mois précédant la venue attendue des « signes du Seigneur ». Désormais, écrivait-il le 12 janvier au père Benedetto, « douleur et amour, amertume et douceur » se partageaient dans le même moment son âme. Il avait compris que ces stigmates étaient un don de Dieu et non une épreuve supplémentaire. Pourtant il se savait bien indigne d'un tel don, il se sentait « incapable de porter le poids de cet amour immense » (l'expression revient trois fois dans la lettre).

C'est pourtant ce qui lui était demandé et le sera encore pendant cinquante années. Cinquante années de témoignage, à la face du monde, des souffrances du Christ sur la croix. A la confession et à la célébration de la messe, expressions les plus hautes du sacerdoce, Padre Pio ajouta, si l'on peut dire, cette crucifixion perpétuelle. Le père Benedetto rendit visite à son dirigé en mars 1919 et leur entretien porta sans nul doute sur cette grâce nouvelle. Le père Benedetto dut user de toute sa force de persuasion pour faire admettre au jeune religieux que ce don mystérieux des stigmates était aussi le signe d'une mission qui dépassait la simple personne du stigmatisé.

Dans une lettre adressée depuis San Giovanni Rotondo, le 5 mars 1919, le père Benedetto a rapporté au père Agostino ce qu'il avait pu observer. C'est une des plus anciennes descriptions des stigmates que nous ayons : « Sur lui, ce ne sont pas seulement des taches ou des empreintes mais de vraies plaies perforant les mains et les pieds. J'ai pu observer

celle du côté : une vraie déchirure qui donne continuellement du sang ou une humeur sanguine. Le vendredi, c'est du sang. Je l'ai trouvé qui se maintenait difficilement sur les pieds ; mais il peut célébrer la messe et quand il dit la messe, devant tenir les mains élevées et nues, le don est exposé au public¹. »

C'est bien d'un « don » qu'il s'agissait et le père Agostino écrira quelques jours plus tard à Padre Pio : « Souviens-toi toujours que les dons de Dieu, donnés gratuitement, sont aussi pour la sanctification des autres. »

Le père Benedetto, après sa visite à San Giovanni Rotondo se devait, en tant que supérieur de la province de Foggia, d'informer les définiteurs généraux à Rome et le père général de l'ordre capucin du cas extraordinaire survenu au couvent Santa Maria délie Grazie. Les autorités de l'ordre envoyèrent alors une succession de médecins et d'experts pour examiner le religieux stigmatisé, mais la presse, déjà, les avait précédés et avait répandu la nouvelle dans toute l'Italie.

Les premiers articles

En mai 1919 était arrivé au couvent de San Giovanni Rotondo un nouveau frère, le père Placido da San Marco in Lamis. La guerre terminée depuis plusieurs mois avait rendu à la vie religieuse de nombreux prêtres et religieux qui avaient été mobilisés. Les couvents retrouvaient des effectifs normaux.

Le père Placido était du même âge que Padre Pio et avait été un de ses condisciples au noviciat. Sans doute avait-il été envoyé à San Giovanni Rotondo par le père provincial pour assister le Padre dans les gestes de la vie quotidienne et les déplacements que ses plaies aux mains et aux pieds rendaient difficiles. Après de multiples demandes, et arguant finalement d'un ordre du père provincial lui-même, le père Placido parvint à photographier Padre Pio, les mains découvertes croisées sur la poitrine, les stigmates bien visibles. C'est la plus ancienne photographie du Padre stigmatisé qui existe. Les plaies des mains sont bien apparentes, circulaires comme une petite pièce

1. Lettre du père Benedetto au père Agostino, le 5 mars 1919, publiée en note de la lettre n° 528, *Epistolario*, t. I, p. 1129.

de monnaie. Frappant aussi le regard du Padre : des yeux fixes, brillants, qui semblent voir au-delà de la réalité.

C'est à la même époque, très exactement le vendredi 9 mai 1919, que paraissait le premier article consacré au Padre Pio. Il s'agissait d'un bref entrefilet de vingt-cinq lignes, non signé, intitulé : « Les "miracles" d'un capucin de San Giovanni Rotondo. » Le plus étonnant est que ce premier article paraisse dans un grand quotidien romain, *77 Giornale d'Italia*. On a soupçonné un prêtre du clergé séculier de San Giovanni Rotondo, le chanoine Giovanni Miscio, d'être à l'origine de cette divulgation dans la presse.

L'article n'était pas hostile à Padre Pio. On signalait déjà sa réputation de clairvoyance, son don de bilocation, ses extases et, bien sûr, signes indubitables parce que visibles : les stigmates. Prudemment, et à dessein, l'article se terminait par cette phrase : « Les personnes cultivées et le clergé gardent une rigoureuse réserve en attendant un jugement autorisé de l'Église. » Un tel article, lu dans les milieux romains, éveilla l'inquiétude et bientôt des envoyés du Vatican viendront au couvent. Mais aussi il suscita la curiosité de certains fidèles, attirés par le merveilleux. San Giovanni Rotondo deviendra pour eux un havre du surnaturel.

Quelques jours plus tard apparurent les premiers pèlerins extérieurs à San Giovanni Rotondo et au Gargano. Ils venaient de Barletta, petite ville balnéaire de la côte adriatique, à une centaine de kilomètres de là. Leur groupe est signalé le 15 mai. Margherita Tresca et Mariuccia Torre, deux filles spirituelles de Padre Pio, habitaient Barletta. Elles entretenaient toutes deux une correspondance suivie avec lui. Le père Benedetto venait parfois au couvent capucin de la ville et était leur confesseur. C'est ce petit groupe qui avait répandu à Barletta la réputation de sainteté de Padre Pio. Mais c'est un événement précis qui avait amené les pèlerins jusque dans le Gargano. Au début du mois de mai, une petite fille de Barletta avait été subitement guérie après avoir eu, disait-elle, la vision d'un frère de San Giovanni Rotondo. Suite à cette guérison miraculeuse — sur laquelle les détails nous manquent — le médecin traitant, la famille de la miraculée et des fidèles se rendaient donc à San Giovanni Rotondo pour s'assurer de l'existence dudit frère.

Le 25 mai, un hebdomadaire local, consacré habituellement

aux petites annonces et à la publicité, 77 *Foglietto*, publiait sous la signature d'un certain « Argo », un autre article : « Le "saint" de San Giovanni Rotondo. » Les stigmates, les vertus, l'humilité de Padre Pio étaient fidèlement présentés, le miracle de Barletta était signalé et, pour la première fois, le parfum indéfinissable, « champêtre » dit l'auteur de l'article, qui émanait de // *santo*. Enfin, rumeur rapportée par Argo : le petit peuple de San Giovanni Rotondo croit que Padre Pio, qui a trente-deux ans, mourra à trente-trois ans, comme le Christ. La semaine suivante, *Il Foglietto* revenait sur le phénomène parce que la notice déjà publiée avait occasionné un afflux important de fidèles vers la bourgade du Gargano. Le journal signalait que le couvent de San Giovanni Rotondo devenait un véritable lieu de pèlerinage, cela constituait en outre « une inattendue et heureuse ressource pour le commerce local ».

Dans ce numéro du 1^{er} juin, et le même jour dans *Il Giornale d'Italia*, paraissaient des articles relatant un autre miracle : la guérison d'un jeune soldat. Un dénommé Antonio Colonnello avait été blessé au pied droit par des éclats de grenade le 28 octobre 1918, quelques jours avant la fin de la guerre. Mal soignée, cette blessure s'était compliquée et restait purulente en permanence. Le jeune soldat avait été déclaré incurable par les médecins militaires et renvoyé chez lui. Il était originaire d'Orsara, dans la région des Pouilles. Le dimanche 30 mai, sa famille l'emmena à San Giovanni Rotondo voir le saint moine dont on commençait à parler. Cinq jours auparavant, 77 *Foglietto* avait rapporté le miracle de Barletta. Pourquoi Padre Pio ne guérirait-il pas aussi Antonio Colonnello ? Le Padre bénit le jeune infirme qui se présenta à lui et, aussitôt, il se trouva complètement guéri. Les fidèles présents crièrent au miracle et la rumeur se répandit rapidement. Le surlendemain, deux journaux signalaient l'affaire. Dès lors, les articles allaient se multiplier dans toute la presse italienne.

Le 3 juin, le grand quotidien romain *Il Tempo* titrait sur « Les miracles du Padre Pio à San Giovanni Rotondo ». Le 5, 77 *Corriere délie Puglie* et le 7 *La Nazione* publiaient eux aussi des articles sur *il santo*. Le 21, *IlMattino*, principal journal de Naples, publiait en pleine page, sur six colonnes, un long

reportage de son envoyé spécial à San Giovanni Rotondo, Renato Trevisani. Celui-ci y présentait les faits — les stigmates, les pèlerins, les guérisons — avec objectivité. Une semaine plus tard, néanmoins, pour satisfaire certains lecteurs émus de ces superstitions, le journal laissait la parole à un médecin, le professeur Enrico Morrica. Lui analysait les « miracles du Padre Pio » comme « un dangereux phénomène morbide de psychologie collective ». Il fallait, selon lui, considérer dans cette affaire « les rapports entre l'énergie et la matière ». Les prodiges de Padre Pio pouvaient alors se réduire à des « rapports physico-physiologico-pathologiques » (*sic*). Il ne contestait pas la réalité des stigmates ou des guérisons mais les expliquait selon la théorie de la force magnétique chère à Mesmer. Padre Pio, concluait-il, n'était rien d'autre qu'« un bon médium qui sait utiliser cette énergie psychique et la croit d'origine surnaturelle ».

Une telle presse, favorable ou non, avait fait se multiplier en quelques semaines les groupes de pèlerins. Au couvent, les prêtres commençaient à manquer pour entendre les confessions. Le 3 juin, Padre Pio écrivait au père Benedetto : « Je n'ai pas une minute de libre : tout le temps est pris à délivrer les frères des lacets de Satan. » Il est notable que, dès le commencement des pèlerinages, la vaine curiosité ou l'attrance pour le merveilleux qui avaient amené là le plus grand nombre des pèlerins se transformaient souvent en un véritable mouvement de conversion. Combien venus en curieux ou en sceptiques voir le frère aux stigmates ont terminé, à genoux, dans son confessionnal !

Cette campagne de presse, non orchestrée pourtant, ces mouvements de foule inquiétaient les autorités civiles de la région ; d'autant plus qu'à San Giovanni Rotondo, pays à majorité socialiste à l'époque, certains étaient révoltés par ces miracles d'un autre âge et les foules dévotes qu'ils amenaient. Le 7 juin 1919, un notable local, le D^r Ortensio Lecce, au nom d'un groupe d'habitants de San Giovanni Rotondo, demandait au préfet de Foggia qu'une enquête très sévère soit menée sur « cette curieuse affaire qui commence à devenir louche ». Le « saint moine » devait subir une visite médicale poussée et les résultats être rendus publics, enfin des mesures hygiéniques devaient être prises, « mesures rendues

nécessaires par l'afflux de tant de personnes venues de villages infestés de variole et peut-être de typhus », et la sécurité publique renforcée. Le D^r Lecce, dans cette même lettre, ne manquait pas, avec exagération, de dénoncer aussi « le fanatisme des croyants qui font une cohue énorme autour du moine, atteint d'une grave tuberculose pulmonaire, et qui ramassent ses crachats sanguinolents ».

Le préfet De Fabritiis fit mener une enquête discrète. Dès le 19 juin, il envoyait un premier rapport au ministère de l'Intérieur à Rome sur « Les prétendus miracles d'un frère des mineurs observants du couvent de San Giovanni Rotondo ». Rapport prudent toutefois où le préfet estimait qu'il n'était pas du ressort des autorités civiles de s'immiscer dans les affaires religieuses. Il signalait d'autre part qu'il avait chargé le sous-préfet de San Severo de mener une enquête plus approfondie et qu'il s'était limité pour le moment à envoyer quelques carabinieri supplémentaires pour assurer l'ordre public à San Giovanni Rotondo.

Le 28 juin, après l'enquête du sous-préfet, le préfet de Foggia envoyait un second rapport à la direction générale de la sécurité publique. Le document est intéressant en plusieurs points. D'abord par l'estimation du nombre des pèlerins : trois à cinq cents par jour. Chiffre très important si l'on considère la difficulté d'accéder au couvent à l'époque. Le rapport signalait aussi que « les moines ne font rien ou n'ont rien fait ou mis en œuvre pour la divulgation des phénomènes qui concernent le Padre Pio, au contraire ils ne cessent de déplorer la publicité qui est faite dans ce sens ». Enfin, le préfet indiquait que l'ordre public était respecté mais si on tentait d'éloigner Padre Pio de San Giovanni Rotondo — comme le bruit en courait déjà — on pouvait craindre de violentes réactions de mécontentement de la part de la population du bourg. Précaution finale, pour apaiser le D^r Lecce, le préfet suggérait qu'« en considération de l'épidémie de variole qui ravage différents villages de la province, il serait souhaitable que toute personne qui se rend à San Giovanni Rotondo soit munie d'un certificat de vaccination¹. »

1. Texte intégral des deux rapports reproduits photographiquement in Giuseppe Pagnossin, // *Calvario di Padre Pio*, op. cit., t. I, pp. 33-36 et 50-52.

Le préfet de Foggia adoptait donc une attitude prudente, non hostile. Il avait fait une présentation honnête de l'affaire à ses supérieurs. C'est bien plutôt de l'Église, ou plus exactement de certaines autorités ecclésiastiques et d'elles seules, que vont venir les suspensions, les difficultés et finalement la persécution.

Des examens médicaux approfondis

Jamais stigmatisé — hormis peut-être Thérèse Neumann — n'aura subi autant d'examen clinique de ses plaies surnaturelles que Padre Pio. Dans les derniers jours de septembre 1918, quelques jours après la stigmatisation, le D^r Merla, médecin traitant du couvent, avait visité le religieux. Visite effectuée à la demande du supérieur du couvent pour s'assurer de l'état général du Padre, et rien de plus. D'autres allaient suivre, nombreuses et bien plus approfondies.

Le premier examen médical des stigmates fut pratiqué par le D^r Romanelli en mai 1919, alors que la campagne de presse était déjà commencée. Luigi Romanelli était chef de service à l'hôpital de Barletta. Il fréquentait habituellement le couvent capucin de cette ville. Dans les années précédentes, il y avait rencontré plusieurs fois le provincial, le père Benedetto, venu prêcher ou confesser. En outre, pendant la guerre, il avait servi à l'hôpital militaire de Palazzolo sull'Oglio, dans le nord de l'Italie, hôpital dont le chapelain fut un moment le père Agostino da San Marco in Lamis. Le D^r Romanelli connaissait ainsi de longue date les deux directeurs spirituels de Padre Pio. Ce n'était donc pas un inconnu qu'il examinait le 15 mai 1919, même s'il le rencontrait pour la première fois.

Le D^r Romanelli effectuait sa visite à titre officiel, à la demande du père provincial. Il arriva au couvent dans la soirée du 14, accompagné de celui-ci et d'un père capucin de Bari. Le lendemain, il se confessa à Padre Pio, conversa un moment avec lui, assista à sa messe et, dans la soirée, procéda à un examen des plaies. Dans la matinée du 16, il examina une nouvelle fois les plaies et, avant de partir, il rédigea à l'intention des supérieurs du Padre un rapport médical. En

l'espace d'un peu plus d'un an, il visitera quatre autres fois Padre Pio, ayant chaque fois la possibilité d'examiner de près les plaies. Il effectua sa dernière visite le 15 juillet 1920, en compagnie d'un autre médecin, le D^r Festa.

L'odeur suave qui se dégageait de Padre Pio fut la première chose que remarqua le D^r Romanelli. Comme il ignorait tout de ce phénomène de la fragrance mystique, en sortant de la cellule du Padre il dit au père qui l'accompagnait son étonnement. Depuis quand les religieux capucins se pliaient-ils à ces usages mondains ? Le bon père ne sut quoi lui répondre, ignorant tout lui aussi de cette grâce peu ordinaire. Cette fragrance mystique ou « odeur de sainteté » est un des plus fréquents phénomènes mystiques qu'aient pu observer les pèlerins de San Giovanni Rotondo. Elle est attestée dès ces premiers temps de la stigmatisation et le sera fréquemment jusqu'à sa mort. Il s'agissait toujours d'un parfum exquis mais difficilement définissable. Certains crurent y reconnaître l'odeur mêlée du lilas et du magnolia, d'autres un parfum de violette et de rose. Ce phénomène de l'odeur de sainteté qui se dégage de la personne ou d'un objet lui appartenant, ou même en son absence quand on l'évoque, est ancien dans l'histoire de la mystique. Le plus ancien témoignage connu est celui des chrétiens de Smyrne dans la lettre où ils décrivent le martyre de leur évêque, Polycarpe, en 155. La théologie mystique l'explique aussi : « Parfois Dieu permet que du corps des saints, pendant leur vie, ou après leur mort, se dégagent des parfums, qui expriment ainsi la bonne odeur des vertus qu'ils ont pratiquées. Ainsi des stigmates de saint François d'Assise s'échappaient quelquefois des odeurs suaves. Quand sainte Thérèse mourut, l'eau avec laquelle on lava son corps demeura parfumée ; pendant neuf mois, un parfum mystérieux s'exhala de sa tombe, et, quand on exhuma son corps, une huile odoriférante coulait de ses membres¹. »

Après chacune de ces cinq visites, Romanelli avait rédigé un rapport scientifique ou laissé un témoignage écrit. Le rapport le plus complet est le dernier, celui du 7 novembre

1. Adolphe Tanquerey, *Précis de théologie ascétique et mystique*, op. cit., pp. 949-950.

1920. Il est adressé au nouveau provincial des capucins, le père Pietro da Ischitella, qui avait remplacé à cette charge le père Benedetto en juillet 1919. Le document est très précis. Il est, en partie, la réfutation d'un autre rapport médical, celui du professeur Bignami dont nous aurons à reparler. Il a enfin l'intérêt de montrer une certaine évolution des plaies, dans la forme non dans la nature, d'une visite à l'autre. Il mérite d'être cité longuement '.

« Quand je visitai la première fois Padre Pio, écrivait le D^r Romanelli, la blessure du thorax ne présentait pas encore une forme de croix : c'était plutôt une entaille nette, parallèle aux côtes, longue (si je m'en souviens bien) de sept ou huit centimètres, avec excision des parties molles. On ne pouvait mesurer sa profondeur et elle saignait abondamment. Le sang avait les caractéristiques du sang artériel et les bords de la plaie faisaient bien voir qu'elle n'était pas superficielle. Les tissus autour de la lésion ne présentaient aucune réaction inflammatoire et étaient douloureux même à une pression légère.

« Les lésions qui se présentaient aux mains, bien qu'elles soient maintenant recouvertes d'une croûte et en divers points sanguinolentes, quand je les ai vues en juin 1919² et en juillet de la même année, étaient au contraire recouvertes d'une membrane tumescence de couleur rouge-brun. Il n'y a maintenant aucun point sanglant, ni œdème, m* réaction inflammatoire des tissus environnants. J'ai la conviction, même la certitude, que ces blessures ne sont pas superficielles, parce que exerçant une certaine pression avec mes doigts et serrant la paume de la main (de chaque côté de la lésion) j'ai eu l'idée exacte du vide qui existait entre mes doigts. Je n'ai pas pu constater, en serrant fortement les doigts, si ces blessures se rejoignaient à travers la membrane parce que cette expérience, et la forte pression, provoquent une douleur

1. Le texte complet de ce rapport ainsi que celui de tous les autres rapports médicaux des années 1919, 1920 et 1925 ont été publiés dans le recueil *Le stigmate di Padre Pio da Pietrelcina. Testimoniale. Relazioni*, sous la direction du père Gerardo di Flumeri, éditions « Padre Pio da Pietrelcina », San Giovanni Rotondo, 1985.

2. Le D^r Romanelli se trompe d'un mois. Sa première visite date de mai 1919.

intense. Je reconnais que cette expérience est barbare, pourtant je l'ai répétée à plusieurs reprises le soir, et puis j'ai voulu la répéter encore le matin, et je dois avouer que j'ai toujours eu la même impression et toujours la même certitude.

« Les lésions des pieds présentaient alors des caractéristiques identiques à celles des mains ; mais aux pieds il me fut difficile de faire une expérience identique à cause de leur épaisseur. »

Au terme de cinq examens médicaux en l'espace de quinze mois, le D^r Romanelli concluait : « Les blessures de Padre Pio ne peuvent pas être classées, par leurs caractéristiques et par leur cours clinique, parmi les lésions chirurgicales communes et elles ont bien une autre origine et une cause que je ne connais pas. »

C'était là l'avis d'un chef de service d'un petit hôpital de province, lié de longue date avec les capucins. Il avait effectué ces visites à la demande du provincial de l'ordre. Plus solennelle fut la visite demandée par le procureur et commissaire général de l'ordre, le père Giuseppe Antonio da Persiceto, au D^r Amico Bignami, professeur de pathologie interne à l'université de Rome. En réalité, le père Giuseppe agissait sur ordre du Saint-Office inquiet du vent de passion qui commençait à souffler sur le monastère perdu du Gargano.

La visite du professeur Bignami intervint en juillet 1919, après les deux premières visites effectuées par le D^r Romanelli. Il resta deux jours au couvent et examina soigneusement les stigmates. C'est lui qui, remarquant que Padre Pio avait l'habitude de badigeonner ses blessures de teinture d'iode, le lui interdit à l'avenir, jugeant que c'était une précaution hygiénique tout à fait inutile. De retour à Rome, il rédigea, à la date du 26 juillet 1919, un rapport long et détaillé. Après une description minutieuse des plaies, qui corroborait tout à fait celle de son confrère, il émettait trois hypothèses pour en expliquer l'origine : « a) Elles ont été produites artificiellement et volontairement, b) elles sont la manifestation d'un état morbide, c) elles sont en partie le produit d'un état morbide et en partie artificielles. »

Pour sa part, il penchait pour la troisième hypothèse. L'origine nerveuse des plaies, produites par autosuggestion, expliquait en outre qu'elles n'évoluent pas cliniquement, c'est-

à-dire qu'il n'y ait ni guérison ni infection. Il concluait ainsi son rapport : « ... Les lésions décrites ont commencé comme phénomènes pathologiques (nécroses névrotiques multiples de la peau) et ont peut-être été inconsciemment et par un phénomène de suggestion complétées dans leur symétrie et maintenues artificiellement avec un moyen clinique, par exemple avec de la teinture d'iode. »

L'accusation était grave. Même si le mot n'était pas employé, Padre Pio était soupçonné d'être sinon un faussaire du moins un malade. Cette visite demandée par les autorités romaines de l'ordre et faite « au nom du Saint-Office » se concluait par un rapport désastreux. Bignami fournissait une explication matérialiste du phénomène. Pour essayer de démontrer la justesse de son hypothèse, avant son départ du couvent, il appliqua un baume cicatrisant et des bandages sur les plaies de Padre Pio et y mit des scellés. Étaient présents tous les pères du couvent, le père Benedetto, le père Pietro da Ischitella, nouveau provincial, le D^r Merla et d'autres médecins de San Giovanni Rotondo. Le professeur Bignami fit jurer à l'assistance, sur l'Évangile, que personne ne chercherait à ouvrir les pansements avant quinze jours. A cette date, le traitement devrait avoir produit son effet et les stigmates prétendument surnaturels n'être plus que des cicatrices en voie de disparition.

Quinze jours plus tard, on ôta les bandages des mains, des pieds et du côté. Rien n'avait changé... Les plaies paraissaient toujours aussi fraîches et le traitement ne les avait en rien modifiées. Cette contre-expérience Bignami n'empêcha pas son rapport aux conclusions antisurnaturelles de circuler. Il ne fut pas connu immédiatement du public. Seuls les supérieurs de l'ordre et quelques intimes en eurent connaissance. Le D^r Romanelli fut de ceux-là. Dans son rapport du 7 novembre 1920, déjà cité, il s'étonnera de l'incohérence de son confrère romain :

« Le professeur Bignami, écrivait-il, a décrit Padre Pio comme un sujet normal, au système nerveux normal, ne présentant aucun trouble psychopathique ou neuropathique et en même temps il classe les lésions rencontrées dans la catégorie des lésions nécro-névrotiques et parle d'auto-suggestion. Peut-il y avoir un effet sans cause ? Peut-on avoir

des lésions d'origine nerveuse chez une personne qui n'est pas affectée d'une maladie nerveuse ? » Il ajoutait une remarque de bon sens : «... Même en admettant l'origine nerveuse des lésions du Padre Pio, ces blessures, une fois produites, doivent-elles suivre ou non le cours normal de tous les autres types de lésions ? Scientifiquement, les blessures guérissent si elles sont bien soignées ou donnent des complications si elles sont mal soignées. Maintenant, peut-on expliquer même scientifiquement pourquoi les plaies du Padre Pio, traitées sans aucune précaution, au contraire soumises (spécialement celles des mains, en ma présence) à des lavages avec de l'eau, qui est loin d'être stérilisée ; couvertes avec d'ordinaires gants de laine ou des mouchoirs pris dans des rayonnages qui n'ont jamais été désinfectés ; lavées avec du savon de mauvaise qualité, comment ces plaies ne s'aggravent-elles pas, ne suppurent pas, ne donnent pas de complications et pourtant ne guérissent pas non plus ? Et pourquoi enfin ne sont-elles pas guéries après le savant traitement prescrit par le professeur et exécuté scrupuleusement ? (...) Je tiens en grande considération le rapport du professeur, parce qu'il édifie merveilleusement et miraculeusement alors qu'il voulait détruire. »

Cette première polémique scientifique, non encore publique, en laissait présager d'autres et annonçait des oppositions bien plus terribles.

Un troisième médecin examina, à cette même époque, Padre Pio. Il s'agissait du D^r Giorgio Festa, chirurgien de son état. Il était le médecin traitant de la maison généralice des capucins à Rome. A la fin du mois de juillet 1919, après avoir pris connaissance du rapport Bignami et très inquiet de ce qu'il y avait lu, le ministre général de l'ordre, le père Venanzio da Lisle-en-Rigault, suggéra au D^r Festa de se rendre à son tour à San Giovanni Rotondo pour examiner cet étrange frère. Il ne s'agissait pas cette fois d'une mission officielle ou d'une contre-expertise mais plutôt d'une visite privée demandée à un médecin familial de la maison généralice.

Le D^r Festa a hésité à répondre à cette demande. Il craignait de se trouver en présence d'un de ces cas d'hystérie ou de psychopathie que l'univers religieux produit parfois.

LE PADRE PIO

Après tout, la réputation de son confrère Bignami était garante du sérieux de ses conclusions. Ce n'est qu'en octobre 1919, par scrupule professionnel, que le D^r Festa se décida à se rendre à San Giovanni Rotondo.

Parti de Rome dans la soirée du 8 octobre, il arriva au couvent le lendemain soir. Il était 21 heures. Le D^r Festa tint à examiner aussitôt Padre Pio. Puis le lendemain matin, à 7 heures, il procéda à un nouvel examen minutieux des plaies. Il resta encore trois jours au couvent, se contentant d'examiner Padre Pio « d'un point de vue psychologique », c'est-à-dire d'étudier son comportement et de converser avec lui. Rentré à Rome, il rédigea un très long rapport qui, terminé le 28 octobre, fut remis au ministre général des capucins. Giorgio Festa effectuera un second examen des stigmates les 15 et 16 juillet 1920 en compagnie du D^r Romanelli. Il viendra une nouvelle fois au couvent en 1925. A cette date, les autorités ecclésiastiques avaient désormais interdit à quiconque d'examiner les stigmates. Pourtant le D^r Festa, à l'occasion d'une intervention chirurgicale qu'il pratiqua sur Padre Pio, put examiner une dernière fois les plaies surnaturelles. En six ans, remarquera-t-il, rien n'avait changé. En 1933, il publiera un ouvrage, *Tra i misteri délia Scienza e le luci délia Fede*, première étude scientifique complète sur les stigmates de Padre Pio.

Dès sa première visite, en octobre 1919, la conviction de Festa était faite : les plaies étaient bien d'origine surnaturelle. Il n'avait noté chez le religieux aucun trouble nerveux, sa psycho-motricité était normale. L'autosuggestion comme origine des stigmates était contredite ici par le bon état psychique du sujet. En outre la netteté des plaies et leur non-évolution clinique étaient inexplicables. Ni rougeur, ni gonflement autour des plaies ne pouvaient laisser présager une dégradation ou une amélioration de leur état. Leur constance après tant de mois était un défi à la science.

Entre sa visite d'octobre 1919 et celle de juillet 1920 — Romanelli fit la même observation — le D^r Festa nota néanmoins un changement dans la plaie du côté, au niveau du cœur. Changement dans la forme de la plaie mais non dans sa nature. Alors qu'à l'origine ce stigmatte du côté se présentait sous la forme d'une simple entaille, en quelques

mois une autre entaille, transversale, était venue s'ajouter à la plaie d'origine de manière à former une croix : la plaie d'origine, de sept centimètres, était coupée au tiers de sa longueur par une plaie quasi horizontale de quatre centimètres, chacune de ces plaies ayant une profondeur d'environ huit millimètres. Un tel dessin, si symbolique, formé « naturellement », venait ajouter à l'inexplicable des stigmates.

Autosuggestion ?

En la seule année 1919, en mai, juillet et octobre, trois médecins avaient donc procédé à un examen approfondi des stigmates du Padre Pio. Deux sur trois concluaient à leur caractère surnaturel, le troisième, le professeur Bignami, membre de l'École positiviste italienne, athée, avançait l'explication rationaliste de l'autosuggestion. Cette thèse sera reprise plusieurs fois dans les années suivantes par des médecins ou des journalistes. Après le professeur Bignami, c'est un célèbre religieux franciscain et spécialiste de la mystique, le père Gemelli, qui la relancera !

Pourtant, quand le « cas » de Padre Pio vint s'ajouter à ceux de centaines d'autres cas de stigmatisation connus depuis le Moyen Age, l'étude du phénomène était déjà fort avancée. En toutes les langues, on disposait d'études sérieuses sur le sujet et le xix^e siècle n'avait pas manqué de cas célèbres de stigmatisés (Marie-Julie Jahenny en France, Louise Lateau en Belgique, etc.).

Le père Augustin Poulain, jésuite, avait fait paraître en 1901 un grand traité de théologie mystique, plus descriptif et analytique que doctrinal, où tous les problèmes relatifs aux divers états mystiques étaient abordés et discutés. L'hypothèse de l'origine hystérique ou hypnotique de la stigmatisation ne lui avait pas échappé. Il l'avait réfutée de manière très argumentée. Il ne niait pas que l'imagination puisse parfois amener, chez des sujets malades, des plaies superficielles mais remarquait-il — et cela, depuis, n'a toujours pas été contredit par l'observation clinique — « ce qu'on a obtenu, et très rarement, ce sont des rougeurs, ou, tout au plus, des sueurs

rosées ; mais jamais il n'y a eu de flots de sang, et surtout pas de trous, pas de déchirures de tissus ».

Le père Poulain concluait l'examen de cette question par une série de remarques d'un grand intérêt :

« ...Les stigmates des saints présentent des différences très grandes avec les stigmates hypnotiques dont il vient d'être question :

1° Dans les premiers, il y a de véritables plaies ; souvent l'écoulement du sang est très abondant. Rien de semblable dans les autres. Il n'y a eu qu'une boursoufflure ou une sueur plus ou moins colorée. Ce n'est qu'une imitation grossière ;

2° Les premiers persistent souvent plusieurs années, ou se reproduisent périodiquement, chaque semaine. Les autres sont passagers ;

3° On n'arrive pas à guérir les premiers avec des remèdes ;

4° Les premiers sont souvent très douloureux. On n'a pas signalé ce fait pour les autres ;

5° Les premiers ont toujours été accompagnés d'extases ;

6° Contrairement à ce qu'on observe pour toutes les plaies naturelles d'une certaine durée, celles des saints ne présentent aucune odeur fétide (parfois même elles émettent des parfums), aucune suppuration, aucune altération morbide des tissus. Chose remarquable, les plaies non stigmatiques ont chez eux, au contraire, leur évolution normale¹. »

Cette claire distinction établie par le père Poulain à partir des travaux existants sur le sujet et de témoignages divers n'était sans doute connue ni de Romanelli, ni de Festa, ni de Bignami quand ils visitèrent chacun Padre Pio. La première édition italienne de ce classique traité de mystique ne parut qu'en 1926 à Turin. Pourtant, expérimentalement si l'on peut dire, sans être particulièrement versé dans la pathologie mystique — horrible mot ! — deux d'entre eux aboutissaient à des conclusions similaires : faux stigmates des hystériques ou des hypnotiques et stigmates observés chez le capucin de San Giovanni Rotondo étaient fort dissemblables. Les seconds étaient totalement inexplicables par la science du temps, ils pouvaient être dits surnaturels.

1. P. Augustin Poulain, *Des grâces d'oraison. Traité de théologie mystique*, Beauchesne, 1931 (11^e édition), p. 588.

Ces stigmates allaient devenir pour le monde entier un mystère. Pour les uns, sujets d'étonnement et appels à l'adoration de Dieu et à la conversion, pour les autres, sujets de scandale, résurgence d'une religiosité morbide et fantasque.

Marthe Robin, autre grande stigmatisée du siècle, résumait par deux mots sa mission : « S'offrir et souffrir. » Interrogée sur ses stigmates par Jean Guitton, elle disait : « On a l'impression que Jésus souffre en vous, hors du temps, hors de l'espace, mais Jésus dans sa gloire. » Elle disait aussi qu'au fur et à mesure que les années passaient, les souffrances stigmatiques ne diminuaient pas mais qu'elle les « dépassait ». Elle ne se sentait plus en croix, elle était, pour ainsi dire, la croix. Padre Pio connaîtra un itinéraire spirituel parfois similaire. Lui était prêtre et il vivait donc doublement crucifié : en sa chair et quand il célébrait la messe. Il expliqua ainsi un jour la vie de souffrances qui était continuellement la sienne : « Tout ce que Jésus a souffert dans sa Passion, je le souffre moi aussi, pour autant que cela soit possible à une créature humaine. Et ceci malgré mon peu de mérite et par Sa seule bonté... ».

A propos des stigmates de Padre Pio, notons enfin que si les stigmates proprement dits — les cinq plaies aux mains, aux pieds et au côté — furent les plus connus des signes dont le Seigneur a voulu le marquer, d'autres blessures encore l'identifièrent au Seigneur crucifié. La vie entière de Padre Pio fut non pas une imitation de la vie du Christ mais, par une grâce mystérieuse, une association intime à la Passion du Christ. Il a participé, en sa vie terrestre, aux souffrances de Jésus. Il y a participé jusqu'en sa chair et il a connu toutes les souffrances à travers lesquelles le Christ est passé. Lui aussi, en sa chair, a été flagellé, couronné d'épines, a porté la croix et a été crucifié. Les cinq plaies stigmatiques attestent cette crucifixion perpétuelle de Padre Pio. Moins connues, parce que moins visibles et non permanentes, des plaies sanguinolentes dans le dos, autour de la tête et sur l'épaule droite sont attestées par plusieurs témoins¹ et divers

1. Sur ces plaies cachées le père Derobert a recueilli le témoignage circonstancié d'un vieux confrère et compatriote de Padre Pio, fra Modestino *in Padre Pio, transparent de Dieu. Portrait spirituel de Padre Pio au travers de ses lettres*, éditions Hovine, Marquain (B.), 1987, p. 602 et suiv.

LE PADRE PIO

linges et vêtements tachés de sang pieusement conservés au couvent de San Giovanni Rotondo. A une de ses filles spirituelles qui le questionnait sur le nombre et l'emplacement de ses plaies, Padre Pio fit cette réponse abrupte et fuyant l'anecdote : « Qui les compte ? Nous devons ressembler à Jésus ! »

CHAPITRE 7

UNE RENOMMÉE JALOUSÉE

Plus que la polémique médicale sur les stigmates, qui demeurait pour l'instant dans un cercle étroit de spécialistes, c'était la campagne de presse de l'été 1919 qui avait provoqué une affluence de pèlerins à San Giovanni Rotondo. Le père Paolino, supérieur du couvent de 1916 au 29 septembre 1919, a laissé d'intéressants souvenirs sur la période. Il rapporte qu'après les premiers articles, c'est-à-dire à partir de mai 1919, par centaines, les visiteurs affluaient chaque jour au couvent. Tous voulaient voir *il santo*, baiser ses stigmates, assister à sa messe, se confesser à lui. Il n'y avait encore ni hôtels ni abris du pèlerin et tous ces gens dormaient dehors, par terre, dans les champs environnant le couvent. Ils attendaient parfois dix ou quinze jours avant de pouvoir se confesser au Padre. Bien vite il fallut instaurer ce qu'on appela le « tour », une liste d'attente avec des numéros.

Aux jours d'affluence, le Padre confessait dans la sacristie et se réservait ceux qu'il appelait les « gros poissons », c'est-à-dire les hommes qui ne s'étaient pas confessés depuis longtemps. A ses confrères il laissait le soin de confesser les femmes, plus pieuses. La rumeur s'était répandue que Padre Pio lisait à l'intérieur des âmes — elle sera confirmée des milliers de fois par des pénitents. Souvent, il aidait ceux qui se confessaient à lui en leur rappelant, avec précision, tel péché commis dans le passé. Ce don de clairvoyance étonnait toujours ceux qui étaient ainsi « découverts » dans le secret du confessionnal. Étaient étonnés aussi ceux qui, se confessant à lui en une langue étrangère, constataient qu'ils étaient parfaitement compris et qu'ils comprenaient ce que le Padre leur disait !

Ces pèlerins d'un jour et la population de San Giovanni Rotondo considéraient d'ores et déjà Padre Pio comme « leur » saint et souvent les autorités ecclésiastiques ou civiles auront affaire à leur fougue et à leur jalousie. Ainsi, le 3 septembre 1919, alors que le père Benedetto accompagnait au couvent Mgr Alberto Valensi, chanoine du Vatican et examinateur du clergé au Vicariat de Rome, une rumeur circula selon laquelle on allait transférer Padre Pio dans un autre couvent. Rumeur totalement infondée pour l'heure mais qui suffit à enflammer la population. Elle vint aussitôt manifester son soutien au Padre devant les portes du couvent, harmonie municipale en tête. Des paysans montèrent toute la nuit la garde sur la place pour ne pas laisser « enlever » leur Padre. Ce n'est qu'au départ de Mgr Valensi et du père Benedetto que les esprits se calmèrent.

Calomnies

Cette célébrité soudaine que connaissait le couvent, l'afflux de pèlerins et d'aumônes déplaisaient à une certaine partie du clergé séculier local, mécontent de voir des fidèles et leurs oboles lui échapper. Canoniquement, le couvent de San Giovanni Rotondo dépendait de l'évêque du diocèse. L'évêché était situé à Manfredonia, petite ville en bord de mer à une trentaine de kilomètres du couvent. Le titulaire en était Mgr Pasquale Gagliardi. Sa réputation, avant même que ne soit connue l'affaire Padre Pio, était détestable. Certains fidèles l'accusaient de simonie et d'avoir des mœurs dépravées. Les faits seront effectivement établis, quelques années plus tard, au cours d'une visite apostolique à laquelle il sera soumis.

En certains de ses membres, le clergé séculier de San Giovanni Rotondo n'était pas, lui non plus, irréprochable. Des chanoines attachés à l'église paroissiale du pays vivaient en concubinage notoire ou entretenaient des maîtresses. Cette vie peu édifiante du clergé local ne pouvait que rendre plus attirants encore les moines du couvent et leur frère stigmatisé.

Dès le mois de septembre 1919, Mgr Gagliardi prit l'initiative de rassembler des documents ou des témoignages contre Padre Pio. Bien que ne l'ayant encore jamais rencontré,

il ne croyait pas en la surnaturalité des charismes qu'on lui attribuait. « Les journalistes sont payés, disait-il, le Padre Pio est un miroir aux alouettes pour attirer les naïfs et l'argent. » A la fin de l'année, il fit signer par des prêtres et des fidèles de son diocèse une dénonciation du scandale qui touchait, selon lui, le couvent des capucins. Il trouva dans trois chanoines de San Giovanni Rotondo, Michèle De Nittis, Giovanni Miscio, Domenico Palladino, et dans leur archiprêtre, Giuseppe Prencipe, des auxiliaires dévoués. La lettre de dénonciation fut envoyée au Saint-Office. Mgr Gagliardi suppliait le pape, Benoît XV, de « mettre un frein à l'idolâtrie qui se commet au couvent par les agissements du Padre Pio et des frères qui sont avec lui ».

Ce n'est que l'année suivante que Mgr Gagliardi se rendra au couvent Santa Maria délie Grazie et qu'il fera la connaissance de Padre Pio. Il assistera à sa messe, lui confiera une intention de prière, lui baisera la main mais, des témoins l'attestent, n'ira pas dans sa cellule. Pourtant il affirmera plus tard, jusque devant le Saint-Office, que ce jour-là il a surpris Padre Pio « en train de se poudrer et de se parfumer »... Calomnie ridicule qui allait s'ajouter à d'autres mensonges.

Cette première campagne de dénigrement, dont on ne sut rien à l'époque au couvent, cette agitation perpétuelle, parfois mal contrôlée, dans le bourg, les rapports successifs du préfet de Foggia, déjà signalés, firent une première victime : le supérieur du couvent. Au chapitre provincial qui se tint à Foggia du 24 au 30 septembre 1919, le père Paolino da Casacalenda dut céder sa charge et fut envoyé au couvent de Gesualdo, dans la province d'Avellino. On l'estimait en partie responsable de la divulgation trop rapide qui avait été faite d'affaires intérieures au couvent. Le père Lorenzo da San Marco in Lamis le remplaçait comme gardien.

La séparation d'avec Padre Pio fut douloureuse. De nombreux liens unissaient les deux religieux. C'est le père Paolino qui avait fait venir Padre Pio à San Giovanni Rotondo, c'est lui qui avait été le premier à voir les stigmates et à reconforter le Padre humilié d'une telle grâce de conformité au Christ souffrant. En retour, il avait reçu de ce frère extraordinaire de nombreux conseils spirituels. Cette

première « punition » infligée à Padre Pio allait être suivie, dans les années suivantes, de persécutions et de brimades bien plus graves.

Pour se consoler, Padre Pio pouvait considérer les pèlerins nombreux qui venaient à lui par vaine curiosité parfois, mais aussi pour trouver dans le spectacle étonnant d'un prêtre stigmatisé la source d'une réelle conversion. Il y avait aussi les lettres qui arrivaient chaque jour en provenance de toute l'Italie, demandant une grâce, un conseil, une prière. Parmi les premiers fidèles, il faut mentionner Emmanuele Brunatto. C'était, à l'époque où il fit la connaissance de Padre Pio, un jeune homme de vingt-sept ans. Il avait connu jusque-là une vie aventureuse et dissipée. « Les femmes m'attiraient plus que le travail et la nuit plus que le jour », confessa-t-il plus tard. Il avait été tour à tour plongeur en Amérique, tailleur pour dames à Milan, jockey à Bologne, commerçant à Palerme, imprésario enfin d'une chanteuse de café-concert à Naples. C'est par le grand reportage paru dans // *Mattino* qu'il avait appris l'existence du stigmatisé du Gargano.

D'abord il ne s'en était guère préoccupé, continuant à mener sa vie dissolue. Ce n'est qu'en 1920, après avoir connu plusieurs condamnations par contumace pour faillite frauduleuse ou banqueroute et alors qu'il était tombé dans une misère noire, qu'il se souvint du moine de San Giovanni Rotondo. Il décida de se rendre à pied au monastère. Mais il ne savait même pas dans quelle intention il accomplissait le voyage. De Naples à San Giovanni Rotondo, le pèlerinage dura plusieurs jours. Arrivé au couvent, Brunatto se mêla à la foule des pèlerins. Padre Pio eut tôt fait de repérer ce « gros poisson » et de l'amener à une entière et radicale confession. Tant et si bien que Brunatto finit par s'établir à San Giovanni Rotondo. Il vécut d'abord à l'intérieur même du couvent, servant la messe de Padre Pio, le protégeant des importuns, homme à tout faire et énergique défenseur de la réputation du capucin quand les persécutions commenceront à le frapper. Puis Brunatto quittera l'Italie, ira faire fortune en France, sera pendant la guerre le premier mécène de la Casa Sollievo et dans les années 60 l'organisateur de l'AID. Jusqu'à sa mort, en 1965, il sera le chevalier, parfois trop impétueux, de la cause du Padre Pio.

Dans ces premières années après la stigmatisation, à la foule des simples fidèles, se mêlaient volontiers les plus hautes autorités de l'Église. Parmi les pèlerins enthousiastes on peut relever les noms des cardinaux Silj, Cagliero, Gasparri, Faulhaber. L'hostilité de l'évêque du lieu, Gagliardi, n'avait pas encore entamé l'opinion favorable que les autorités ecclésiastiques en leur ensemble avaient du stigmatisé.

Des visites contradictoires

Les calomnies répandues par l'évêque de Manfredonia et certains chanoines de San Giovanni Rotondo n'auraient sans doute pas suffi à elles seules à faire condamner Padre Pio par le Saint-Office. L'intervention dans le débat d'un spécialiste incontesté de la mystique, le père Gemelli, fut décisive dans l'attitude adoptée par certaines autorités romaines et leurs décisions successives à rencontre de Padre Pio.

Le père Agostino Gemelli fut, jusqu'à sa mort en 1959, une personnalité éminente de l'intelligentsia catholique italienne. Né dans un milieu anticlérical franc-maçon, d'abord médecin et chirurgien, militant socialiste, il se convertit au catholicisme et entra chez les franciscains à vingt-cinq ans, en 1903. Spécialiste de neuro-psychologie, il s'était intéressé très tôt aux phénomènes mystiques et, dans des écrits célèbres, il avait défendu le caractère surnaturel des miracles signalés à Lourdes. Il fut un des fondateurs de l'université catholique de Milan. C'est à cette époque qu'il se lia d'amitié avec Mgr Achille Ratti, alors directeur de la Bibliothèque ambrosienne, qui deviendra pape sous le nom de Pie XI. Enfin le père Gemelli était consultant auprès du Saint-Office¹.

C'était donc une personnalité éminente qui allait s'intéresser au « cas » Padre Pio. Au début de l'année 1920, le père Gemelli écrivit au provincial de Foggia, le père Pietro da Ischitella, pour obtenir l'autorisation de visiter le stigmatisé du Gargano. Depuis les examens effectués en 1919 par Romanelli, Bignami et Festa, les autorités de l'ordre capucin

1. Voir Albert Michotte van den Berck, *Panegyrique du R.P. Agostino Gemelli, Commentarii*, vol. I, N. 1, Pontificia Academia Scientiarum, s.d.

avaient décidé que tout nouvel examen des stigmates ne pourrait se faire désormais qu'avec l'accord signé du Saint-Office et du ministre général de l'ordre. Telle fut la réponse faite au courrier du père Gemelli. Celui-ci indiqua qu'il souhaitait rencontrer Padre Pio « seulement à des fins privées et spirituelles ». Autorisation lui fut alors donnée de se rendre au couvent Santa Maria délie Grazie.

Le 17 avril, le père Gemelli se rendit à Foggia accompagné d'Armida Barelli, pieuse femme et assistante de certains de ses travaux. Puis ils partirent à San Giovanni Rotondo en compagnie du père Benedetto et de quelques autres prêtres. Arrivés tard dans la soirée, ils ne purent rencontrer Padre Pio qui priait au chœur. Le père supérieur conseilla d'attendre le lendemain. Le 18, de bonne heure, Gemelli se rendit à la sacristie. Il se présenta au religieux stigmatisé qui s'appêtait à célébrer la messe. Emmanuele Brunatto, présent au couvent à cette date, a raconté la scène :

« Il rencontra Padre Pio dans le corridor alors qu'il se rendait à la sacristie. Le père gardien et moi nous les suivions à deux pas. La conversation ne dura pas plus de trois ou quatre minutes. Après avoir échangé quelques phrases conventionnelles, le père Gemelli indiqua le but de sa visite :

— Padre Pio, je suis venu pour un examen clinique de vos lésions.

Le capucin, impassible, lui demanda :

— Avez-vous une autorisation... écrite ?

— Écrivez, non. Toutefois...

— En ce cas je ne suis pas autorisé à vous les montrer.

Et sans ajouter une parole, Padre Pio s'en alla célébrer la messe. L'autre, interdit, le regardant s'éloigner, s'exclama : "Bien, Padre Pio. Nous en reparlerons." Peu de temps après il quittait le couvent¹. »

L'épisode ne mériterait pas d'être relevé s'il s'était agi d'un refus sans suite. Or le père Gemelli affirma plus tard, à plusieurs reprises, avoir examiné les stigmates de Padre Pio. Il conclura à l'hystérie et évoquera des « auto-lésions plus ou moins conscientes ». Le plus cocasse de l'affaire, si l'on peut

1. Témoignage publié, avec d'autres qui le corroborent, in Giuseppe Pagnossin, *op. cit.*, vol. I, p. 203 et suiv.

peut dire, est que l'on demanda au père Gemelli, avant son départ du couvent, d'inaugurer le « registre des visiteurs » que le supérieur du couvent avait décidé d'ouvrir pour garder souvenir des pèlerins illustres de San Giovanni Rotondo.

Le père Gemelli avait écrit : « Chaque jour nous constatons que l'arbre franciscain donne de nouveaux fruits et ceci conforte davantage encore ceux qui tirent aliment et vie de ce merveilleux arbre. Fr. Agostino Gemelli OFM 18 avril 1920. » Appréciation sibylline ou sincère ? Quoi qu'il en soit, le père Gemelli fit une relation écrite de sa visite et de son prétendu examen des plaies — il n'avait pu, en fait, que les voir d'assez loin durant la messe. Cette relation fut adressée au Saint-Office. Le cardinal Michèle Lega, à l'époque membre de la congrégation du Saint-Office et de la congrégation du concile, dira de cette relation qu'elle était « terrible ». Le texte du rapport Gemelli a été perdu ou est soigneusement gardé secret... En tout cas, il aura une influence décisive sur les sanctions prises par le Saint-Office et le nouveau pape, Pie XI, à partir de 1922.

Dans l'immédiat, la réaction des autorités romaines au jugement du père Gemelli fut prudente et discrète. Un premier visiteur officiel fut envoyé le 28 mai 1920 au couvent, muni, lui, de toutes les autorisations écrites nécessaires. Il s'agissait de Mgr Bonaventura Cerretti, alors secrétaire pour les Affaires ecclésiastiques extraordinaires (l'année suivante il sera nommé nonce apostolique en France). Il passa près de deux jours au couvent et examina les stigmates. Le compte rendu qu'il en fit devait être favorable ou demandait une enquête plus approfondie. Il quitta le couvent fortement impressionné par la simplicité du Padre et sa piété.

Moins de deux mois plus tard, deux nouveaux envoyés officiels arrivaient au couvent. Ils agissaient directement sur ordre du pape Benoît XV et avaient été désignés par lui. Il s'agissait de son médecin personnel, le professeur Giuseppe Bastianelli, et du père Luigi Besi, de l'ordre des passionnistes, consultant auprès des congrégations des Religieux et des Rites. Le père Besi était un des conseillers les plus proches de Benoît XV et il se voyait confier des missions délicates et confidentielles. Les deux visiteurs rencontrèrent longuement

Padre Pio le 12 juillet, examinèrent les stigmates et donnèrent un avis favorable sur la surnaturalité du « cas ». Le rapport Gemelli, peu circonstancié, était ainsi contredit par un double contre-témoignage. Jusqu'à la fin du pontificat de Benoît XV, Padre Pio ne fut plus soumis à examen et aucune restriction ne fut apportée à l'exercice de son ministère.

Une des grandes figures de l'ordre capucin, le père Roberto da Nove di Bassano, philosophe, théologien, grand canoniste, rendit également visite à Padre Pio à cette époque. Il apporte un témoignage très intéressant sur le stigmatisé du Gargano. Le 7 septembre 1920, dans une lettre qu'il envoyait à son supérieur provincial, le père Odorico da Pordenone, à Venise, il reconnaissait être allé à San Giovanni Rotondo à contrecœur, en sceptique. Les histoires de bilocation, d'introspection des âmes et de guérisons miraculeuses ne lui disaient rien qui vaille. Au couvent, « le comportement, la sérénité, la simplicité » du capucin extraordinaire le conquièrent et firent tomber ses préventions. Il dressait ensuite un beau portrait du stigmatisé : « Physiquement Padre Pio a un visage régulier, un aspect prospère, l'œil vif mais — on le comprend vite — chargé de bonne volonté, la peau est blanche sous le rose de la mine florissante, les mains sont très blanches aussi, le corps de moyenne stature donne une impression de souffrance incessante, il marche en se traînant un peu et semble toujours boiter, certainement à cause des lésions aux pieds (...).

« Ses habitudes. Padre Pio se lève en même temps que la communauté à 5 heures et demie (heure solaire ; ici l'heure légale n'existe pas). Il confesse jusqu'à 10 heures et à cette heure il célèbre la sainte messe. Après la messe, il retourne dans sa cellule pour l'action de grâces. Il descend à la sacristie pour écouter tous ceux qui veulent lui parler et être bénis, et il y en a beaucoup. De toutes les régions d'Italie et de l'étranger. Une grande patience est nécessaire pour écouter le récit de tant de misères et accueillir tant d'âmes malades, désespérées qui demandent aide, confiance, foi, paix. A midi, il déjeune dans le réfectoire du petit collège dont il est le directeur spirituel : son menu se compose de salades cuites, de fruits (quand c'est la saison), à quoi s'ajoute parfois un

œuf. Et c'est toute sa nourriture de la journée puisque ni le matin ni le soir il ne prend absolument rien d'autre. En effet, il a constaté que si au dîner il prenait un peu de pâtes ou quelque chose d'aussi léger qu'un bol de lait, son estomac ne le supportait pas. Le soir, après dîner, il reste quelque temps à faire la conversation avec la communauté¹. »

Une telle vision familière du Padre Pio aurait pu être donnée par le père Gemelli, et le destin du stigmatisé de San Giovanni Rotondo en aurait été sans doute changé. Mais de sa visite au couvent, le père Gemelli retira une impression radicalement différente. On l'a dit, le rapport du franciscain sur son confrère capucin est resté inconnu. Nous pouvons cependant avoir une idée de son contenu, d'une part d'après la conversation qu'eut Gemelli avec le D^r Festa quelque temps après sa visite à San Giovanni Rotondo, d'autre part grâce à un article qu'il a publié en 1924 et qui a fait scandale. Dès 1920, le père Gemelli, auréolé d'une réputation de neuro-psychologue et de spécialiste de la mystique, était devenu l'inspirateur d'une campagne de dénonciation de Padre Pio. Son influence dans les milieux romains allait faire de lui « le philosophe de la persécution² ».

« *Le philosophe de la persécution* »

Le père Gemelli avait rencontré Padre Pio, il avait vu ses stigmates comme tous les pèlerins pouvaient les voir, c'est-à-dire de loin, pendant la messe. Il n'avait pu les examiner de près et en détail. Pourtant il se vantera à plusieurs reprises d'avoir pu faire « un examen approfondi » des plaies surnaturelles et répandra sa théorie explicative du phénomène.

En septembre 1921, à l'occasion de la cérémonie marquant le centenaire du tiers ordre franciscain qui eut lieu à l'église Ara Coeli à Rome, il rencontra le D^r Festa. Les deux hommes évoquèrent la cas de Padre Pio. Le père Gemelli expliqua que les stigmates du capucin provenaient d'« un état morbide,

1. Lettre reproduite in Giuseppe Pagnossin, *op. cit.*, vol. II, p. 414-416.

2. L'expression est de Francobaldo Chiocci et Luciano Cirri in *Padre Pio, storia d'una vittima*, *op. cit.*, vol. I, ch. XIX.

d'une condition psychopathique ou qu'ils étaient l'effet d'une simulation ». Il aboutissait à ces conclusions non après un examen psychologique approfondi du Padre — que, pas plus que l'examen des stigmates, il n'avait pu effectuer — mais d'après une comparaison entre les plaies de Padre Pio et celles de saint François d'Assise ! Selon le père Gemelli, les stigmates du Poverello d'Assise, authentiques, se distinguaient de ceux, maladifs, du capucin du Gargano parce que les premiers se présentaient comme « une néoformation charnue » (c'est-à-dire semblaient n'être qu'une transformation de la chair, de la chair comme percée naturellement en somme), tandis que ceux de Padre Pio présentaient « un caractère destructif des tissus ».

L'argument était spécieux. Il n'était pas fondé sur des observations précises mais sur une théorie préconçue sur les stigmates. A sept siècles de distance, quelle comparaison clinique pouvait être valablement établie ? C'était pure illusion. Dans le cas de saint François d'Assise quelques témoignages écrits qui n'avaient aucune prétention à la description et quelques représentations picturales ne pouvaient suffire à déterminer exactement l'aspect des stigmates.

Le D^r Festa commença alors à expliquer que, selon ses observations, la stabilité du cours clinique des plaies qu'il avait pu observer contredisait la thèse d'un état morbide en acte ou d'une condition psychopathique influençant l'évolution de blessures « naturelles ». Le père Gemelli, visiblement confus du tour que prenait la discussion, mit fin à l'entretien en promettant une nouvelle rencontre :

— Cher docteur, je dois partir ce soir à Milan mais je serai de nouveau à Rome dans peu de jours. Si vous le permettez, à mon retour, je viendrai chez vous, où nous ne serons dérangés par personne, et nous reprendrons cette discussion. L'argument que vous invoquez présente pour moi un grand intérêt.

Gemelli, malheureusement, ne reprit jamais contact avec le D^r Festa. Au contraire, il continua à développer ici et là, devant les cardinaux du Saint-Office qui l'interrogeaient puis dans les articles, sa théorie pernicieuse. A l'automne 1924, il faisait paraître simultanément dans deux revues, à l'occasion du septième centenaire de la stigmatisation de saint François

d'Assise, une longue et savante étude intitulée : « Les affirmations de la science sur les stigmates de saint François ' ». Fort de sa connaissance de la psychologie, il reconnaissait en saint François d'Assise et en sainte Catherine de Sienne des stigmatisés authentiques « mais pour les autres, ajoutait-il, nous ne voulons pas dire pour tous mais pour beaucoup, pour trop d'entre eux le diagnostic d'hystérie a un fondement raisonnable ». Padre Pio relevait-il de l'hystérie ? Le père Gemelli ne l'indiquait pas formellement. Néanmoins il évoquait dans son article, sans citer de noms, « trois cas de prétendus stigmatisés que j'ai eu l'occasion d'étudier et chez lesquels j'ai vu vérifier de manière sûre un diagnostic d'hystérie » ; cas qu'il avait dû étudier « à la demande des autorités ecclésiastiques ». Chacun savait que le père Gemelli s'était rendu à San Giovanni Rotondo, le rapprochement était facile à établir entre cette visite et les cas d'hystérie évoqués...

Gemelli développait ensuite sa théorie des « faux stigmatisés » ou « stigmatisés hystériques » : « Les stigmates des hystériques sont procurés artificiellement, pour ainsi dire sans qu'ils s'en rendent compte (...) Ce n'est pas un phénomène de psittacisme ; mais plutôt le malade se procure de telles lésions par des moyens artificiels que l'on réussit difficilement à découvrir et à démontrer. »

Cette longue étude fit, bien sûr, quelque bruit. Même la prudente revue jésuite, *Civiltà Cattolica*, crut devoir informer ses lecteurs, dans son numéro du 29 septembre 1924, qu'il ne lui semblait « ni exact, ni prudent de soutenir ce qu'affirme le docte père Gemelli ». C'est pour réfuter cette étude et dénoncer les procédés de Gemelli que le D^r Festa décida de publier ses observations et ses réflexions sur « le cas Padre Pio » dans un ouvrage très important : *I Misteri di scienza e le luci difede, ovvero le stimmate di Padre Pio da Pietrelcina*.

Remarquons que le père Gemelli ne fait paraître cette étude si critique sur le phénomène de la stigmatisation qu'à l'automne 1924. C'est-à-dire qu'il manifeste publiquement ses doutes sur le cas Padre Pio — qui plus est, sans le nommer, par allusion — quatre ans après l'avoir rencontré. Il le fait,

1. Dans le numéro de septembre 1924 des *Studi Francescani* (pp. 368-404) et dans le numéro d'octobre 1924 de *Vita e Pensiero* (pp. 580-603).

LEPADREPIO

nous allons le voir, alors que Padre Pio commence à être sanctionné, suspecté, donc désavoué, par une partie de la hiérarchie de l'Eglise. A cette suspicion pourtant, plus que tout autre peut-être (eu égard à son autorité et à son influence), le père Gemelli a contribué, dès 1920. Cette étude de 1924 ne fera qu'accentuer des persécutions et des brimades qui vont aller croissant, jusqu'à faire de Padre Pio un véritable prisonnier, privé de tout contact avec le monde extérieur.

CHAPITRE 8

UN MOINE SUSPECTÉ

Un très grave incident survenu à San Giovanni Rotondo en 1920 créa la légende d'un Padre Pio « fasciste », bien que celui-ci n'ait été mêlé que d'assez loin à l'affaire. Cette légende, ajoutée aux calomnies d'ordre moral ou religieux, allait alimenter la suspicion dans laquelle certains commentaient à tenir le religieux stigmatisé.

Padre Pio fasciste ?

San Giovanni Rotondo, comme toutes les villes de l'Italie d'après-guerre, était fortement et passionnément divisée par la politique. Deux partis se partageaient le petit bourg : le parti socialiste italien et le parti populaire italien, d'inspiration démocrate-chrétienne. Depuis 1919, il fallait aussi compter avec les Faisceaux italiens de combat, fondés en mars à Milan par Benito Mussolini et qui regroupaient nationalistes, anciens combattants et certains syndicalistes. Les Faisceaux n'étaient point encore un parti politique constitué mais plutôt de simples groupes d'action, bien organisés et efficaces. Comme tous les bourgs de cette région pauvre des Pouilles, San Giovanni Rotondo avait depuis de nombreuses années une municipalité socialiste. Le dernier maire avait été le Dr Merla. Le chef de la section locale du PPI était un ancien combattant, converti par Padre Pio, Francesco Morcaldi. Enfin un *Fascio* avait été constitué depuis peu qui, politiquement, allait apporter son soutien aux *popolari*.

Le choix politique de Padre Pio et du clergé local en son

ensemble ne pouvait se porter sur les candidats socialistes, à l'époque farouchement marxistes et anticléricaux. Par sympathie pour Morcaldi, le 15 septembre de cette année 1920, Padre Pio était descendu au bourg pour bénir la bannière tricolore des anciens combattants et faire prier pour l'âme de ceux qui étaient morts sur le champ de bataille. Il l'avait fait avec l'accord de son supérieur provincial et du gardien du couvent. C'était aussi un geste de soutien *aux popolari* et au *Fascio* dans la campagne électorale qui battait alors son plein ; des élections municipales devaient se dérouler moins d'un mois plus tard.

Les *popolari* et les fascistes espéraient bien remporter cette élection. La précédente municipalité avait été dissoute, en mai 1919, pour irrégularités de gestion. Un administrateur provisoire avait été nommé par la préfecture de Foggia dans l'attente d'élections générales. Contre tout espoir, ce fut pourtant à nouveau un socialiste, Luigi Tamburrano, qui fut élu. La courte victoire (deux cents voix) fut aussitôt contestée. On accusa les socialistes d'avoir fait voter « les morts et les migrants ». La nouvelle municipalité entendait bien, elle, fêter solennellement sa victoire et faire de son installation officielle à la mairie une démonstration de force. Il faut se rappeler que l'Italie des années 1919-1920 était secouée par de vastes mouvements de grèves dans les usines et d'occupation des terres des grands propriétaires dans les campagnes. Mouvements soutenus par les socialistes, combattus par les fascistes qui menaient des « expéditions punitives ».

Le jour de leur installation à l'hôtel de ville, les socialistes avaient appelé à une grande manifestation de soutien. De San Marco in Lamis, bourg voisin, ils avaient fait venir six cents partisans, fanfare et drapeau rouge en tête. Bâtons, couteaux et pierres étaient aussi du voyage ! Les *popolari* et les fascistes avaient appelé également à manifester : ils voulaient empêcher que le drapeau rouge ne soit arboré sur le balcon de la mairie à la place du drapeau italien. Dans l'attente de ce 14 octobre, toute la bourgade était dans la fièvre. L'archiprêtre et les chanoines de San Giovanni Rotondo, craignant des incidents, avaient préféré se réfugier à Foggia. Les autorités de police avaient fait venir quarante carabiniers et une compagnie de quatre-vingt-deux hommes en renfort pour maintenir l'ordre.

Quand la municipalité, après avoir fait son entrée officielle à l'hôtel de ville, sous les sifflets et les cris des uns et les applaudissements des autres, arbora le drapeau rouge au balcon de l'édifice, ce fut une énorme bousculade. Manifestants des deux bords, massés de chaque côté de la place, se ruèrent les uns contre les autres et les forces de l'ordre présentes furent en un instant débordées. Un carabinier fut désarmé et tué avec son propre fusil. Des armes blanches et des revolvers furent sortis de dessous les vestes. Les troupes venues en renfort mirent plusieurs heures à rétablir l'ordre. A la fin de la journée, on comptait quatorze morts et plus de quatre-vingts blessés. La manifestation politique avait tourné à la tragédie.

L'événement bouleversa l'Italie. San Giovanni Rotondo n'était plus seulement célèbre pour son étrange capucin. Des journaux n'hésitèrent pas à associer ce déchaînement de la foule à la personnalité du Padre. A l'obscurantisme et au grand-guignolesque de ses stigmates et autres miracles, venaient s'ajouter maintenant son fanatisme politique et le cortège de morts dont on le rendait responsable !

C'était évidemment une accusation absurde. Padre Pio n'avait pas bougé de son couvent depuis un mois. Quand il apprit la tragédie survenue dans le pays, il fut bouleversé. Il fit venir Francesco Morcaldi au couvent et lui donna un ordre : « Bada, tu dois pacifier les âmes ! » Morcaldi, chef de file du PPI local, élaborera de fait un « programme de pacification », programme de développement de la région et de consensus populaire. Il deviendra maire de San Giovanni Rotondo en 1923, sera quatre fois réélu et dirigera le bourg pendant près de vingt années.

Cette tragédie d'octobre 1920 montre une nouvelle fois à quel point la rumeur et les intérêts temporels sont venus se mêler, dans le jugement porté sur Padre Pio, à des considérations spirituelles ou religieuses. Ici ce fut l'accusation de fascisme qui, désormais, fut régulièrement portée contre lui. Auparavant d'autres passions humaines étaient intervenues dans le jugement porté sur Padre Pio. Si l'évêque de Manfredonia et les chanoines de San Giovanni Rotondo ne s'étaient sentis lésés de leurs aumônes, dépossédés de leurs fidèles et accusés d'immoralité par le couvent capucin, ils

n'auraient point calomnié Padre Pio. Si le père Gemelli n'avait été offusqué de l'accueil froid que lui avait réservé Padre Pio, il n'aurait probablement jamais soutenu sa théorie incohérente et inconsistante sur les stigmates hystériques.

Les passions et les péchés des hommes constituent souvent, plus que la réflexion ou les idées, l'obstacle majeur à la foi et à la vie chrétiennes. Padre Pio a été victime non d'une opposition de la science à reconnaître la surnaturalité des grâces et dons dont il était le bénéficiaire, mais, selon les cas, de la jalousie, de l'envie, de la peur ou du simple aveuglement de certains clercs.

Conversions, miracles et guérisons

Les miracles, le surnaturel ne sont pas admis facilement. A juste titre, l'Église catholique a toujours agi avec prudence en la matière. A Lourdes un « bureau des miracles », constitué d'experts et de médecins, examine en détail chaque guérison attribuée par les intéressés à l'intercession de la Vierge Marie et n'en reconnaît que rarement le caractère « miraculeux ».

Dans la vie de Padre Pio, le surnaturel surabonde : conversions, miracles, guérisons, bilocations, clairvoyance, prédictions, sans parler des stigmates qui ont été, pendant cinquante années, la manifestation la plus éclatante, la plus visible du surnaturel dans sa vie, la plus douloureuse aussi et la plus incompréhensible aux yeux des hommes, celle qui appelle le plus de respect car elle est véritablement grâce de conformité au Christ jusque dans la chair. Pour nombre de ces grâces diverses, des témoignages circonstanciés existent. Hautes autorités ecclésiastiques et médecins furent nombreux à attester les guérisons miraculeuses ou d'autres phénomènes surnaturels inexplicables. En tous les cas, les grâces surnaturelles n'étaient pas accordées par Dieu pour l'autoglorification de Padre Pio mais pour porter témoignage de la vie divine, pour appeler à la conversion, guérir ou soulager. Il n'est point de guérisons, de conversions ou de bilocations qui ne se soient conclues par une plus grande vie de foi et qui n'aient servi à quelque bien.

Le confessionnal fut le lieu le plus ordinaire des

« miracles » accomplis par Padre Pio. Aux jours d'affluence, il arrivait qu'il passât dix ou quinze heures par jour à confesser. Pour certains pénitents, cette confession était l'occasion d'un véritable retournement intérieur. Parmi les conversions de ces années d'avant la première persécution, une des plus retentissantes fut celle de l'avocat génois Cesare Festa. Festa était un des grands dignitaires de la franc-maçonnerie italienne. Il était cousin du Dr Giorgio Festa. Après que ce dernier eut rencontré et examiné Padre Pio, il évoqua souvent le religieux et les prodiges de la foi avec son cousin Cesare. L'avocat athée, farouchement anticlérical, considérait la religion comme une superstition d'un autre âge. Giorgio, à bout d'arguments, lui dit un jour : « Va à San Giovanni Rotondo et tu trouveras là un témoin qui détruira d'un seul coup toutes tes objections. Vas-y, vois-le et puis nous reprendrons la discussion. »

En mars 1921, Cesare Festa se décida à suivre le conseil de son cousin. Il se rendit à San Giovanni Rotondo bien plus qu'en sceptique, il y alla avec la ferme intention de démasquer l'imposture et de dénoncer à son retour, devant ses frères maçons, la superstition du Gargano. Padre Pio ne savait rien de Cesare Festa ni de son appartenance maçonnique. Pourtant, quand il arriva dans la sacristie du couvent, au milieu d'autres pèlerins, le religieux se dirigea directement vers lui et l'interpella brutalement : « Que fait-il parmi nous celui-là ? C'est un franc-maçon... » L'avocat ne nia pas. Padre Pio ajouta : « Et quel rôle a-t-il celui-là dans la maçonnerie ? » Festa répondit sans hésitation : « Combattre l'Église. »

Les choses étaient claires. Padre Pio n'ajouta pas un mot. Il regarda fixement Cesare et lui désigna du doigt le confessionnal. L'avocat franc-maçon s'agenouilla, vida son cœur et, sous la conduite de ce prêtre auquel il n'avait pu résister, il examina toute sa vie passée. Des effluves de parfums inconnus et suaves traversaient la grille du confessionnal et l'athée Festa voyait ses préventions contre la religion tomber les unes après les autres. La conversion était d'abord une paix intérieure qui l'envahissait et le rendait accueillant aux paroles de miséricorde et aux exhortations prodiguées par cet étrange capucin.

Il resta trois jours au couvent puis rentra à Gênes. Le

bruit de sa conversion se répandit et fit la une des journaux. L'avocat converti se rendit ensuite à Lourdes puis retourna à San Giovanni Rotondo recevoir des mains de Padre Pio le scapulaire qui marquait son entrée dans le tiers ordre franciscain. De la franc-maçonnerie au tiers ordre : en quelques mois, quel chemin ! Le pape Benoît XV reçut au Vatican, le 27 décembre 1921, cet étonnant converti. Il lui fit part de l'estime dans laquelle il tenait Padre Pio, malgré les rapports parfois défavorables dont il avait eu connaissance, et il donna cette mission à Cesare Festa :

— Padre Pio est vraiment un homme de Dieu. Prenez l'engagement de le faire connaître parce qu'il n'est pas apprécié de tous comme il le mérite '.

La retentissante conversion de Cesare Festa suscita moult controverses. *h'Avanti*, quotidien socialiste, ironisa sur ce maçon qui passait son temps entre San Giovanni Rotondo et Lourdes. Un convent extraordinaire de la Grande Loge italienne se réunit pour prononcer l'exclusion officielle de l'avocat renégat des idéaux maçonniques. Cesare Festa choisit d'aller y porter la contradiction et de faire entendre son témoignage. Le jour de la réunion maçonnique, il reçut une carte de Padre Pio, avec ces quatre lignes : « Ne rougis pas du Christ et de sa doctrine ; il est temps maintenant de combattre à visage découvert. Le Dispensateur de tout bien t'en donnera la force. »

Le nombre des personnes converties par Padre Pio est incalculable. C'était Dieu qui, à travers lui, conquerrait d'innombrables âmes. Benoît XV recevant Mgr Fernando Damiani après qu'il eut rendu visite au capucin stigmatisé lui disait aussi :

— Padre Pio est vraiment un homme extraordinaire, un de ceux que Dieu envoie de temps en temps sur la terre pour convertir les hommes.

Mgr Damiani était vicaire général du diocèse de Salto en Uruguay. Il avait gardé un souvenir ébloui de sa rencontre avec Padre Pio. Quelque temps après son retour au pays, il eut l'occasion de se rendre compte que Padre Pio était bien

1. Témoignage recueilli in Giuseppe Pagnossin, // *Calvario di Padre Pio*, op. cit., t. I, pp. 55-57.

« un homme extraordinaire » et que Dieu agissait à travers lui pour sauver, guérir et convertir. Une religieuse de sa connaissance, sœur Teresa Salvadores, de l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul, directrice d'un collège à Montevideo, souffrait depuis plusieurs années d'un cancer de l'estomac et d'une aortite (inflammation de l'aorte). Son état empirait sans que les médecins ne parviennent plus à trouver de remède adéquat. Son estomac ne tolérait plus aucun médicament et elle refusait pratiquement toute nourriture. Elle n'avait plus que quelques jours à vivre.

Mgr Damiani eut alors l'idée, dans un geste de foi et de simplicité confiante, d'appliquer un gant ayant appartenu à Padre Pio sur le cœur et l'estomac de la malade. C'était le 31 décembre 1921. Sœur Teresa s'endormit presque aussitôt profondément. A son réveil, elle raconta que, pendant son sommeil, elle avait vu un religieux barbu s'approcher de son visage jusqu'à le toucher et souffler sur elle tout en priant. Elle ne se souvenait plus du reste. Quand on lui présenta une image représentant Padre Pio, elle reconnut le religieux de ses songes. Réveillée, elle se leva sans difficultés et mangea de bon appétit. Cela ne lui était pas arrivé depuis plusieurs mois. Les médecins ne purent que constater que leur patiente n'avait plus besoin de leurs soins et qu'elle semblait guérie de ses deux maux bien différents.

Sur cette guérison extraordinaire existe le témoignage écrit du Dr Morelli, professeur à la faculté de médecine de Montevideo. Il fut un des médecins traitants de sœur Teresa. Il constata la guérison inexplicable dans les premiers jours du mois de janvier 1922 et dans son rapport, daté du 12 janvier 1925, il constate que depuis trois ans la religieuse a repris une activité débordante et qu'elle ne suit plus aucun traitement¹.

Padre Pio avait aussi promis à Mgr Damiani, avant son départ, de l'assister à l'heure de sa mort... Promesse étonnante que la guérison de sœur Teresa rendait moins incroyable. Et de fait, dix ans plus tard, Padre Pio tint sa promesse. A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la consécration

1. Le texte intégral du rapport Morelli est reproduit dans la *Relazione* du 7 avril 1925 du Dr Festa, in *Le stigmati di Padre Pio da Pietrelcina*, op. cit., pp. 285-289.

épiscopale de l'archevêque de Salto, de nombreux prélats étaient venus de tout l'Uruguay et des pays voisins. Mgr Damiani avait dirigé la cérémonie. Le soir, après que chacun se fut retiré dans sa chambre au palais épiscopal, Mgr Barbieri, archevêque de Montevideo, entendit frapper à sa porte. Il se trouva en présence d'un capucin qui lui dit :

— Monseigneur Damiani est en train de mourir. Allez le voir.

Le prélat réveilla quelques confrères et accourut au chevet du vicaire général. Il trouva celui-ci agonisant avec entre les mains un papier griffonné où il appelait Padre Pio. Mgr Barbieri eut à peine administré les derniers sacrements à Mgr Damiani que celui-ci rendait l'âme. Padre Pio avait bien tenu sa promesse... Cet exemple célèbre de bilocation montre bien, une fois encore, que l'authentique surnaturel ne vient pas contredire la loi et l'ordre de l'Église. Ce n'est point Padre Pio qui administre les derniers sacrements à Mgr Damiani, comme si un acte sacramentel accompli par lui avait plus de valeur qu'un même acte accompli par un autre. Il a simplement empêché que le vicaire ne meure seul, sans les secours de l'Église. Qu'il l'ait fait par un moyen peu ordinaire, certes ! Dieu a permis à son serviteur de défier les lois de l'espace et du temps, par un phénomène qui reste largement inexplicable, pour un bien supérieur. De la même manière qu'il avait permis — comment ? — que Padre Pio soit averti de l'imminence du décès de Mgr Damiani. Au Dr Sanguinetti qui l'interrogeait un jour sur le prodige de la bilocation, Padre Pio fit cette réponse qui n'explique pas tout mais qui éclaire un peu :

— Êtes-vous véritablement en deux endroits ? lui avait demandé le docteur.

— Certes ! avait-il répondu.

— Comment cela est-il possible ?

— Par une extension de la personnalité '.

Il y a là, bien sûr, matière à heurter l'esprit moderne pour lequel tout ce qui n'est pas expérimental n'est pas scientifique donc suspect sinon faux. Pour l'heure, Padre Pio ne cherchait pas à expliquer cette action divine multiple dont il était

1. Dialogue cité in Mortimer Carty, *Padre Pio, le stigmatisé*, La Colombe, 1958, p. 83.

l'instrument, pas plus qu'il ne cherchait à convaincre autrui des grâces et charismes dont il bénéficiait. En ces années d'avant la première condamnation, les années 1919-1921, il se contentait d'être « tout à tous ». Les lettres à ses directeurs spirituels eux-mêmes se faisaient de plus en plus rares : une cinquantaine seulement en trois ans. Le 20 novembre 1921, il écrivait au père Benedetto : « Je suis dévoré par l'amour de Dieu et du prochain. » Il s'épuisait à la tâche, à confesser, à recevoir les âmes qui voulaient se confier à lui. Précédemment, il avait écrit au même père avec force et simplicité à quoi se résumait sa vie de victime et d'intercesseur : « J'ai travaillé, je veux travailler ; j'ai prié, je veux prier ; j'ai veillé, je veux veiller ; j'ai pleuré et je veux pleurer toujours pour mes frères de l'exil. Je sais et je comprends que c'est peu, mais je sais faire cela ; je suis capable de faire cela et c'est tout ce que je suis capable de faire... »

Ces dispositions d'esprit de Padre Pio qui témoignent d'une grande humilité et d'un bon équilibre vont rester inconnues ou incomprises des cardinaux inquisiteurs généraux — c'était leur titre à l'époque — qui vont le condamner une première fois.

La première condamnation du Saint-Office

Était-ce bien une condamnation que cette première intervention du Saint-Office en date du 10 mai 1922 ? Canoniquement, il ne s'agissait que d'une « délibération » donc de décisions prises d'un commun accord. Une suite de mesures imposées au capucin mais qui ne font pas l'objet d'une communication publique, donc une affaire qui reste strictement interne à l'ordre capucin même si c'est une instance de l'Église tout entière qui a pris les décisions. L'année suivante, le Saint-Office rendra publique cette fois une « déclaration » beaucoup plus solennelle et enfin, en 1924, il s'agira d'un « avertissement ». Gradation donc dans l'intervention des autorités ecclésiastiques supérieures, mais, aux yeux de l'intéressé et de ses confrères et de ceux qui en furent informés, cette délibération marquait déjà un désaveu, une réticence, une condamnation presque. Comment était-on passé de visites

nombreuses et louangeuses de cardinaux et d'évêques à San Giovanni Rotondo à partir de 1919, à cette délibération de 1922 qui imposait à Padre Pio un grand nombre de restrictions et laissait planer la menace de décisions plus graves ?

La mort soudaine de Benoît XV le 22 janvier 1922 et l'élection d'Achille Ratti, qui lui succéda sous le nom de Pie XI, n'étaient pas étrangères à ce coup de semonce inattendu. Benoît XV avait manifesté à plusieurs reprises son estime pour Padre Pio. Il avait envoyé à San Giovanni Rotondo plusieurs médecins ou prêtres de confiance pour obtenir des rapports fiables et circonstanciés sur « le cas Padre Pio ». Les rapports médicaux, favorables, des docteurs Romanelli, Festa et Bastianelli étaient connus du Saint-Office. D'autres relations écrites favorables, celle du père Luigi Besi déjà évoquée ou celles d'évêques capucins qui avaient rendu visite à Padre Pio, tels Mgr Kenealy, archevêque de Simla en Inde, ou Mgr Zucchetti, archevêque de Trebisonda, existaient également et venaient contrebalancer les rapports ou relations défavorables du Dr Bignami, du père Gemelli ou de l'ordinaire du lieu, Mgr Gagliardi. L'estime connue de Benoît XV pour Padre Pio avait empêché qu'une décision fût prise sous son pontificat.

Il n'y avait d'ailleurs pas motif à prendre une décision disciplinaire. Padre Pio n'avait jamais rien dit ou écrit qui fût contraire à la foi ou aux mœurs. Si la dévotion et la confiance que certains fidèles lui témoignaient pouvaient prendre parfois un tour excessif — comme il arrive souvent dans cette Italie du Sud où l'on adule ou déteste avec passion —, rien dans son comportement personnel n'était répréhensible et n'indiquait qu'il ne savait plus garder la réserve et la modestie qui s'imposaient. Pourtant, avec l'avènement de Pie XI, les choses vont s'accélérer. L'hostilité du père Gemelli envers Padre Pio et les liens anciens d'amitié qui l'unissaient au nouveau pape n'y furent pas étrangers.

Le 12 février 1922, Achille Ratti recevait solennellement la tiare pontificale. Le 10 mai, les cardinaux inquisiteurs réunis au Saint-Office délibéraient sur « le cas Padre Pio » et prenaient une série de mesures visant à lui imposer différentes restrictions et à le placer, selon leurs termes, « sous observation ». Le lendemain, le cardinal Merry Del

Val, secrétaire du Saint-Office, faisait approuver les décisions de la veille par le pape et, le 2 juin, il en informait par écrit le père Giuseppe Antonio da San Giovanni in Persiceto, ministre général de l'ordre capucin. Pour le Saint-Office, il s'agissait de mettre un frein au courant de dévotion qui avait commencé à entourer Padre Pio et d'observer la plus grande prudence à l'égard des phénomènes surnaturels qui touchaient sa personne.

Les instructions du Saint-Office étaient sévères : « Que Padre Pio ne célèbre plus la messe à heure fixe et tard dans la matinée mais indifféremment à n'importe quelle heure, de préférence tôt le matin et en privé, qu'il ne donne plus la bénédiction au peuple ; que pour aucun motif il ne montre les soi-disant stigmates, n'en parle à quiconque ou les fasse baiser. » En outre, il était ordonné à Padre Pio de changer de directeur spirituel et de cesser toute communication, même épistolaire, avec le père Benedetto (la direction spirituelle que celui-ci exerçait « laisse à désirer » estimait le Saint-Office). Il était aussi demandé que Padre Pio soit éloigné de San Giovanni Rotondo et envoyé « par exemple dans un couvent de la haute Italie ». Enfin il lui était désormais interdit de répondre « aux lettres qui lui sont adressées par des personnes dévotes pour demander des conseils, des grâces ou pour tout autre motif ». Les seules lettres qui lui étaient désormais loïsibles d'écrire étaient, avec la permission de ses supérieurs, les lettres de vœux ou condoléances et les lettres à sa famille¹...

Au couvent Santa Maria délie Grazie, les instructions du Saint-Office firent l'effet d'une bombe. Elles étaient tellement sévères et inattendues. Padre Pio n'eut pas même le secours spirituel de confier sa surprise et sa peine à ses directeurs puisque désormais toute correspondance lui était interdite. Le père Benedetto mourra vingt ans plus tard sans avoir revu ni échangé une seule lettre avec celui qui avait été pendant plus de dix ans son dirigé.

Début juillet, le père Pietro da Ischitella, provincial de Foggia, fit valoir au ministre général de l'ordre que Padre

1. Texte intégral de la lettre du cardinal Merry Del Val *in* Giuseppe Pagnossin, *op. cit.*, 1.1, pp. 142-143.

Pio avait toujours répugné à l'ostentation et à la vanité spirituelle, mais que les ordres du Saint-Office avaient été aussitôt mis à exécution. Pour ce qui regardait le transfert du Padre dans un autre couvent, le provincial signalait avec une pointe d'ironie au ministre général que la renommée du capucin stigmatisé étaient encore plus répandue dans le nord de l'Italie qu'au sud. En outre, la difficulté d'accès à San Giovanni Rotondo et son isolement par la neige une partie de l'année préservaient une certaine tranquillité et empêchaient les foules d'accourir tous les jours de l'année. Il attendait donc, sur ce point, des ordres plus précis.

Padre Pio, en réalité, devenait de jour en jour un prisonnier tandis qu'à l'extérieur on s'acharnait contre lui et que des rumeurs se répandaient qui allaient aboutir à de nouvelles condamnations. Un mois à peine après que le cardinal Merry Del Val eut signifié au ministre général des capucins les mesures prises contre Padre Pio, Mgr Gagliardi était à Rome. Visite apparemment ordinaire d'un évêque italien qui venait se présenter au nouveau pape et évoquer la situation de son diocèse. Pourtant, ce séjour romain de l'archevêque de Manfredonia dépassait le cadre d'une simple visite *ad limina*. Il allait amener contre Padre Pio le plus grand nombre possible d'hommes d'Eglise et le pape lui-même. Les calomnies répandues par Mgr Gagliardi ajoutées aux conclusions, infondées, d'« hystérisme » avancées par le père Gemelli allaient trouver un écho favorable dans certains milieux du Vatican.

Ce fut d'abord au cours d'une réunion de la congrégation du Consistoire, en présence de nombreux évêques et cardinaux, que Mgr Gagliardi distilla son poison :

— J'ai vu moi-même Padre Pio se poudrer et se parfumer, osa-t-il affirmer, et j'ai découvert lors d'une visite au couvent une bouteille d'acide nitrique avec laquelle il a provoqué ses stigmates et une bouteille d'eau de Cologne pour les parfumer. J'en fais le serment. Padre Pio est un possédé du démon et les moines de San Giovanni Rotondo une bande d'escrocs.

Imaginons la stupeur des prélats présents.

Le 2 juillet Mgr Gagliardi fut reçu par Pie XI. Il évoqua son diocèse et Padre Pio. Peut-être ne réitéra-t-il pas les accusations grotesques qu'il avait lancées en pleine congréga-

tion du Consistoire, mais il ne dut pas présenter le moine stigmatisé sous un jour favorable. Pie XI, déjà prévenu contre le capucin par le père Gemelli, trouva sans doute là confirmation de sa suspicion. Autre rumeur qui courut à Rome en ce même mois de juillet 1922 et qui trouva des oreilles complaisantes jusqu'au Saint-Office : trois pères capucins du couvent de San Giovanni Rotondo « se sont battus jusqu'au sang avec des armes blanches et des armes à feu pour le partage des sommes considérables (on dit 3 ou 400 000 francs) accumulées par Padre Pio ».

Ce sont les propres termes d'une lettre indignée que le 22 juillet le cardinal Merry Del Val, toujours au nom du Saint-Office, adressa au ministre général des capucins. Ce dernier écrivit aussitôt au père provincial pour lui demander des explications et envoya un religieux estimé de tous, le père Celestino da Desio, enquêter sur place. Celui-ci mena une enquête très serrée. Il interrogea le maréchal des carabinieri, les gens du bourg et les religieux. Il contrôla également les registres et les comptes du couvent. Le 29 juillet il remit au ministre général un rapport circonstancié qui innocentait les moines et montrait que la rumeur ne reposait sur aucun fait réel. « De mon enquête, écrivait-il, il résulte que toute cette affaire fut une pure invention destinée à dénigrer les religieux et à éloigner les fidèles qui fréquentent leur église. »

Qui avait lancé cette nouvelle rumeur ? Mgr Gagliardi, certains chanoines de San Giovanni Rotondo ou encore quelque commère médisante ? Toujours est-il que la rumeur avait fait son chemin. La nécessité d'éloigner Padre Pio de San Giovanni Rotondo, ne serait-ce que pour mettre un terme à ce genre d'accusations, semblait toujours plus pressante. Mgr Perosi, assesseur au Saint-Office, rappela en août, au ministre général, l'urgence d'un tel transfert. Le père Giuseppe Antonio fit part aussitôt au provincial de Foggia de cette « recommandation » renouvelée du Saint-Office. Si besoin est, disait-il, présentez ce transfert à la population comme une visite médicale obligée ou un départ en cure et faites appel à la force publique. Le provincial eut la sagesse d'invoquer mille prétextes et de ne pas obéir, cette fois encore, aux injonctions romaines.

A Santa Maria délie Grazie la vie continuait malgré le

tumulte extérieur et les contraintes imposées. Padre Pio confessait — ce pouvoir ne lui avait pas encore été retiré —, célébrait la messe matinalement et continuait à convertir les âmes. En fin d'année une cérémonie émouvante, dans la chapelle du couvent, fit quelque bruit. Ce jour-là un député du parti populaire italien, Giovanni Braschi, revêtit l'habit du tiers ordre franciscain. Padre Pio savait conquérir les âmes.

Parmi les illustres converties de cette période, il faut citer Maria Pyle, richissime américaine qui va devenir avec Emmanuele Brunatto, Francesco Morcaldi et quelques autres laïcs un des grands témoins de la vie de Padre Pio. En cette année 1922, sa fortune donnait à miss Pyle loisir de voyager en Europe. En Italie, elle fit la connaissance de Maria Montessori, célèbre médecin et pédagogue. Celle-ci la convertit au catholicisme. Un jour, à Rome, Miss Pyle entendit parler de San Giovanni Rotondo. Elle assista à la messe du stigmatisé et en fut si bouleversée qu'elle décida de s'installer dans cette bourgade perdue des Pouilles. Elle se fit construire une maison, à cent mètres du couvent, et consacra dès lors tout son temps et toute sa fortune à Padre Pio et à son œuvre. C'est elle qui paya la construction d'un couvent capucin à Pietrelcina en 1926. C'est elle qui hébergea à la fin de leur vie les époux Forgione qui souhaitaient mourir près de leur fils. C'est elle qui tint l'harmonium à la chapelle pendant plusieurs décennies et dirigea le chœur des messes du dimanche. Elle mourra à San Giovanni Rotondo le 26 avril 1968, cinq mois avant Padre Pio.

Le stigmatisé du Gargano a toujours su attirer à lui, comme tous les êtres vraiment exceptionnels, des personnes qui se sont attachées avec passion à sa cause. C'est parmi elles que Padre Pio trouvera ses meilleurs défenseurs.

CHAPITRE 9

PADRE PIO CONDAMNÉ

Les premières décisions du Saint-Office avaient été en quelque sorte préventives, Padre Pio était dès lors placé « sous observation ». Une déclaration plus officielle était attendue. Nul ne pensait pourtant qu'elle serait si terrible et si dure. Les premiers mois de l'année 1923 s'étaient déroulés sans que rien ne laisse présager un nouveau coup de tonnerre. Le 5 mai, comme à l'accoutumée, Padre Pio put célébrer sa fête onomastique dans la sérénité. De nombreux habitants du bourg et quelques chanoines avaient tenu à lui présenter leurs vœux. Des télégrammes de toute l'Italie lui étaient parvenus. Un, en particulier, portait une signature prestigieuse : celle du cardinal Silj. Celui-ci avait-il voulu manifester son soutien et son estime à Padre Pio à quelques jours d'une réunion du Saint-Office qu'il savait proche et décisive ? Ce n'est pas impossible.

Un décret officiel

Le 16 mai, en effet, se tint une nouvelle réunion de la congrégation du Saint-Office, presque un an, jour pour jour, après la « délibération » qui n'avait abouti qu'à quelques mesures disciplinaires. Cette fois, sous la forme d'un décret solennel et rendu public, une condamnation ferme et officielle était prononcée. La première délibération avait été communiquée par lettre aux supérieurs de l'ordre capucin et était restée ignorée — sauf dans ces applications concrètes — des fidèles, du clergé italien et des journaux. Cette « déclaration », en

revanche, fut publiée le 31 mai comme acte officiel de l'Église dans les *Acta Apostolicae Sedis*. Elle fut reprise par de nombreux journaux et d'abord, bien sûr, par *VOsservatore Romano*, le journal du Vatican.

Le texte était court et solennel, sept lignes sèches et sévères comme sait en produire l'Église quand elle condamne : « La suprême congrégation du Saint-Office, chargée de la défense de l'intégrité de la foi et des mœurs, après avoir mené une enquête sur les faits attribués au Padre Pio de Pietrelcina, de l'ordre des frères mineurs capucins habitant au couvent de San Giovanni Rotondo, dans le diocèse de Foggia, déclare après ladite enquête que la surnaturalité de ces faits n'a pas été constatée et exhorte les fidèles à conformer leurs actes à la présente déclaration¹. »

Certes la foi ou l'intégrité de la conduite de Padre Pio n'étaient pas mises en cause dans cette déclaration, aucune peine canonique ne le frappait personnellement, mais le caractère surnaturel des grâces et des charismes qu'il avait reçus était nié. « Après enquête », précisait le communiqué : la relation infondée du père Gemelli et les accusations et calomnies répandues par Mgr Gagliardi avaient donc eu raison des bons rapports, médicaux ou religieux, établis par ailleurs. Ce même 16 mai, le Saint-Office renouvelait les mesures adoptées l'année précédente, en les aggravant, et les communiquait le 8 juin à la curie généralice des capucins. Le transfert de Padre Pio dans un autre couvent était à nouveau demandé avec insistance et l'interdiction de toute correspondance spirituelle était maintenue. Enfin ordre était donné au Padre de « célébrer la messe non plus en public et à heure fixe mais de la célébrer dans la chapelle interne du couvent : il n'est permis à personne d'y assister ».

Le texte de la condamnation fut connu au couvent par les *Analecta Capucinatorum*, la revue officielle de l'ordre, qui en reprenait le texte latin. C'était à la récréation des moines, immédiatement après le repas du midi. Emmanuele Brunatto, qui vivait encore dans le couvent à cette époque comme

1. On remarquera l'erreur de la déclaration : le couvent de San Giovanni Rotondo ne dépend pas canoniquement du diocèse de Foggia, mais de celui de Manfredonia.

simple laïc, a raconté quelle peine ce décret causa à Padre Pio :

« Le père gardien lisait le décret à ses confrères, qui en étaient sidérés, quand il entendit le pas du père Pio. Il s'empessa d'éloigner l'opuscule en le plaçant sur un coin de la table. Mais, à peine entré, le père Pio s'en empara et l'ouvrit exactement à la page qui le concernait. Il lut le texte en silence, sans qu'un muscle de son visage ne trahisse la moindre émotion. Après quoi, il tourna la page et engagea la conversation sur un tout autre sujet. Quand vint l'heure de la sieste, il se retira. Je l'accompagnai. Arrivé dans sa cellule, il alla fermer les volets de la fenêtre et s'arrêta quelque instant comme pour regarder au loin la plaine ensoleillée de Foggia. Puis, tout à coup, il se retourna, éclatant en sanglots. Je me jetai à ses pieds et lui serrai les genoux : "Mon père, vous savez combien nous vous aimons ! Notre amour doit vous reconforter." La réponse fut dure, comme un reproche : "Mais tu ne comprends pas mon fils que je ne pleure pas sur moi ? J'aurai moins de travail et plus de mérites. Je pleure sur toutes ces âmes qui sont privées de mon témoignage par ceux-là mêmes qui devraient le défendre¹". »

Quand les ordres furent appliqués dans toute leur sévérité au couvent, notamment l'interdiction pour Padre Pio de célébrer la messe en public, ce fut un beau tumulte.

Le 25 juin, sur ordre du provincial, le père Ignazio da Jelsi demanda à Padre Pio de dire désormais sa messe dans la chapelle intérieure du couvent, fermée à clef, sans aucun assistant. Le Padre obéit sans protester. Mais la population de San Giovanni Rotondo, alertée par le bouillant Brunatto et par les fidèles qui n'avaient pu assister à la messe de leur *santo*, vint immédiatement protester devant les portes du couvent. Cinq mille personnes se trouvèrent bientôt rassemblées avec Morcaldi, le maire, à leur tête et la fanfare pour bien se faire entendre. Au nom d'un « Comité San Giovanni Rotondo », Morcaldi envoya un télégramme à la curie générale à Rome où il réclamait la levée immédiate des sanctions.

On pouvait craindre le pire. Devant la foule rassemblée sur la place du couvent, Morcaldi fit une déclaration enflammée :

1. Emmanuele Brunatto, *Padre Pio*, A.I.D., Genève, 1963, pp. 7-8.

— Concitoyens ! Si le transfert de Padre Pio est tenté, je donne ma démission et je me battraï avec vous comme un simple citoyen !

La foule réclamait « sa » messe et l'assurance que Padre Pio était toujours bien au couvent. Peut-être était-il déjà parti ? Le gardien dut finalement se montrer à une des fenêtres du monastère et il promit d'en référer au provincial. Cela ne suffit pas à calmer les esprits. Padre Pio apparut alors à son tour à la fenêtre au-dessus de l'Église, les yeux rouges et gonflés de larmes. Ce fut du délire. San Giovanni Rotondo avait retrouvé son « moine » dont on voulait la priver. Il dut descendre à l'église et donner sa bénédiction à la foule exaltée.

Le père Ignazio comprit qu'il était imprudent d'attiser encore le mécontentement de la foule. Le soir même, il télégraphiait au provincial qu'il lui était impossible de maintenir la mesure demandée. Dès le lendemain, Padre Pio put à nouveau célébrer dans l'église, à la plus grande joie des fidèles du bourg. Les mesures n'en étaient pas levées pour autant. Morcaldi partit donc à Rome, le 1^{er} juillet, pour exposer la situation en haut lieu. Il emmenait avec lui divers représentants des associations, mouvements et commerçants de San Giovanni Rotondo. Ils voulaient défendre la réputation de Padre Pio et dénoncer les agissements de leur évêque et de certains chanoines. On punissait un saint moine alors que le vrai scandale était ailleurs ! La délégation fut reçue par le cardinal Gasparri, secrétaire d'État, par le cardinal Lega, de la sacrée congrégation des Sacrements, par le cardinal Sbarretti, du Saint-Office, et aussi aux ministères de l'Intérieur et de la Justice. Mais il était illusoire de croire que les autorités romaines allaient revenir sur une condamnation rendue publique un mois plus tôt et lever des sanctions disciplinaires.

Au contraire, à la fin du mois de juillet, le ministre général des capucins était convoqué au Saint-Office et on lui ordonnait instamment de transférer Padre Pio dans un autre couvent. Pour être sûr que l'ordre soit exécuté, la sacrée congrégation avait choisi elle-même le lieu de l'exil : le couvent capucin d'Ancona, dans la province des Marches, à trois cents kilomètres de San Giovanni Rotondo. Le recours à la force publique ne devait pas être exclu si nécessaire et

on comptait aussi sur Padre Pio lui-même pour calmer les esprits le moment venu. L'ordre du transfert, daté du 30 juillet, parvint au couvent le 8 août. Le bruit s'en répandit rapidement dans le bourg. Aussitôt ce fut une agitation extrême.

Padre Pio se contenta d'écrire au supérieur provincial sa ferme intention d'obéir à l'ordre reçu : « En fils dévot de la sainte obéissance, disait-il, et pour ce qui dépend de moi, j'obéirai sans ouvrir la bouche. » Néanmoins il craignait que la population, par quelque manifestation inconsidérée, ne tentât de s'opposer à son départ. N'allait-on pas revivre la folle journée de juin et cette fois le sang ne risquait-il pas de couler ? Cette perspective l'effrayait. Le 12 août, il écrivit une longue lettre à Francesco Morcaldi. C'était à la fois au fils spirituel et au maire qu'il s'adressait, pour qu'il calme les esprits :

« Les faits survenus en ces journées m'ont profondément ému et me préoccupent beaucoup parce qu'ils me font craindre que je puisse être involontairement cause d'événements tristes pour ma chère cité. Je prie Dieu qu'il veuille bien éloigner un tel malheur en faisant tomber sur moi n'importe quelle mortification. Toutefois, si mon transfert a été décidé, je vous prie de mettre en œuvre tous les moyens pour que s'accomplisse la volonté de mes supérieurs, qui est la volonté de Dieu et à laquelle j'obéirai aveuglément. Je me souviendrai toujours de cette population généreuse dans mes pauvres prières, en implorant pour elle la paix et la prospérité. En signe de prédilection — ne pouvant rien faire d'autre — j'exprime le désir, si mes supérieurs ne s'y opposent pas, que mes os reposent dans un coin tranquille de cette terre. »

Cette belle lettre est aujourd'hui gravée dans la crypte de l'église Santa Maria delie Grazie où Padre Pio repose. Elle témoigne des dispositions humbles et obéissantes qui furent toujours les siennes, même quand la persécution prendra un tour plus sévère encore.

Le peuple défend son « saint »

Un religieux vint d'Ancona chercher Padre Pio. Comment le faire partir du couvent sans susciter une réaction violente de la population déjà sur le qui-vive ? Des barricades avaient été dressées sur l'unique chemin qui menait alors au couvent. Tous les passages étaient contrôlés par des volontaires qui se relayaient jour et nuit. La milice fasciste locale prêta volontiers son concours à ces opérations de surveillance. Le religieux suggéra de faire franchir les portes du couvent par une anodine charrette transportant deux tonneaux : l'un contiendrait du vin, l'autre Padre Pio ! A Foggia le pauvre moine stigmatisé prendrait un moyen de locomotion plus confortable. Le supérieur du couvent refusa ce stratagème indigne et grotesque.

A Rome on s'impatiait. Cette pression de la population devenait insupportable. Le ministre général de l'ordre intervint personnellement auprès du général De Bono, directeur de la sécurité publique au ministère de l'Intérieur, pour qu'une solution soit trouvée. Un agent des services de sécurité fut envoyé sur les lieux pour étudier la situation. Ce fonctionnaire du ministère fut vite repéré et faillit être lynché par la foule. De retour à Rome, il fit valoir au général De Bono que le départ de Padre Pio ne pourrait se faire que par un déploiement de forces et non sans qu'il y ait effusion de sang. On en informa le ministre général de l'ordre. Le 2 septembre, celui-ci se résignait en conséquence à suspendre *donec aliter* l'ordre de transfert, c'est-à-dire, « jusqu'à ce qu'il en soit autrement ». Expression vague et imprécise qui éloignait la menace mais ne l'effaçait pas. On peut penser également qu'outre des considérations d'ordre public, des interventions privées ont pu contribuer au report de cette mesure qui, du reste, n'aurait en rien réglé le problème. Parmi ces interventions, il faut compter comme possibles celle du cardinal Gaspard ou celle du cardinal Silj. Tous deux avaient témoigné, dans un passé récent, leur estime à Padre Pio.

L'année put se terminer dans une relative sérénité et le 31 décembre un *Te Deum* fut chanté au couvent pour remercier le Seigneur de sa « protection manifeste » dans les moments

d'angoisse et de peine qu'avait connus le couvent. L'année 1924 se passa dans une certaine paix et fut marquée par l'édification de la première œuvre de Padre Pio. Les avertissements et les mises en garde ne manquèrent pas non plus. Le 6 avril, c'était le procureur général des capucins qui envoyait à tous les couvents une circulaire interdisant de révéler quoi que ce soit au sujet de Padre Pio, de distribuer des images et d'engager les fidèles à se rendre en pèlerinage à San Giovanni Rotondo. Il faut, écrivait encore le père Melchior da Banisa dans cette note confidentielle, « nous comporter comme si nous n'avions jamais entendu parler du Padre Pio. Ces dispositions ne doivent pas être lues au réfectoire mais communiquées prudemment à chaque religieux ».

Comme en prolongement de cette circulaire, le père Celestino da Desio, de la curie généralice, arriva au couvent. Officiellement, il venait passer la semaine sainte au couvent, du 14 au 20 avril, pour y trouver un climat de paix et de prière. Personne ne fut dupe de cet hôte inattendu. Il avait déjà enquêté deux ans auparavant sur l'affaire des moines qui se seraient disputés jusqu'au sang les offrandes des fidèles. N'était-il pas à nouveau en mission commandée ? Pourquoi ne pas l'avouer franchement ? Finalement, le jour de Pâques, le père Celestino reçut un ordre officiel du ministre général. Sur requête du Saint-Office il avait ordre d'enquêter « sur toutes choses concernant la communauté ».

Le père Celestino interrogea tous les moines du couvent, y compris le supérieur, sur leur étonnant confrère, sa façon de célébrer la messe, le montant des offrandes reçues, les hôtes du couvent, le nombre et le comportement des pèlerins. Fut-il touché par la vie spirituelle intense qu'il avait vue se manifester dans l'église du couvent pendant la semaine sainte ?

Un religieux avait été appelé en renfort pour le temps du carême et le Triduum pascal. Il s'agissait du père Raffaele da Sant'Elia a Pianisi. Ordonné le 22 février, il arriva au couvent le 24. Il devait y rester jusqu'au 1^{er} mai puis recevoir une autre affectation. Mais le père Raffaele se trouva si bien au couvent Santa Maria délie Grazie, il subit lui aussi si fortement l'ascendant du Padre Pio (auprès duquel il avait rempli les fonctions de diacre pendant les offices de la semaine sainte) qu'il choisit de rester dans le pauvre couvent du

Gargano. En 1928, il deviendra supérieur du couvent et sera toute sa vie un des amis les plus sûrs de Padre Pio et aussi son dernier confesseur.

La semaine sainte avait été fervente : plus de mille personnes s'étaient confessées. Le jour de Pâques sept cents fidèles avaient communie. Le jeudi saint, Padre Pio avait confessé les seuls hommes, de 5 heures du matin à 1 heure de l'après-midi sans interruption. C'était là les fruits spirituels les plus visibles d'une vie religieuse placée sous le signe de l'extraordinaire. Le rapport rédigé par le père Celestino après son séjour-inspection au couvent ne devait guère mettre ces résultats en valeur, ou alors de manière guère convaincante, puisque le 24 juillet suivant, le Saint-Office intervenait à nouveau en promulguant cette fois un *monitum*, c'est-à-dire un avertissement solennel. Après avoir rappelé sa déclaration du 31 mai 1923, le Saint-Office ajoutait : « Ayant maintenant réuni d'autres informations, de sources nombreuses et sûres, la même suprême et sacrée congrégation estime de son devoir d'exhorter à nouveau les fidèles, avec des paroles encore plus graves, de s'abstenir de tout rapport, même épistolaire, avec le père susdit, même par dévotion envers lui. »

Ces déclarations répétées du Saint-Office, les réserves qu'officiellement les autorités de l'ordre capucin elles-mêmes émettaient, ne pouvaient que troubler les fidèles et les autorités ecclésiastiques qui ne connaissaient pas Padre Pio. Ils étaient en droit d'estimer que ces mises en garde répétées étaient fondées. Le jour même où paraissait le *monitum* du Saint-Office, Mgr Elia Dalla Costa, évêque de Padoue, publiait dans son *Bulletin diocésain* une vigoureuse exhortation à ses fidèles. Us devaient, écrivait-il, « être sur leurs gardes », ne plus avoir de contact avec Padre Pio et se méfier des « séductions et hallucinations de ce genre qui peuvent avoir pour conséquence grave de faire du chrétien un vrai rebelle ».

Mgr Dalla Costa n'avait jamais rencontré personnellement Padre Pio. Il se fiait aux déclarations romaines pour porter un jugement sur le stigmatisé du Gargano et mettre en garde les fidèles. Comment lui donner tort ? Souvent le catholique préfère avoir tort avec Rome plutôt que de lui désobéir.

La première œuvre de Padre Pio

Les déclarations et avertissement de l'année 1924 ne bouleversèrent en rien la vie du couvent. Ce n'était somme toute que le rappel d'une suspicion de plus en plus généralisée et l'indication que la suspension de transfert ne signifiait pas pour autant que les autorités ecclésiastiques étaient revenues sur leur jugement. Padre Pio, lui, savait bien qu'il n'avait pas choisi les grâces et les charismes que Dieu lui avait accordés. La stigmatisation n'était point pour lui, pour son orgueil, mais comme témoignage vivant, à la face du monde, des souffrances du Crucifié. Les dons de bilocation, de guérison et d'introspection des âmes n'étaient point pour lui, pour son orgueil, mais pour venir en aide aux pécheurs, les convertir, les amener à Dieu.

Son nom était répété et invoqué par mille bouches, tous voulaient le voir, le toucher, se recommander à ses prières et se confesser à lui. Cette gloire toute humaine ne lui avait pourtant pas tourné la tête et par la suite, bien souvent, il aimera raconter cet épisode savoureux des années 20 qui ramenait sa gloire à des proportions bien modestes. « Il était au chœur et priait, raconte le père Costantino. Bien des gens se trouvaient sur l'esplanade de l'église, mais une voix dominait les autres. Cette voix répétait jusqu'à embêter :

— Padre Pio pour deux sous ! Padre Pio pour deux sous !

« C'était un cri qui distrayait Padre Pio et qui le faisait rire. Cela ne cessant pas, Padre Pio se mit à la fenêtre du chœur pour voir qui criait ainsi. C'était un pauvre homme qui vendait des cartes postales représentant Padre Pio.

« En le voyant, concluait Padre Pio, je me dis : qui sait quel grand personnage le père gardien pense avoir en Padre Pio !... Tandis que le voilà : Padre Pio vaut deux sous 1' »

Padre Pio avait cet humour qu'ont parfois les saints, tel saint Philippe Néri, qui est une vraie marque d'humilité. En même temps, jamais il ne considéra avec hauteur ou ne tourna en dérision les demandes les plus humbles ou les plus simplistes

1. P. Costantino Capobianco, *Paroles et anecdotes de Padre Pio*, Téqui, 1986, pp. 103-104.

qu'on pouvait lui faire. A la pauvre vieille qui voulait à toute force toucher Jésus pensant que cela suffirait à la guérir, le Seigneur n'avait-il pas répondu : « Ta foi te sauvera » ?

Son attention extrême aux demandes et aux besoins des plus pauvres lui fit concevoir et réaliser ce qui reste aujourd'hui comme sa grande œuvre terrestre : la Casa Sollievo della Sofferenza. C'est un des hôpitaux les plus modernes d'Italie. Le projet en remonte à ces années 20 qui furent aussi celles de la première persécution dont il fut victime. N'est-il pas dans l'ordre de l'amour que le bien réponde au mal ?

Depuis plusieurs années, Padre Pio songeait à créer un hôpital à San Giovanni Rotondo. Le bourg en était dépourvu, le plus proche était dans la plaine, à Foggia. Les gens du pays ne se résolvaient à parcourir la quarantaine de kilomètres qu'en cas d'extrême urgence. Pourtant la situation sanitaire de San Giovanni Rotondo n'était guère brillante. La variole, la tuberculose, la septicémie n'étaient pas rares. En outre, après la guerre, on avait vu le retour au pays de nombreux blessés dont la guérison était parfois lente faute de soins réguliers. Parmi ses pèlerins, Padre Pio pouvait en voir d'autres, infirmes, mal guéris, aux séquelles indélébiles. Construire un hôpital dans cette bourgade perdue des Pouilles permettrait à la fois de servir les plus pauvres, comme le demande l'Évangile, et d'utiliser à une fin charitable les offrandes des fidèles qui se multipliaient.

Padre Pio sollicita d'abord, dès octobre 1921, son compatriote, don Giuseppe Orlando, qui avait quelque fortune. C'est lui qui a fourni, semble-t-il, la somme nécessaire au lancement du projet. Padre Pio entretint aussi de l'affaire Francesco Morcaldi, le maire et celui qui avait été son premier médecin traitant : le Dr Merla. Bâtir un hôpital, aussi modeste soit-il, demandait des fonds énormes. Il semblait plus raisonnable d'acquérir des locaux existants, quitte à les transformer, puis de les équiper. C'est à quoi s'employèrent Morcaldi et Merla pendant les premiers mois de 1922. Finalement, un ancien couvent de Clarisses, en plein cœur du bourg, fut acheté. Les premiers travaux purent commencer. La générosité de don Orlando et les multiples petites offrandes des fidèles permirent d'aménager les vieux bâtiments et

d'acheter le matériel nécessaire. En janvier 1925, cet hôpital d'un nouveau genre ouvrait ses portes, le premier jamais construit sur le mont Gargano. Il s'appelait l'hôpital Saint-François, pour indiquer l'inspiration qui lui avait donné le jour. Francesco Morcaldi et son ami le Dr Leandro Giuva en étaient les administrateurs. Le Dr Merla était directeur de l'établissement et le Dr Bucci, médecin-chef et chirurgien des Hôpitaux-Réunis de Foggia, venait, deux fois par semaine, effectuer les opérations délicates. Faut-il préciser que toutes ces personnes œuvraient pour le petit hôpital de façon bénévole ?

Deux petits dortoirs, deux chambres individuelles et une salle de soins avaient été aménagés. Les quelque vingt lits que comptait l'établissement furent rapidement occupés, d'autant plus vite que les soins, pour les plus pauvres, étaient entièrement gratuits. Cela répondait à la double inspiration qui avait été celle de Padre Pio en fondant cette première œuvre : soulager le plus possible la souffrance physique de tous, y compris les plus pauvres, par la médecine la plus moderne, mais aussi soulager la souffrance physique par l'offrande, offrande de soi, offrande de ses biens, offrande spirituelle. Les riches payaient pour les pauvres, les fidèles bien portants de Padre Pio payaient par leur offrande pour les plus démunis, les pauvres payaient leur séjour à l'hôpital par l'offrande de leurs douleurs physiques au Seigneur, les médecins et infirmiers donnaient de leur temps et de leur savoir-faire gratuitement, en sacrifice. Beau circuit de la charité chrétienne ! Chacun était concerné, à sa manière, par sa présence, par son travail ou par ses dons, chacun participait à sa mesure et à sa place, à l'œuvre commune de charité. Ce furent des centaines de personnes qui furent soignées dans ce petit hôpital Saint-François grâce au travail des uns, aux prières et aux dons des autres.

Mais une mauvaise gestion, due sans doute au bénévolat des médecins et responsables, et le découragement de certaines bonnes volontés firent que l'hôpital rencontra de plus en plus de difficultés. Quand, en 1938, un violent tremblement de terre fit s'effondrer l'étage supérieur du bâtiment et détruisit le matériel chirurgical encore sur place, l'hôpital avait dû fermer ses portes depuis quelque temps déjà. Cette catastrophe

fut en quelque sorte le signe que l'œuvre était à recommencer de fond en comble. La guerre, Tannée suivante, fit reporter à plus tard la reconstruction.

Si Padre Pio fut toujours si attentif à soulager la souffrance d'autrui, c'est que lui-même savait, mieux que quiconque, ce qu'étaient la douleur et une santé fragile. Nous avons vu quels terribles maux physiques accompagnèrent ses tourments spirituels des premières années de vie religieuse. Si, pendant les années 20, ses souffrances nous apparaissent comme moins présentes, c'est peut-être que sa mission spirituelle a changé. D'imitation et de configuration jusque quand la chair, au Christ crucifié elle est devenue — maintenant que tout est accompli — témoignage et message au monde : convertir les âmes par la messe et la confession et aussi par le don de soi : écouter, donner une parole de réconfort, soulager par une prédiction, une guérison. Mais la souffrance physique de Padre Pio peut également nous apparaître comme moins présente toute simplement parce qu'une des principales sources de renseignements sur sa vie quotidienne nous fait défaut. En effet, il ne lui est plus permis d'écrire à ses directeurs spirituels et il n'a plus que ses confrères du couvent à qui se confier.

Un épisode de cette année 1925 met particulièrement en valeur la capacité de Padre Pio à souffrir en silence. Dans la soirée du 27 septembre, le Dr Festa arriva au couvent. Il ne venait point, comme les autres fois, pour un examen médical des stigmates (cela lui était désormais interdit par le Saint-Office comme à quiconque) ; il venait simplement se reposer quelques jours à San Giovanni Rotondo après une longue maladie. Padre Pio profita de cette visite inattendue pour se faire examiner. Il souffrait depuis plusieurs années d'une hernie dans l'aîne, à tel point qu'il en avait parfois la nausée. Festa constata que la hernie avait occasionné une péritonite adhésive et conseilla une intervention chirurgicale rapide.

Padre Pio et ses supérieurs estimèrent qu'elle pourrait très bien se faire au couvent, des mains du Dr Festa lui-même ! Celui-ci fit donc chercher sa trousse chirurgicale à Rome. Le 5 octobre, en fin de matinée, après avoir célébré l'office des morts pour les confrères décédés et entendu de nombreuses confessions, Padre Pio se présenta à Festa pour être opéré.

La salle de communauté, récemment aménagée, fit office de salle d'opération. Le Dr Festa se fit assister du Dr Merla. Le père Fortunato da Serracapriola faisait fonction d'infirmier et le fidèle Brunatto gardait l'entrée de la salle de façon que personne ne vînt troubler l'intervention. Padre Pio avait refusé à toutes forces d'être endormi, il craignait qu'on en profitât pour examiner ses stigmates malgré l'interdiction du Saint-Office. Il avait seulement accepté quelques gorgées de bénédictine pour se donner du courage. L'opération dura près de deux heures. Padre Pio priait et gémissait. Il s'évanouit plusieurs fois aussi et lorsqu'on procéda à la résection du sac herniaire et à l'ablation des adhérences il murmura, tandis que des larmes lui coulaient sur les joues : « Jésus pardonne-moi si je ne souffre pas comme je le voudrais. » Ramené dans sa cellule, il tomba en syncope. Le Dr Festa en profita pour procéder à un nouvel examen des stigmates. Aucun changement n'était intervenu depuis son dernier examen en 1920. Il remarqua seulement que la plaie du côté, sur le thorax gauche, n'était plus recouverte cette fois-là d'une escarre comme précédemment ; la lésion apparaissait désormais « fraîche et rouge, en forme de croix, avec de courtes radiations lumineuses qui s'échappaient de ces contours ».

Cette lumière qui s'échappe des plaies lumineuses est observée pour la première fois à cette occasion. Le phénomène sera noté par la suite par de rares témoins privilégiés. Le professeur Pierre Pascal nous a raconté comment, en conversation avec Padre Pio dans sa cellule (dans les années 60), seuls les stigmates des mains luisaient dans la pénombre. Ces effluves lumineux qui enveloppaient les stigmates ne sont-ils pas à rapprocher de la lumière non naturelle qui accompagne, chez d'autres mystiques, les extases ? A propos de celle-ci, le classique Tanqueray écrit qu'il s'agit d'« une sorte d'anticipation de la clarté qui illuminera les corps glorieux », les corps ressuscités. Ne peut-on en dire autant des stigmates lumineux ? N'est-ce point cette même lumière divine dont Moïse resplendissait en descendant du mont Sinaï ? N'est-ce point la lumière de la Transfiguration même où Jésus apparaît à ses disciples comme en gloire déjà ?

Les défenseurs de Padre Pio

Cette vie intérieure prodigieuse de Padre Pio, sa vie de prières et de grâces, restait largement inconnue de ses supérieurs et, *a fortiori*, des autorités romaines. Ce n'est qu'après sa mort que fut connu le « programme de vie » qui était sien en ces années 20 et qu'il a sans doute suivi jusqu'à sa mort. C'est par un billet manuscrit qu'il nous est connu :

« Au nom de N.S. J.-C. *Amen*.

« Dévotions particulières quotidiennes.

« Pas moins de 4 heures de méditation, et celles-ci d'ordinaire sur la vie de Notre Seigneur : naissance, passion et mort.

« Neuvaines : à la Madone de Pompéi, à S. Joseph, à S. Michel Archange, à S. Antoine, au père S. François, au très sacré Cœur de Jésus, à S. Rita, à S. Thérèse de Jésus. Chaque jour pas moins de cinq rosaires en entier'. »

Quel programme ! Les grâces n'étaient point tombées par hasard sur Padre Pio. Elles étaient la réponse de Dieu à une vie qui lui était tout entière consacrée. On ne peut certes reprocher aux autorités ecclésiastiques leur prudence et leur lenteur à reconnaître la surnaturalité de certains phénomènes. Dans le cas de Padre Pio, il semble néanmoins que cette prudence ait été excessive puisque les mesures qu'elle a inspirées ont scandalisé les fidèles et tourmenté inutilement l'intéressé lui-même. Celui-ci n'avait pas besoin d'être rappelé à Phumilité. Jamais il ne s'est enorgueilli des grâces reçues. Pourtant, les supérieurs de l'ordre multiplieront les restrictions à son œuvre de témoignage et les contrôles des activités du couvent. Padre Pio était plus que jamais traité en suspect.

Le 22 avril 1925, il recevait une lettre « très confidentielle » du père Bernardino d'Alpicella, commissaire de la province monastique de Foggia ; lettre qu'il n'avait l'autorisation de montrer qu'au supérieur du couvent et à son confesseur, le père Agostino. Les restrictions concernaient cette fois son ministère sacerdotal : on l'enjoignait de « ne confesser de préférence que les hommes », de ne jamais s'attarder à l'église pour parler avec quiconque, même pour des motifs spirituels,

1. Texte publié en appendice à *YEpistolario*, t. IV, p. 915.

sinon pour la messe et la confession. La lettre se terminait par une menace : « Si de telles mesures ne sont pas prises spontanément par nous, on les verra tôt ou tard imposées par Rome, et on peut prévoir que cette fois Rome sera très sévère ! »

A la même époque pourtant commencèrent à se lever, ici et là, de vrais défenseurs de Padre Pio. Ce fut d'abord, dans l'ordre capucin même, la réumon de Fossombrone où pour la première fois, même si ce fut de manière non officielle, des autorités de l'ordre décidèrent de prendre la défense de leur confrère suspecté et injustement sanctionné. A Fossombrone est enterré le bienheureux Benedetto Passionei, capucin. A l'occasion du troisième centenaire de sa mort, le 30 avril 1625, de grandes festivités avaient été organisées dans cette modeste localité du Picenum. Tous les évêques capucins d'Italie avaient été invités. A table, après le repas, la conversation vint sur Padre Pio et les différentes mesures prises contre lui par le Saint-Office. Mgr Longhin, évêque de Trévise, évoqua devant ses confrères les propos de l'évêque de Manfredonia tels qu'il les avait entendus à la réunion de la congrégation du Consistoire : « Imaginez-vous que Padre Pio a été surpris dans sa cellule en train de se mettre des parfums et des crèmes ; de cela vous pouvez conclure si cette affaire est peu sérieuse... »

L'accusation, qui était inconnue de la plupart des évêques capucins présents, suscita leur indignation. On décida qu'il fallait défendre l'honneur de Padre Pio et le laver définitivement de toutes ces accusations calomnieuses. Mgr Cuccarollo, évêque de Bovino, dans la province de Foggia, fut chargé de mener une enquête discrète dans le diocèse voisin de Manfredonia sur les agissements de cet évêque si prompt à calomnier.

Cette rencontre de Fossombrone intervenait peu de temps avant que le fidèle Brunatto n'entrât en scène pour mener lui aussi une vigoureuse contre-offensive. Dans la ligue des défenseurs de Padre Pio, ce furent des laïcs qui menèrent le bon combat, soutenus, encouragés, documentés parfois par des clercs appelés à davantage de réserve. En juin 1925, c'était le maire de San Giovanni Rotondo, Morcaldi, qui envoyait une supplique au cardinal Sbarretti, préfet de la

congrégation du Concile, pour lui demander une enquête sur la conduite scandaleuse d'une partie des chanoines de San Giovanni Rotondo et de l'évêque de Manfredonia, ceux-là mêmes qui furent les premiers accusateurs de Padre Pio : « Nous demandons seulement la justice, concluait Morcaldi. Veuillez, Votre Éminence, ordonner une enquête pour contrôler si ce que nous disons est la vérité. »

Brunatto, lui, alla plus loin. A San Giovanni Rotondo et à Manfredonia, avec l'aide discrète de l'évêque de Bovino, il rassembla un volumineux dossier de documents et de témoignages contre les chanoines accusateurs et leur évêque. Il apportait des preuves de concubinage, de simonie et de calomnie à rencontre des chanoines Miscio, Palladino, De Nittis, de Parchiprêtre Prencipe et de Mgr Gagliardi. Un autre dossier, en faveur de Padre Pio, avait été constitué.

Munis de ces documents en plusieurs exemplaires, Brunatto partit pour Rome. Grâce à quelques appuis, notamment celui de don Orione (aujourd'hui béatifié), il peut rencontrer dans les derniers jours de juin chacun des cardinaux du Saint-Office et leur remettre personnellement un exemplaire de ses deux dossiers. Il visita ainsi, tour à tour, les cardinaux Merry Del Val, secrétaire du Saint-Office, Gasparri, secrétaire d'État, Pompilj, vicaire de Sa Sainteté, Sbarretti, préfet de la congrégation du Concile, De Lai, préfet de la congrégation du Consistoire, Lega, préfet de la congrégation des Sacrements, Van Rossum, préfet de la congrégation *De Propaganda Fide*, Silj, préfet du tribunal de la Signature.

La documentation abondante rassemblée par Brunatto et Mgr Cuccarollo appelait au moins une enquête c'est-à-dire, canoniquement, une visite apostolique qui interroge témoins, accusés et accusateurs et rassemble tous les éléments susceptibles de fonder un jugement ferme et définitif sur l'affaire. Néanmoins l'ordre tarda à venir. Brunatto a expliqué pourquoi :

« Trop d'organismes avaient leur mot à dire là-dessus. S'y opposait le personnage le plus compromis : Mgr Gagliardi, ordinaire de Manfredonia. C'était une difficulté de taille car il faisait jouer ses pouvoirs législatif et judiciaire d'évêque.

Celui-ci avait, d'ailleurs, l'appui inconditionnel et intéressé du cardinal De Lai, préfet de la Consistoriale, dont la

compétence s'étend à tous les actes des évêques. Le cardinal Sbarretti, préfet de la congrégation du Concile, était indécis : il n'aurait pas voulu dessaisir sa congrégation de la compétence propre à juger le conflit de San Giovanni Rotondo entre les autorités civiles et le clergé séculier. Le cardinal préfet de la congrégation des Religieux s'y opposait. Son intervention avait été sollicitée par l'ordre des capucins qui entendait nùriimiser la question de Padre Pio, trop difficile à résoudre à cause de sa complexité.

Un dernier obstacle, et non le moindre, était l'attitude qu'avait prise, dans ses communiqués de 1923 et 1924, la suprême congrégation du Saint-Office, qui était dirigée par le cardinal Merry Del Val, ancien secrétaire d'État et l'une des personnalités les plus marquantes de l'Église. Allait-il courir le risque d'être désavoué par une visite apostolique ?

On voit donc à quel point, à propos d'une affaire complexe de l'Église, les compétences sont nombreuses et enchevêtrées. En plus de la compétence de l'évêque, quatre congrégations étaient entrées en jeu, avec leurs propres pouvoirs, législatifs et judiciaires, égales entre elles et présidées par des dignitaires du même rang : des cardinaux '. »

La décision de visite apostolique ne fut prise qu'un an et demi plus tard. Pendant ce temps, les accusés commencèrent à réagir et à se protéger. Maria Di Maggio, une des pénitentes de Padre Pio, avait été la maîtresse de l'archiprêtre Prencipe. Elle avait rompu avec celui-ci sur les injonctions répétées de son confesseur. Pour le dossier d'accusation de Brunatto, elle avait signé une déclaration écrite sur les faits. Prencipe l'avait appris et la menaçait maintenant ouvertement.

Autre accusé, le chanoine Miscio. Il se vanta auprès des familiers de Padre Pio d'avoir écrit un livre sur le moine stigmatisé qui ferait scandale, disait-il, à sa publication. Pour retirer le manuscrit d'auprès un éditeur milanais qui s'apprêtait à le publier, il demandait une forte somme d'argent. Par faiblesse, Michèle Forgione, un des frères de Padre Pio, vendit une de ses terres et remit l'argent au maître chanteur. Padre Pio, bien sûr, ne sut rien de ce chantage. L'affaire prenait cette fois une dimension véritablement criminelle.

Mais le chanoine fut dénoncé et arrêté en novembre 1925. Le 2 décembre 1926, le tribunal de Foggia le condamnait à trois mois de prison, mille liras d'amende et une lire symbolique de dommages et intérêts. Le chanoine fit néanmoins appel de cette sentence qui le reconnaissait coupable d'extorsion de fonds. En novembre 1929 la cour d'appel de Bari aggrava la peine à vingt-six mois de prison. En avril 1932 enfin, la Cour de cassation confirmait le jugement de la cour d'appel et le ministre de la Justice refusait une demande en grâce. La justice civile avait été prompte et ferme. Padre Pio pourtant eut pitié de ce prêtre dévoyé qui avait été de ses accusateurs. En juillet de la même année, il implora la grâce de Miscio en écrivant directement au ministre de la Justice et il écrivit aussi au roi Victor-Emmanuel III pour que le gracié puisse retrouver un poste d'instituteur.

L'affaire Miscio, dans ses premiers développements, eut pour effet immédiat de conduire Brunatto à employer des moyens plus radicaux encore pour qu'éclate la vérité et triomphe la justice. Puisque les dossiers remis aux différents cardinaux semblaient n'avoir aucune suite, puisque la visite apostolique demandée pour mettre fin aux calomnies et lever les sanctions n'était toujours pas annoncée, il décida de dévoiler toute l'affaire sur la place publique par un livre. Le 21 avril 1926, sous le pseudonyme de Giuseppe De Rossi, Brunatto publiait aux éditions Berlutti, à Rome, un ouvrage sobrement intitulé : *Padre Pio da Pietrelcina*. Il ne s'agissait pas tant d'un portrait spirituel du stigmatisé du Gargano ou d'un récit de sa vie que d'une dénonciation très documentée des agissements de Mgr Gagliardi, des chanoines de San Giovanni Rotondo et du père Gemelli.

Aussitôt le Vatican fit acheter tous les volumes qu'il put trouver et dès le 23 avril, le Saint-Office publiait un communiqué contre le livre. Aucun reproche n'était fait en matière de foi ou de morale, néanmoins au terme des articles 1398 et 1399 du code de droit canon qui stipulaient qu'aucune publication traitant de miracles ou de faits extraordinaires ne pouvait paraître sans l'autorisation des autorités ecclésiastiques, le livre était « interdit », c'est-à-dire, précisait le communiqué, qu'il ne pouvait être « ni imprimé, ni lu, ni possédé, ni vendu, ni traduit en une autre langue, ni

communiqué de quelque manière que ce soit ». Trois mois plus tard, un autre communiqué du Saint-Office condamnait dans les mêmes termes un second ouvrage sur Padre Pio que l'éditeur Berlutti s'était empressé de publier après la première interdiction. Il s'agissait, cette fois, d'un ouvrage écrit par un journaliste du *Messaggero*, Giuseppe Cavaciocchi.

Même frappés d'interdit par le Saint-Office ces deux ouvrages des premiers mois de l'année 1926 avaient fait quelque bruit. Les journaux s'étaient emparés de l'affaire et évoquaient ouvertement maintenant les chanoines scandaleux de San Giovanni Rotondo et les turpitudes de l'évêque de Manfredonia, tous, qui plus est, accusateurs d'un moine capucin injustement condamné. Mgr Gagliardi s'inquiéta de cette campagne de presse où il était pris à partie nommément. Chaque jour, il attendait fébrilement les journaux pour savoir quelle révélation nouvelle allait être faite sur son compte. C'est qu'à Manfredonia, à San Giovanni Rotondo et dans tout le diocèse, les langues commençaient à se délier ! Mgr Gagliardi sollicita finalement l'intervention du préfet de Foggia contre le couvent de San Giovanni. Il souhaitait que des mesures d'ordre public soient prises « afin d'en terminer administrativement avec ce tapage indigne, pire même, honteux et sacrilège, irréligieux et immoral qui dure depuis huit ans ». Les huit années évoquées par l'archevêque de Manfredonia étaient celles écoulées depuis la stigmatisation du pauvre Padre Pio...

Les fidèles du moine stigmatisé espéraient bien, eux, que justice allait pouvoir enfin être rendue à leur *santo*. Maintenant que la conduite scandaleuse d'une partie du clergé séculier local était connue de tout le pays et de toutes les autorités, l'innocence et la vie exemplaire de Padre Pio devaient lui valoir la levée de condamnations injustes. Une foule importante se rassembla cette année-là pour la fête onomastique du Padre, le 5 mai. La fanfare du bourg vint exécuter quelques partitions sur la place du couvent. Deux chanoines du pays, don Salvatore Novelli et don Giantommaso Morcaldi, avaient tenu à manifester leur estime à Padre Pio et à se désolidariser de leurs confrères scandaleux. Ils vinrent en cortège avec leurs ouailles devant le couvent. Mgr Gagliardi, informé de la chose, leur ôta sur-le-champ le pouvoir de confesser !

C'était bien une lutte entre deux partis qui sévissait maintenant au grand jour : entre la vérité et Terreur, entre le bien et le mal, entre les dons et grâces de Dieu et les faiblesses et péchés des hommes. C'est à cette époque-là qu'il faut sans doute placer une extraordinaire bilocation par laquelle Padre Pio se fit défenseur de sa propre cause. Elle est rapportée dans une déposition écrite faite le 26 octobre 1966 par le père Pio Dellepiane, de Tordre des minimes de Saint-François-de-Paule. Il tenait le fait de la comtesse Silj, belle-sœur du cardinal Silj.

La commission du Saint-Office s'était réunie en présence du pape Pie XI. Le cardinal Silj était présent. Le cas de Padre Pio fut une nouvelle fois évoqué. Pour en finir une fois pour toutes avec lui, certains cardinaux et le pape lui-même étaient partisans d'une sanction grave : la *suspens a divinis*, ce qui aurait eu pour effet une interdiction de célébrer la messe en public, de confesser les fidèles et de dispenser les autres sacrements. Alors, rapporte le père Pio Dellepiane, « on vit entrer un frère capucin avec les mains croisées dans les manches de sa robe et qui semblait avoir un pas claudicant, mais décidé. Le frère alla directement devant le pape et sans qu'aucune des personnes présentes n'ait pu l'arrêter ou l'interroger, il s'agenouilla aux pieds du Saint-Père, lui baisa les pieds et le supplia en ces termes : « Sainteté, pour le bien de l'Église, ne permettez pas cela. » Il demanda à être béni, baisa de nouveau les pieds du Saint-Père, se releva avec assurance et se dirigea vers la sortie¹. » Revenus de leur stupeur, les cardinaux présents s'inquiétèrent de ce qui venait de se passer. Certains sortirent de la salle pour questionner les gardes. Ceux-ci affirmèrent qu'ils n'avaient vu entrer ni sortir personne. On évoqua alors la possibilité d'un nouveau « prodige » de Padre Pio. Le pape leva aussitôt la séance et ordonna à chacun de ne pas divulguer l'incident. Il demanda en outre au cardinal Silj de se rendre immédiatement à San Giovanni Rotondo pour savoir si Padre Pio avait quitté récemment son couvent. Sur place les supérieurs et les confrères du Padre assurèrent au cardinal que depuis les

1. Photographie du témoignage manuscrit in Giuseppe Pagnossin, *op. c/V.*, t. I, pp. 264-268.

premières décisions du Saint-Office, quatre années auparavant, il n'était jamais sorti du couvent...

Cette bilocation étonnante, après l'affaire Miscio et la publication de deux livres, incita-t-elle les autorités ecclésiastiques à ordonner enfin la visite apostolique réclamée par les défenseurs du Padre ? C'est possible. Le 1^{er} janvier 1927, le cardinal Sbarretti, préfet de la congrégation du Concile chargée de la discipline ecclésiastique, ordonnait à Mgr Bevilacqua, du Vicariat de Rome, d'enquêter sur « les chanoines scandaleux » de San Giovanni Rotondo.

Des visites apostoliques en partie réparatrices

Mgr Bevilacqua, visiteur apostolique, se fit accompagner d'Emmanuele Brunatto en tant que coadjuteur laïc. Fait doublement rarissime : un des accusateurs des chanoines, et qui plus est un laïc, était officiellement chargé de l'enquête. Le père Alfredo Quattrino, actuaire auprès du Saint-Siège, était chargé d'enregistrer les actes d'accusation, les dépositions et les procès-verbaux d'interrogatoire. Quand Mgr Gagliardi apprit l'objet de cette visite et ceux qui étaient chargés de la diriger, il essaya de s'y opposer. Il écrivit au cardinal Sbarretti pour dénoncer la conduite passée de Brunatto. N'avait-il pas été condamné jadis pour escroquerie et n'avait-il pas mené une vie dissipée avant de s'établir à San Giovanni Rotondo ? On peut penser que le cardinal n'ignorait rien de la vie passée du bouillant défenseur de Padre Pio, mais Brunatto s'était converti et repenti : l'Église n'avait à connaître que cet homme nouveau.

La visite se déroula du 26 mars au 5 avril. Elle ne concernait canoniquement que le chapitre des chanoines, non le couvent capucin et Padre Pio lui-même. Quand Mgr Bevilacqua présenta officiellement l'objet de sa mission aux diverses autorités civiles, il ne reçut qu'encouragements et approbation. Le général Ugo Franco, préfet de Foggia, l'encouragea avec franchise :

— Il faut donner un bon coup de balai dans ce chapitre de San Giovanni Rotondo, dit-il.

L'archiprêtre Prencipe et les chanoines De Nittis, Palla-

dino, Miscio furent interrogés. Le maire, Morcaldi, les anciens élus, Giuliani et Merla, et le juge, Antonacci, furent entendus et apportèrent des témoignages accablants. Aux yeux de la population tout entière, la turpitude de certains chanoines et de l'archevêque (mais lui n'était pas encore officiellement objet de la visite) apparaissait d'autant plus grave que les moines du couvent et Padre Pio offraient le spectacle d'une vie religieuse exemplaire.

L'archiprêtre et les chanoines accusés tentèrent de se disculper en s'adressant directement au cardinal Sbarretti. Le 7 juin, ils lui écrivaient une longue lettre de sept pages, visiblement inspirée par Mgr Gagliardi, dans laquelle ils se déclaraient innocents de tout ce dont on les accusait. « Sur notre conscience ne pèse nulle faute », osaient-ils écrire. Padre Pio était le seul responsable de l'agitation actuelle et avec lui les autres moines du couvent qui « travaillent à quatre bras pour répandre et accréditer sa fumeuse réputation de sainteté (...) ils propagent le récit de miracles, visiblement inventés, dans le but d'attirer la foule et de faire de l'argent... »

La lettre ne servit point les accusés et ne modifia en rien la rigueur et l'étendue de l'enquête. Brunatto recherchait tous les documents nécessaires à l'instruction et préparait les questions que le visiteur posait aux accusés ou aux témoins. On peut penser si le fidèle disciple se donna à cette tâche avec zèle ! Une seconde série d'interrogatoires eut lieu, à Naples cette fois, du 29 septembre au 9 octobre. Il s'agissait de mettre au point une conclusion générale à présenter aux autorités vaticanes. Les premières sanctions furent prises. Palladino, qui avait été déclaré *suspens a divinis* pour un mois fin juin, fut définitivement éloigné de San Giovanni Rotondo. Miscio, lui, avait été condamné par la justice civile en décembre 1926 ; l'Église n'ajouta pas à sa peine. Il se rétracta d'ailleurs de ses accusations contre Padre Pio dans un document signé le 27 mai 1929. Quant à l'archiprêtre Prencipe, supérieur direct du chapitre et donc responsable des errements et de l'inconduite des chanoines, il présenta opportunément un certificat médical du professeur Colucci, spécialiste des maladies nerveuses à l'université de Naples, qui le déclarait atteint d'hypocondrie et d'asthénie psychique.

On le tint quitte après repentance. Lui aussi, quelques années plus tard, présentera ses excuses à Padre Pio pour le mal commis à cette époque.

L'ordre et la paix étaient donc à peu près revenus parmi le clergé local de San Giovanni Rotondo. Les choses ne pouvaient pourtant pas en rester là. Le nom de l'archevêque Gagliardi était revenu souvent dans l'enquête, mais il n'était pas dans les pouvoirs du visiteur apostolique de s'occuper du cas du pasteur du diocèse. Il fallut une seconde visite apostolique pour en finir avec l'évêque scandaleux, vraie figure du démon sur la route de Padre Pio.

Les accusations contre Gagliardi, archevêque de Manfredonia depuis 1897, étaient anciennes et nombreuses. La visite apostolique à San Giovanni Rotondo fit espérer que justice allait être faite aussi à la tête du diocèse. Le 26 septembre 1927 neuf des chanoines du chapitre de Manfredonia adressèrent une lettre à la congrégation du Concile pour dénoncer les agissements de leur évêque et demander l'intervention des autorités supérieures pour mettre fin au scandale. Le 18 octobre, une autre lettre était adressée à la congrégation du Consistoire. Mgr Gagliardi réagit vivement en suspendant les neuf chanoines de leurs fonctions et en les envoyant suivre une retraite d'après les *Exercices spirituels* de saint Ignace à Naples... Les punis décidèrent alors de s'adresser directement à Pie XI. Les chapitres d'accusation contre Gagliardi étaient nombreux : simonie pour l'ordination de prêtres homosexuels, violences sexuelles sur des religieuses cloîtrées, détournement de fonds et d'honoraires de messes sans parler des mensonges et calomnies contre Padre Pio que les chanoines n'évoquaient pas. Un scandale qui durait depuis une vingtaine d'années¹.

Le 22 mai 1928, la congrégation du Consistoire, spécialement chargée des évêques, nommait enfin un visiteur apostolique, Mgr Giuseppe Bruno, chargé d'enquêter avec les pleins pouvoirs sur Mgr Gagliardi et sa manière de conduire le diocèse de Manfredonia. Mgr Bruno n'eut aucun mal à rassembler des témoignages accusateurs. Dès le 12 juin, il

1. Les témoignages écrits recueillis au cours de l'enquête sur cet épiscopat particulièrement exceptionnel par son scandale sont reproduits par Giuseppe Pagnossin, *op. cit.*, 1.1, pp. 465-517.

remettait son rapport. Mais la sanction tarda à venir ; plus d'un an ! Pis encore, après deux visites apostoliques au cours desquelles les accusateurs et calomniateurs de Padre Pio s'étaient trouvés eux-mêmes en position d'accusés et avaient été reconnus coupables au vu de témoignages accablants, rien n'était changé pour le stigmatisé du Gargano. Il était astreint aux mêmes restrictions dans l'exercice de son ministère sacerdotal et toujours traité en suspect. Il n'avait toujours pas retrouvé la liberté d'écrire ou de parler à ses fils spirituels ou aux fidèles.

Nous avons un témoignage émouvant et rare sur l'état d'esprit de Padre Pio à cette époque. Les visites apostoliques à San Giovanni Rotondo puis à Manfredonia avaient fait grand bruit et avaient agité la région tout entière. Les rumeurs et les ragots allaient bon train, distillés par chacun des camps. Certains faisaient courir le bruit que les moines du couvent avaient mis en place un fructueux trafic de fioles contenant du sang de Padre Pio... Certains défenseurs zélés du capucin, en retour, cherchaient à tout prix dans la vie des chanoines et de l'évêque maintenant accusés des éléments qui pourraient renchérir sur le scandale.

Padre Pio s'était tenu, le plus possible, à l'écart de cette agitation. Il s'était refusé à accabler davantage encore, par son témoignage, les accusés. Il se taisait et vivait un drame intérieur que ses confrères et ses fidèles étaient loin de soupçonner tant ils étaient occupés, eux, par les rebondissements des visites apostoliques.

La déréliction d'une âme

Il semble que Padre Pio ait traversé à cette époque une période d'intenses épreuves physiques et spirituelles. D'abord, le 3 janvier 1929, ce fut la mort de sa mère. Giuseppa Forgione — que Padre Pio n'appelait jamais que *Mamma* (Petite maman) — était venue passer les fêtes de Noël à San Giovanni Rotondo. Elle logeait chez Maria Pyle, non loin du couvent. Elle n'avait pas vu son fils depuis quatre ans et se faisait une joie de pouvoir assister à la messe de minuit qu'il célébrerait. Le 24 décembre, puis le jour de Noël, elle se

rendit au couvent trop légèrement vêtue et elle contracta une pneumonie. Bientôt elle dut s'aliter. Tous les jours, son fils vint la visiter et lui porter la communion. Le 3 janvier, à 6 heures du matin, Mamma Peppa reçut les derniers sacrements et mourut entre les bras de son fils. Ce fut pour lui une douleur immense. Depuis près d'une dizaine d'années il avait enduré brimades et calomnies sans rien laisser voir de sa peine, aujourd'hui, pour sa mère, il pleurait et se lamentait comme un bambin : *Mamma, Mamma mia...*

Tout au long de l'année 1929, cet état de déréliction allait se poursuivre. A la perte de sa mère allaient s'ajouter de nouvelles douleurs physiques et une épreuve de l'âme où l'incertitude sur sa conduite et la peur de désespérer formaient un tout. Sur les conseils de son confesseur, le père Agostino, il commença à tenir au début du mois de juillet un « journal spirituel ». Il y décrivait son état intérieur, ses doutes, ses angoisses. Après le 15 août pourtant, il renonçait à continuer, parce que, disait-il, « j'ai mal aux yeux et parce que mon esprit se sent impuissant ». Les fragments de ce journal qui nous sont parvenus, en date des 21 juillet et 15 août, sont exceptionnels. Ils nous font connaître la vraie vie de Padre Pio, ses combats quotidiens contre lui-même, la distance abyssale qui séparait son monde intérieur des événements extérieurs, écume des péchés et des passions des hommes. Le fragment du 15 août est particulièrement significatif :

« Cet état de choses qui est allé toujours croissant s'est prolongé jusqu'à ce matin, jour de l'Assomption de la très Sainte Vierge.

« J'étais à l'autel pour la célébration de la sainte messe, quand il m'est arrivé ce que je vais dire. Je précise d'abord que ce matin je suis monté à l'autel je ne sais comment. Les douleurs physiques et les peines intérieures jouaient à qui pourrait martyriser le plus mon pauvre être. Je ressentais si vivement ces angoisses mortelles que je ne peux les décrire. Je peux seulement dire qu'à mesure où je m'approchais de la consommation des très Saintes Espèces, cet état horrible grandissait et s'intensifiait toujours plus. Je me sentais mourir. Une tristesse mortelle m'envahissait tout entier et je croyais que tout était fini pour moi : la vie terrestre et la vie éternelle.

« La pensée prépondérante qui m'attristait le plus était

celle de ne pouvoir montrer davantage ma reconnaissance et mon amour à la divine Bonté. Ce n'était pas tant l'enfer qui me terrorisait que la claire connaissance que là, en bas, il n'y a plus d'amour. Et c'est cela qui me faisait tout à la fois, en un instant et à tous les instants, une infinité de morts.

« On avait atteint le sommet. On avait touché la cime de l'agonie et, où nous croyons trouver la mort, j'ai trouvé le réconfort et la vie. Au moment où j'ai consommé les Espèces sacrées de l'Hostie sainte, une lumière a soudain envahi toute mon âme et j'ai vu clairement la Mère céleste avec l'Enfant Jésus dans les bras, qui ensemble me dirent : "Calme-toi ! Nous sommes avec toi, tu nous appartiens et nous sommes à toi !" »

« Cela dit, je n'ai plus rien vu. Le calme, la sérénité, et toutes les douleurs disparurent tout à coup. Pendant toute la journée, je me suis senti plongé dans un océan de douceur et d'indescriptible amour pour Dieu et pour les âmes. J'ai reçu diverses lumières intérieures à propos de quelques personnes. J'ai vu son V. sur terre ["son vicaire sur terre" : le pape Pie XI] abreuvé d'amertume à cause de la méchanceté des hommes. De nombreuses fois j'ai été invité à prier et à faire prier pour lui et pour le repentir de ces âmes méchantes.

« Au coucher du soleil de cette journée, je suis revenu à un état normal avec néanmoins la légère agitation d'une tempête qui semble s'avancer mais que l'on aperçoit encore lointaine. Ce qui va se passer, Dieu le sait. A mesurer mes forces sur celui qui me réconforte, il me semble être prêt à tout supporter pour Jésus. *Laus Deo*¹. »

Cette page émouvante nous montre quelles étaient les dispositions d'âme de Padre Pio alors que certains s'activaient pour sa réhabilitation pleine et entière. Il menait un autre combat, plus intérieur. Ses amis, qui avaient arraché aux autorités ecclésiastiques deux visites apostoliques, pensaient obtenir bientôt justice. Il n'en était rien.

1. « Frammenti di Diario » publiés en appendice à *VEpistolario*, t. IV, pp. 915-918. Nous avons choisi de respecter dans cette traduction d'un texte mystique les tournures de phrases et le vocabulaire propres au style de Padre Pio.

Un livre scandaleux

Brunatto, alors qu'il faisait fonction de coadjuteur laïc auprès de Mgr Bevilacqua, avait pris la précaution de photographier tous les documents et dispositions recueillis au cours de la première visite apostolique. Ensuite, à Rome, à la demande du cardinal Merry Del Val, il avait eu à s'occuper, toujours avec Mgr Bevilacqua, d'une délicate affaire de chantage et de concussion à laquelle étaient mêlés de très hauts dignitaires du Vatican. L'enquête des deux hommes avait mis à jour l'implication d'un cardinal, préfet de congrégation, dans cette affaire. Le prélat avait été rapidement mais discrètement démis de ses fonctions, sans que l'opinion publique ait eu connaissance des raisons de son départ.

Ces deux missions délicates avaient fait entrevoir à Brunatto quelques-uns de ces secrets d'Église qu'il n'est pas édifiant de connaître et qui, une fois connus, sont toujours facilement exploités par les ennemis de l'Église. Brunatto, âme passionnée et prompte à s'enflammer, allait bientôt agiter ces « secrets » comme un épouvantail pour servir la cause de Padre Pio. La visite apostolique concernant Mgr Gagliardi n'ayant toujours pas abouti à une sanction et le sort de Padre Pio n'ayant en rien été adouci malgré la déroute de ses accusateurs et calomniateurs, Brunatto se résolut à rendre publics les documents qu'il possédait. Commença alors une rocambolesque histoire qui fut loin de produire le résultat escompté.

Au printemps 1929, le bouillant Brunatto décida de mettre à exécution la menace qu'il avait déjà fait courir ici et là. Sous la forme d'une tonitruante *Lettre à l'Église*, dont Morcaldi avait accepté d'être le symbolique signataire, il fit paraître les documents en sa possession. Il s'agissait d'un fort volume de cinq cents pages où étaient reproduites quelque trois cents des pièces rassemblées à San Giovanni Rotondo et au Vatican. L'ouvrage était consacré pour partie au diocèse de Manfredonia et à Padre Pio, pour partie à l'affaire de chantage à la curie. C'était une véritable machine de guerre destinée à faire pression sur le Vatican pour obtenir la réhabilitation complète du capucin injustement condamné.

Devant les difficultés à trouver un éditeur italien assez

téméraire pour publier un ouvrage qui avait toutes les chances d'être condamné par le Saint-Office, voire saisi par la justice civile, Brunatto dut faire publier le livre en Allemagne, à Leipzig. Il se rendit sur place pour veiller à l'édition. Quand les mille exemplaires du premier tirage furent sortis des presses, le livre fut envoyé à différentes personnalités du Vatican et à différents évêques protecteurs de Padre Pio. Avant de lancer le livre dans le public, Brunatto voulait tenter une ultime fois de trouver un arrangement.

Un évêque, Mgr Cuccarollo, que nous avons déjà vu s'activer en faveur de son confrère capucin, écrivit alors au cardinal Perosi, nouvellement nommé à la congrégation du Consistoire. Il y donnait témoignage de ce qu'il avait appris personnellement sur le compte de Mgr Gagliardi et il y faisait sans doute aussi référence à la *Lettre à l'Église*. Sa lettre est du 1^{er} septembre 1929. Un mois plus tard, Pèvêque de Manfredonia était enfin destitué. Il se retira dans sa famille, à Tricarico, et eut interdiction désormais de porter ses insignes épiscopaux. La manœuvre d'intimidation de Brunatto, appuyée par la lettre de Mgr Cuccarollo, avait donc atteint son premier objectif : se débarrasser d'un des principaux responsables des malheurs de Padre Pio. Restait à obtenir l'entière réhabilitation du capucin.

En novembre, le cardinal Gasparri, secrétaire d'État, et le pape lui-même examinèrent la terrible *Lettera alla Chiesa*. Mais peut-on imaginer que les plus hauts responsables de l'Église, après avoir finalement puni les coupables de différentes affaires disciplinaires qui n'avaient pas toujours de lien entre elles, allaient maintenant revenir sur des décisions prises avant ces affaires et concernant un tout autre cas ? C'était mal connaître la subtilité des rouages du Vatican et la distinction toujours maintenue entre sauvegarde de la foi et discipline ecclésiastique. Brunatto voulut aller trop vite et commit l'imprudence d'impliquer trop de monde dans ce qui apparaissait de plus en plus comme une nouvelle affaire en marge du cas Padre Pio lui-même.

Au début de l'année 1930, il laissa circuler quelques exemplaires de sa *Lettre à l'Église* à Rome alors que l'essentiel des volumes était encore en lieu sûr dans le coffre d'un joaillier de Munich, fidèle de Padre Pio. En avril, il remit

même quelques-uns des documents relatifs à l'enquête menée au Vatican à un de ses amis, Arturo Bocchini. Bocchini était un proche collaborateur de Mussolini et le directeur général de la sécurité publique. N'était-ce pas imprudent de mêler des autorités civiles à ces histoires ecclésiastiques ? L'affaire prenait une mauvaise tournure. On en arrivait à répondre à des sanctions injustes par un chantage indigne.

Morcaldi, préoccupé de cette nouvelle phase des événements, informa enfin Padre Pio de l'existence du livre, qui était de moins en moins secret, et de la dernière initiative de Brunatto. Padre Pio fut très inquiet. Les documents ne risquaient-ils pas d'être utilisés un jour contre l'Église ? Il tança vertement Morcaldi : « *Satanasso*, jette-toi aux pieds de l'Église ! », voulant signifier par là que l'Église, sainte et pure en son essence, ne devait pas devenir objet de scandale par la divulgation des faiblesses et péchés de certains de ses membres. Il ordonna à Morcaldi de tout faire pour récupérer au plus vite les documents et les mettre en lieu sûr. En ces années 1929-1930, le zèle des défenseurs de Padre Pio avait été excessif. Le début de l'année 1931 vit l'agitation reprendre autour du couvent et les nouvelles sanctions, qui tombèrent alors, apparurent comme une réponse des autorités à une affaire qui prenait un tour trop inquiétant.

La « prison »

L'incompréhension de la situation et diverses décisions maladroites du côté des autorités ecclésiastiques, une inquiétude croissante et des rumeurs incontrôlées du côté de la population de San Giovanni Rotondo mirent une nouvelle fois le feu aux poudres.

Les autorités de l'ordre capucin savaient que la communauté entière de San Giovanni Rotondo, y compris les supérieurs successifs, n'approuvait pas — même s'ils étaient scrupuleusement appliqués — les ordres venus de la curie provinciale de Foggia, de la curie généralice de Rome ou du Saint-Office. Depuis 1928, le supérieur, élu, du couvent Santa Maria délie Grazie, était un proche de Padre Pio : le père Raffaele de Sant'Elia a Pianisi. Qui plus est, celui-ci n'était

arrivé au couvent, nous l'avons vu, qu'en 1924. Il n'avait donc pas vécu les premières années de « l'affaire Padre Pio ». Ses supérieurs provinciaux et généraux pouvaient le croire mal informé de toutes les données du problème.

Le 31 mars, le père Raffaele fut convoqué à Foggia par le provincial. On l'informa qu'il allait être remplacé à la tête de la communauté de San Giovanni Rotondo par un religieux venu de Milan, nommé directement par le ministre général de Rome. Double maladresse si l'on peut dire : le nouveau supérieur serait imposé par Rome et non élu par ses confrères comme il était de tradition et, en outre, il s'agirait d'un religieux étranger non seulement au couvent mais à la région. La nouvelle, qui devait être gardée secrète jusqu'à la venue du nouveau supérieur, se répandit vite hors des murs du couvent. La population de San Giovanni Rotondo entra en ébullition. S'était ajoutée une autre rumeur : le transfert de Padre Pio aurait lieu au même moment. Il serait envoyé dans un couvent de l'ordre en Allemagne, il voyagerait sous un faux nom...

Aussitôt une garde du couvent fut une nouvelle fois organisée. Les habitants du bourg, même peu croyants, tenaient à leur *santo* et avaient peur de le perdre. Des équipes furent formées, armées de serpettes, de faux et de haches. Des murettes de pierres furent édifiées sur les routes qui menaient au pays, les entrées et sorties étaient contrôlées. En cas de mouvement suspect, la sirène de la mairie donnerait l'alarme à la population. Le soir du 6 avril, un moine arriva au couvent. Il s'agissait d'un franciscain qui, au retour d'une tournée de prédication dans les Pouilles, avait voulu faire la connaissance de Padre Pio. Il n'était jamais venu à San Giovanni Rotondo, la population ne l'avait jamais vu et le prit pour le nouveau supérieur annoncé. Bientôt ce fut la panique. N'allait-on point maintenant faire partir Padre Pio ? Peut-être même était-ce déjà fait ? La foule se pressait devant le couvent en criant : « Dehors l'étranger ! — Au poteau ! — Si on a enlevé Padre Pio, on fait un massacre ! »

Padre Pio dut se montrer à une des fenêtres du couvent pour rassurer les manifestants. Il essaya d'expliquer que le nouveau religieux n'était qu'un visiteur de passage. Rien n'y fit, la foule ne se calmait pas. Se rendant compte que même

ses explications n'apaisaient pas les esprits, Padre Pio se retira dans sa cellule. Vers minuit des bruits répétés se firent entendre sur la place. Quelques excités avaient trouvé un poteau électrique qu'une entreprise devait installer le lendemain et s'en servait comme butoir pour défoncer la porte d'entrée du couvent ! Elle céda bientôt et la foule se rua à l'intérieur, exaltée à l'extrême. Le père Costantino rapporte la scène suivante telle que Padre Pio la lui a racontée :

« Devant l'inscription "Clôture", les femmes reculèrent mais les hommes montèrent jusque dans le corridor. Là, ils furent surpris par ce à quoi ils ne s'attendaient pas : à l'entrée du corridor Padre Pio était allongé par terre ! Il les apostropha avec toute son énergie :

— Que voulez-vous ?

— Padre, nous voulons le religieux qui est arrivé aujourd'hui. Nous ne lui ferons aucun mal, mais nous voulons que vous nous le remettiez car il est venu pour vous emmener.

— Repartez, vous dis-je. C'est un de nos confrères qui est venu pour causer avec moi et nous ne le remettons à personne.

— Mais nous vous promettons que nous ne lui ferons aucun mal.

Et Padre Pio, plus que jamais décidé :

— Je vous dis de repartir tranquilles ; mais si vous voulez entrer dans le couvent, vous devez passer sur mon corps ! »

Les intrus n'allèrent pas plus loin et, après deux heures et demie de discussions fébriles, le couvent put enfin être évacué sans heurts, après que le maire et le maréchal des carabinieri eurent donné l'assurance que l'hôte inattendu du couvent prendrait la route pour Foggia à la première heure. Chacun rentra enfin chez soi, sauf une centaine d'hommes qui continuèrent à monter la garde sur la place au cas où...

L'incident, grave en soi, même s'il n'y avait pas eu de victime, suscita une enquête judiciaire et l'inquiétude des supérieurs de Padre Pio. Le 11 avril, le ministre général demanda une relation précise de l'incident. Enfin, pour ajouter — involontairement — à l'épisode, le jour de la fête onomastique de Padre Pio, le 5 mai, 7/ *Resto del Carlino*,

1. P. Costantino Capobianco, *op. cit.*, p. 166.

grand quotidien romain, publiait un long article sur « le frère consolateur » et ses « miracles ». Le journaliste racontait « une visite à Padre Pio ». Il y décrivait les pèlerins venus chercher refuge « sous les ailes d'un saint » (*sic*) et « les femmes et les hommes qui se pressent pour pouvoir baiser la main ou l'épaule visiblement sanglantes de Padre Pio ». Pour bien intentionné qu'il fût, l'article ne correspondait plus à la réalité puisque, depuis les décisions du Saint-Office de 1923, Padre Pio ne recevait plus les fidèles sinon en confession. Le journaliste, par goût du sensationnel et du pittoresque, desservait en fait, lui aussi, le Padre. Les supérieurs romains de l'ordre et le Saint-Office purent croire que malgré les assurances qu'on leur avait données, les consignes édictées à plusieurs reprises n'étaient pas respectées.

Les pressions maladroites exercées par Brunatto et sa *Lettera alla Chiesa*, l'émeute populaire dans la nuit du 6 au 7 avril, enfin cet article excessif du 5 mai pesèrent lourd sans doute dans les nouvelles décisions prises par le Saint-Office en ce même mois de mai 1931. Le 13 mai la congrégation plénière du Saint-Office se réunit et adopta le décret suivant : « Au Padre Pio sont enlevées toutes les facultés du ministère sacerdotal, exceptées celles de célébrer la sainte messe, mais seulement dans les murs du monastère, en privé dans la chapelle intérieure et non dans l'église publique. » Le 23 mai, la décision était communiquée au ministre général de l'ordre. Celui-ci convoquait aussitôt le provincial de Foggia et le chargeait de faire appliquer le décret.

« Que soit faite la volonté de Dieu », se contenta de dire Padre Pio quand on lui communiqua l'ordre du Saint-Office, et il se mit à pleurer. Concrètement, cela signifiait qu'il ne pouvait plus célébrer la messe en public, ni confesser, ni même voir des fidèles. En outre, on lui interdisait d'enseigner au *collegetto* attaché au monastère et on lui en retirait la direction spirituelle, charge qu'il exerçait depuis septembre 1916 et à laquelle il était très attaché. Prendre ses repas avec la communauté et dire l'office avec ses confrères étaient les seules activités conventuelles qu'on lui permettait désormais. Pour le reste, il était bel et bien, selon ses propres termes, un « prisonnier innocent ».

Pendant plus de deux ans, Padre Pio mènera une vie de

reclus. Ce qui lui causera le plus de peine sera de ne plus pouvoir confesser. Ce pouvoir extraordinaire qu'a le prêtre de délivrer les âmes de leurs fautes au nom du Christ était toujours apparu au Padre Pio, avec la célébration de la messe, comme la raison même de sa vocation. L'en priver c'était entraver sa mission, le mutiler lui-même.

CHAPITRE 10

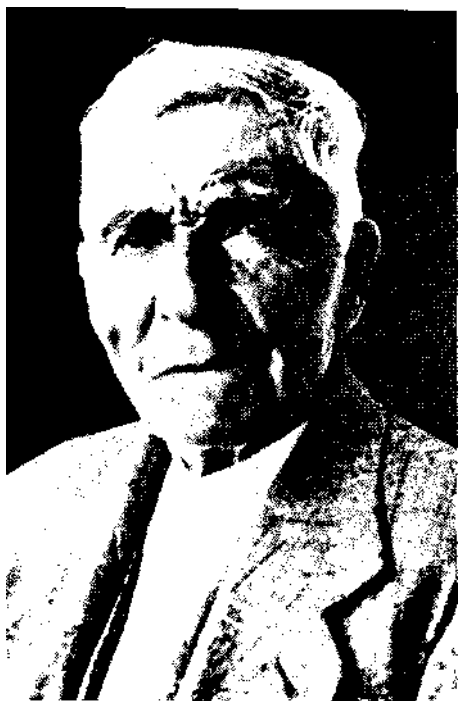
LA LIBÉRATION

Le décret du Saint-Office, pris en sa réunion plénière du 13 mai 1931, avait retenti comme un glas sinistre. Le 22 mai, c'était un livre publié quelque temps auparavant à Bologne, *A Padre Pio da Pietrelcina, l'Araldo del Signore*, qui était condamné par la même congrégation. L'ouvrage pourtant était tout à la gloire de l'Église puisque son auteur, Alberto Del Fante, y racontait comment il avait été converti par Padre Pio. Del Fante avait été un franc-maçon notoire. Dans la revue florentine *Italia Laica* il avait écrit de nombreux articles dans lesquels il dénonçait « les mystifications de Padre Pio ». Son fils Eugenio tomba malade. Une tuberculose osseuse fut diagnostiquée et les médecins, bientôt, ne purent que considérer le jeune Eugenio comme condamné. Sa mère décida de tenter le voyage de la dernière chance à San Giovanni Rotondo, malgré la vive opposition d'Alberto. L'enfant en revint effectivement guéri, ce qui ne contribua pas peu à ouvrir les yeux du maçon anticlérical. Il se convertit et reçut le baptême des mains du cardinal Silj. Il voulut alors proclamer sa foi nouvelle au monde et raconter différents épisodes extraordinaires dont « le héraut de Dieu » avait été le protagoniste. Le moment était peu favorable, puisque la publication du livre intervenait alors que l'émeute populaire d'avril et l'article du 5 mai avaient ranimé, de part et d'autre, les passions. Au terme de l'article 1399 du code de droit canon, l'ouvrage était condamné pour avoir exposé de « prétendus miracles et autres faits extraordinaires ».

Le temps de la suspicion était bel et bien revenu. Le 25 mai, par une lettre confidentielle au gardien du couvent, le



Francesco Forgione à quinze ans. Quelques mois plus tard il entrera au couvent capucin de Morcone et deviendra fra Pio da Pietrelcina.



Les parents de Padre Pio : Maria Giuseppa De Nunzio, appelée plus familièrement «Mamma Peppa», et Grazio Maria Forgione, «Zi'Grazio».

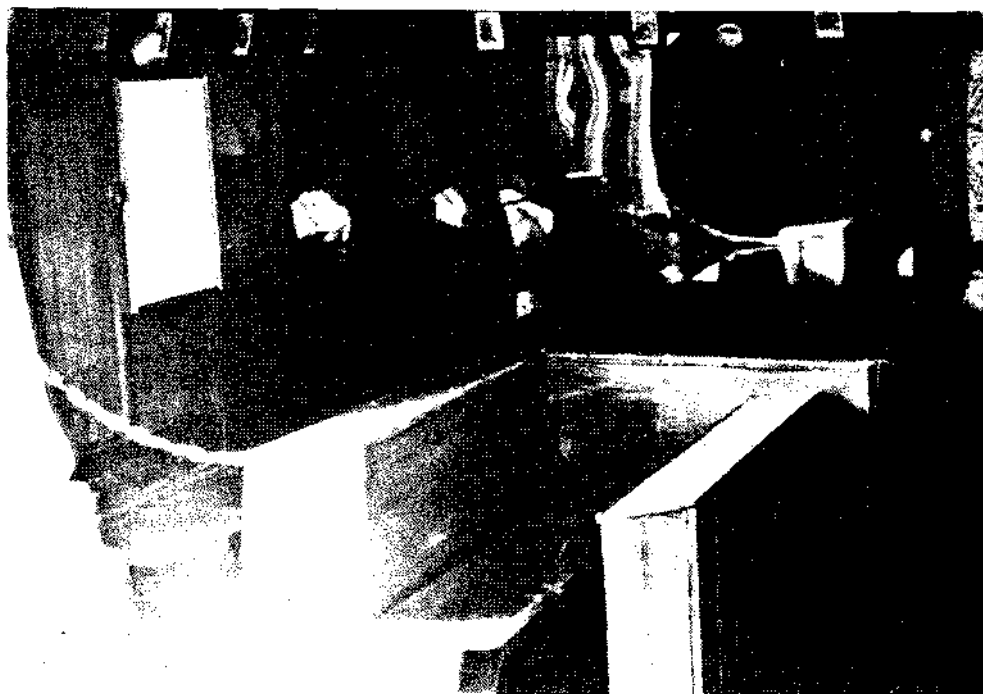
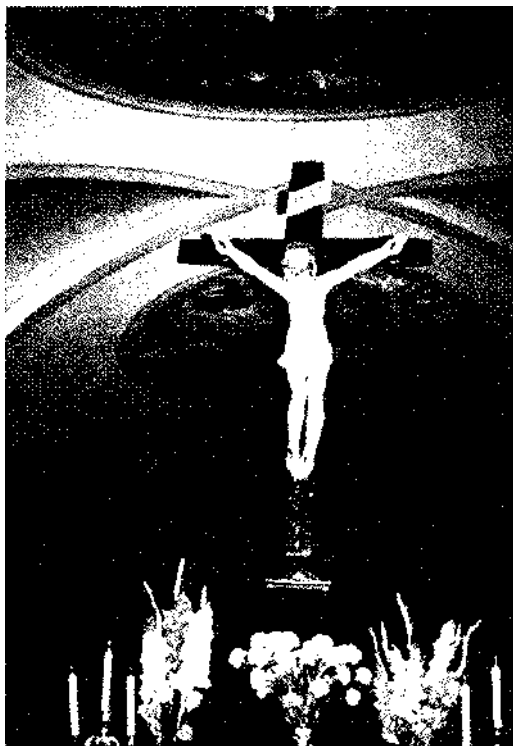


Padre Pio soldat en août 1917 à la 10^e compagnie à Naples.



L'église et le couvent Santa Maria delle Grazie à San Giovanni Rotondo tels que les vit Padre Pio quand il y arriva le 28 juillet 1916. Il ne devait plus les quitter jusqu'à sa mort, en 1968.

«Il a reçu les stigmates après la célébration de la sainte messe, du H.KIII\ IIKIIV qui est dans le chœur» (P^IL U.ill.ieL C'était le 20 septembre 191 ^



Stalle du chœur où, alors qu'il était en prière, «des flèches lumineuses, parties des plaies mêmes du crucifix transformé en un grand personnage, sont allées lui blesser les mains et les pieds».



Deux chemises ayant appartenu à Padre Pio, tachées du sang des cinq stigmates mais aussi d'autres plaies inconnues du public : plaies de la flagellation dans le dos, du portement de croix à l'épaule droite. (D.R.)



La plus ancienne photographie de Padre Pio stigmatisé. Elle a été faite par un de ses confrères, sur ordre des supérieurs, en mai 1919. Les yeux brillants semblent regarder au-delà de la réalité.



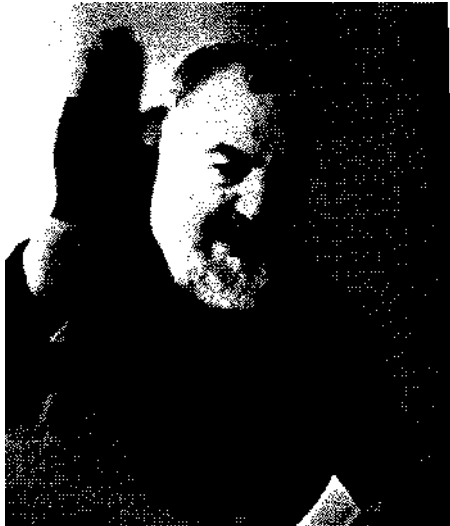
«Une messe du Padre Pio fait plus de bien qu'une mission» (Paul VI). (Keystone)



Au réfectoire. Il ne prenait qu'un repas par jour et mangeait très peu, alors que chaque jour il perdait du sang. Sa survie jusqu'à plus de quatre-vingts ans tient du miracle. (D.R.)



Les stigmates : très exactement cinquante années de sang, de souffrance, d'imitation jusque dans la chair du Christ crucifié. (*Keystone*)



Padre Pio bénissant un fidèle. Il portait
des mitaines pour cacher les stigmates.
(D.R.)

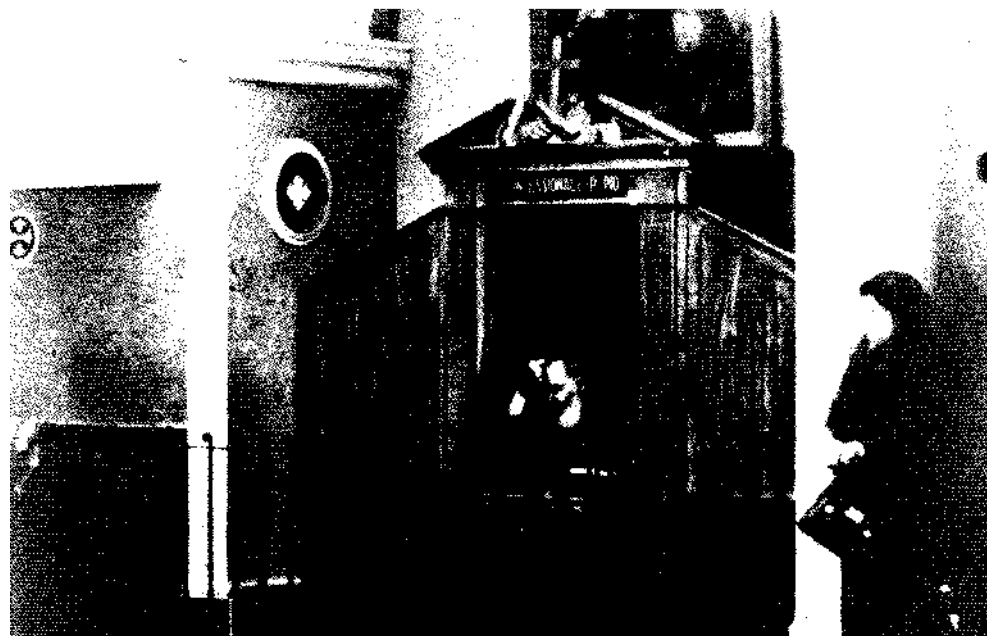




Une veillée nocturne sur la place du couvent de San Giovanni Rotondo. Des millions de personnes sont venues au fil des ans chercher réconfort, guérison ou conversion auprès de Padre Pio. (D.R.)



Dans la petite église du couvent, Padre Pio bénit un mariage.



Padre Pio au confessionnal. Il résuma un jour sa mission terrestre d'un mot : «Je suis un confesseur.» Il lisait dans le cœur de ses pénitents.



Le 5 mai 1956 : inauguration officielle de la Casa Sollievo della Sofferenza, hôpital construit non loin du couvent grâce aux dons des fidèles. (D.R.)



La Casa Sollievo. C'est aujourd'hui encore un des plus modernes hôpitaux d'Italie : mille lits, quinze services spécialisés, trois cents médecins, une école d'infirmières. (D.R.)



Padre Pio en récréation avec ses confrères. A sa droite, assis, son frère Michèle. (D.R.)



« Les grâces ce n'est pas moi qui les fais,
c'est Dieu qui les fait. » (D.R.)



Padre Pio répondant au courrier reçu
(des centaines de lettres par semaine).
(D.R.)



Padre Pio à l'autel. Il revivait la Passion entière du Christ durant la messe. (D.R.)



La dernière messe de Padre Pio, le 22 septembre 1968.



Dans les derniers mois de sa vie, Padre Pio ne put se déplacer que sur une chaise roulante. Jusqu'au bout, il fut accueillant à tous, clercs ou fidèles. (D.R.)



Le 23 septembre 1968, à 2 h 30 du matin, Padre Pio expira doucement, sans un bruit, le visage serein, un rosaire entre les mains.



Pendant deux jours, les 23 et 24 septembre, les fidèles purent rendre un ultime hommage à leur cher Padre Pio. Il repose aujourd'hui dans la crypte du couvent. (Keystone)

ministre général de l'ordre indiquait que la communauté de San Giovanni Rotondo passait sous sa juridiction immédiate. Toute affaire regardant la vie du couvent devait lui être soumise directement et non pas seulement recevoir l'aval du supérieur provincial, le père Bernardo d'Alpicella. Le monastère passait donc sous la surveillance directe de Rome.

La grande épreuve

Le décret du Saint-Office interdisant à Padre Pio de célébrer désormais la messe en public devait être appliqué à partir du 11 juin. Ironie, le 11 juin était célébrée la fête du *Corpus Domini*, le Corps Sacré de Jésus. Padre Pio dut donc dire cette messe solennelle du Saint-Sacrement seul, avec un unique servant. La messe dura trois heures ! Pendant les deux années de sa ségrégation, c'est dans la célébration lente et scrupuleuse de l'Eucharistie qu'il trouva quelque réconfort. Le père Agostino, de passage au couvent, put assister par exception à une de ces messes. Il a raconté comment lui est apparu le Padre Pio de ces années douloureuses :

« Physiquement je l'ai trouvé assez bien. Moralement il est toujours marqué par l'épreuve habituelle qui, comme une épine, lui est clouée dans l'âme. Le ciel se tait et lui, il vit de foi et d'espérance. Il est souvent tourmenté par cette pensée : "Est-ce que je serai sauvé ?" J'ai pu assister à sa messe dans la petite chapelle intérieure. Celui qui sert la messe ferme la porte derrière lui de façon que personne ne puisse entrer. Ainsi Padre Pio observe-t-il scrupuleusement l'ordre du Saint-Office. Ce matin-là, la messe a duré une heure et trente-cinq minutes. Le *memento* des vivants, vingt-cinq minutes, celui des morts, quinze. Après la communion aux Saintes Espèces, cela a duré presque vingt minutes. On m'a dit que la messe a toujours, plus ou moins, la même durée. Durant la messe, il pleurait et paraissait proprement transformé¹. »

Les « vivants », même s'il ne les voyait plus, étaient toujours présents à son esprit. Il avait interdiction de rencontrer ses fidèles ou de leur écrire. Eux aussi avaient interdiction

1. Témoignage cité in P. Derobert, *op. cit.*, p. 700.

de correspondre avec lui, mais s'ils le faisaient Padre Pio lisait les lettres et priait à leurs intentions ; après tout, les fidèles du monde entier n'étaient pas censés avoir connaissance de tous les décrets du Saint-Office paraissant dans les *Acta Apostolicae Sedis* ! Aussi, pendant sa ségrégation, continuait-il à recevoir beaucoup de lettres du monde entier. Implorant grâces ou prières, elles étaient souvent d'une simplicité confiante et émouvante qui réjouissait un peu son cœur de prêtre. Ainsi cet Italien émigré en Amérique qui demandait une grâce « pour l'amour que tu portes à Jésus et à la Sainte Vierge, pour les Plaies que Jésus t'a faites, pour l'affection que tu as pour ta mère... ». Ce sont de telles demandes que Padre Pio avait à l'esprit pendant la messe et pour lesquelles il intercédait.

Malgré la prison que connaissait le Padre, des pèlerins continuaient à venir au couvent. Le père Raffaele, supérieur du couvent à l'époque, raconte : « Pendant toute la période de ségrégation du Padre Pio, de nombreux groupes d'étrangers venaient à San Giovanni Rotondo et se recommandaient à ses prières. Il est vrai qu'ils ne pouvaient ni le voir ni lui parler. Ils se contentaient de rester dans l'Église, d'accomplir leurs pratiques spirituelles et de prier au pied de la Madone des Grâces. Il était émouvant de voir avec quelle foi et quelle ferveur ces âmes priaient pour la libération de leur père spirituel. »

Lui priait pour elles à la messe et célébrait l'office avec ferveur et attention. Souvenons-nous aussi de son petit programme de « dévotions particulières journalières » : quatre heures de méditation et cinq rosaires par jour. Enfin, le reste de la journée, il passait son temps à lire. « Un jour, a-t-il raconté à un de ses confrères, j'ai lu toute *la Divine Comédie*. De neuf du matin jusqu'à minuit ! J'ai compris alors que c'était une œuvre colossale. Mais ma tête éclatait ! » Autres lectures de longue haleine faites en ces années de réclusion : la *Storia Universale* de Cesare Cantù en trente-cinq volumes, la *Storia dei Papi* de Ludovic Pastor en seize volumes et la *Storia Universale della Chiesa* de Rohrbracher en vingt-huit volumes ! A quoi l'on peut ajouter divers livres spirituels et des traités des Pères de l'Église...

Des tractations compliquées

Cet isolement imposé, accepté et vécu douloureusement par Padre Pio avait ému toute l'Italie et bien au-delà. Pendant deux ans, ce fut une suite de suppliques, de tractations et de manœuvres, jusqu'à ce que les autorités ecclésiastiques cèdent et rendent la liberté d'exercer son ministère sacerdotal à Padre Pio. Les responsables au Vatican avaient parfois changé, les interlocuteurs n'étaient plus tout à fait les mêmes que pendant les années 20. Le cardinal Pacelli, jadis nonce apostolique en Allemagne et qui avait eu connaissance d'un autre cas de stigmatisation, celui de Thérèse Neumann à Konnersreuth, avait succédé à Gaspard en 1930 à la secrétairerie d'État. A la même époque, après la mort du cardinal Merry Del Val, le cardinal Sbarretti avait pris la tête du Saint-Office. Enfin, après la destitution du cardinal De Lai en 1928 et un intérim assuré par le cardinal Perosi, le cardinal Rossi avait pris la tête de la congrégation du Consistoire en 1930. Certes, ce sont ces nouveaux promus qui avaient laissé le Saint-Office prendre son décret carcéral du 13 mai 1931, mais on pouvait penser qu'ils n'avaient pas les préventions de leurs prédécesseurs et que, bien informés du dossier Padre Pio, ils pourraient à l'avenir jouer un rôle bénéfique et hâter la réhabilitation du condamné.

Dès le 12 septembre 1931, Antonio Massa, président du tiers ordre franciscain de San Giovanni Rotondo, envoyait, au nom de sa famille spirituelle et au nom de toute la ville, une supplique au cardinal Sbarretti pour que le capucin puisse à nouveau célébrer la messe en public et confesser. Cette intervention isolée, quelques semaines seulement après la condamnation, ne pouvait évidemment suffire.

A la même époque, Morcaldi eut connaissance d'un ouvrage très précis et scientifique que le Dr Festa s'était déterminé à écrire. Il y faisait le récit des examens médicaux par lui effectués jadis et démontrait le caractère non naturel des stigmates de Padre Pio. Le Dr Festa n'était pas disposé à publier ce manuscrit dans l'immédiat. Les années précédentes avaient vu se succéder trop de controverses et de scandales. Il accepta néanmoins que Morcaldi en fit plusieurs copies. Ce que Brunatto n'avait pas réussi à obtenir avec la scanda-

leuse *Lettre à l'Église*, Morcaldi espérait bien l'obtenir avec cette étude scientifique. Il fit distribuer des copies du manuscrit à différents cardinaux et personnalités romaines. Il ne s'agissait plus de faire pression mais de convaincre et d'informer.

Le cardinal Rossi, fortement impressionné par les démonstrations du Dr Festa, convoqua Morcaldi. Il lui promit que l'Église ferait justice à Padre Pio à condition qu'une « preuve tangible de votre attachement à l'Église et de votre confiance filiale envers Elle » soit donnée. L'accord était le suivant : aussitôt que tous les documents ayant servi à la rédaction de la *Lettera alla Chiesa* et que tous les exemplaires restants du livre seraient remis au Saint-Siège, une mesure « libératoire » de Padre Pio serait prise. La tractation semblait sinon équitable, du moins conforme aux intérêts de l'Église : la possibilité de scancale public était éliminée tandis qu'un innocent était rétabli dans ses droits.

Morcaldi accepta le marché. Le père Saverio, carme déchaux et confesseur du cardinal Rossi, joua les intermédiaires. Dès le mois d'octobre 1931, tous les exemplaires du livre sulfureux encore entreposés en Allemagne et tous les clichés ayant servi à sa réalisation étaient remis à la nonciature apostolique de Munich. En décembre, ils étaient transmis au Saint-Siège par la valise diplomatique. En même temps, d'autres documents et exemplaires restés en Italie étaient remis directement au père Saverio. Morcaldi avait tenu parole et montré son « attachement » à l'Église. Après que tout le matériel eut été livré au Saint-Siège, il reçut du cardinal Rossi une bénédiction apostolique et des reliques de sainte Thérèse et de saint Camille de Lellis. Mais il attendait surtout une décision libératoire du Saint-Office¹...

La fin de l'année arriva sans qu'aucun changement n'ait été apporté à la situation de Padre Pio. Le seul élément encourageant avait été, en décembre, le sacre du nouvel évêque de Manfredonia, Mgr Cesarano, qu'on disait non hostile à Padre Pio. A lui seul, le chef d'un petit diocèse d'Italie pouvait, à la longue, faire beaucoup de mal — comme cela s'était vu avec Mgr Gagliardi —, mais il ne pesait guère

1. Les documents attestant cette histoire rocambolesque sont reproduits photographiquement in Giuseppe Pagnossin, *op. cit.*, p. 610 et suiv.

plus dans la balance une fois que les rouages des congrégations romaines s'étaient mis en marche.

Au printemps 1932, rentré de France où l'avaient appelé pour quelques mois ses affaires, Brunatto apprit les tractations menées par Morcaldi et ses déboires apparents. Il entra dans une fureur noire et accusa son vieux compagnon de lutte d'être « un traître et un vendu ». Le pauvre Morcaldi était désespéré. Il rédigea alors un mémorandum au nouveau ministre général de l'ordre, le père Vigilio da Valstegna, espérant que là aussi à changement de responsable pourrait correspondre un changement d'attitude envers Padre Pio. Il y exposait en une dizaine de pages la situation du frère aux stigmates et les différentes démarches tentées auprès du Saint-Siège pour obtenir sa libération. En octobre, c'était au cardinal Pacelli, secrétaire d'État, que Morcaldi adressait un mémoire contenant les mêmes éléments.

Quant à Brunatto, retourné à Paris, il lançait un « ultime appel » au cardinal Rossi : il se faisait fort de publier des documents compromettants sur les affaires périphériques au cas Padre Pio si les promesses de libération faites à Morcaldi n'étaient pas tenues. Il était donc clair que Morcaldi n'avait pu rassembler tous les documents ayant servi à la rédaction de la *Lettera* et que Brunatto était prêt à récidiver ! L'affaire était plus embrouillée que jamais et on était revenu à la situation de 1929 : obtenir justice par la menace d'un scandale. A Paris, sous le pseudonyme de John Willougby, Brunatto s'apprêtait à publier, en français et en italien, un nouveau brûlot au titre tonitruant : *les Antéchrists dans l'Église du Christ*.

Padre Pio, jusque-là, s'était tu ; comme Jésus quand il avait comparu devant Pilate. Il faut porter à son crédit que jamais il ne discuta les ordres, aussi injustes qu'ils soient, que lui transmirent successivement ses supérieurs en leur nom propre ou au nom du Saint-Office. Il obéit toujours parce que, disait-il, la voix de ses supérieurs était pour lui celle de Dieu même. Pierre Pascal a pu résumer d'un mot la vie de Padre Pio : un « miracle d'obéissance ». Obéissance à sa propre vocation d'abord, obéissance aux épreuves et aux grâces qu'il plut ensuite à Dieu de lui envoyer, obéissance enfin aux ordres injustes venus de ses supérieurs ou du Saint-

Office. Il obéissait, souffrait en silence et priait. Le 25 décembre 1932, pour la seconde année consécutive, il célébra la messe de la Nativité, seul dans la petite chapelle intérieure. Sa messe dura cinq heures ! Messe tout à la fois d'adoration de Dieu et de son Incarnation et de sacrifice de soi.

La libération

C'est du pape Pie XI que vint le geste libérateur. Les faiblesses et péchés de certains hommes d'Église, la lenteur de la hiérarchie à punir ceux-ci alors qu'elle était prompte à prendre des mesures préventives contre un moine extraordinaire, le zèle enflammé des uns, la maladresse des autres enfin avaient embrouillé une affaire dont la presse, qui plus est, s'était emparée dès l'origine. Seule une intervention directe de la plus haute autorité de l'Église permettait désormais d'en finir avec une situation quasi inextricable.

Le 14 mars 1933, à 8 heures du matin, de manière tout à fait inattendue, deux *monsignori* se présentèrent au couvent de San Giovanni Rotondo. Ils arrivaient de Rome, sur ordre du pape lui-même, pour une enquête sur le couvent et sur Padre Pio. La veille, Mgr Pasetto, évêque capucin de Géra, avait été convoqué d'urgence au Vatican. Pie XI l'avait chargé d'une visite apostolique à effectuer immédiatement à San Giovanni Rotondo. Mgr Pasetto eut juste le temps de choisir un secrétaire, Mgr Bevilacqua (le visiteur apostolique de 1927), et ils prirent dans la nuit le train pour Foggia.

Au couvent, le visiteur s'entretint aussitôt avec le supérieur puis il voulut rencontrer Padre Pio. Celui-ci était en train de célébrer sa messe. Il avait commencé à 7 heures, il ne termina qu'à 10 ! Mgr Pasetto s'entretint alors longuement avec Padre Pio puis à nouveau, après le repas, avec le supérieur. Celui-ci a gardé souvenir de cette conversation dans son Journal : « Certainement tout notre entretien porta sur Padre Pio. Il resta tellement admiratif de son humilité, de sa docilité et de tout son comportement, reconnaissant en lui un homme de prière et tout à Dieu, que la relation de sa visite changea les idées de Pie XI sur le Padre Pio. »

Cette visite apostolique rapide mais si inattendue, laissant

augurer des suites favorables, redonna espoir à la communauté. Un dénouement heureux semblait proche. Brunatto, à Paris, était beaucoup moins confiant. Padre Pio dut lui écrire à deux reprises pour qu'il sursoie à la publication de son pamphlet. Le fidèle enthousiaste, lui, ne l'entendait pas ainsi. Trop de promesses non tenues, d'espérances déçues avaient jalonné les années passées. Le 4 avril, il répondit assez vertement à Padre Pio : « Le prix de notre silence, le prix du livre est connu : la libération du Juste et Péloignement des coupables. » Et il menaçait encore : « Si à Pâques Padre Pio n'est pas libre, je publie et je distribue. »

Padre Pio passa les fêtes de Pâques dans les affres de la Passion. Non point tant à cause des péripéties d'une affaire qui n'en finissait pas de finir mais plutôt par les règles d'une économie surnaturelle que Tertullien déjà, au II^e siècle, énonçait ainsi : « La prière et la souffrance sont les seules forces devant lesquelles Dieu s'incline. » Le père Raffaele, une fois encore, a donné son témoignage sur les souffrances de Padre Pio en cette semaine sainte de l'année 1933 : « La semaine sainte, Padre Pio la passa au lit avec une fièvre de 48°, revivant ces jours-là toute la Passion du Seigneur. Il était incapable de prononcer une seule parole, on le voyait seulement souffrir et verser des larmes. » C'est aussi au prix de ces souffrances que Padre Pio payait sa libération.

Après la visite inattendue de Mgr Pasetto à San Giovanni Rotondo en mars — visite aux conclusions favorables —, d'autres éléments intervinrent qui purent contribuer à hâter la libération du Padre. En mai, il y eut la publication, à Rome, de l'étude du Dr Festa : *Tra i misteri della Scienza e le luci della Fede*. Première étude scientifique sur les stigmates de Padre Pio appuyée sur des visites médicales approfondies, l'ouvrage ne pouvait manquer d'impressionner les esprits non avertis. Ensuite, en juin, il y eut la visite au couvent du nouvel archevêque de Manfredonia, Mgr Cesarano. Il rencontra Padre Pio et se montra très cordial et attentionné. Enfin, le ministre général des capucins fit un exposé de la situation et plaida la cause de Padre Pio devant le Saint-Office.

Au bout de tant d'années d'efforts, il y avait convergence et accord des initiatives. Il n'avait fallu rien moins que la

menace brandie par des fidèles zélés, une visite apostolique ordonnée par le pape, une étude scientifique incontestable et un rapport du ministre général de l'ordre pour que le Saint-Office prenne enfin une décision favorable. Coïncidence, cette année 1933 avait été décrétée par Pie XI « Année sainte extraordinaire » pour célébrer les trente-trois années de vie terrestre de Notre-Seigneur. Le moment était donc « favorable ».

Le 14 juillet 1933, le cardinal Sbarretti, secrétaire du Saint-Office, adressait au ministre général de l'ordre capucin la lettre libératrice : Padre Pio était autorisé à « célébrer la sainte messe dans l'église du couvent de San Giovanni Rotondo et à confesser les religieux hors de l'église ». Ce n'était point une réhabilitation pleine et entière puisque les décrets précédents du Saint-Office (notamment celui qui déclarait que « la surnaturalité des faits attribués au P. Pio n'a pas été constatée ») n'étaient pas annulés. Mais c'était déjà une victoire puisque Padre Pio n'était plus enfermé dans son couvent et n'était plus traité en prêtre indigne de célébrer la messe en public. Il faudra attendre plusieurs mois — en mars et mai 1934 — pour que Padre Pio puisse à nouveau confesser les hommes puis les femmes.

Le jour même la curie généralice de Rome informait le provincial des nouvelles dispositions du Saint-Office et, le 15 juillet, celui-ci vint au couvent annoncer la bonne nouvelle. C'était le soir, la communauté entière était assemblée au réfectoire. Le père Raffaele raconte : « Le provincial annonça que, par volonté du Saint-Père, dès demain, le Padre Pio pourrait célébrer la sainte messe en public. Ce fut un long applaudissement et des cris de joie : Vive le pape ! Padre Pio ému, et les larmes aux yeux, quitta sa place, alla baiser la main du provincial et lui dit d'une voix tremblante et émue de remercier Sa Sainteté de sa part. »

Le lendemain, jour de la fête de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, après deux ans d'absence, Padre Pio célébra à nouveau la messe dans l'église du couvent. La nouvelle s'était répandue dans le pays que le Padre était rendu à ses fidèles. L'église était pleine, la foule massée jusqu'aux marches de l'autel. Des gens pleuraient de joie et d'émotion. Quand le Padre sortit de la sacristie et s'approcha de l'autel, nombreux

furent ceux qui le trouvèrent méconnaissable. Après deux années de réclusion et de souffrances, il avait vieilli, ses cheveux blanchissaient, ses épaules tombaient, son pas était encore plus hésitant que jadis. C'était l'homme des douleurs qui revenait parmi ses fidèles, non un triomphateur.

Ni les *Acta Apostolicae Sedis* ni *YOsservatore Romano* ne publièrent la décision libératoire du Saint-Office. C'est qu'il ne s'agissait pas, cette fois, d'un décret officiel et solennel mais d'une simple lettre qui concédait une faveur... D'ailleurs, dès le 7 août, le procureur et commissaire général de l'ordre faisait savoir au provincial, par une longue et sévère lettre, que cette concession avait été faite « à titre purement expérimental » (*sic*) et que « donnée par pure grâce, elle pouvait rapidement être révoquée, et peut-être pour toujours, si ne cessent pas immédiatement et de façon totale les manifestations inopportunes et les commentaires erronés sur celle-ci... ».

Plusieurs fois, et dès le 15 juillet, des recommandations et limitations imposées par l'ordre en accompagnement de la mesure libératoire seront rappelées au supérieur du couvent ; notamment celle-ci, particulièrement difficile à respecter pour un prêtre comme Padre Pio qui « vivait » sa messe : « Que la messe de Padre Pio ne dépasse pas ordinairement la demi-heure, non comprise, bien entendu, la distribution de la communion aux fidèles. »

Les restrictions, imposées par la prudence, seront adoucies d'année en année, et l'on peut dire que, malgré tout, à partir de ce 16 juillet 1933 commença pour Padre Pio une période heureuse qui allait durer jusqu'en 1960. Heureuse au sens d'apostolat libre et fécond. Près de trente années pendant lesquelles vont affluer à San Giovanni Rotondo des centaines de milliers de pèlerins et pendant lesquelles vont se multiplier les conversions, les guérisons et les grâces reçues. On verra aussi sortir de terre de nombreux hôtels et pensions pour accueillir les fidèles. On verra surtout Padre Pio mettre sur pied les deux grandes réalisations qui sont le témoignage, encore aujourd'hui, de sa fécondité spirituelle : la Casa Sollievo delia Sofferenza et les groupes de prière.

Après la décision du Saint-Office, Pie XI recevant Mgr Cuccarollo lui dit : « Vous devez être content vous capucins,

LE PADRE PIO

Padre Pio est réintégré et bien plus encore. » Et il ajoutait, employant une expression fort significative : « C'est la première fois que le Saint-Office ravale (*si rimanga*) ses décrets. »

CHAPITRE 11

LE CONFESSIONNAL ET L'AUTEL

La libération de 1933 marqua véritablement une nouvelle ère pour le couvent Santa Maria délie Grazie. Elle permit surtout à Padre Pio de remplir à nouveau la mission qui lui avait été confiée : témoigner aux yeux du monde de la souffrance salvatrice de Jésus-Christ et participer à son œuvre de rédemption. Les deux lieux privilégiés de cette mission étaient l'autel et le confessionnal. Pendant les années de réclusion, ne plus pouvoir confesser avait été une immense douleur, comme une mutilation de son propre être. Quand, en 1934, il put à nouveau soulager les âmes des pécheurs et leur pardonner leurs fautes au nom du Christ, ce fut une sorte de résurrection. A une de ses filles spirituelles qui lui disait combien avaient été longues ces trois années passées sans pouvoir être confessée par lui, il répondit : « A vous... et à moi ! Jésus m'a envoyé pour le salut des âmes. Mais qu'ai-je fait pendant ces trois années ? J'ai prié. Mais la prière ne suffit pas pour la mission qui m'a été confiée. Aidez-moi, j'ai besoin de votre aide. Demandons à Jésus que cela ne se reproduise plus. Jésus a besoin des âmes, Jésus a besoin de sauver les âmes '. »

Le confesseur

A quelqu'un qui le questionnait un jour sur sa mission sur terre, il répondit par un mot :

1. Propos rapportés par Jean Derobert, *op. cit.*, p. 706.

— Je suis un confesseur.

Et il est vrai que les heures passées par Padre Pio au confessionnal sont incalculables. Les jours de fête ou d'affluence, hormis la célébration de la messe, sa journée entière pouvait se passer en confessions. Une des grâces que Dieu lui avait faites, et qui bouleversait souvent ses pénitents, était de lire dans les âmes venues demander le pardon de leurs fautes. A celui qui ne s'était plus confessé depuis longtemps, Padre Pio rappelait doucement ses péchés passés avec une étonnante précision. Il lisait véritablement dans le cœur de celui qu'il voulait aider à faire une confession parfaite.

Parfois il lui arrivait de refuser l'absolution à un pénitent qui n'avait point manifesté un vrai repentir ou la ferme résolution de se corriger. Cette dureté dans la confession était à la mesure du prix payé par lui-même, en souffrances, pour les âmes qui voulaient être délivrées de leurs fautes. Après avoir passé une journée entière au confessionnal, il s'exclama un jour :

— Les âmes ! oh, les âmes ! Si l'on savait le prix qu'elles coûtent !

Après des confessions particulièrement difficiles, souvent on l'a vu pleurer. Ce don des larmes, qu'on rencontre dans la vie de nombreux saints, n'est point l'effet d'une sensiblerie exagérée mais témoigne plutôt d'un regard surnaturel jeté sur notre condition terrestre, pécheresse. Dans son petit livre de témoignages sur Padre Pio, Maria Winowska a excellemment défini la raison des larmes fréquentes du Padre :

« Sur quoi, sur qui, pleure Padre Pio ?

« Un saint a dit que si nous voyions l'horreur du péché, nous mourrions de dégoût. Pauvres habitués que nous sommes, cette vue ne nous incommode guère et nous faisons bon ménage avec la boue.

« Mais il y a de ces hommes parmi nous qui n'en prennent pas leur parti et ne pactisent pas avec le mal. Padre Pio en est : c'est la cause de ces larmes.

« Il pleure sur le pécheur qui préfère son péché à son âme précieuse. Il pleure sur le Sang de Dieu qui pour tant de malheureux coule en vain. Il pleure sur la création profanée

et sur les échecs de la grâce. Il pleure, enfin, parce que le Christ a pleuré¹. »

Certaines confessions étaient, pour lui, un vrai combat. Il s'agissait d'aller chercher le pécheur, parfois très loin, et de le ramener devant Dieu. Il disait souvent que la confession est une rencontre avec Dieu lui-même. Dieu est à la fois notre Maître, notre Juge et notre Sauveur. Au confessionnal, le prêtre tient la place de Dieu. On conçoit alors combien Padre Pio tenait à cœur ce pouvoir extraordinaire conféré par l'ordination sacerdotale et comment aussi il participait personnellement, à chaque confession, au combat qui se livrait dans l'âme du repentant entre le mal regretté et le bien désiré. Padre Pio n'avait de cesse que le pénitent ait compris qu'à travers les péchés commis c'était Dieu lui-même qui était offensé.

Les femmes étaient reçues dans le confessionnal qui se trouve dans la petite église du couvent, les hommes dans un autre qui se trouvait dans la sacristie. On dut bientôt rétablir les « tours », un ordre de passage avec des numéros. Parfois Padre Pio interpellait directement quelqu'un qui hésitait à se confesser. Il avait lu dans son cœur et lui désignait alors simplement du doigt le confessionnal. Si le pénitent montrait du désespoir, une parole, sublime dans sa simplicité, venait le reconforter :

— Padre, j'ai trop péché, je n'ai plus d'espoir !

— Mon fils, Dieu poursuit sans relâche les âmes les plus obstinées : tu Lui as coûté trop cher pour qu'il t'abandonne.

Si le pénitent se montrait endurci ou sceptique, la réponse ne tardait pas, cinglante et imparable :

— Padre, je ne crois pas en Dieu !

— Mais Dieu, mon fils, croit en toi².

Cet apostolat du confessionnal et le don de clairvoyance qu'y manifestait Padre Pio attiraient et bouleversaient les pèlerins du Gargano autant que les messes solennelles de lenteur et de participation vécue. Voir le Padre, se confesser à lui, recevoir la communion de sa main, voilà ce que

1. Maria Winowska, *le Vrai Visage du Padre Pio*, Fayard, 1976, p. 122 (1^{re} édition 1955).

2. Propos rapportés par Maria Winowska, *op. cit.*, p. 109.

demandèrent des milliers de pèlerins au premier prêtre stigmatisé de l'histoire de l'Église. Ses charismes, les miracles, guérisons, conversions et faits extraordinaires qu'on lui attribuait — et qui sont véridiques ! — venaient comme de surcroît. Tel venu simplement à San Giovanni Rotondo en curieux, pour essayer de voir les stigmates et approcher le Padre, était vite harponné par une parole vive ou un regard qui transperçait l'âme et se retrouvait à genoux dans le confessionnal ! « J'enlève ce qui est vieux et j'y mets du neuf ! » avait-il coutume de dire quand on l'interrogeait sur cet absolu de la pénitence.

Les pèlerins repartaient rassasiés de San Giovanni Rotondo, « réparés » pourrait-on dire. Et si un fidèle voulait remercier le Padre de la grâce qu'il lui avait faite, celui-ci ne manquait pas de lui répondre avec humilité et avec le bon sens théologique qui était toujours le sien : « La grâce que je t'ai faite ? Les grâces c'est Dieu qui les fait ! »

Padre Pio n'était et ne se voulait que l'instrument de Dieu. On a pu dire de lui qu'il était « transparent de Dieu ».

— Père, pour nous, qui êtes-vous ? lui avait-on demandé un jour.

Et lui avait répondu :

— Au milieu de vous je suis le frère, à l'autel je suis la victime, au confessionnal le juge.

La messe de Padre Pio

Frère, victime et juge : amour, souffrance et salut, telle avait été la mission du Christ sur terre, telle devait être la mission de Padre Pio sur terre à l'imitation de son Seigneur Jésus. Imitation par participation accordée en pure grâce et non pas imitation à force de volonté et de perfection atteinte.

On conçoit que, dans cette vie de prêtre, tout entière vouée à ce que son premier directeur spirituel avait appelé une mission de « corédemption », la messe ait été le moment le plus important de la journée. A l'époque de sa réclusion, Padre Pio la célébrait à 7 heures le matin, seul, et il pouvait alors officier lentement, au rythme des douleurs surnaturelles qui étaient les siennes à ce moment-là. Quand, à partir de

1933, il put à nouveau célébrer en public, sa façon de « vivre » la célébration de l'Eucharistie ne changea évidemment pas, mais il lui fallut respecter les consignes de ses supérieurs selon lesquelles sa messe ne devait pas durer plus d'une demi-heure, hormis le temps nécessaire à la distribution de la communion aux fidèles... Imagine-t-on Padre Pio obligé d'avoir sans cesse à l'esprit les trente minutes fatidiques qui s'écoulent. Heureusement, le gardien du couvent et ses confrères n'étaient point — ou, plus exactement, point encore — des cerbères sans cœur ni esprit. Ils savaient se montrer compréhensifs. Le père Agostino a évoqué dans son Journal le problème que posait cette messe trop longue aux yeux des autorités romaines. Le 6 octobre 1937, il note : « Nous avons fait le point pour la longueur de la messe. Par exemple à l'offertoire du calice, il reste avec le calice élevé pendant plusieurs minutes. A la consécration des deux espèces, il met longtemps à prononcer les paroles sacrées. A la gémulation, il reste comme cloué. Aux deux *memento*, il reste longtemps, etc. A tout cela, le père m'a répondu qu'il ne le fait pas exprès, il se sent comme cloué, tiré par une force mystérieuse¹. »

Tout ceux qui assistèrent à sa messe furent frappés par la lenteur et la douleur qu'il mettait dans les paroles et les gestes de la célébration. Quand, au fil des années, la restriction grotesque de la demi-heure ne sera plus imposée, on devra avancer l'heure de la célébration à 6 heures voire 5 heures du matin. C'est qu'une messe « ordinaire » de Padre Pio pouvait durer une heure et demie ou deux heures et qu'il fallait ensuite laisser du temps dans la matinée pour les confessions. Wladimir d'Ormesson, qui fut ambassadeur de France auprès du Saint-Siège dans l'après-guerre, a donné son témoignage sur une messe de Padre Pio à laquelle il avait assisté. C'était dans les années 50 :

« [...] A 6 h précises, le Padre Pio entra dans la chapelle par une porte latérale, la tête couverte de son capuchon de capucin. Assisté de deux enfants de chœur, il se fraya difficilement un chemin. Comme une clameur grandissante remuait l'assistance, il se tourna pour imposer le silence,

1. Texte cité par Jean Derobert, *op. cit.*, pp. 717-718.

gravit les marches de l'autel, découvrit sa tête. L'office commençait.

« Je le dis parce que c'est la vérité, jamais de ma vie je n'ai assisté à une messe aussi bouleversante. Et cependant toute simple. Le Padre Pio n'agissait que selon les rites traditionnels. Mais il récitait les textes liturgiques avec une telle netteté, une telle conviction ; il se dégageait de ses invocations une telle intensité ; ses gestes, si sobres qu'ils fussent, étaient d'une telle grandeur que la messe prenait je ne sais quelles proportions et devenait — ce qu'en réalité elle est et ce que nous avons précisément trop oublié qu'elle est — un acte absolument surnaturel. Quand sonna l'élévation de l'hostie, puis du calice, le Padre Pio s'immobilisa dans la contemplation. Combien de temps tint-il l'hostie, les bras levés, au-dessus de nos têtes ? Combien de temps le calice ?... Dix, douze minutes, davantage peut-être... Je ne sais... L'on n'entendait plus, au milieu de cette foule, que le murmure de sa prière. Il était vraiment devenu l'intermédiaire des hommes devant Dieu, la pointe extrême de la créature finie devant l'infini.

« A cet instant insigne, j'avais je ne sais combien de voisins grimpés sur mes épaules. A la lettre, je ne les sentais pas. Ma femme, qui se trouvait un peu à ma gauche et qui voyait le Padre Pio de côté, au moment où celui-ci consacra les Saintes Espèces, vit très nettement le sang jaillir des paumes de ses mains...

« Après avoir béni l'assistance, quand le Padre Pio quitta la chapelle, je m'aperçus en regardant ma montre que sa messe avait duré exactement une heure cinquante¹. »

Padre Pio vivait réellement, dans sa chair et dans son âme, les Mystères qu'il célébrait à l'autel. La théologie catholique nous enseigne que la messe est le renouvellement non sanglant du sacrifice du Christ. Dans une de ses prières solennelles, l'Église dit que « chaque fois que nous renouvelons la célébration de ce sacrifice, nous opérons l'œuvre de notre salut ». La messe est ainsi, tout à la fois, sacrifice de louanges et d'action de grâces, mémorial du sacrifice offert sur la Croix mais aussi « vrai sacrifice de

1. Wladimir d'Ormesson *in le Figaro*, 28-29 septembre 1968.

prêtre et fidèles. « C'est toute une miséricorde interne et externe. Tout un embrassement... disait-il, une fusion. »

On lui avait demandé aussi si le bruit que faisaient parfois les fidèles dans l'église bondée ne le gênait pas. Padre Pio répondit avec le bon sens désarmant qui caractérise la logique des saints et la simplicité de l'Évangile : « Et sur le Calvaire n'y avait-il pas des hurlements, des blasphèmes, des gronde-ments, des menaces ! ? C'était tout un fracas ! » Mais, ajoutait-il, le fidèle doit assister à la messe avec les mêmes sentiments qui furent ceux de la Vierge Marie et de saint Jean assistant Jésus au pied de la Croix, sentiments de compassion, de vénération et d'amour.

Souvent, pendant la messe, Padre Pio pleurait. Il pleurait à cause des souffrances qui étaient les siennes à ce moment-là, mais également parce qu'il comprenait alors d'autant plus les souffrances du Christ en Croix. Parfois aussi il pleurait en lisant l'Évangile du jour. A Cleonice Morcaldi qui s'en étonnait, Padre Pio répondit : « Te paraît-il peu de chose qu'un Dieu converse avec ses créatures ? Et qu'il soit par elles contredit ? Et qu'il soit continuellement blessé par leur ingratitude et leur incrédulité ? »

Certes oui, la messe de Padre Pio n'était point ordinaire. Et si elle durait si longtemps, nous comprenons un peu mieux pourquoi. Ce n'était point pourtant un face à face entre un prêtre et son Dieu, une rencontre au-delà du temps et de l'espace, une aventure mystique chaque jour recommencée. C'était un prêtre offrant un sacrifice et s'offrant lui-même en sacrifice, de manière non égale, pour le salut des fidèles et pour son propre salut. Les fidèles n'étaient pas absents des pensées de Padre Pio quand il était à l'autel. Au contraire. Il a dit un jour : « Je vois tous mes fils à l'autel, comme dans un miroir. » Il priait à leur intention, priait pour leur salut et, enfin, leur apportait la nourriture de la vie éternelle.

Paul VI a pu dire qu'« une messe du Padre Pio fait plus de bien qu'une mission ».

propitiation pour apaiser Dieu et nous le rendre favorable ». Cette théologie de la messe, cette conception traditionnelle de la messe comme sacrifice, fut celle de Padre Pio pendant ses cinquante-huit années de sacerdoce. Et lui, que Dieu avait voulu marquer des signes visibles de sa Passion, célébrait la messe en connaissant une douleur semblable — mais non égale ! — à celle de Jésus sur la Croix. « Tout ce que Jésus a souffert dans sa Passion, a-t-il dit, inadéquatement je le souffre moi aussi, pour autant que cela soit possible à une créature humaine. Et ceci malgré mon peu de mérite et par Sa seule bonté. »

Cleonice Morcaldi, une des filles spirituelles de Padre Pio, l'a interrogé à plusieurs reprises sur ce qu'il vivait et ressentait à chacune de ses messes. Elle a recueilli chacune de ses réponses avec soin. Nous avons ainsi un témoignage unique du Padre lui-même, sur sa messe¹.

A l'autel, a-t-il dit, il était comme Jésus sur la Croix. Il revivait la Passion entière du Christ durant la messe. C'est à ce moment-là qu'il souffrait physiquement le plus et que ses stigmates en particulier étaient les plus douloureux. A Cleonice Morcaldi qui lui demandait à quel moment de la célébration il souffrait le plus, il répondit : « Toujours et de façon croissante. » De la consécration à la communion étaient les souffrances les plus vives, « parce que c'est là vraiment qu'arrive une nouvelle et admirable destruction et création » ; il connaissait alors l'abandon de Jésus sur la Croix.

Pendant la messe, il connaissait tour à tour l'Agonie de Jésus au jardin des Oliviers, le Couronnement d'Épines, la Flagellation (« plus intensément pendant la consécration »), la Crucifixion. Pourtant il n'oubliait jamais qu'il n'était qu'une créature humaine. S'il participait, à sa mesure, aux souffrances du Christ, c'était par pure grâce. La distance qui le séparait de Dieu, paradoxalement, se mesurait davantage encore au moment de la communion. A ce moment-là, par les bienfaits reçus, il pouvait considérer combien était grandes et inégales la bonté et la charité de Dieu envers ses créatures,

1. Ce témoignage a été publié par Giuseppe Pagnossin, *op. cit.*, t. II, pp. 8-9.

Un prêtre humble et angoissé

Apôtre du confessionnal et martyr de l'autel, Padre Pio était vraiment un prêtre de Jésus-Christ, disciple fidèle et aimant. Les pèlerins qui accouraient à lui de l'Italie entière et d'au-delà les frontières ont pu, durant sa vie, ne considérer et ne connaître que cet aspect de la vie du Padre et on ne saurait leur en faire grief. Ils ignoraient les épreuves intérieures passées et les tourments spirituels qui continuaient à être les siens. Ils étaient comme la face cachée de cette vie tout entière donnée à Dieu et au salut des hommes.

Le 13 juin 1935, quand le père Vigilio da Valstagna, ministre général de l'ordre, se rendit au couvent de San Giovanni Rotondo, il rencontra lui aussi un religieux peu ordinaire certes, mais surtout un prêtre comblé dans son apostolat. Cette visite pastorale du supérieur général fut accueillie dans la joie. La dernière remontait à plus de vingt ans, c'est-à-dire bien avant l'arrivée de Padre Pio, et, depuis, le couvent avait connu nombre d'événements et d'épreuves. Le père Raffaele a raconté l'émotion de tous à cette visite : « Pour la première fois depuis vingt et un ans, la province monastique a reçu la visite du général de l'ordre et prédicateur apostolique, padre Vigilio da Valstagna. C'était un grand événement aussi pour San Giovanni Rotondo où il devait arriver le matin du 13 juin à 7 heures. A l'heure dite, la population avec le clergé et toutes les autorités étaient sur la route de Foggia où ils l'ont accueilli avec des vivats et des acclamations ; puis ils l'ont accompagné en cortège jusqu'au couvent. Padre Pio l'attendait sur la petite place près de la croix. Il s'est agenouillé et, tout ému, il a baisé les mains du supérieur général en tant que représentant du père séraphique. Le supérieur général l'aida à se relever, puis l'embrassa dans l'émotion de tous. Il a été édifié par la vie d'apostolat du Padre, par son comportement religieux et surtout par l'humilité qu'il a rencontrée en lui \ »

Cette visite du supérieur général au couvent le plus célèbre et le plus décrié d'Italie et à son frère extraordinaire signifiait

1. Texte manuscrit reproduit photographiquement in Giuseppe Pagnosin, *op. cit.*, t. I, pp. 690-691.

la réconciliation de l'ordre capucin et la réhabilitation du Padre. Deux mois plus tard, le 10 août, Padre Pio pouvait célébrer dans l'allégresse le vingt-cinquième anniversaire de son ordination sacerdotale. Obéissant aux consignes toujours en vigueur de ne pas dépasser la demi-heure, Padre Pio ne put dire qu'une messe basse. Mais dans quelle ferveur ! La foule des grands jours était là. Mgr Cesarano, archevêque de Manfredonia, avait tenu à assister à la cérémonie. A la fin de la messe, par faveur de Pie XI lui-même, Padre Pio put donner aux fidèles la bénédiction papale. Par exception, pour le repas de fête qui suivit, Zi'Grazio, le père de Padre Pio, et Michèle, son frère, furent admis au réfectoire.

Padre Pio a voulu garder un « souvenir » de cette journée mémorable, combien douce à son cœur après tant d'épreuves. Il s'agit de quelques mots griffonnés sur une carte qu'il a toujours gardée depuis comme un memento de sa vocation sacerdotale : « *Quid retribuam Domino pro omnibus quae retribuit mihi !* — Ô Jésus, je suis maintenant prêtre éternel depuis vingt-cinq années, sans aucun mérite de ma part. Tu m'as appelé au service de tes autels. Grâce te soit rendue pour les immenses miséricordes que tu as multipliées sur moi. Accepte ce sacrifice jubilaire pour ma sanctification, pour le triomphe de l'Église, pour la prospérité des amis et bienfaiteurs, pour l'éternel repos de mon cœur¹. »

C'est donc un prêtre comblé qu'on honore et visite en ces années d'après la « libération » de 1933. On vient chercher réconfort et enseignements à ses messes et à ses confessions. Fidèles, prêtres, évêques, têtes couronnées accourent à nouveau vers le Gargano comme vers un oasis de paix et de salut. Pourtant, et il en a toujours été ainsi et il en sera toujours ainsi dans la vie de Padre Pio, cette réussite religieuse et sacerdotale, réussite extérieure, allait de pair avec des tourments intérieurs indicibles. Padre Pio fêté, réhabilité, visité, était encore et toujours un homme de douleurs. Douleurs physiques et douleurs spirituelles. Il mangeait habituellement peu, seulement au repas de midi. Les journées

1. Texte manuscrit reproduit photographiquement in Francobaldo Chiocci et Luciano Cirri, *Padre Pio storia di una vittima*, op. cit., t. III, p. 218.

qu'il passait au confessionnal, la difficulté qu'il avait à se servir de ses mains transpercées et à marcher l'épuisaient et nul autre que lui n'aurait pu se satisfaire de si peu de nourriture en échange de tels efforts.

Qui plus est, à ces souffrances physiques venait s'ajouter un doute continu : « Est-ce que j'agis bien ou mal ? » Son confesseur de l'époque, le père Agostino, a rapporté dans son Journal quelques traits de cette vie intérieure souffrante du Padre. Le 27 janvier 1937, il écrit : « Je suis allé à San Giovanni Rotondo et j'ai pu parler deux heures avec Padre Pio. Physiquement, il souffrait plus que d'habitude. Il avait la grippe et une toux qui ne le laissait pas reposer la nuit. En fait, son corps souffre toujours, il mange très peu, il dort très peu, il confesse tous les matins dans l'église, chaque jour il reçoit des gens qui viennent le consulter. On peut dire qu'il se maintient par miracle. Moralement, il souffre comme Dieu le veut et Dieu le sait. L'habituelle épreuve spirituelle s'est aiguisée, ténèbres épaisses, il ne sait comment avancer, même le souvenir des assurances qu'il a reçues ne lui donne aucune force. C'est un tourment indicible ' . »

« Ce n'est pas le désespoir, disait-il encore à son confesseur, mais je n'y comprends rien. » Il n'y comprenait rien et pourtant cet état était ancien. Les lettres à ses directeurs spirituels, dans les premières années à San Giovanni Rotondo, évoquaient souvent, nous l'avons vu, ce que nombre de mystiques ont connu et que saint Jean de la Croix a appelé « la nuit obscure de l'âme ». Padre Pio avait écrit un jour : « Je vis dans une nuit perpétuelle. » Lui, comblé de grâces et de charismes, en colloque continu avec le ciel, doutait encore. Non doutes sur sa foi certes, mais sur sa conduite. A son directeur spirituel, il disait encore : « Mon Père, croyez-moi, c'est terrible. Je ne sais pas comment le Seigneur peut permettre tout cela ! Je me vois gêné en tout et je ne sais pas si j'agis bien ou mal. Ce n'est pas un scrupule, je le vois : mais l'incertitude de plaire ou non au Seigneur m'écrase. Et cela en tout et partout, à l'autel, au confessionnal, partout. J'avance presque par miracle, mais je ne comprends rien ! »

On remarquera qu'il ne s'agit point d'un désespoir mais

1. Textes cités in Jean Derobert, *op. cit.*, p. 723.

plutôt d'une angoisse de l'âme, soutenue seulement par la foi, âme qui a soif de consolations divines et qui est impatiente d'être rassurée par l'amour divin. Dans ces moments de troubles intérieurs et d'angoisse, le père Agostino savait trouver des paroles rassurantes pour son confrère tourmenté et lui donner des raisons d'espérer. Mais l'épreuve était si mystérieuse ! Le père Agostino notait l'étrangeté de la situation : « Quel mystère insondable de la divine Providence ! Une âme si éclairée, si bonne, si chère au Seigneur, et qui vit habituellement dans les ténèbres, qui a besoin d'une parole rassurante, même venant de quelqu'un qui est tellement, tellement inférieur à lui ! »

Cette « nuit perpétuelle » où vivait Padre Pio et qu'il acceptait comme voulue par Dieu peut apparaître incompréhensible voire contradictoire avec les grâces reçues par ailleurs. Et, certes, si les pèlerins qui affluaient à San Giovanni Rotondo avaient su quelles étaient les angoisses que traversait souvent leur Padre, ils n'auraient pas manqué d'être étonnés. Mais l'histoire et la théologie de la mystique nous apprennent que ces « nuits de l'esprit » sont pour sa purification. Si l'intelligence et la volonté souffrent, si l'âme se voit aveugle et abandonnée, c'est que Dieu veut la dépouiller complètement du « vieil homme ». Dans *la Nuit obscure*, saint Jean de la Croix a expliqué clairement les raisons de cette œuvre divine de purification de l'esprit : « Si elle obscurcit l'esprit, c'est pour lui communiquer des lumières sur toutes choses ; si elle l'humilie et le rend misérable, c'est pour l'exalter et l'affranchir ; si elle l'appauvrit et le prive de toute possession et affection naturelle, c'est pour le rendre capable de goûter divinement la douceur de tous les biens. »

Enfin, dans le cas de Padre Pio comme pour toute autre âme à la recherche de Dieu, cette « nuit perpétuelle », ces angoisses intérieures, cette crainte continue de déplaire à Dieu étaient un rappel à la nécessaire humilité. Padre Pio était vénéré et écouté quasiment comme un saint dès son vivant ; les épreuves intérieures qu'il subissait avaient aussi pour but de le préserver de l'orgueil»

CHAPITRE 12

SAN GIOVANNI ROTONDO HAVRE DE PAIX

Quand, le 2 mars 1939, Eugenio Pacelli devint pape sous le nom de Pie XII, la situation internationale était lourde de menaces. Le pontificat du Pasteur angélique commençait dans le plus grand déchaînement de violences que l'Europe ait connu. Pie XII, en la circonstance, montra une attitude constante de fermeté, de courage et de prière¹. Pie XII à Rome et Padre Pio dans son couvent de San Giovanni Rotondo présentent, dans ces années douloureuses pour le monde, une figure souvent semblable et même parfois mystérieusement à l'unisson.

Padre Pio et Pie XII

Les deux hommes ne se sont jamais rencontrés. Le cardinal Pacelli ne fut pas de ces prêtres, évêques et cardinaux qui, après la libération de 1933, prirent le chemin de San Giovanni Rotondo pour rendre visite au célèbre stigmatisé. Il était secrétaire d'État depuis 1930 et sa fonction lui interdisait de donner une telle marque d'estime à un religieux encore suspect il y a peu. Pourtant, il n'avait pas manqué une occasion de faire connaître à ses visiteurs l'admiration dans laquelle il

1. Certains historiens et écrivains ont parlé, injustement, des « silences » de Pie XII pendant le conflit mondial. Sur l'action du pape pendant ces années terribles, on pourra consulter en particulier le témoignage de sœur Pascalina Lehnert qui fut pendant près de quarante années à son service : *Pie XII, mon privilège fut de le servir*, Téqui, 1985, et Alexis Curvers, *Pie XII, le pape outragé*, Dominique Martin Morin, 1988 (1^{re} édition 1964).

tenait Padre Pio. Il avait passé douze années en Allemagne, de 1917 à 1929, comme nonce apostolique à Munich puis à Berlin. Dans les dernières années, il avait eu connaissance d'un cas de stigmatisation qui allait, lui aussi, devenir célèbre : celui de Thérèse Neumann, de Konnersreuth en Bavière.

Il n'est donc pas impossible que sa connaissance personnelle d'un cas de stigmatisation ait influencé favorablement, quand il devint secrétaire d'État, la décision libératoire de Pie XI en 1933. Recevant peu de temps après l'archevêque de Manfredonia, il lui avait fait cette recommandation paternelle :

— Si vous avez besoin de quelque chose pour le Padre Pio, venez me voir.

Une fois devenu pape, Eugenio Pacelli a montré la même bienveillance envers le stigmatisé du Gargano. Dès qu'il fut élu, un des mots d'ordre donnés à la curie romaine, c'est-à-dire aux différentes congrégations, a été : « Qu'on laisse la paix au Padre Pio. »

Cette bienveillance ne se démentira pas pendant toute la durée de son pontificat et sa protection a empêché, de son vivant, toute nouvelle sanction ou restriction infligée au Padre. Quand le petit moine de San Giovanni Rotondo mettra sur pied sa grande œuvre, la Casa Sollievo délia Sofferenza, il trouvera à plusieurs reprises soutien et encouragement auprès du pape.

Pendant la guerre et jusqu'à la fin de son pontificat, les mots d'affection et d'admiration de Pie XII envers Padre Pio sont innombrables. Recevant le sculpteur Francesco Messina, qui avait visité peu de temps auparavant le stigmatisé, le pape lui dit :

— Padre Pio est un grand saint... Certainement c'est un saint homme.

Combien de fois, à des groupes de visiteurs qui lui disaient leur intention de se rendre à San Giovanni Rotondo, Pie XII ne s'est-il pas recommandé aux prières de Padre Pio !

Padre Pio, lui, devinant combien était lourde la tâche du souverain pontife et grandes les difficultés qu'il rencontrait, priait et faisait toujours prier pour le pape. Dans sa cellule, il avait une photo de Pie XII sur sa table. Au professeur Enrico Medi qui devait rencontrer le pape dans les jours

suivants, le Padre demanda de lui transmettre ceci : « Que je m'immole pour lui et que j'e prie toujours pour que le Seigneur le conserve longtemps à la tête de son Église¹. » Quand Padre Pio parle de « s'immoler », nous savons que ce n'est pas un vain mot. Offrir ses souffrances à Dieu pour le pape témoigne du grand amour que Padre Pio n'a cessé d'entretenir pour l'Église malgré les brimades qu'elle lui a parfois infligées. Souffrir par l'Église et souffrir pour l'Église vont souvent de pair.

Pendant la guerre, tout particulièrement, Padre Pio pria et offrit ses souffrances aux intentions du pape. En septembre 1943, aux moments les plus graves du conflit en Italie, il avait appris la situation critique que connaissait Rome. Le 10 septembre, les Allemands avaient fait leur entrée dans la Ville éternelle, on craignait pour la vie et la sécurité du pape. « Deux jours durant, raconte sœur Pascalina, les portes de Saint-Pierre restèrent fermées. Les Romains barricadaient leurs maisons, leurs magasins, tout. La peur, l'effroi recouvrait d'une chape de plomb les habitants de la ville tout entière (...) à l'entrée même de la place Saint-Pierre, les Allemands avaient planté leur tente, sous les yeux du palais apostolique²... »

La nouvelle de l'occupation de Rome ne parvint à San Giovanni Rotondo que le 17. Aussitôt, Padre Pio tomba malade et dut rester au lit, pendant sept jours, avec une forte fièvre. « Maladie » étrange qui rentre dans le mystère de substitution et d'expiation qui caractérise une part de la vie spirituelle et des souffrances du Padre. Padre Pio était tombé malade parce qu'il avait appris que le pape avait de grandes préoccupations ! Il souffrait avec Pie XII. Mystère de la compassion.

1. Propos rapporté par le postulateur général des capucins, le père Bernardino da Siena, « Padre Pio e la Chiesa » in *Atti del 1° convegno di studio sulla spiritualità di padre Pio*, San Giovanni Rotondo, 1973, p. 140.

2. Pascalina Lehnert, *op. cit.*, p. 137.

LE PADRE PIO

La guerre

La guerre amena à San Giovanni Rotondo une foule plus grande encore de pèlerins, mais aussi, suivant les développements du conflit, des soldats de toutes les armées et de toutes les nations. Ce furent d'abord des Italiens, puis des Allemands et enfin, après le débarquement anglo-américain en Sicile, des Américains, des Anglais, des Français et des soldats d'autres nations alliées. Padre Pio accueillit indifféremment ces soldats de camps opposés. Certains le lui reprochèrent. Lui ne considérait que leur âme. Ces hommes, à quelque armée qu'ils appartiennent, venaient tous chercher la même chose : des paroles de réconfort et d'espérance.

Au cours de l'été 1943, après leur débarquement en Sicile, les Alliés firent subir un intense bombardement à la Calabre et à la région des Pouilles pour faire reculer les troupes allemandes qui y avaient pris position. Le couvent Santa Anna, à Foggia, fut partiellement détruit. On dut transférer la curie provinciale à San Giovanni Rotondo. C'est à ce moment de la guerre que survint un cas de bilocation des plus célèbres parce que attesté par de nombreux témoins. Le père Fernando da Riese, dans la « biographie officielle » de Padre Pio qu'il a écrite à la demande de son ordre, l'a rapporté après d'autres auteurs : « De nombreux pilotes de l'aviation anglo-américaine, de différentes nationalités (anglais, américains, polonais, palestiniens) et de diverses religions (catholiques, orthodoxes, musulmans, protestants, juifs), ont confirmé une bilocation de Padre Pio. Durant la dernière guerre, à chaque fois qu'ils survolaient le Gargano pour exécuter des bombardements, ils voyaient en l'air un frère qui, tendant ses mains blessées, leur interdisait de lâcher leurs bombes. Foggia et presque toutes les villes de la région des Pouilles ont subi des bombardements répétés. Sur la cité de Padre Pio, pas une seule bombe ne tomba.

La guerre finie, venant à San Giovanni Rotondo, ces aviateurs reconnurent dans Padre Pio "avec une absolue certitude" ce frère qu'ils avaient rencontré et vu au cours de leurs vols '. »

1. Fernando da Riese *Pio X Padre Pio da Pietrelcina*, éditions « Padre Pio da Pietrelcina », San Giovanni Rotondo, 1984, p. 193 (1^{re} édition 1974).

Quand enfin le sud de l'Italie fut libéré et qu'ailleurs, au conflit des armées italo-allemandes et alliées, vint s'ajouter la guerre civile entre miliciens fascistes et partisans, la région des Pouilles devint une zone de refuge. Chaque jour, pour la messe du Padre, l'église était pleine. Réfugiés du Nord et soldats des armées de libération se mêlaient. Nombreux en particulier furent les militaires américains des bases de Foggia et des environs. Ce furent d'abord des catholiques, puis des protestants attirés par la renommée de l'étrange moine. Par autorisation spéciale de Pie XII, ces derniers pouvaient assister à la messe de Padre Pio. Plusieurs se convertirent au catholicisme et furent baptisés par lui. Sur la route de Rome puis de l'Europe, ce passage par le Gargano fut salutaire pour beaucoup. Padre Pio confessait à tour de bras. Dans toutes les langues, faut-il le dire... On cite le cas devenu célèbre d'un grand Noir américain, docker dans le civil. Il ne baragouinait que l'argot des docks de New York. Padre Pio, sans se démonter, avait parlé avec lui en utilisant le slang new-yorkais comme s'il s'était agi de sa langue maternelle.

Nombreux aussi étaient les fidèles italiens qui s'adressaient au Padre pour apaiser leur inquiétude : un fils qui était à la guerre, un parent qui habitait dans la zone des combats, allaient-ils s'en sortir vivants ? On lui demandait des assurances sinon des prophéties. Aujourd'hui, innombrables sont les témoignages sur les promesses réalisées de Padre Pio. Toujours ses réponses avaient été brèves, comme si elles lui avaient échappé : « Oui, il est vivant » ou « Il reviendra » ou encore « Attendez et espérez » mais toujours aussi il insistait : « Priez, priez ! » Il lui arrivait aussi de répondre : « Je ne sais rien », et de ne pouvoir rassurer son visiteur, mais dans ces cas-là également il l'encourageait à placer sa confiance dans le Seigneur et à prier. Combien de soldats, de tous les camps, et de civils ont dit avoir été sauvés d'un péril grâce à la protection de Padre Pio ! Une image le représentant ou une invocation de son nom avait sauvé miraculeusement... Un récit mérite d'être rapporté parce qu'il a été raconté par Padre Pio lui-même au père Costantino* :

1. P. Costantino Capobianco, *Paroles et anecdotes de Padre Pio*, op. cit., pp. 19-20.

« Nous nous trouvions à San Giovanni Rotondo entre la fin août et le début d'octobre 1943 à la suite des bombardements. Padre Pio continuait son apostolat dans le confessionnal et, quand il le pouvait, au parloir pour réconforter bien des gens.

« Un après-midi, tout ému, le Padre nous raconta ce qui suit :

« "Le matin, quelques personnes de Pescara étaient arrivées avec des moyens de fortune et elles lui avaient raconté les tristes événements qu'elles avaient vécus. Leur ville avait été soumise, par terre et par mer, à des bombardements répétés. Quelque chose de terrifiant ! Elles s'étaient réfugiées au rez-de-chaussée d'un immeuble de quatre étages, et là, sursautant aux continuelles explosions, elles pleuraient et priaient, tenant dans leurs mains une de ses photos, et répétaient sans cesse au milieu des sanglots : 'Padre Pio, sauve-nous ! Padre Pio, aide-nous !'

« "Et voilà le moment crucial. Une bombe tomba en plein sur l'immeuble, défonça le quatrième étage, puis le troisième, le deuxième et le premier... Vous vous imaginez la terreur, l'épouvante, l'agitation lorsque cette bombe, qui faisait un bruit de tonnerre de fin du monde, alla s'enfoncer au rez-de-chaussée où ces personnes avaient cru trouver un abri ! Un grand cri d'invocation : 'Padre Pio, sauve-nous !' se mêla au fracas assourdissant de l'engin qui, par une aide d'En-Haut, n'explosa pas.

« "Et remplies d'émotion et de reconnaissance, elles terminaient :

« — Padre, nous sommes venues exprès pour vous remercier, parce que c'est vous qui nous avez sauvées !" »

Cette protection accordée, miraculeuse si l'on veut, n'était comme toujours que l'aspect visible et évident d'une mission plus profonde. Dans tous les cas de protection, comme quand il s'agit de guérison, sauver le corps va de pair avec un salut de l'âme. C'est Dieu qui agit et ne dissocie pas les deux interventions. On remarquera également que l'épisode, pour spectaculaire qu'il soit, n'en a pas moins une signification plus générale : la force de la prière et la bonté de Dieu. A quelqu'un qui lui montrait un jour la photographie d'une parente malade en lui disant : « Si je le mérite, bénis-la et

guéris-la », Padre Pio répliqua avec toute la vigueur de celui qui semble répondre à une offense :

— Mais quel mérite ? En ce monde, nul d'entre nous ne mérite rien. C'est le Seigneur qui est assez aimable, dans son infinie bonté, pour nous combler de ses grâces parce qu'il donne tout.

Les groupes de prière

La constitution de groupes de prière est une des initiatives les plus spectaculaires de Padre Pio. L'origine en remonte à l'époque de la guerre et ils existent aujourd'hui encore, répandus sur les cinq continents. Le pape Pie XII avait lancé l'idée. Padre Pio fut le premier à répondre à cet appel en invitant ses innombrables fidèles, d'Italie et d'ailleurs, à répondre à la pressante injonction du Saint-Père.

Les appels à la prière avaient redoublé pendant la guerre. Il s'agissait d'unir les fidèles dans l'imploration du ciel à un moment de grand danger mais aussi de réveiller le sens chrétien dans une époque bouleversée. La première exhortation de Pie XII à la formation de groupes de prière qui prendraient certains engagements spirituels date du 17 février 1942. S'adressant ce jour-là aux curés de Rome et aux prédicateurs du carême, il les avait encouragés en ces termes :

« Réveillez et ravivez chez les fidèles, en particulier chez les jeunes, cette force spirituelle, aujourd'hui si nécessaire, mais qui, trop souvent, leur fait défaut : le sens de l'honneur catholique. C'est la louange et l'admiration du fils pour la Mère. C'est le *sentire cum Ecclesia* (...) Combien le Christ se complaît et combien l'Église a confiance dans un avancement spirituel plus grand chez le peuple chrétien, quand elle voit des groupes de ses fidèles de tous âges et de toutes conditions se réunir avec piété et avec une dévotion ardente autour de la Table eucharistique ! (...) Nous avons besoin de fortes et compactes phalanges d'hommes et de jeunes gens qui, se tenant étroitement unis au Christ, reçoivent au moins chaque mois le Pain de vie et engagent aussi les autres à suivre leur

exemple. Cela est, nous le voyons, un des devoirs les plus urgents et les plus importants du ministère paroissial'. »

Les années suivantes, à l'ouverture du carême, Pie XII renouvela ses appels. Le 8 mars 1952 encore, il s'écriait : « Ce dont l'Église a un besoin urgent, c'est de fidèles ou de groupes de fidèles, de toutes les conditions, qui, se libérant de l'esclavage du respect humain, conformément toute leur vie et leur activité aux commandements de Dieu et aux lois du Christ. »

Ces appels du pape furent entendus par Padre Pio. Ils correspondaient à une intuition et à une pratique qui avaient déjà été siennes, notamment quand, dès les premiers temps de son arrivée à San Giovanni Rotondo, il avait réuni ses fidèles les plus assidus dans un petit groupe de prière. C'était un quart de siècle auparavant. Depuis le premier appel du pape, progressivement, à travers les fidèles qui venaient à San Giovanni Rotondo, par groupes, par paroisses, souvent sous la direction d'un prêtre, Padre Pio répandit cette idée de groupe de prière. L'idée puis le nom devinrent familiers et bientôt des groupes se constituèrent dans de nombreuses régions d'Italie et dans le monde entier. Il s'agissait expressément de répondre aux enseignements du pape.

— Écoutons le pape. Mettons-nous tous ensemble pour prier, répétait inlassablement Padre Pio.

Ce furent ici des « messes de charité » (à Livourne), là des « messes du pardon » (à Savone), ailleurs encore des « heures de prière ». La première liste officielle des groupes de prière date de juillet 1950. Ils étaient répartis alors dans une trentaine de villes italiennes. Dès la fondation, un livret fut publié où, entre autres, était défini l'esprit qui devait présider à ces groupes de prière : « Nous voulons suivre fidèlement les principes, les lois et les règles de la Sainte Église catholique à laquelle nous devons la révérence la plus dévouée et la plus stricte obéissance. Nous entendons par là éviter toutes les déviations possibles nées d'initiatives personnelles qui, bien que dictées par le zèle et la bonne foi,

1. « Allocution aux curés de Rome et aux prédicateurs du Carême » (17 février 1942) in *Actes de S.S. Pie XII*, Bonne Presse, 1952, t. IV (années 1941-1942), pp. 29-39.

pourraient en quelque façon fausser le but du groupe de prière ».

Les groupes de prière devaient donc se constituer dans la dépendance directe de l'Église, il ne pouvait s'agir d'une initiative spontanée de laïcs. Un groupe devait nécessairement se former sur l'initiative d'un prêtre. La prière en commun, aux intentions de Padre Pio, et la célébration de la messe étant les deux activités essentielles d'un groupe de prière. Le père Derobert, qui fut parmi les fils spirituels du Padre et un des initiateurs des groupes de prière en France, a expliqué quel en était l'esprit : «... Toute improvisation est bannie, tout ce qui n'est pas proprement la prière doit être proscrit. On récitera le rosaire, dans l'esprit du Padre Pio, aux intentions du pape, qui coïncident forcément avec celles de l'Église. A ce propos, nous lui avons demandé nous-même si l'on pouvait, dans ces groupes, faire des conférences ou d'autres activités. Le père nous coupa la parole en disant : Surtout pas ! Les bavardages ne peuvent que détruire le groupe¹ ! »

Peu à peu donc l'injonction de Padre Pio — « Prions et faisons prier » — fut suivie. Des groupes de prière se formèrent dans toutes les parties du monde, du Brésil aux Indes. En 1956, on en comptait plus de sept cents. Cette incitation à la prière est assurément un des plus beaux fruits de la mission de Padre Pio. Leur rapide extension et leur existence vingt ans après la mort de leur fondateur montrent bien qu'ils correspondaient à un besoin réel. Ils réussirent aussi parce que la prière a toujours tenu la première place dans la vie de Padre Pio. Un jour, dans son style direct et profond, il avait eu cette répartie (il s'adressait à un professeur d'université) : « Dans les livres, on cherche Dieu. Dans la prière, on le trouve. »

Les évêques, généralement, encouragèrent dans les années 50 la formation de groupes de prière dans leur diocèse. En 1956, Mgr Montini, archevêque de Milan, réunissait plus de trois cents prêtres de son diocèse pour les inviter à constituer des groupes de prière. En septembre 1959, à l'occasion du Congrès national eucharistique, le premier congrès italien des

1. P. Jean Derobert, *op. cit.*, p. 745.

groupes de prière se réunissait. L'année suivante, le 25 avril 1960, le cardinal Lercaro présidait à Bologne un grand rassemblement des groupes de prière de l'Emilie et de la Romagne. Dix-sept archevêques et évêques des diocèses de ces régions étaient présents et Jean XXIII honora la réunion d'un télégramme de vœux et d'encouragement.

Ces groupes de prière, première grande œuvre de Padre Pio, rencontreront pourtant, par la suite, des oppositions et des interdictions. Sa deuxième grande œuvre, la Casa Sollievo della Sofferenza, suscitera elle aussi bien des convoitises, et bien des jalousies. Curieusement, ces deux œuvres, qui sont comme les fruits les plus concrets et les plus visibles de l'authenticité de sa mission, seront au centre de la deuxième persécution qu'il aura à subir. Mais avant de voir, au chapitre suivant, cette autre page noire de la vie de Padre Pio, arrêtons-nous un moment sur ce qui reste, aujourd'hui encore, non pas un imposant monument à sa gloire mais au contraire un imposant monument que sa générosité a voulu faire édifier pour le service des pauvres et des malades.

Une fondation des années de guerre

Après l'échec du petit hôpital Saint-François, Padre Pio n'avait pas abandonné définitivement l'idée d'une « maison pour les malades ». Au moment où un nouveau projet fut élaboré, la guerre commençait à bouleverser l'Europe. Elle allait ajouter son cortège de misères aux besoins courants de la population de San Giovanni Rotondo et du Gargano et rendre plus urgente encore la réalisation de cette « maison ».

C'était un soir des derniers jours de l'année 1939. Quelques fidèles rendaient visite à Padre Pio et conversaient avec lui au parloir du couvent. Il y avait là Mario Sanvico, un vétérinaire de Pérouse tourné vers l'industrie, depuis longtemps pèlerin de San Giovanni Rotondo ; le Dr Guglielmo Sanguinetti, un médecin toscan, franc-maçon converti par Padre Pio, et aussi le Dr Carlo Kisvarday, pharmacien établi depuis quelque temps dans le bourg. Devant ces trois hommes, Padre Pio, évoqua à nouveau le rêve qui lui tenait à cœur. Il

dut le faire avec un tel accent de conviction qu'ils le quittèrent bouleversés et convaincus qu'il fallait passer à l'action.

Le 9 janvier 1940, les trois hommes et quelques amis se réunirent dans la petite maison que Sanvico et Sanguinetti s'étaient fait construire sur le chemin menant du bourg au couvent. C'était une des premières habitations de la zone encore déserte. Un comité pour la fondation d'une clinique fut constitué. Le procès-verbal de cette première réunion a été conservé : « Fondateur de l'œuvre : Padre Pio da Pietrelcina (qui, pour le moment, ne désire pas être nommé) ; secrétaire : le Dr Mario Sanvico ; caissier responsable : le Dr Carlo Kisvarday ; responsable technique et médical : le Dr Guglielmo Sanguinetti ; directrice de l'organisation interne : Mme Ida Seitz¹. » Le comité était décidé à agir selon les intentions de Padre Pio et à lui soumettre toutes les décisions à prendre. Ils se rendirent aussitôt au couvent et lui exposèrent leur désir d'œuvrer à son service. Celui-ci approuva la formation du comité : « En cette soirée commence ma grande œuvre terrestre », leur dit-il. Il sortit de sa poche une pièce d'or reçue en aumône dans la journée : « Je veux donner la première offrande. »

Un registre fut ouvert et les premiers dons furent recueillis parmi les pèlerins du couvent. Le 14 janvier, Padre Pio donnait à l'œuvre son nom définitif : Casa Sollievo délia Sofferenza (la Maison du soulagement de la souffrance). Le comité se mit aussitôt au travail. Un dépliant expliquant les finalités de la Casa fut édité en plusieurs langues. En première page était reproduit le célèbre tableau de Giotto : *Saint François d'Assise donnant son manteau à un pauvre*. Les dons commencèrent à affluer de toute l'Italie et de l'étranger. Chacun tenait à apporter sa pierre à l'édifice. Padre Pio a toujours gardé sur lui une piécette de 50 centimes qu'une pauvre femme lui avait donnée un jour pour la construction de l'hôpital. Il l'avait gardée pour témoigner de quelle manière les dons des pauvres avaient permis l'édification d'une si

1. Compte rendu manuscrit de la réunion de fondation in Gherardo Leone, *Padre Pio e la sua opera*, éditions Casa Sollievo délia Sofferenza, San Giovanni Rotondo, 1984, pp. 28-29.

grande bâtisse. Il a raconté dans quelle circonstance cette pièce lui avait été remise :

« La nouvelle s'était répandue qu'un hôpital allait être construit et une pauvre petite vieille, un des premiers matins après cette nouvelle, se présenta à lui, devant le confessionnal, et voulut lui faire une offrande. Padre Pio qui connaissait la pauvreté de la petite vieille lui dit :

« — Merci ! mais gardez cet argent pour vous ; vous en avez besoin.

« Et la petite vieille :

« — Mais, Padre, prenez-le !

« Le Padre insista :

« — Mais non, pourquoi voulez-vous vous ôter le pain de la bouche ? Faites comme je vous dis : gardez pour vous cet argent, car vous en avez besoin.

« Alors la pauvre femme se ravisa :

« — Vous avez raison, Padre : c'est trop peu !

« En entendant ces mots Padre Pio comprit que cette malheureuse se trouvait humiliée. Il en fut ému et lui dit : "Donne-le-moi, donne-le-moi et que Dieu te bénisse", et il tira le rideau du confessionnal pour qu'elle ne puisse pas voir les larmes qui coulaient sur son visage¹. »

Et souvent, par la suite, quand il racontait l'histoire et montrait la piécette, il pleurait : cette pauvre femme, elle aussi, avait voulu rendre par son peu d'argent ce qu'elle reçut en grâces de Padre Pio. Comment refuser la reconnaissance et la charité des pauvres ?

En quelques mois, on rassembla un million et demi de francs. L'entrée en guerre de l'Italie, le 10 juin 1940, rendait périlleux le commencement des travaux. Le comité, en accord avec Padre Pio et pour éviter une possible dévaluation de la monnaie, acheta à Lucera un domaine avec la somme déjà recueillie, domaine qui pourrait être revendu après la guerre.

Pendant le conflit, les dons continuèrent à affluer. Un des plus importants fut celui envoyé par Brunatto. Celui-ci, après avoir dû quitter le couvent dans les années 20 par ordre des autorités qui ne toléraient plus aucun laïc auprès de Padre Pio, avait trouvé à s'employer comme agent commercial dans

1. P. Costantino Capobianco, *op. cit.*, pp. 181-182.

la société Zarlatti dont le siège était à Rome. Cette société avait mis au point une locomotive Diesel et c'est ce brevet Zarlatti que Brunatto s'efforçait de vendre dans toute l'Europe. En 1931, il réussit à prendre la tête de la société et en transféra le siège à Paris, boulevard Haussmann, pour mieux faire connaître « sa » Zarlatti aux compagnies françaises, belges, allemandes. En quelques années les brevets Zarlatti lui avaient permis d'accumuler une véritable fortune. Il traita même avec le directeur des chemins de fer soviétiques et le commissaire du peuple aux transports.

Le grand projet de Padre Pio ne pouvait le laisser indifférent. Dès que de nouveaux accords relatifs au transfert en Italie d'avoirs appartenant à des Italiens domiciliés en France le lui permirent, Brunatto envoya, le 3 juin 1941, trois millions cinq cent mille francs au comité pour la construction de la clinique de San Giovanni Rotondo. Somme énorme — à peu près cinq millions de nos francs actuels — qui allait permettre un début effectif des travaux aussitôt la paix revenue.

Des travaux gigantesques

Ce n'est qu'une fois la guerre terminée en Europe que les premiers coups de pioche furent donnés. La propriété à Lucera, le don du fidélissime Brunatto, les autres offrandes qui continuaient à s'accumuler rendaient nécessaire la transformation du comité de fondation en société juridique. Le 5 octobre 1946, à Foggia, fut constituée devant notaire la société par actions Refuge des affligés au capital d'un million de liras. Les associés ayant pour finalité la construction d'un hôpital, des statuts officiels de celui-ci étaient définis dans l'acte notarié et sa mission résumée en une phrase : « Recevoir les personnes qui demandent charité et assistance au nom du Christ. »

Deux jours après cet acte qui marquait la naissance officielle et légale de l'hôpital, Grazio Forgione, le père de Padre Pio, mourait à près de quatre-vingt-six ans. Padre Pio put assister aux ultimes instants de son père et lui donner les derniers sacrements. Aujourd'hui il repose auprès de Giuseppa

Forgione dans le cimetière du couvent. On a écrit, ici et là, que Zi'Grazio était mort à Rome et que son fils était venu l'assister à l'heure dernière par une de ses mystérieuses bilocations. On ne prête qu'aux riches... En fait, Zi'Grazio est mort à San Giovanni Rotondo. Il avait voulu passer les dernières années de sa vie auprès de son fils et il avait été recueilli par Maria Pyle dont la maison était proche du couvent.

Dans les jours qui suivirent la formation de la société par actions, le terrain à bâtir fut définitivement choisi. Différentes parcelles attenantes furent proposées, juste à côté du couvent et libres de toute construction. « Chose curieuse, a remarqué le père Derobert, ce grandiose hôpital se dressera à l'endroit précis où le 2 février 1575 fut converti, véritablement foudroyé par la grâce, un aventurier ruiné par le jeu et la débauche et qui était employé par les capucins de Manfredonia. Il se rendait dans un village voisin. Il deviendra plus tard saint Camille de Lellis¹ ! » Camille de Lellis fondera les camilliens, ou clercs réguliers ministres des infirmes, et une vingtaine d'hôpitaux.

La zone était montagneuse et les travaux allaient être longs et difficiles. Il fallut faire sauter des pans entiers de roche à la mine et aménager des espaces constructibles avant de songer aux fondations de la bâtisse. Si les médecins et les administrateurs ne manquaient pas, en revanche les architectes, les géomètres et les chefs de chantier firent défaut au départ. Que faire ? Confier le projet à une société quelconque qui proposerait un plan et exécuterait les travaux ? Pourrait-on encore contrôler le développement de l'œuvre et l'argent des donateurs n'allait-il pas être gaspillé ? Padre Pio, par une de ces intuitions prophétiques qui désarçonnaient toujours ses interlocuteurs, dit un jour à don Giuseppe Orlando : « Tu dois commencer les travaux. » Don Orlando, originaire de Pietrelcina, était son confident depuis de nombreuses années. C'est à lui en premier que, déjà en 1921, Padre Pio avait fait appel pour le petit hôpital Saint-François. Aujourd'hui, il voulait que don Peppino, comme il l'appelait affectueusement, dirige les travaux de fondation de la Casa... Sans un plan, sans un ingénieur ! Il obéit pourtant

1. P. Jean Derobert, *op. cit.*, p. 737.

et, le 19 mai 1947, les premiers coups de pioche étaient donnés dans la montagne. Les travaux allaient durer neuf ans. Don Orlando prit également l'initiative, dans les premiers jours, de transformer le mauvais chemin qui allait de San Giovanni Rotondo au couvent en une large route de quatre mètres, aisément praticable aux camions et engins qui n'allaient pas manquer de faire bientôt la navette. Sage initiative ! Pour donner du cœur à l'ouvrage à ses ouvriers, don Orlando avait composé une petite chanson de circonstance qu'on entendit dès lors sur le chantier du soir au matin. Il devait y être question d'hôpital, de charité, de souffrances et de peines, et aussi du Padre...

Comme pour donner une confirmation divine au bien-fondé de ces premiers coups de pioche, un mois plus tard survint un miracle dont tous les journaux de l'époque se firent l'écho. Anna Gemma Di Giorgi, une petite Sicilienne de sept ans, était aveugle de naissance. Cécité apparemment irrémédiable puisqu'elle était née sans pupilles. Sa grand-mère décida de l'emmener à San Giovanni Rotondo sur les conseils d'une parente religieuse qui lui avait dit : « Padre Pio est un saint, ses mains stigmatisées sont pleines de grâces célestes et son regard est toujours tourné vers le ciel pour obtenir de Dieu les grâces que nous demandons par son intercession. » Fortes de cette foi simple et confiante, Anna Gemma et sa grand-mère partirent le 6 juin 1947 pour le couvent du Gargano avec l'espoir que la petite, qui n'avait pas encore fait sa première communion, pourrait communier de sa main et demander sa guérison.

Quand elles arrivèrent au couvent, c'était l'après-midi, une grande foule de pèlerins se pressait autour du confessionnal du Padre. Elles ne purent l'approcher et se résignèrent à attendre le lendemain pour pouvoir lui parler. Sur l'indication d'une fidèle qui se disait bien informée, elles se présentèrent à la porte de l'église du couvent dès 1 heure du matin pour être assurées que Gemma puisse se confesser ce jour-là et communier. L'église ouvrit ses portes à 4 heures. Gemma et sa grand-mère trouvèrent place près de l'autel et assistèrent avec ferveur à la messe du Padre. Celui-ci entra ensuite dans son confessionnal et appela aussitôt la petite aveugle. Il

confessa l'enfant puis toucha ses paupières et y traça un signe de croix.

L'après-midi, il y eut un nouveau service liturgique et Padre Pio distribua la communion à quelques enfants. Gemma était parmi ceux-ci. Elle reçut pour la première fois le corps du Christ et le Padre traça une nouvelle fois un signe de croix sur les paupières de Gemma. Bientôt l'enfant s'aperçut qu'elle avait complètement retrouvé la vue. La guérison fit grand bruit. L'oculiste de Palerme qui avait déclaré la cécité définitive examina la fillette à son retour de San Giovanni Rotondo. Il dut constater à sa grande stupéfaction que, bien que ses yeux fussent toujours sans pupilles, l'enfant voyait normalement les objets ou les personnes qui l'environnaient. En octobre, un des plus grands ophtalmologistes italiens, le Dr Caramazza, de Pérouse, fut consulté. On lui présenta la petite Gemma sans lui dire qu'elle avait retrouvé la vue. Après un examen médical approfondi, il ne put que conclure que, sans pupilles, l'enfant ne pourrait jamais voir. Aucune intervention chirurgicale n'était possible, ni aucun traitement. Or, elle voyait désormais¹...

De telles guérisons pouvaient apparemment rendre inutile la construction d'un hôpital à San Giovanni Rotondo. Pourquoi soigner médicalement si Padre Pio guérissait miraculeusement ? C'était là un raisonnement simpliste que Padre Pio lui-même a toujours contredit. Combien de fois n'a-t-il pas conseillé à des gens qui venaient le consulter d'aller se faire opérer ? Les grâces de guérison, les miracles ne sont pas là pour se substituer à la médecine mais sont une réponse à une demande précise, pour récompenser un acte de foi, témoigner de la bonté de Dieu et aussi servir un plus grand bien encore que la guérison elle-même : rénover l'âme et faire triompher la foi.

Une autre raison justifiait la construction d'un hôpital par le moine thaumaturge : « Dans chaque malade, il y a Jésus qui souffre », disait-il souvent. La Casa Sollievo devait répondre aussi à ce souci, on y soignerait les corps en même

1. La guérison a été racontée par Gemma elle-même, devenue religieuse, et par sa grand-mère. Voir leur témoignage in Francobaldo Chiocci et Luciano Cirri, *op. cit.*, t. I, pp. 660-666,

temps qu'on y soulagerait les âmes. Le malade devrait y être accueilli comme si c'était Jésus en personne qu'on recevait.

Don Orlando dirigeait avec entrain et bonne volonté les travaux de terrassement. Ce seront au total soixante-quinze mille mètres cubes de rochers qui seront arrachés à la montagne. Encore fallait-il établir un plan de construction. Nombreux furent les sociétés ou les particuliers qui envoyèrent spontanément des projets à San Giovanni Rotondo. Un vaste projet, proposé par un certain Angelo Lupi, fut retenu par le comité. Projet grandiose à vrai dire : un bâtiment de quatre étages, occupant six mille mètres carrés de surface et pouvant accueillir trois cent cinquante malades. Angelo Lupi, pourtant, n'était ni architecte, ni ingénieur. Il avait pratiqué divers métiers : photographe, menuisier, scénariste. Il accepta de se lancer dans cette nouvelle aventure et de s'improviser architecte puis chef de chantier. Un plan architectural fut établi avec l'aide du Dr Sanguinetti. Puis aux terrassiers vinrent s'ajouter les premiers maçons. Trois cents personnes travaillèrent bientôt à temps plein sur le Gargano pour la grande oeuvre du Padre. Lupi, homme providentiel, était venu relayer le dévoué don Orlando. Encore une fois, Padre Pio avait eu raison de faire confiance à Dieu. A la fin de l'année 1947, les premières fondations surgissaient de terre.

Une aide décisive et surnaturelle vint permettre la poursuite des travaux gigantesques. Barbara Ward, journaliste au grand hebdomadaire anglais *The Economist*, avait été chargée de mener une enquête, dans les différents pays européens, sur les reconstructions de l'après-guerre, reconstructions effectuées notamment grâce à l'aide de l'UNRRA¹. Quand, dans sa tournée européenne, elle se rendit à Rome, un de ses amis, Bernardo Patrizi, lui parla de Padre Pio. Barbara Ward, qui était catholique, souhaita connaître ce capucin extraordinaire. A l'automne 1947, tous deux se rendirent à San Giovanni Rotondo. Miss Ward rencontra Padre Pio et lui demanda de prier pour la conversion de son fiancé, le commandant

1. L'« United Nations Relief and Rehabilitation Administration » avait été créée en 1943, à l'initiative des États-Unis et de ses alliés européens, pour venir en aide aux régions récemment libérées. Elle sera intégrée ensuite à l'ONU.

Jackson, qui était protestant. Elle s'intéressa aussi aux travaux en cours près du couvent.

Rentrée à Londres, elle raconta cette visite à son fiancé et lui, étonné et ému, lui révéla qu'au jour même et à l'heure exacte de la conversation qu'elle avait eue avec le Padre, il avait abandonné tout à coup ses préventions contre l'Église romaine et ses dogmes et que, depuis, il s'était fait baptiser dans la foi catholique... Jackson — et là nous voyons combien les voies de Dieu savent interférer admirablement avec les intérêts humains — était délégué et conseiller de l'UNRRA pour l'Empire britannique. Jackson et Miss Ward songèrent qu'en remerciement de cette grâce de conversion, obtenue par l'intercession de Padre Pio, une aide de l'UNRRA pour la construction de son hôpital serait fort bienvenue. Pour convaincre ses supérieurs hiérarchiques, Jackson proposa que l'hôpital de San Giovanni Rotondo porte le nom de Fiorello La Guardia. Double habileté puisque La Guardia, récemment décédé, était natif de Foggia et avait été président de l'UNRRA. En aidant à l'édification d'un hôpital dans une région déshéritée d'Italie, l'organisme de secours des Nations unies répondrait à sa mission d'aide à la reconstruction et en même temps honorerait la mémoire de celui qui avait été son premier président. Le 21 juin 1948, quatre cents millions de lires furent accordées à l'œuvre de Padre Pio. La Providence emprunte parfois des chemins tortueux.

Le gouvernement italien apprenant cette subvention accordée par l'UNRRA à un hôpital en construction dans la région de Foggia fut très étonné. Aucun projet, aucun plan n'avait été déposé auprès des ministères compétents et nulle autorisation n'avait été demandée. Padre Pio et ses collaborateurs durent se mettre en règle avec l'administration et défendre pied à pied la dotation qu'on leur avait accordée. Finalement, le comité de la Casa ne reçut que deux cent cinquante millions de lires, le gouvernement italien en ayant « confisqué » les cent cinquante autres au passage. En revanche, l'hôpital put conserver son nom d'origine et une plaque commémorative à Fiorello La Guardia fut érigée à l'entrée.

Le 8 décembre 1949, le gros œuvre de l'édifice était achevé et la toiture posée. Les sous-sols purent dès lors abriter

différents ateliers. On y fabriquait les portes, les fenêtres, les boiseries mais aussi le marbre artificiel pour recouvrir l'intérieur et l'extérieur, les lits, les tables... Lupi dirigeait les travaux, Sanguinetti concevait l'aménagement intérieur et s'occupait des équipements médicaux à installer, Kisvarday tenait la comptabilité et dirigeait le personnel : la grande œuvre de Padre Pio tournait comme une horloge¹. Des centaines de paysans des environs ont appris sur ce chantier un métier. Cette grande œuvre sur le Gargano permit aussi à la bourgade de se moderniser. L'eau potable manquait encore souvent dans la région : une dérivation de l'aqueduc des Pouilles permit de répondre à tous les besoins. L'électricité était peu répandue : une petite centrale électrique, fonctionnant avec un moteur Diesel, fut construite pour alimenter en énergie le futur hôpital et les habitations environnantes.

Le corps et l'âme

Si Padre Pio prit tant à cœur la réalisation de cette Casa Sollievo c'est que lui-même, plus que tout autre, avait connu et connaissait le poids de la souffrance physique. Il savait bien que les maux du corps s'accompagnent souvent d'un découragement intérieur : le malade connaît l'inquiétude et la solitude, le corps souffre mais aussi l'âme. Il fallait essayer de soulager l'un et l'autre. A l'occasion du premier anniversaire de la Casa, le Padre présentera cet hôpital d'un nouveau genre comme un lieu où « les esprits et les corps épuisés approchent du Seigneur et trouvent en lui leur réconfort ». Si notre âme est chère au regard de Dieu, sur terre elle doit être « portée » par notre corps, donc ménageons celui-ci. Padre Pio rappelait souvent ce bon sens chrétien à ses fidèles. Aux pénitents trop zélés qui multipliaient les mortifications jusqu'à mettre leur santé en péril, le Padre avait coutume de dire : « Notre corps c'est comme un âne qu'il faut battre, mais pas trop : parce que s'il tombe, qui

1. Sur les différentes étapes de la construction de la Casa, voir l'intéressant album photographique de Gherardo Leone, *Padre Pio e la sua Opéra*, op. cit.

nous portera ? » C'est dans cet esprit qu'il voulut construire la Casa aussi moderne et somptueuse que possible : rien n'est trop beau ni trop cher quand il s'agit de soulager la souffrance.

Ses supérieurs considérèrent parfois que l'argent employé dans ce projet luxueux aurait pu être affecté ailleurs, plus utilement selon eux, dans les missions capucines en Afrique par exemple. Mais le souci du prochain, aurait pu répondre Padre Pio, doit d'abord s'appliquer à celui qui est le plus proche, celui qu'on rencontre tous les jours. A San Giovanni Rotondo, autour de son confessionnal, il côtoyait trop la misère humaine pour ne pas être pris de pitié pour elle. Aux malades, aux pauvres qui s'accrochaient à lui comme à un dernier secours, il donnait le réconfort de la religion à travers des messes et des confessions dont nul ne pouvait sortir indifférent, mais il avait voulu donner le secours de la médecine. L'église, avec l'autel et le confessionnal, et la Casa Sollievo seront comme complémentaires, la première illuminant la seconde. A la Casa, le pauvre sera soigné gratuitement et chaque malade y sera reçu comme s'il était Jésus-Christ.

Padre Pio a toujours refusé que la société par actions fondée pour la construction de la Casa s'endette auprès des banques pour mener à bien les travaux. Les dons seuls devaient alimenter la caisse. Quand parfois l'argent vint à manquer et que les responsables du chantier s'inquiétaient, Padre Pio ne manquait pas de les rappeler à l'ordre : « Que faites-vous de la Providence ? » De fait, les factures furent toujours payées à temps, à la dernière minute un don providentiel permettait de faire face aux échéances. Les seules offrandes des fidèles, petites ou grandes, suffirent à financer le gigantesque chantier. Deux armes, si l'on peut dire, vont soutenir le bon combat pour la Casa : le *Bollettino della Casa Sollievo* et les groupes de prière. Le premier bulletin d'informations sur la Casa Sollievo fut publié en septembre 1949. Il s'agissait à la fois de remercier les donateurs et bienfaiteurs, de leur donner des nouvelles du projet pour lequel ils avaient versé leur obole et, plus largement, d'informer tous les fidèles de Padre Pio sur les développements de sa « grande œuvre terrestre ». Le premier bulletin rencontra un tel succès que bientôt on en fit une publication mensuelle. Confectionné

d'abord de façon artisanale, il devint rapidement la revue officielle des amis de Padre Pio et fut diffusé sur tous les continents.

Les groupes de prière priaient aux intentions du Padre et, entre autres, pour l'achèvement de la Casa ; le *Bollettino* informait les fidèles du Padre sur le déroulement des travaux de la Casa et sur les activités des groupes de prière. Padre Pio avait été l'inspirateur des uns et des autres. Il y avait synergie complète : les dirigeants du comité de la Casa, et en particulier le Dr Sanguinetti, furent à l'origine du *Bollettino* et furent aussi les véritables organisateurs des groupes de prière. Plus tard, et il en est toujours ainsi aujourd'hui, à la Casa Sollievo on soignera les corps tandis que les groupes de prière seront « comme l'autre face du soulagement de la souffrance vécu chrétiennement ».

Le pauvre couvent qu'avait découvert Padre Pio en 1916 était devenu un lieu connu du monde entier. L'inauguration de la Casa puis la « deuxième persécution » le mettront encore plus sous les feux de l'actualité. Par centaines les journalistes afflueront à San Giovanni Rotondo : c'est qu'aux « chanoines de la *Dolce Vita* » calomnieurs de Padre Pio dans les années 20 auront succédé « le banquier de Dieu » et les « moines gourmands », nouveaux persécuteurs du pauvre stigmatisé. Dans ces années 45-50 nous sommes encore à une époque heureuse, celle où la renommée de Padre Pio atteint son zénith et où il peut exercer son ministère dans la plus complète liberté. Le nombre des pèlerins augmente dans des proportions considérables. Le développement des moyens de communication et la réputation toujours plus grande du moine extraordinaire concourent à amener fidèles ou simples visiteurs. Les lettres arrivent aussi du monde entier. Le 13 septembre 1949, le père Agostino note dans son Journal : « Les lettres arrivent par centaines. Il y a des lettres émouvantes qui implorent des grâces ; et l'on écrit de Padre Pio comme d'un saint qui serait puissant auprès du Seigneur. Nombreuses sont les lettres qui parlent de grâces obtenues. »

A partir de 1950, pour les femmes, et de 1952, pour les hommes, on doit remettre en place dans l'église du couvent le système de la *prenotazione* pour les confessions. Dès 2 heures du matin, des fidèles se pressent aux portes du couvent

pour avoir quelque chance de se confesser au Padre dans la journée. A l'ouverture des portes, cela ne va pas sans quelque bousculade et cris. On met donc en place un système de réservation où le passage au confessionnal du Padre se fait en fonction de numéros distribués d'après l'ordre d'arrivée. L'église elle-même va devenir trop petite et la foule se presse de manière indescriptible pour assister aux messes du Padre. En 1954, l'ordre capucin décidera d'édifier une nouvelle église, plus vaste, à côté de l'ancienne où le Padre continuerait à recevoir les confessions.

De telles foules se pressant de façon habituelle autour de Padre Pio et, de la même manière, les sommes énormes qu'il recueillait pour la construction de la Casa sont les fruits d'une vie exemplaire toute dévouée au Seigneur. C'est la sainteté de sa vie qui attirait les fidèles. Le 22 janvier 1953, alors qu'il fêtait ses cinquante années de vie religieuse, il pouvait écrire sans forfanterie au dos de l'image-souvenir imprimée à cette occasion¹ :

*Cinquante années de vie religieuse,
cinquante années fixées à la Croix,
cinquante années de feu dévorant :
pour toi, Seigneur, et pour tes rachetés.
Que pourrait désirer d'autre mon âme
sinon les conduire tous à toi
et patiemment attendre
que ce feu dévorant
brûle toutes mes entrailles
du Cupio dissolvi ?*

L'achèvement du grand œuvre

Padre Pio, au cours des années que durèrent les travaux de construction de la Casa, en a toujours suivi le développe-

1. Texte dans *YEpistolario*, t. IV, p. 922. On remarquera que Padre Pio évoque « cinquante années fixées à la Croix ». En 1953 c'était une note prophétique puisque la stigmatisation ne datait que de 1918. En revanche à sa mort, en 1968, il y aura très exactement cinquante années qu'il avait été fixé à la Croix.

ment avec attention. Souvent il se rendait sur le chantier pour encourager d'un mot gentil les ouvriers. Chaque étape franchie — la pose de la première pierre, les fondations achevées, la toiture terminée, l'installation d'une unité de soins ou d'un laboratoire — était l'occasion d'une bénédiction et d'une prière faite en commun. A partir de décembre 1953, chaque premier vendredi du mois, à 16 h 15, la sirène marquait la fin de la semaine de travail et tous les ouvriers se rendaient dans l'église du couvent pour assister à la messe qu'il célébrait à leur intention.

Au fur et à mesure que l'on avançait dans la construction de la Casa, le problème de la gestion du futur hôpital se posait. La société par actions constituée en 1946 autour de quinze actionnaires n'avait qu'un statut juridique. Padre Pio souhaitait qu'elle eût aussi un statut religieux, c'est-à-dire qu'elle soit liée très directement au couvent pour que jamais les objectifs qui avaient présidé à sa fondation ne soient oubliés ou trahis. Mais les supérieurs de l'ordre, à Foggia comme à Rome, n'étaient pas disposés à assumer la responsabilité d'une oeuvre hospitalière aux proportions énormes et à l'avenir incertain. Finalement, Padre Pio se contenta de réunir les actionnaires de la société et les futurs gestionnaires de la Casa Sollievo dans une congrégation particulière du tiers ordre franciscain, congrégation dont il serait le directeur et qui serait directement rattachée au couvent Santa Maria délie Grazie ; la société civile des actionnaires restant propriétaire de la Casa. Le nombre des membres du conseil d'administration fut porté à cinquante, de manière à pouvoir accueillir les ingénieurs, techniciens et médecins qui étaient venus apporter, au fil des ans, leur concours à la première équipe fondatrice. L'archevêque de Manfredonia donna son accord et, le 25 août 1954, le ministre général des capucins promulgua le décret de constitution de la congrégation. Douze jours après cette décision, Guglielmo Sanguinetti mourait brutalement. Cette disparition soudaine de celui qui avait été un des ouvriers de la première heure affecta douloureusement Padre Pio. Il perdait en lui un collaborateur précieux, un homme qui avait su maintenir l'esprit originel de la fondation, organiser et discipliner les groupes de prière — en coupant

net, s'il le fallait, certaines déviations — et animer intelligemment le *Bollettino*.

Ses successeurs à la tête de l'œuvre n'eurent pas son envergure. En peu de temps, trois se suivirent et prirent des décisions parfois choquantes. Ainsi, Angelo Lupi, maître d'œuvre des chantiers depuis plusieurs années, fut démis de ses fonctions. Les hommes de bonne volonté et les fidèles de la première heure cédaient la place aux hommes d'affaires et aux ingénieurs. C'était une évolution sans doute inévitable que Padre Pio lui-même ne put empêcher.

Au fur et à mesure que l'installation de certains services fut achevée, on accueillit quelques malades. Enfin, l'inauguration officielle de l'hôpital fut fixée au 5 mai 1956, jour de la fête onomastique de Padre Pio. C'était l'achèvement de neuf années de travail et d'efforts mais aussi de neuf années de dons et prières. La cérémonie fut grandiose. Plus de trente mille fidèles venus du monde entier étaient présents en ce jour solennel. Le cardinal Lercaro, archevêque de Bologne, présidait la cérémonie. S'étaient aussi déplacés le père Benigno da San Ilario Milanese, ministre général des capucins, ainsi que tous les responsables provinciaux et romains de l'ordre. Le président du Sénat, des ministres, des députés avaient tenu à marquer par leur présence l'importance que l'État italien accordait à l'œuvre réalisée par le Padre dans cette région désolée du Gargano. Plus de trois cents journalistes couvraient l'événement.

Des drapeaux de tous les pays et les bannières des principales villes d'Italie flottaient sur la façade de l'hôpital pour symboliser l'universalité des dons qui avaient permis une telle réalisation. A 10 heures, sur l'esplanade de l'entrée, Padre Pio célébra la messe. On lut le télégramme qu'en la circonstance Pie XII avait tenu à adresser au Padre : « Le jour de l'inauguration à San Giovanni Rotondo de la Maison du soulagement de la souffrance, l'auguste pontife, se félicitant des œuvres inspirées par la compréhension exacte de la charité évangélique, appelle une large et solennelle effusion des grâces divines sur le développement d'une telle œuvre, sur tant de pieux dévouements ; et il envoie de tout cœur au zélé promoteur, aux dirigeants et aux assistants, sa paternelle bénédiction apostolique. » Puis le cardinal Lercaro

et Padre Pio prirent la parole. Le capucin stigmatisé, dans un émouvant discours, salua « une nouvelle milice faite de renoncement et d'amour » qui s'était levée pour œuvrer à la gloire de Dieu et « reconforter les âmes et les infirmes ». La Casa Sollievo était un lieu où « toute l'humanité souffrante », par la prière des uns et le travail médical des autres, devait « être présentée à la miséricorde du Père Céleste ».

Neuf années de travail, faisant suite à une inspiration que l'on pouvait juger folle au départ, avaient abouti à l'édification d'un des hôpitaux les plus modernes d'Italie. Il avait coûté un milliard et demi de lires. La capacité d'accueil était de trois cents lits (suite à divers agrandissements, l'hôpital peut aujourd'hui accueillir mille malades), une piste d'atterrissage pour hélicoptère avait été aménagée sur les toits en terrasse. Au moment de son ouverture, la Casa Sollievo proposait quinze sections spécialisées (cardiologie, obstétrique, radiologie, dermatologie, etc.). Elle employait quarante-cinq médecins (aujourd'hui trois cents) et allait bientôt posséder sa propre école d'infirmières.

Le lendemain de l'inauguration, un important congrès international sur les maladies des artères coronaires se tint dans les locaux de la Casa. Les plus grands cardiologues mondiaux y participèrent, venus d'Italie, de France, des États-Unis... Un des souhaits de Padre Pio avait été que la Casa soit toujours à la pointe du progrès médical et au cœur des recherches scientifiques. Après leur congrès à San Giovanni Rotondo, ces cardiologues, dont certains étaient protestants, se rendirent à Rome où ils furent reçus en audience par le pape. A cette occasion, Pie XII fit un long discours où il évoque d'abord l'originalité de la Casa Sollievo. Le passage mérite d'être cité, tant il explicite parfaitement les intentions qui avaient été celles de Padre Pio :

« L'hôpital de San Giovanni Rotondo, qui ouvre maintenant ses portes, est le fruit d'une intuition des plus hautes, d'un idéal mûri longuement et affiné au contact des formes les plus diverses et les plus cruelles de la souffrance morale et physique de l'humanité. Celui qui par fonction est appelé à soigner les âmes ou les corps ne tarde pas à mesurer à quel point la douleur corporelle sous tous ses aspects met en cause l'homme entier et jusqu'aux couches les plus profondes de

son être moral ; elle oblige à se poser à nouveau les questions fondamentales de sa destinée, de son attitude envers Dieu et les autres hommes, de sa responsabilité individuelle et collective, du sens de son pèlerinage terrestre. Aussi la médecine, qui veut être vraiment humaine, doit aborder la personne intégralement, corps et âme. Mais, d'autre part, elle en est incapable par elle-même, puisqu'elle ne détient aucune autorité ni aucun mandat l'habilitant à intervenir dans le domaine de la conscience. Elle appelle donc des collaborations qui prolongeront son œuvre, la conduiront à son véritable aboutissement. Placé dans les conditions idéales au point de vue matériel et moral, le malade aura moins de peine à reconnaître en ceux qui travaillent à le guérir des auxiliaires de Dieu, soucieux de préparer la voie à l'intervention de la grâce, et c'est l'âme elle-même qui sera ainsi rétablie dans la pleine et lumineuse intelligence de ses prérogatives et de sa vocation surnaturelle. A cette condition seulement on pourra parler en toute vérité d'un soulagement efficace de la souffrance ; c'est pourquoi le refuge de charité, de dévouement, de compréhension, qui vient de s'inaugurer à San Giovanni Rotondo, a voulu s'intituler : Casa Solievo delia Sofferenza¹. »

L'œuvre était achevée. Padre Pio avait veillé, de concert avec les architectes, à ce que les bâtiments puissent être agrandis au gré des besoins sans que l'harmonie de l'ensemble ne soit brisée. C'est ce qui se produira dès 1957 puis dans les années suivantes jusqu'à aujourd'hui.

Restait à régler le statut juridique de la société. Ses cinquante actionnaires étaient tous réunis dans la congrégation du tiers ordre franciscain de Santa Maria delie Grazie, mais la société civile restait propriétaire en titre de la Casa. La direction de la Casa avait connu des changements importants ces dernières années, ce qui ne manquait pas d'inquiéter Padre Pio. Il aurait voulu que la gestion de la Casa soit confiée à la congrégation du tiers ordre franciscain, érigée en personne juridique, et que les actions soient toutes mises à

1. Pie XII, « Discours à des médecins cardiologues » (9 mai 1956) in *Documents pontificaux de Sa Sainteté Pie XII*, éditions Saint-Augustin, 1958, vol. XVIII, pp. 249-250.

son nom de manière à éviter les dissensions entre actionnaires. Mettre l'œuvre à l'abri des passions et des appétits des hommes était dès lors son souci.

En mars 1957, Padre Pio écrivit donc à Pie XII une supplique demandant à pouvoir mettre à son nom les actions de la Casa (ce qui impliquait canoniquement une dispense du vœu de pauvreté) et à déposer ces actions auprès de l'Institut des œuvres de religion, la banque du Vatican. Il demandait en outre qu'après sa mort, l'IOR « veuille accepter les biens de l'œuvre Casa Solievo délia Sofferenza et, si possible, les destiner à la continuation de l'œuvre elle-même ». Pie XII connaissait la droiture d'intention de Padre Pio et avait quelque raison — nous le verrons — de se méfier des financiers qui rôdaient autour de son œuvre et des biens de l'ordre capucin. Il répondit donc favorablement à toutes ces demandes par une lettre de Mgr Angelo DelPacqua, substitut, en date du 4 avril. Sur un point, celui du transfert des actions de la Casa au Saint-Siège après la mort du Padre, la lettre estimait la proposition inopportune.

Les actionnaires de la société immobilière se réunirent donc en assemblée extraordinaire. Le capital social était alors de deux cents millions de liras. Cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf actions de mille liras furent attribuées à Padre Pio et l'action restante fut donnée symboliquement au comte Telfener représentant les donateurs laïcs. Les actions furent déposées à Rome, auprès de l'IOR et Padre Pio devenait, en tant que directeur de la congrégation du tiers ordre franciscain et actionnaire majoritaire de la Casa, propriétaire et directeur de l'hôpital. D'autre part, il était habilité à recevoir en son nom propre, sur un compte personnel, les dons destinés à la Casa. Enfin, en septembre 1957, Padre Pio appelait comme administrateur véritable de son œuvre un de ses fils spirituels, Angelo Battisti, jusque-là fonctionnaire à la secrétairerie d'État au Vatican. Battisti allait se montrer, dans les années tourmentées qui arrivaient, un homme intègre et prudent.

Une telle confiance du Saint-Siège envers Padre Pio, de si grands privilèges allaient susciter bien des convoitises et des jalousies et amener finalement une nouvelle persécution.

CHAPITRE 13

LE DIEU MAMMON

La première persécution dont fut victime Padre Pio dans les années 20 et 30 avait eu pour origine l'ignorance des uns et les calomnies répandues par d'autres. Elle cessa quand la vérité éclata au grand jour. Les campagnes menées ici et là, les dossiers rassemblés avaient abouti d'une part à reconnaître la bonne foi et l'exemplarité de la vie religieuse du capucin stigmatisé de San Giovanni Rotondo et d'autre part à écarter la thèse de la supercherie pour expliquer les grâces et charismes dont il bénéficiait.

Dans la seconde persécution, celle des années 60, les mêmes causes ne peuvent plus être évoquées. Plus personne alors ne pouvait accuser Padre Pio d'être un « dissimulateur » ou un « hystérique », les témoignages et les analyses médicales qui y contredisaient étaient trop nombreux. C'est « pour le bien de l'ordre capucin » et au nom du « sens de l'Église » que vont être menées de nouvelles campagnes et de nouvelles manœuvres contre le religieux. Les intérêts humains, les passions communes se pareront, comme souvent, de nobles motivations. Cette seconde persécution, notons-le tout de suite, interviendra après une longue période de tranquillité au cours de laquelle Padre Pio a pu accomplir sa mission dans sa pleine mesure : pendant les années de guerre d'abord puis à travers les groupes de prière et la Casa Sollievo. La nouvelle série des brimades et des condamnations surviendra après que Padre Pio eut mis en place ses grandes œuvres terrestres comme s'il fallait qu'il retrouvât à nouveau « sa configuration au Christ humilié, souffrant, persécuté et condamné », pour employer les termes du cardinal Lercaro.

Notons aussi que, pendant les persécutions, les guérisons et autres actions surnaturelles ne cessèrent pas pour autant. La vie de Padre Pio c'est aussi plus de cinquante années de miracles et d'interventions. Leur nombre, leur retentissement ont pu agacer à la longue certaines autorités ecclésiastiques, les inciter à davantage de prudence et de sévérité. Une des guérisons miraculeuses les plus célèbres survenue avant la persécution des années 60 est celle survenue dans une famille d'Alençon en janvier 1957. Elle a été racontée l'année suivante par le père Onfroy qui a pu en vérifier l'authenticité¹. Il raconte :

« Voici un an, exactement le 29 janvier 1957, le Padre Pio, capucin célèbre du couvent de San Giovanni Rotondo, dans la province de Foggia, au sud de l'Italie, exerçait en faveur d'un enfant de chez nous la prodigieuse puissance de sa souffrance et de sa prière au service de l'humanité souffrante. Dans la cité normande qui a donné naissance à notre petite — et grande — sainte des temps modernes, une famille d'ouvriers dont le père est en chômage se lamente sur l'imminence du danger qui menace l'un de ses huit enfants, un petit garçon de six ans, Daniel B...² est en effet au plus mal. Atteint de méningite cérébro-spinale infectieuse, il délire et se débat contre les affres d'une agonie prochaine. Le docteur de l'hôpital a prévenu la maman qu'elle aura à être courageuse, car, sans doute le lendemain, il lui faudra apprendre la mort de son petit garçon.

« Éperdue de chagrin, la pauvre mère confie sa peine à d'excellentes personnes voisines de son domicile qui ont soudain une idée géniale : "Madame, si vous le voulez, nous allons adresser de votre part à un saint prêtre d'Italie un télégramme pour lui demander des prières et sa bénédiction pour un enfant mourant." La mère aussitôt accepte la proposition et le télégramme part à 13 h 30 d'un bureau de poste, chargé d'espoir. A 15 h, Mme B... est à l'hôpital. Daniel a 41° de fièvre. Il se débat dans d'affreuses convulsions.

1. Récit publié dans la revue qu'il dirige, *Notre-Dame des Temps nouveaux*, mars-avril 1958.

2. On sait aujourd'hui qu'il s'agit de la famille Bâtonnier. Voir G.P. Siena, *Quand les songes viennent de Dieu*, éditions l'Arcangelo, San Giovanni Rotondo, 1966, p. 96.

La sœur de service supplie la maman de partir, voulant lui éviter le chagrin de voir mourir son enfant sous ses yeux. Mais elle reste... A 16 h, la fièvre descend à 37°. Le calme est revenu. L'enfant repose. Il est sauvé. Le message est parvenu au destinataire et déjà la prière du Padre Pio a obtenu le salut du petit moribond. La mère était repartie...

« Le lendemain matin, en voyant arriver la mère de Daniel, le docteur qui s'occupe de l'enfant s'exclame : "Je n'y comprends rien mais votre enfant est non seulement sauvé mais guéri ! Néanmoins je veux le garder en observation plusieurs jours." Dans l'émoi de son immense joie, Mme B... s'en va retrouver les voisines à l'heureuse inspiration qui lui donnent à lire la vie de ce saint religieux ; il y avait sa photo sur la couverture du livre. Mme B... retourne auprès de son fils, le livre sous le bras, et elle dépose ce livre sur le lit de l'enfant. Celui-ci regarde : "Oh ! maman, dis, je le connais, ce curé-là ! Il est venu me voir déjà deux fois au petit matin... Et même qu'il chantonait pour ne pas me faire peur... Et après il reprenait la porte que tu prends quand tu viens me voir !" »

« La mère de lui répondre un peu vite :

— Comment veux-tu, mon petit gars, qu'un curé qui habite à des kilomètres d'ici soit venu te voir ?

« Mais devant l'insistance de l'enfant à affirmer le fait, sa maman est obligée de conclure à sa réalité. Elle ignorait que le Padre Pio possédait le don inexplicable, départi à certains saints, de la bilocation ! Et c'était en faveur de son petit mourant que Padre Pio avait effectué un voyage de plus de 2 000 km à la vitesse de la pensée !...

« Daniel B... se trouve si bien guéri que les parents décident de retirer l'enfant de l'hôpital avant le délai prescrit par le docteur, car il ne faut pas oublier que le père est au chômage et que les frais d'hôpital sont lourds au ménage. Devant ce magnifique cadeau du ciel qui leur rend leur enfant, ces braves gens réfléchissent. Ils n'avaient pas bénéficié de la grâce du mariage chrétien : le 19 mars suivant, ils demandent à un prêtre de bénir leur mariage. Ils ont trouvé le chemin du véritable bonheur, qui est celui de la vérité chrétienne. Depuis lors Daniel se porte très bien. Son papa déclare que sa malice et sa vitalité sont un témoignage de sa santé

recouvrée. Et de temps en temps, le petit Daniel murmure à sa maman :

— Tu sais, maman, quand je serai grand, je serai prêtre... »

On remarquera une fois encore combien cette guérison miraculeuse obéit, pour ainsi dire, aux lois du genre : la puissance de la prière et la sincérité de la foi ont incité Dieu à intervenir à travers un double miracle (guérison inexplicable et bilocation), Padre Pio étant l'intercesseur entre les fidèles et Dieu et aussi P« instrument » de Dieu en la circonstance. Mais encore, autres caractéristiques : les fruits évidents et immédiats du miracle (la guérison physique d'un condamné par la médecine) s'accompagnent de fruits spirituels : pour tous, approfondissement de la foi (les parents se marient religieusement, l'enfant songe à devenir prêtre). Ce miracle, comme tous ceux répertoriés dans la vie de Padre Pio, se place donc dans une perspective surnaturelle ou religieuse en même temps qu'il rétablit l'ordre naturel bouleversé.

Une hostilité diffuse

Les autorités ecclésiastiques, en toutes circonstances et de tout temps, se sont montrées lentes et prudentes à se prononcer sur le caractère surnaturel de certains phénomènes : apparitions de la Vierge, miracles, guérisons, etc. Rien ne ressemble plus à certains phénomènes surnaturels que les singeries du démon. C'est le pape Benoît XIV qui, au XVIII^e siècle, dans un traité devenu classique, *De servorum Dei beatificatione et beatorum canonizatione*, & définit la procédure à suivre et les critères à appliquer pour reconnaître les vertus héroïques, les miracles et les révélations des saints. Ainsi, une guérison ne sera considérée comme miraculeuse que si sa réalité peut être dûment constatée, son caractère surnaturel attesté et l'intention divine qui y a présidé manifeste. Si la maladie était grave et sans remède, si la guérison a été subite, entière et définitive, si elle est attestée comme telle et non explicable par la science médicale, si elle s'est produite suite aux prières de l'intéressé ou de ses proches et que son influence spirituelle est évidente, alors l'autorité ecclésiastique

compétente — en l'occurrence l'évêque du diocèse d'origine du malade guéri — peut en reconnaître le caractère miraculeux et surnaturel.

Cette prudence de l'Église n'était point ignorée par Padre Pio. Jamais il n'a promis de guérison ou n'a prédit un miracle. Il a toujours demandé de prier et si parfois il lui est arrivé d'annoncer une guérison c'est que dans ces cas-là, la guérison se produisait au moment où il parlait. Le phénomène a pu être observé pour les grâces de conversion ou d'autres grâces. Certes, la grâce qui intervient est bien passée par son intermédiaire, mais on peut dire qu'il la constate lui-même au moment précis où elle s'accomplit. C'est comme s'il y avait une instantanéité de la guérison miraculeuse qui concerne aussi bien la personne guérie, la guérison que le guérisseur. C'est comme si chacune des deux parties subissait une transformation au même instant : le « guérisseur » servant de canal à la grâce divine, le malade recevant ainsi de Dieu le renouveau physique que la science humaine ne pouvait plus lui donner.

A propos des grâces diverses (conversions, guérisons, etc.), Padre Pio disait toujours : « C'est Dieu qui les fait ! » Il refusait qu'on le remerciât, c'était à Dieu qu'il fallait rendre hommage. Et si Dieu n'accomplissait point la grâce demandée, c'est qu'il avait de plus grands desseins encore sur l'âme venue l'implorer. Le non-miraculé le plus célèbre est Giacomo Gaglione, mort en odeur de sainteté en 1962 et disciple spirituel fervent de Padre Pio. Malade depuis l'adolescence, alité tout le temps et paralysé, il était venu à San Giovanni Rotondo comme des milliers d'autres, avec l'espoir d'être guéri. Quand il se trouva face au Padre, tout se déroula de manière différente de ce qu'il avait espéré. Il ne songea plus à demander sa guérison et, a-t-il raconté, « une joie extraordinaire m'a envahi, une espèce de félicité ». Sa vie fut dès lors transformée. Il retourna chez lui à Caprodise, près de Naples, toujours alité, toujours paralysé, toujours souffrant mais avec dans le cœur une force inouïe de consolation et de réconfort pour les autres malades. Ainsi, pendant plus de trente ans, il a visité ou correspondu avec des milliers de malades, leur enjoignant de prier la Madone, d'aller voir Padre Pio et d'accepter leurs souffrances comme une grâce

de participation à celles qu'avaient connues le Christ. Le procès de béatification de cet apôtre de la souffrance est en cours à Rome. On peut dire que Padre Pio a trouvé un de ses disciples les plus authentiques dans ce non-miraculé qui disait : « Pour bien porter la croix, le meilleur moyen est de faire la volonté de Dieu. Ne rien vouloir par soi-même et tout attendre du Seigneur. »

On ne saurait accuser Padre Pio d'avoir entretenu autour de lui un climat passionnel à coups d'avertissements prophétiques et de promesses de miracles. Il a toujours agi avec prudence. Certes, quelques prédictions de Padre Pio ont circulé, plus ou moins authentiques, difficilement vérifiables ; mais jamais elles n'ont été répandues par le Padre lui-même.

Une mérite d'être rapportée, bien qu'elle ne commençât à être connue du public qu'après octobre 1978... Elle concerne celui qui n'était encore, à l'époque des faits, que Karol Wojtyla. C'était en 1947. Karol Wojtyla, alors jeune prêtre, étudiait la théologie à PAngelicum à Rome. Pendant les vacances il se rendit avec d'autres pèlerins à San Giovanni Rotondo pour rencontrer Padre Pio. Il put converser un moment avec le capucin stigmatisé, assez longuement semble-t-il, et se confesser à lui. C'est au cours de cette conversation que le Padre aurait prédit au jeune prêtre polonais qu'il deviendrait pape. Trente ans plus tard, divers auteurs et plusieurs journaux ont rapporté la prédiction. Jamais le Vatican n'a démenti ni confirmé le fait. Interrogé par nous sur ce point précis de la vie de Jean-Paul II, le secrétariat du Saint-Père, par lettre de Mgr Sepe de la secrétairerie d'État en date du 6 février 1988, répondait : « ... Malgré son désir de vous être agréable, le secrétariat du Saint-Père vous fait savoir en réponse à votre lettre du 28 décembre 1987 qu'il n'a pas coutume de donner suite aux questions touchant à la vie privée de Sa Sainteté. » Nous verrons par ailleurs qu'en 1962, un autre contact entre Mgr Wojtyla et Padre Pio a existé, pour une demande de guérison cette fois.

Les guérisons, les conversions, les prédictions ont parfois fait l'objet, du vivant de Padre Pio, d'articles à sensation dans les journaux. Quand tel acteur célèbre ou tel dirigeant communiste notoire connut son chemin de Damas à San Giovanni Rotondo, la presse s'empara de l'événement. Padre

Pio ne pouvait l'en empêcher. Ceux qui le connaissaient bien savaient sa grande humilité et son horreur de la publicité. Il agissait avec discrétion et simplicité, sans ostentation ni mise en scène. Une des marques les plus sûres de son authentique humilité est la confiance que lui a toujours témoignée Pie XII. Le pape n'hésitait pas à lui confier des intentions de prières particulières, ainsi qu'en témoigne le père Agostino dans son Journal le 9 février 1952 : « Je sais que le pape se recommande toujours aux prières de Padre Pio. Ces jours derniers, le pape a demandé une messe à Padre Pio selon une intention particulière. »

Cette attitude confiante du pape contraste avec celle adoptée, à la même époque, par le ministre général des capucins. De façon inattendue, et sans qu'il y ait de raison particulière qui le justifie, le 3 mai 1952 le père Clément da Milwaukee, supérieur de l'ordre depuis 1946, adressait une circulaire à toutes les maisons capucines d'Italie demandant à tous les religieux de ne pas « favoriser les pèlerinages à San Giovanni Rotondo et diffuser les écrits et images du Padre Pio ».

Pourquoi une telle circulaire confidentielle si sévère ? Par prudence sans doute, mais aussi, nous allons le voir, pour des intérêts beaucoup plus matériels. En tout cas, fort de cette circulaire, Mgr Girolamo Bortignon, évêque de Padoue, capucin lui-même, interdisait aussitôt les groupes de prière dans son diocèse. C'était là les prémisses d'une hostilité qui allait s'enfler, s'aggraver au fil des années et aboutir à une seconde persécution en 1960.

Giuffrè, « le banquier de Dieu »

Aussi curieux que cela puisse paraître, c'est assurément un laïc, un homme extérieur à l'ordre capucin, qui va causer le malheur de Padre Pio et être indirectement à l'origine des sanctions et brimades qui vont à nouveau l'atteindre. C'est en octobre 1951 que Giambattista Giuffrè est intervenu pour la première fois dans les affaires de l'ordre capucin. Il va s'y installer de plus en plus, y régner en maître des finances et pousser certains responsables à des pratiques financières

désastreuses et scandaleuses. Quand le « scandale Giuffrè » éclatera, ceux-ci auront la tentation de rétablir leur situation financière en puisant, de gré puis de force, dans les caisses de Padre Pio. Histoire peu à l'honneur d'une partie de l'ordre capucin mais qu'il faut raconter puisque c'est une des clefs essentielles de la seconde persécution.

Giambattista Giuffrè, né en 1901 à Bologne, avait été plusieurs années un simple employé du Credito Romagnolo d'Italia. Dans le même temps, cet homme qui prenait goût aux jeux de la finance jouait volontiers un rôle de consultant financier auprès des administrateurs de divers instituts religieux. Il quitta le Credito Romagnolo une fois que la propre société qu'il avait fondée dans l'immédiat après-guerre, la Société anonyme des banquiers, eut pris son essor. C'est alors que pendant plusieurs années, jusqu'à ce que le scandale éclate en août 1958, Giuffrè, « le banquier mystique », va jouer avec l'argent des fidèles et abuser nombre de responsables religieux ou ecclésiastiques, en particulier l'évêque capucin de Padoue, Mgr Bortignon, et les supérieurs de la province monastique de Foggia.

Sa méthode était simple, et bien tentante pour des hommes d'Église avides de construire et de laisser après leur mort de grandes œuvres. Sa devise sonnait bien : « Qui me prête, double. » Aux évêchés, ordres religieux, congrégations qui avaient quelque projet de construction (église, couvent ou oeuvre quelconque), Giuffrè faisait la proposition suivante : les hommes d'Église recueillaient des dons auprès des fidèles mais aussi leur empruntaient de l'argent, en promettant un intérêt raisonnable ; les sommes ainsi recueillies étaient ensuite confiées à sa Société anonyme des banquiers et il promettait de verser sur ces dépôts un intérêt de 40 à 100 % par an.

Les fonds confiés à sa Société étaient placés en Bourse ou dans d'autres opérations financières (ce qui permettrait d'assurer un intérêt élevé), enfin Giuffrè se proposait de préparer lui-même les montages financiers nécessaires aux travaux projetés. Restait aux chanceliers et trésoriers des évêchés et des ordres religieux de récolter l'argent auprès des fidèles... Dans l'Italie de l'après-guerre, les besoins de construction et de reconstruction étaient très importants. Les fidèles, confiants en leur pasteur, n'hésitèrent pas, outre les

dons, à leur confier leurs économies. Mgr Bortignon lança ainsi en 1956 deux grands projets : la construction d'un petit séminaire, pouvant accueillir six cents élèves, et d'une maison de la Providence, deux mille places pour incurables. Projets louables mais qui coûtaient cher, l'estimation était de 5 milliards de lires. L'évêque de Padoue emprunta donc de l'argent de part et d'autre, lança une souscription et invita à se montrer généreux. On comprend ainsi — et la raison n'est pas honorable — les avertissements parallèles à ses fidèles de ne pas aller à San Giovanni Rotondo et de ne pas avoir de contact avec Padre Pio : ce qui pourrait être donné à Padre Pio et à sa Casa Sollievo serait autant d'argent en moins pour les œuvres de Monseigneur de Padoue. Dans son diocèse, les fidèles du stigmatisé du Gargano étaient nombreux et faisaient preuve d'une grande générosité à l'égard de la Casa. On a calculé que le montant de leurs offrandes pour cette œuvre du Padre s'était élevé à plus d'un demi-milliard de lires.

Telle fut la basse motivation de celui qui fut un des ennemis les plus acharnés de Padre Pio dans les années 50 et 60. Non content d'avoir de nouveau interdit, de vive voix, les groupes de prière dans son diocèse en juillet 1956, alors même qu'il lançait la souscription pour ses grands projets, il publiait très solennellement en novembre suivant, dans le *Bulletin diocésain de Padoue*, une mise en garde contre Padre Pio : «... L'évêque souligne la nécessité d'éviter toutes exagérations dans les formes de dévotion. Il est donc déconseillé aux prêtres et aux fidèles d'organiser, dans le diocèse, des pèlerinages chez le Padre Pio de Pietrelcina et pareillement d'organiser des célébrations de la sainte messe ou des cénacles de prière en union avec ce père. On estime que tout cela ne correspond pas au *Sensus Ecclesiae Christi*, car l'Église réserve certaines manifestations déterminées pour les serviteurs de Dieu déjà défunts. »

Sous couvert de prudence en matière mystique, Mgr Bortignon cherchait en fait à éviter que l'argent de ses fidèles ne parte ailleurs que dans ses caisses. Il avait besoin de 5 milliards de lires et il souhaitait voir ses deux œuvres achevées à l'automne 1958. Il lui fallait faire vite. Giuffrè et sa

méthode arrivaient à point¹. Pour le petit séminaire, 161 millions furent récoltés par le clergé parmi les fidèles ; pour la maison de la Providence, 700 millions furent souscrits par les communes et l'administration provinciale, qui se réservaient sept cents des deux mille places prévues, et 300 autres millions furent prêtés ou offerts par diverses banques locales. Un peu plus d'un milliard était donc acquis sur les cinq nécessaires. Mgr Bortignon remit en dépôt ledit milliard à Giuffrè qui s'engagea à servir 90 % d'intérêts par an. Pour l'année 1957, Giuffrè put servir les intérêts promis mais en 1958 survint le krach de sa Société. Le petit séminaire ne fut jamais construit et la maison de la Providence n'ouvrit ses portes qu'en 1962, avec cinq cents lits au lieu de deux mille prévus au départ.

On peut estimer que Mgr Bortignon s'en est tiré à moindre frais car si ses grandioses projets n'ont pas abouti comme il le souhaitait, il n'a néanmoins pas perdu d'argent puisque Giuffrè, selon ses dires, lui aurait versé 920 millions de livres d'intérêts la première année. L'escroc ne pouvait consentir de tels intérêts fabuleux à un client que parce que d'autres personnes déposaient dans le même temps d'importantes sommes dans sa Société anonyme de banques. Spirale sans fin. Au total, ce sont près de trois cents œuvres que Giuffrè aura entrepris de financer ou, plus exactement, promis de financer. Le krach de sa Société interviendra le 18 août 1958 après que des prêteurs las d'attendre leurs intérêts eurent porté plainte et que certains eurent demandé à être remboursés. La faillite ne sera officiellement prononcée qu'en 1962 par le tribunal de Bologne. Giuffrè mourra dans son lit le 11 juin 1963, avant d'avoir eu le temps de passer devant la justice. Ceux qui lui avaient confié leur argent durent se débrouiller seuls pour renflouer leurs caisses et rembourser leurs prêteurs. C'est ainsi que Padre Pio devint la victime d'une affaire financière à laquelle il était resté totalement étranger.

1. Emmanuele Brunatto a débrouillé l'imbroglia financier du diocèse de Padoue sous l'épiscopat Bortignon dans le *Livre blanc* destiné à l'ONU, *Padre Pio*, AID, Genève, 1963 (H.C.), pp. 20-21.

Un ordre compromis

Plus de 7 milliards de lires avaient été confiés par des organismes d'Eglise à Giuffrè. Rares sont ceux, tel Mgr Bortignon, qui purent récupérer leur argent avant le krach. Pourtant les mises en garde n'avaient pas manqué. En Italie, dans toutes les chancelleries des évêchés, dans toutes les curies généralices ou provinciales des ordres religieux, le nom de Giuffrè était connu. Nombreux étaient les clercs qui avaient fait appel à ses procédés pour financer plus rapidement leurs œuvres. La province capucine de Foggia s'était montrée parmi les plus gourmandes. Dans les années 1955-1960, elle avait emprunté un milliard six cent mille lires pour des constructions diverses : un nouveau couvent, une église, la chancellerie provinciale. Nombreux aussi avaient été les religieux dotés soudainement d'une voiture pour les besoins supposés de leur apostolat, on les appelait familièrement dans le pays les « moines-klaxon ». Les intérêts fabuleux promis par Giuffrè sur les sommes déposées chez lui permettaient, pensaient-ils, de telles dépenses et des projets aussi nombreux. Il suffisait de récolter auprès des fidèles un maximum d'argent pour en tirer par la suite un profit « double » selon la devise du banquier de Dieu.

Les dons reçus par le Padre pour la Casa Sollievo étaient une proie tentante pour ces religieux pris soudain d'une fringale insatiable d'argent nouveau à placer et de constructions à laisser à la postérité. Le supérieur provincial de cette époque insensée, le père Teofilo dal Pozzo délia Chiana, vint un jour à San Giovanni Rotondo pour demander au gardien du couvent, le père Carmelo da Sessano, supérieur direct de Padre Pio, d'exhorter celui-ci à confier les dons qui lui parvenaient à Giuffrè'. Le père Carmelo, embarrassé par la démarche de son supérieur provincial, expliqua le système Giuffrè à Padre Pio et lui demanda conseil.

— Je ne vois pas clair dans cette affaire, répondit le Padre. Ce n'est pas en accord avec la morale, et ce n'est pas une chose licite.

1. L'épisode est rapporté par Luciano Cirri, *Padre Pio i Papponi di Dio*, éditions « Il Borghese », Milan, 1963, pp. 77-78.

Effectivement il ne s'agissait, de la part des clercs clients de Giuffrè, rien moins que d'usure puisqu'ils percevaient des intérêts sur des capitaux qui ne leur appartenaient pas et de détournement de fonds puisqu'ils utilisaient l'argent confié à des fins autres que celles annoncées à leurs prêteurs.

Pie XII avait le même sentiment sur cette affaire. Les méthodes de Giuffrè avaient été connues du Vatican. Aussitôt le pape voulut mettre en garde les diverses autorités ecclésiastiques. Par une lettre circulaire, émise en avril 1957 par la congrégation du Consistoire, il était demandé aux évêques et aux responsables de congrégations et d'ordres religieux de ne plus entretenir de rapports avec Giuffrè. On estimait en haut lieu ses méthodes risquées et illicites. Bien peu obéirent.

Quand, le 17 août 1958, le scandale Giuffrè éclata, suite à diverses plaintes de prêteurs qui ne parvenaient plus à être remboursés de leurs mises et à percevoir les intérêts promis, il était trop tard. Quelques semaines auparavant, le 24 juin, Giuffrè avait annoncé, par une circulaire, la liquidation de sa Société. Les ordres, congrégations ou évêchés furent contraints de rembourser aux fidèles l'argent emprunté et de terminer les constructions commencées par le « banquier mystique ». Pour nombre d'entre eux, la situation devint critique. Dans la province de Foggia, en particulier, pour rembourser les un milliard six cent mille liras empruntés aux fidèles, on ne disposait que d'un petit million... Une nouvelle fois, Padre Pio et la générosité qu'il suscitait apparurent comme le recours qui s'imposait. De gré ou de force.

Notons qu'à quelques mois de là, le 9 octobre, Padre Pio perdait son plus efficace protecteur, Pie XII. Le père Agostino a noté dans son Journal la confiance que lui a faite le capucin stigmatisé à cette occasion : « Il a ressenti toute la douleur de son âme pour la mort du pape Pie XII. Mais après, le Seigneur le lui a fait voir dans la gloire du paradis. » Avec la disparition du Pasteur angélique, Padre Pio se retrouvait pratiquement seul pour faire face à la menace qui s'avançait : une suite incroyable de pressions, de manœuvres et de malversations destinées à faire main basse sur les dons qu'il recevait et sur les biens mêmes de la Casa Sollievo.

Un miracle de la Vierge

En 1959, à la veille de la seconde persécution qui allait s'abattre sur lui, la situation de Padre Pio n'était point commode. Des cardinaux, des évêques, des personnalités diverses se mêlaient au petit peuple pour l'approcher, converser avec lui, se confier à lui. Son état de santé était précaire. Il perdait continuellement du sang, ne prenait qu'un repas par jour, à midi. Si l'on peut appeler « repas » ces quelques bouchées de salade ou de patates bouillies, le verre de vin et le fruit qui constituent son ordinaire... Il dormait peu, quelques heures par nuit. Il suivait scrupuleusement la règle de son ordre et récitait matines, laudes, vêpres et complies avec ses confrères. Néanmoins, il lui fallait être fidèle à sa mission : continuer à confesser des heures durant, recevoir les fidèles et, bien sûr, célébrer la messe pour les multitudes pèlerines. Qu'il pût conserver une telle activité si prenante malgré ses maladies et son grand âge — il a soixante-douze ans — tenait du miracle. On a pu dire qu'il était un « miracle vivant ». Au fil des ans, les maladies ou les souffrances n'avaient pas cessé. Après la messe de Noël 1957, il s'était senti soudain très malade. Pendant plusieurs jours, ce furent des souffrances terribles, maux de tête continuels et insomnie. En novembre 1958, il avait souffert d'une douloureuse otite, pendant deux jours il n'avait pu confesser. En avril 1959, il était atteint d'une broncho-pneumonie qui se compliquait en pleurésie. Du 25 avril, début de la maladie, au 7 août suivant, date de ce qu'il considérait comme sa guérison miraculeuse, il a pratiquement toujours été séparé des fidèles, alité, incapable de célébrer la messe. Le père Agostino, témoin précieux, a une nouvelle fois consigné dans son Journal les dates essentielles, même si elles ne suffisent pas à reconstituer la trame complète de l'histoire :

« A la fin avril, les médecins ont diagnostiqué une broncho-pneumonie. Quelques jours plus tard, ils ont constaté une pleurésie qui oblige le père à un repos absolu. Depuis le 5 mai, il ne célèbre plus la messe, et ne confesse plus. Par trois fois, on lui a ponctionné mille et quelques grammes de

sérum. Le 4 juin les professeurs Gasparini¹ et Pontini sont venus. Ils n'ont pas prescrit la ponction du sérum, mais ils ont ordonné des médicaments pour le résorber. Le père souffre parce qu'il ne peut pas continuer sa vie de chaque jour avec son ministère spirituel pour le bien des âmes. Dans sa chambre, au moyen d'un microphone, il écoute les cérémonies qui se déroulent dans l'église et après la cérémonie, il adresse au peuple des paroles saintes et il donne à tous sa bénédiction². »

Ces petits discours adressés à ses fidèles par micro, depuis sa cellule, ont heureusement été conservés et édités en plusieurs langues dès 1960. Ils tiennent peu de place, soixante pages d'un livret au format minuscule. Néanmoins, il s'agit là comme d'un compendium des messages que Padre Pio a livrés aux pèlerins tout au long de sa vie. Ce n'est pas un Padre Pio qui, comme dans les lettres à ses directeurs des années 1910-1920, livre les secrets de son âme, ce n'est pas un auteur mystique qui développe sa doctrine, ce sont plus simplement des propos familiers et profonds destinés à nourrir les âmes qui venaient chercher réconfort, foi et exemple à San Giovanni Rotondo. Pendant le printemps et l'été 1959, aux grandes fêtes et le dimanche, après l'angélus de midi et du soir, Padre Pio a ainsi adressé depuis son lit, par micro interposé, quelques exhortations aux pèlerins.

A l'occasion de la Fête-Dieu, alors qu'une procession du Saint-Sacrement venait de se terminer, Padre Pio dit en quelques mots très simples et justes théologiquement ce qu'était vraiment l'Eucharistie : « Jésus s'est donné à nous entièrement et sans limite. Efforçons-nous de faire de même avec Lui et sachons nous donner à Lui avec le même amour. Nous savons bien ce qu'il nous donne en se donnant Lui-même. Il nous donne le paradis³. » L'hostie consacrée donnée aux fidèles c'est un peu de paradis, c'est-à-dire un peu de vie éternelle et de gloire de Dieu données aux hommes dès cette

1. Il s'agit en fait des professeurs Antonio Gasbarrini et Ludovico Pontoni...

2. Passage traduit et publié par le père Derobert, *op. cit.*, p. 735.

3. Ces petits messages ont été édités sous le titre *Père Pio au micro*, éditions Libreria Santa Maria délie Grazie, San Giovanni Rotondo, 1960, p. 5:

terre : entendre la voix rauque et malade de Padre Pio dire cette vérité bouleversante, quelle leçon inoubliable pour les pèlerins !

Parfois, quand ses forces le lui permettaient, dans la chapelle intérieure du couvent, il célébrait la messe, sans fidèles, assis dans un fauteuil. Au moment de la consécration il essayait de se tenir debout quelques instants, dans un effort pathétique et douloureux. Le 1^{er} juillet, Mgr Carta, évêque de Foggia, devait venir consacrer la nouvelle église du couvent dont les travaux étaient achevés. Padre Pio aurait aimé participer à la cérémonie. Au dernier moment, il se rendit compte qu'il n'aurait pas la force d'assister à une si longue célébration liturgique. Il se résolut à célébrer la messe seul, dans la chapelle de la Casa Sollievo pour ne gêner personne. Après la messe, il fut pris d'étourdissements et de vertiges. On le transporta dans une chambre de l'hôpital. Il perdait une grande quantité de liquide pleural. Les médecins décidèrent donc de le garder quelques jours à la clinique pour lui faire subir de nouveaux examens. Ce fut une grande émotion parmi les pèlerins venus assister nombreux à la consécration de la nouvelle église. Chacun voulut aller visiter le Padre.

Une polémique éclata quand des pères capucins, et le supérieur lui-même, rendirent visite à leur confrère souffrant. Ils durent attendre un long moment avant de pouvoir pénétrer dans la chambre de Padre Pio. Un groupe de pieuses fidèles les avaient précédés et ne tenaient pas à abrégé cette possibilité unique de voir de près leur Padre et de lui dire quelques mots... Les femmes accaparaient Padre Pio : telle fut la malveillante rumeur qui se répandit suite à cet incident, rumeur qui allait être exploitée et utilisée par ses adversaires.

Le 3 juillet, pour couper court à l'émotion et au désordre engendrés par son hospitalisation, le supérieur provincial donna à Padre Pio l'ordre de réintégrer le couvent. Malgré son état d'extrême faiblesse, le pauvre capucin obtempéra aussitôt. Pendant tout le mois de juillet, son état resta très critique. Une longue hospitalisation et des soins plus attentifs eussent été nécessaires. C'est alors que début août sa guérison survint dans des circonstances extraordinaires.

Le 24 avril, le jour même où commençait la maladie de Padre Pio, la statue pèlerine de Notre-Dame de Fatima

arrivait en Italie. Cette statue de la Madone telle qu'elle est apparue aux enfants de Fatima en 1917 est transportée de pays en pays et de ville en ville pour susciter un élan mariai et rappeler le message et les promesses de la Vierge au Portugal¹. En 1947, la statue de Notre-Dame de Fatima avait déjà sillonné la péninsule italienne. Cette première *Peregrinatio Mariae* avait été un immense succès dans l'Italie d'après-guerre et l'occasion d'un renouveau de ferveur fort propice dans un pays qui venait de traverser de dures épreuves. En décembre 1958, les évêques italiens avaient décidé de consacrer leur patrie au Cœur Immaculé de Marie. Une nouvelle *Peregrinatio Mariae* de la statue de Notre-Dame de Fatima devait y préparer les fidèles pendant plusieurs mois.

« Arrivée à Naples le 24 avril 1959, la blanche Image sillonna toute l'Italie, drainant partout derrière elle des foules innombrables et ferventes. Toutes les régions de la péninsule, toutes les villes importantes l'accueillirent avec un enthousiasme et une ferveur inespérés². » A l'occasion de l'ouverture de la mission itinérante de la Vierge de Fatima à travers l'Italie, le cardinal Cerejeira, patriarche de Lisbonne, adressa aux évêques d'Italie un vibrant message qui disait l'esprit de cette *Peregrinatio* :

« C'est une heure apocalyptique pour le monde, déclarait-il. Ce sont les vents effrayants de l'enfer qui soufflent et les élus eux-mêmes se laissent entraîner.

« La Vierge de Fatima est venue à la Cova da Iria pour rappeler aux hommes la voie du salut : prière et pénitence. C'est l'écho de ce que Jésus a dit aux apôtres dans le jardin des Oliviers : "Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation."

« Pour porter partout son message, la Vierge de Fatima se fait pèlerine. La voici maintenant en chemin pour l'Italie. C'est la "pleine de grâce" qui passe. Avec Elle se trouve toujours son divin Fils en qui seul est le salut. Et il

1. Sur les apparitions de la Vierge à Fatima, son message et ses demandes, voir le travail exhaustif de frère Michel de la Sainte-Trinité, *Toute la vérité sur Fatima*, éditions de la Renaissance catholique, Saint-Parres-lès-Vaudes, 3 vol., 1983-1985.

2. Fr. Michel de la Sainte-Trinité, *op. cit.*, t. III, p. 357.

porte avec lui le Saint-Esprit. Ce pèlerinage est comme une Pentecôte, ce sera une pluie de bénédictions¹. »

Cette promesse du cardinal Cerejeira allait se réaliser en particulier à San Giovanni Rotondo, sur l'humble personne du vieux capucin stigmatisé qui avait tant souffert, tant prié et qui allait demander une faveur spéciale à sa Mère du Ciel.

Cette statue de Notre-Dame de Fatima, transportée dans chacune des grandes villes italiennes, connut une de ses dernières étapes dans la péninsule à San Giovanni Rotondo avant de passer en Sicile et de retourner au Portugal. Dans les derniers jours de juillet, toujours alité et malade, Padre Pio se prépara et prépara les fidèles à cette venue de la Madone. Une neuvaine fut organisée. Chaque soir, par un message et une intention spéciale, il demandait aux pèlerins de « devenir meilleurs afin de pouvoir accueillir notre Mère du Ciel le mieux possible ». C'est « une grâce toute particulière » qui est ainsi faite à San Giovanni Rotondo, rappelait-il aussi.

Le 5 août enfin, dans la soirée, la statue de Notre-Dame de Fatima arriva à San Giovanni Rotondo. Padre Pio avait exhorté une dernière fois les fidèles quelques instants auparavant : « Notre attente va être récompensée. Dans quelques minutes notre Mère du Ciel sera chez nous. Ouvrons nos cœurs à la confiance et à l'espérance. Elle arrive avec les mains pleines de grâces et de bénédictions (...) Nous devons, nous aussi, faire quelque sacrifice. Le sacrifice le voilà : aimer notre Mère céleste avec persévérance et constance. Promettons-le Lui et cette Maman ne nous laissera pas dans la peine en partant d'ici²... » Ses paroles étaient prophétiques.

Un hélicoptère s'était posé sur le stade de San Giovanni Rotondo. Là des milliers de fidèles venus de tout le Gargano attendaient la Madone. Avec l'archevêque de Manfredonia et tout le clergé local à leur tête, ils transportèrent la statue de Notre-Dame de Fatima jusqu'au couvent et certains la veillèrent toute la nuit. Nul doute que dans les prières de beaucoup et les grâces demandées, la guérison de Padre Pio était implorée. Le lendemain, 6 août, le Padre, toujours très

1. *Id.*, pp. 357-358.

2. *Père Pio au micro, op. cit.*, p. 53.

faible, fut transporté dans une chaise jusque dans l'église. Les larmes aux yeux, il baisa les pieds de la Madone et lui posa entre les doigts un rosaire qu'il avait reçu en cadeau d'un groupe de prière de San Casciano Val di Pesa. La foule était dense et fervente dans l'église autour du Padre. Priant et pleurant à la fois, il se recueillit devant la statue puis fut remonté dans sa cellule.

Au début de l'après-midi, après qu'elle eut été transportée dans tous les services de la Casa Sollievo et priée par les malades, la statue de la Madone fut montée sur la terrasse de l'hôpital où l'hélicoptère l'attendait pour l'emmener en Sicile. Padre Pio voulut la saluer une dernière fois. Il se fit transporter à la tribune de la nouvelle église du couvent et d'une fenêtre il put voir l'hélicoptère s'envoler et emporter la statue. L'hélicoptère tourna trois fois au-dessus de la foule et du couvent pour un dernier salut. C'est alors, plusieurs témoins l'attestent \ que Padre Pio lança comme une supplication ardente à la Vierge Marie :

— *Madonna, Mamma mia*, depuis que tu es entrée en Italie je suis malade ; et maintenant tu t'en vas et tu me laisses encore malade ?

Aussitôt il ressentit comme « un frisson dans les os » (ce sont ses propres termes) et il dit à ses confrères présents : « Je suis guéri. » L'hélicoptère s'éloigna vers la Sicile, autre étape de la *Peregrinatio Mariae*. Un congrès eucharistique national avait été organisé pour l'occasion dans l'île. Après différentes étapes dans plusieurs villes et sanctuaires de l'île, le 13 septembre, jour de clôture du congrès eucharistique, une grande célébration rassembla 300 000 personnes à Catane. Ce jour-là, les nombreux évêques italiens présents consacrèrent solennellement l'Italie au Cœur Immaculé de Marie par la voix du légat pontifical, le cardinal Mimmi. Le pape Jean XXIII envoya pour l'occasion un radiomessage. Il y évoquait le sens d'une telle consécration : elle deviendra, disait-il, « un

1. Trois témoins oculaires au moins attestent le fait : le père Agostino dans son *Diario*, p. 188, le père Raffaele dans des souvenirs encore inédits (cités par Fernando da Riese Pio X, *op. cit.*, p. 425), le père Carmelo da Sessano, supérieur du couvent au moment des faits, dans une lettre à Giuseppe Pagnossin reproduite photographiquement par celui-ci in *Il Calvario di Padre Pio*, *op. cit.*, t. II, pp. 296-297.

motif d'engagement de plus en plus sérieux dans la pratique des vertus chrétiennes, une défense très efficace contre les maux qui les menacent et une source de prospérité, même temporelle, selon les promesses du Christ ».

La Vierge de Fatima avait suscité un magnifique élan de piété à travers toute l'Italie. Et elle avait guéri Padre Pio ! Quelques jours après ce passage à San Giovanni Rotondo, un journal de Foggia publia un article où le rédacteur regrettait que la statue de San Giovanni Rotondo soit passée dans le bourg du Gargano et non au Monte Sant'Angelo, sanctuaire proche de là, consacré à saint Michel. A un confrère qui lui rapportait le propos journalistique, Padre Pio répondit avec la simplicité confiante qui le caractérise :

— La Madone est venue ici parce qu'elle voulait guérir Padre Pio.

Des médecins avaient examiné le Padre après sa guérison. Ils n'avaient pu que constater un rétablissement complet et tout à fait inattendu dans sa rapidité. Ses supérieurs l'avaient d'abord engagé à la prudence puis, le 10 août, ils l'autorisèrent à célébrer à nouveau la messe dans l'église du couvent. Le 21, il reprit les confessions. Cette guérison du 6 août 1959 avait rendu Padre Pio, de son propre aveu, « sain et fort comme jamais vu dans sa vie ». A bien considérer les années qui vont suivre et leur cortège de tourments, ce n'était en somme qu'une grâce concédée par le ciel avant la tempête.

CHAPITRE 14

LA SECONDE PERSÉCUTION

Le krach Giuffrè n'avait pas fini de faire connaître ses secrets. La province de Foggia, on s'en souvient, devait rembourser aux fidèles un milliard six cent mille liras qu'elle leur avait empruntés. Dans les autres provinces de l'ordre capucin, la situation était plus ou moins grave. C'est que les capucins avaient été des « gloutons » (ainsi Giuffrè les avait-il surnommés)... Pour renflouer les caisses de l'ordre en déficit, la curie généralice décida, au cours de l'été 1959, de recourir à Padre Pio. A cet effet, alors que le mandat du supérieur de la province de Foggia arrivait à son terme (trois ans), son successeur ne fut pas nommé par les voies normales, c'est-à-dire élu par ses confrères, mais imposé à la province par un décret de la curie généralice de Rome. Ce nouveau provincial, le père Amedeo da San Giovanni Rotondo, fut nommé le 23 juillet 1959. Il allait se montrer un persécuteur de Padre Pio et l'homme de toutes les malversations.

Padre Pio doit payer !

A la fin de l'année 1959, on fit le bilan de ce qu'avait coûté la Casa Sollievo depuis le début des travaux, y compris les agrandissements successifs depuis 1957. On arrivait à la somme de 2 milliards de liras. Le plus étonnant était que cette somme ait été intégralement couverte par les dons des fidèles, Padre Pio s'étant toujours refusé à s'endetter auprès des banques et à emprunter de l'argent fût-ce pour le plus louable des motifs. Depuis l'ouverture de l'hôpital, les

dépenses de fonctionnement étaient assurées en partie par les frais de séjour que payaient les malades (chacun donnant en fonction de ses moyens, pour les pauvres les soins étaient gratuits), en partie par les offrandes qui continuaient à affluer. Remarquons que, depuis sa création, la Casa Sollievo avait connu de nombreux agrandissements ; ils n'avaient été rendus possibles que par une gestion rigoureuse et un flot ininterrompu de dons. Pour les deux tiers ceux-ci étaient directement remis au Padre par les pèlerins, pour le reste ils arrivaient du monde entier sous forme de mandats ou de chèques.

Ces offrandes journalières étaient versées à la caisse de la Casa Sollievo pour couvrir les besoins du jour, le surplus était déposé à la banque locale, à Foggia, et, en fin de mois, un versement était fait sur le compte de l'hôpital auprès de l'Institut des œuvres de religion à Rome. L'intègre Angelo Battisti, administrateur de la Casa, effectuait ces diverses opérations de façon très régulière. Les offrandes pouvaient s'élever à plusieurs centaines de milliers de lires par jour. Chaque année, en outre, Battisti envoyait un rapport détaillé de la situation comptable de la Casa au Saint-Siège. Les sommes en circulation furent toujours assez importantes et ce pactole renouvelé en permanence fut une proie tentante pour un ordre capucin en grandes difficultés après le krach Giuffrè.

En octobre 1959, le père Amedeo vint trouver Padre Pio et lui demanda une aide financière de 100 à 200 millions de lires pour la province. Le Padre ne s'était jamais mêlé directement des questions d'argent. Troublé par cette demande, il indiqua qu'il devait en référer à l'administrateur de la Casa¹. Consulté, Angelo Battisti expliqua à Padre Pio qu'il n'avait pas le pouvoir de disposer de l'argent de l'hôpital pour des aides de ce genre. Il fit valoir d'autre part que la réserve déposée sur le compte de Foggia (55 millions de lires à l'époque) était destinée à de prochains travaux d'agrandissement. Padre Pio insista pourtant. Il souhaitait qu'un effort

1. Celui-ci a fait un récit détaillé de l'affaire au cardinal Tardini, secrétaire d'État, le 29 juin 1960. Ce rapport a été publié intégralement in Francobaldo Chiocci et Luciano Cirri, *Padre Pio, op. cit.*, t. II, pp. 519-524.

soit fait pour montrer la bonne volonté de la Casa dans l'affaire et pour manifester qu'il ne se désintéressait pas du sort de la province monastique. Finalement, il fut décidé qu'une somme de 40 millions de liras serait prêtée à la province, en deux versements, et qu'on n'exigerait aucun versement d'intérêts au remboursement. Aux yeux de Padre Pio, il s'agissait d'une aide confraternelle, non d'une opération financière.

En janvier 1960, le père Amedeo revint à la charge, toujours pour une somme de 100 à 200 millions. La Casa Sollievo, disait-il, a les moyens de donner cet argent et Padre Pio, en tant que « fils de la province de Foggia », en avait le devoir. Bientôt ce sera « la sainte obéissance » qui sera évoquée... Padre Pio en référa une nouvelle fois à Battisti. L'administrateur, cette fois, fit valoir que l'état des finances de la Casa ne permettait plus aucune aide de cette importance. Le Padre comprit bien le dilemme. Il savait aussi que refuser de répondre aux exigences du provincial allait lui valoir quelques ennuis. Il dit à Battisti :

— Ta résistance fera qu'ils me rendront la vie impossible, ils vont tous se mettre contre moi et invoquer de quelque manière l'obéissance.

C'est effectivement ce qui va se passer. Certains des confrères de Padre Pio au couvent Santa Maria délie Grazie vont devenir ses persécuteurs. La nomination du père Amedeo comme provincial, en juillet 1959, avait amené quelques changements dans la communauté de San Giovanni Rotondo. De nouveaux frères étaient arrivés au couvent, un nouveau supérieur avait été élu en octobre, le père Emilio da Matrice. Le père Amedeo à la tête de la province, le père Emilio, gardien du couvent, et quelques autres pères allaient effectivement mener une vie impossible à Padre Pio. Après son refus de faire un « nouveau geste » en faveur des finances de la province, on tenta par tous les moyens de lui soutirer de l'argent.

D'abord on s'efforça d'agir par des voies détournées. Le père Mariano, qui avait toute la confiance du Padre et qui était chapelain de la Casa Sollievo, se rendait chaque jour à la cellule du Padre, recueillait les offrandes reçues dans la journée et les mandats et chèques venus par courrier et les

portait directement aux services comptables de la Casa. Un jour, le provincial en personne l'attendit à la sortie de la cellule du Padre et lui ordonna de remettre le sac des offrandes non pas à la caisse de l'hôpital mais à l'économe du couvent. Bien évidemment le père Mariano refusa de détourner ainsi l'offrande des fidèles sans l'accord du Padre *. Quelques jours après, il était remplacé dans sa charge par deux frères, dévoués au père Amedeo et au père Emilio, et envoyé en cure de repos dans un hôpital psychiatrique...

Ensuite on intervint plus directement. Plusieurs centaines de lettres arrivaient chaque mois au couvent à l'intention du Padre. On décida de les ouvrir systématiquement avant de les lui remettre. Un tri était fait : seuls les chèques ou mandats spécifiquement libellés « Pour la Casa Sollievo délia Sofferenza » étaient remis au Padre, ceux qui ne portaient pas d'ordre ou étaient adressés à Padre Pio sans davantage de précision étaient remis à l'économe du couvent. Les sommes devaient être partagées entre le couvent et la province. Ce détournement de fonds fut rendu plus rentable encore par une carte de vœux éditée par le couvent pour l'année 1960. Ces cartes servaient au Padre et à ses confrères à remercier les donateurs ou à répondre à des vœux reçus. Toutes, cette année-là, portaient, imprimé dans un coin, le *post-scriptum* suivant : « Pour l'envoi des offrandes, il est préférable d'utiliser le compte courant 13-8511. » C'était le numéro de compte du couvent ! Moyen infallible de détourner la générosité des fidèles, sans qu'ils le sachent, de la Casa Sollievo vers le couvent et la province.

Les déboires financiers de l'ordre avaient conduit de respectables religieux à ces procédés peu honnêtes. Le pire restait pourtant à venir...

Ailleurs, l'hostilité à Padre Pio se manifestait plus ou moins clairement. Mgr Bortignon, évêque de Padoue, continuait à sanctionner ceux de ses diocésains ou de ses prêtres qui persistaient à entretenir quelque rapport que ce soit avec le Padre. Lui agissait pour des motifs identiques à ceux des « gloutons » du couvent de San Giovanni Rotondo mais aussi

1. Épisode cité dans le rapport Battisti au cardinal Tardini, *op. cit.*, pp. 521-522.

par méfiance viscérale envers le surnaturel. Déjà, dans les années 1940, alors qu'il n'était encore que supérieur de la province capucine de Venise, il avait poursuivi de sa vindicte un saint religieux de son ordre, le père Leopoldo da Castelnovo. Celui-ci mourut le 31 juillet 1942. Ennemond Boniface a rapporté le fait suivant : « Au cours de son agonie, ce saint moderne devait confier que Gerolamo Bortignon avait été la plus dure épreuve de sa vie. Ce n'est pas la première fois qu'on aura vu un mystique incompris de son supérieur. P. Bortignon accusait le P. Leopoldo d'ignorer la morale et de déformer les consciences. Il défendait aux séminaristes de se confesser à lui¹. »

Depuis, ce religieux persécuté par Bortignon a été déclaré bienheureux par l'Église et son procès de canonisation se poursuit. Devenu évêque de Padoue, Mgr Bortignon s'est signalé par son hostilité envers Padre Pio. Aux mises en garde ont bientôt succédé les dénonciations et les sanctions. Le 2 juillet 1959, reçu en audience privée par Jean XXIII, il lui exposait la situation de son diocèse et les troubles créés, selon lui, par une dévotion exagérée envers Padre Pio. A la fin de cette même année, il frappait de la sanction *suspens a divinis* deux prêtres de son diocèse, don Attilio Negrisola et don Nello Castello, accusés d'avoir formé des groupes de prière malgré son interdiction et de se confesser habituellement à Padre Pio. Cette sanction les privait d'un exercice normal de leur ministère. En février 1960 enfin, c'était une pieuse femme, Costantina Nalesso, qui était frappée d'« interdit » avec défense de s'approcher des sacrements. Son crime était d'avoir récolté dans le diocèse des offrandes pour la Casa Sollievo auprès des fidèles de Padre Pio. Mgr Bortignon lui avait d'abord demandé de partager les sommes recueillies puis, devant son refus, il l'avait sanctionnée. Évidemment ces incidents faisaient quelque bruit. Les deux prêtres condamnés firent appel de la sanction devant le tribunal ecclésiastique du diocèse. Puis ils engagèrent un long procès qui durera dix ans et se terminera devant la Rote romaine, en 1970, avec la complète réhabilitation des accusés.

1. Ennemond Boniface, *Padre Pio*, La Table Ronde, 1966, p. 149.

Une suspicion généralisée

Cette attitude de Mgr Bortignon dans son diocèse ne manqua pas de jouer un rôle important dans la suite des événements, elle influença notamment certaines prises de position d'évêques de la région du Triveneto dont il était secrétaire et rapporteur. Son voisin immédiat, Mgr Albino Luciani (le futur Jean-Paul I^{er}), évêque de Vittorio Veneto, ne tarda pas à adopter une même attitude hostile envers Padre Pio. Les deux évêques se connaissaient depuis longtemps. Avant d'être nommé à l'évêché de Padoue, Mgr Bortignon avait occupé, de 1944 à 1949, celui de Belluno. En 1947, il avait choisi le jeune Albino Luciani comme vicaire général. Nommé à Padoue, il avait gardé quelques liens avec son ancien vicaire. En décembre 1958 il suggérera à Jean XXIII de nommer Luciani au siège de Vittorio Veneto. Est-ce par amitié et reconnaissance envers Bortignon que Mgr Luciani, un peu plus d'un an plus tard, mettra lui aussi ses fidèles en garde contre Padre Pio ?

Quoi qu'il en soit, l'hostilité des deux prélats obéissait à des motivations différentes. Chez Mgr Bortignon, il s'agissait de ne pas laisser échapper des dons vers San Giovanni Rotondo. Il estimait que la générosité de ses fidèles devait d'abord s'exercer dans son propre diocèse. Mgr Luciani, lui, n'obéissait pas à des considérations identiques. Il n'avait pas trempé dans les affaires douteuses de Giuffrè. Il s'était toujours montré un pasteur proche de son peuple, sachant lui prêcher l'Évangile avec des paroles simples et pleines de bon sens. La mise en garde qu'il allait publier contre Padre Pio était inspirée avant tout par la prudence traditionnelle de l'Église face au surnaturel et aux manifestations spontanées de dévotion qu'il inspire. On remarquera d'ailleurs que le même bulletin diocésain comminatoire envers le capucin stigmatisé et ses fidèles contient une autre mise en garde contre « l'ouverture à gauche » (*sinistreggiare*) des catholiques et « le marxisme inconscient et le laïcisme conscient » qu'elle véhicule. Mgr Luciani intervenait donc dans l'affaire Padre Pio en évêque prudent qui cherche à préserver intacte la foi de ses fidèles et qui fait confiance (trop peut-être) à ses confrères.

Le 29 janvier 1960, **Mgr** Luciani avait rendu visite à son voisin évêque. On peut supposer que le cas de Padre **Pio** et de la grande dévotion que lui manifestaient de nombreux fidèles de la région fut évoqué¹. Mgr Bortignon dut se montrer convaincant puisque, le 4 février, au cours de la réunion mensuelle des vicaires diocésains de son diocèse, Mgr Luciani jugea bon de mettre en garde contre les « dévotions peu limpides » qui se pratiquaient parmi les fidèles de Padre Pio. Mise en garde solennelle qui sera publiée dans le bulletin officiel du diocèse. On y retrouve le style, familier dans la forme et ferme dans l'intention, qui sera plus tard celui d'Albino Luciani devenu Jean-Paul I^{er} :

« Dévotions peu limpides : ce sont celles qui trahissent un désir exagéré du surnaturel et de l'insolite. Les fidèles ont besoin de pain ferme (messe, catéchisme, saints sacrements) qui les nourrisse ; et non des chocolateries, petits fours et gourmandises qui les encombrent et les illusionnent.

« Parmi ces gourmandises indigestes, l'évêque signale les pèlerinages à Padre Pio par voyages organisés. C'est un saint homme, le Padre ; mais il est entouré par certains de ses fidèles de quelque chose qui ressemble à du ridicule ou à de la superstition. Il reste interdit aux prêtres de participer et de guider des pèlerinages à San Giovanni Rotondo. Quant aux groupes de prière, l'évêque n'en a pas permis la fondation quand on le lui a demandé ; si quelques groupes existent en diverses paroisses, qu'il n'en surgisse pas de nouveaux. »

La mise en garde était sans équivoque possible ; elle rappelait, cette fois officiellement, une méfiance ancienne exprimée jusque-là à diverses personnes à titre privé. Mgr Luciani se montrait là fidèle disciple de l'évêque dont il avait été le jeune vicaire général.

Ces déclarations successives d'évêques n'avaient pas été ignorées, bien sûr, du Vatican. Dans le même temps, des

1. Ces rapports Bortignon-Luciani n'ont jamais fait l'objet d'une étude approfondie. Pour l'épisode qui nous intéresse ici, le puzzle a pu être reconstitué grâce à divers éléments signalés in Peter Hebblethwaite, *Jean XXIII*, Le Centurion, 1988, et David Yallop, *Au nom de Dieu*, Christian Bourgois, 1984. On y ajoutera les ouvrages déjà mentionnés de Pagnossin et Chiocci-Cirri et, pour le texte de la mise en garde épiscopale, le *Bollettino Ecclesiastico della Diocesi di Vittorio Veneto*, n° 2, février 1960.

plaintes contradictoires parvenaient au Saint-Office. D'un côté, certains défenseurs de Padre Pio dénonçaient les détournements d'offrandes opérés sur ordre du père Amedeo et du père Emilio, ainsi Angelo Battisti dans une lettre au cardinal Ottaviani en mars 1960. D'autre part, des personnes bien intentionnées accusaient les administrateurs de la Casa de mauvaise gestion et de dépenses inconsidérées.

Le cardinal Ottaviani, secrétaire du Saint-Office, décida de clarifier la situation. En avril 1960, il envoya en mission à San Giovanni Rotondo un de ses collaborateurs, Mgr Crovini, substitut au Saint-Office et responsable de l'Index. Il était chargé de contrôler la gestion de la Casa et d'enquêter sur les plaintes dont avait été saisi le Saint-Office¹.

A peine avait-il appris l'existence de cette mission de caractère administratif ordonnée par le Saint-Office que le ministre général des capucins, le père Clément da Milwaukee, écrivait au pape, le 14 avril, pour lui demander qu'un visiteur apostolique soit envoyé à San Giovanni Rotondo. Faisait-il cette demande pour se couvrir auprès des autorités supérieures ou pour court-circuiter, par avance, le rapport que remettrait Mgr Crovini et les suggestions qu'il ferait ? Toujours est-il que dans cette lettre il évoquait « la situation périlleuse » dans laquelle se trouveraient, selon lui, la communauté de San Giovanni Rotondo et la Casa Sollievo. Il implorait Jean XXIII de bien vouloir ordonner le plus vite possible une visite apostolique, unique « possibilité de solution efficace et totale ». Cette visite apostolique, demandée et obtenue, allait annuler les effets positifs de la mission Crovini.

Mgr Crovini était resté à San Giovanni Rotondo du 18 au 28 avril. Il avait visité la Casa, épluché les comptes, interrogé les uns et les autres, particulièrement l'administrateur Battisti et Padre Pio. Finalement, il avait conclu à une bonne gestion de l'hôpital. En revanche, son rapport dénonçait les pratiques répréhensibles des supérieurs de Padre Pio qui faisaient main basse sur une partie des offrandes des fidèles.

1. Il est significatif que le P. Fernando da Riese Pio X dans sa biographie « officielle » de Padre Pio, rédigée à la demande de l'ordre capucin, n'évoque pas cette mission et ne cite même pas le nom de Mgr Crovini. C'est pourtant cette mission Crovini qui va pousser certains à demander une visite apostolique et à organiser un espionnage par « micros ».

Il rédigea un rapport dans ce sens pour le Saint-Office. On aurait pu croire l'affaire terminée.

Des micros dans le confessionnal

Pourtant, il n'en était rien. Avant même que Mgr Crovini n'ait entamé sa mission, le ministre général de l'ordre avait demandé, nous l'avons vu, une visite apostolique à San Giovanni Rotondo. Le 30 avril, recevant le ministre général et les six définiteurs généraux de l'ordre, Jean XXIII les informait qu'il acceptait de donner suite à leur requête. C'était annuler en fait le rapport Crovini avant même qu'il soit rendu et connu ! On peut penser que le pape agissait ainsi par prudence plus que par hostilité envers Padre Pio et pour satisfaire à la demande des supérieurs de l'ordre capucin qu'il jugeait bien fondée puisque unanime.

Cette visite apostolique, bien plus solennelle et aux pouvoirs canoniques plus étendus qu'une simple mission de contrôle administratif, réjouissait tous les responsables de l'ordre capucin : le ministre général, parce qu'elle allait enfin clarifier la situation et permettre de prendre les mesures qui s'imposaient ; le père Emilio, supérieur du couvent, le père Amedeo, provincial, et le père Bonaventura da Pavullo, définiteur général de la curie généralice, parce qu'elle allait, selon eux, mettre enfin au jour l'incapacité de Padre Pio et de l'administrateur par lui désigné à gérer la Casa et à bien employer les offrandes des fidèles. Ces trois religieux, avec la complicité de quelques confrères, eurent alors l'idée sacrilège de placer des micros dans différents endroits du couvent Santa Maria délie Grazie pour enregistrer les conversations des fidèles avec Padre Pio. Idée sacrilège puisqu'il ne s'agissait pas seulement d'espionner le Padre mais d'écouter ce qu'on lui disait en confession et ce qu'il conseillait à ses pénitents.

Ils voulaient à la fois surveiller les propos du Padre, dans ses relations avec ses pénitents, vérifier si en tout point il observait scrupuleusement la règle de l'ordre et connaître ses intentions. Ne médissait-il pas de ses supérieurs ? Dans ses entretiens avec ses plus fidèles disciples, n'ébauchait-il pas

quelque projet secret ? Et, en un mot, était-il encore sain d'esprit ? Ceux qui commanditèrent et ceux qui organisèrent ces écoutes, à un moment où les pèlerinages des fidèles étaient à leur comble à San Giovanni Rotondo, œuvraient, pour certains, en vue du bien de l'ordre capucin, du moins le pensaient-ils. Ils voulaient empêcher que la Casa Sollievo ne s'en aille à vau-l'eau (crainte injustifiée si l'on considère le rapport Crovini, mais ils n'avaient pas pris la peine d'examiner son contenu et d'en attendre les conclusions). D'autres agirent par amitié ou par crainte de leurs supérieurs.

Une autre hypothèse peut être avancée pour expliquer ces écoutes sacrilèges. On peut mettre au jour un complot où mystique douteuse et intérêts matériels se mêlent. Les fils de cet écheveau ont été démêlés assez difficilement mais seule cette atmosphère de fausse mystique, en butte à l'authentique surnaturel de Padre Pio, peut expliquer que des religieux et des prêtres en soient arrivés à des pratiques sacrilèges.

Parmi les religieuses de la congrégation des zélatrices du Sacré-Cœur employées comme infirmières à la Casa Sollievo se trouvait une certaine sœur Lucina. Elle disait avoir des visions, mangeait très peu et dormait à peine parce que ses visions avaient toujours lieu la nuit. Ses visions étaient ses seules préoccupations et sa vie tournait autour de cette idée fixe. Les avis étaient partagés à son sujet. Nombreux étaient les religieux qui estimaient son cas douteux, plus proche du monodéisme névrotique que du bel équilibre des authentiques mystiques. En revanche, elle trouvait ses défenseurs et ses admirateurs justement parmi les religieux impliqués dans l'affaire des micros. Dans la correspondance échangée par les conjurés, son nom revient souvent. Elle était très liée aussi à don Umberto Terenzi, curé de l'important sanctuaire romain du Divin Amour et qui va être un protagoniste important de l'affaire.

D'autre part on sait que les religieuses employées à la

1. Des éléments se trouvent dans le témoignage du père Raffaele dans son *Diario* (inédit) cité par Giuseppe Pagnossin, *op. cit.*, t. II, p. 100. D'autres aussi dans la correspondance échangée par les conjurés : reproduction photographique des lettres manuscrites in Francobaldo Chiocci et Luciano Cirri, *op. cit.*, t. III, p. 450 et suiv., et in Emmanuele Brunatto, *Padre Pio, AID, 1963 (H.C.)*, 18/1, et suiv.

Casa se trouvaient, à l'époque, souvent en conflit avec l'administrateur. Présentes à l'hôpital dès l'origine, elles estimaient en être les cofondatrices et auraient volontiers pris en charge l'œuvre si Padre Pio en avait été dépossédé. C'est cet avenir radieux que sœur Lucina entrevoyait dans ses visions. Ce climat d'exaltation mystique et de jalousie mêlées peut expliquer que certains religieux aient cru de leur devoir d'espionner le Padre jusqu'au confessionnal. C'était au service d'une grande cause !

Aussitôt la décision de visite apostolique prise, ils passèrent à l'action. En somme, leur intention était de préparer cette visite et de fournir des éléments d'appréciation « en haut lieu », en employant des méthodes d'enquêtes que le visiteur, bien évidemment, ne pourrait jamais utiliser. Les prêtres et religieux impliqués dans cette affaire des micros sont connus. Le père Giustino da Lecce et le frère convers Masseo da San Martino in Pensilo, d'abord ; deux religieux spécialement chargés d'aider Padre Pio dans ses déplacements et dans la vie de tous les jours comme le veut la tradition capucine pour les frères âgés ou malades. Ce sont ces religieux, en qui le Padre avait toute confiance, qui installeront les micros avec l'aide du père Daniello da Roma, nommé depuis peu à San Giovanni Rotondo dans ce seul but¹. Le père Emilio, gardien du couvent, et le père Amedeo, provincial, se chargeaient de ramasser les bandes d'enregistrement et de les transcrire. Le père Aurelio da Sant'Elia a Pianisi, souvent en mission de prédication, et le père Perguiliano da Caselle Torinese, gardien du couvent de Foggia, jouaient à l'occasion les intermédiaires. Le père Bonaventura da Pavullo, définitéur général à la curie généralice, et don Umberto Terenzi, curé du sanctuaire du Divin Amour, étaient, à Rome, les destinataires finals des bandes magnétiques et les commanditaires de l'affaire.

Dans les billets et témoignages écrits qui existent sur cette chaîne de l'espionnage et du sacrilège, il est souvent fait référence à « des ordres d'en haut », à des protections « en haut lieu », à des « supérieurs majeurs du Saint-Office ». Le

1. Le père Giustino a rédigé, en novembre 1961, ses aveux en vingt et un feuillets manuscrits. Reproduction photographique intégrale in Francobaldo Chiocci et Luciano Cirri, *op. cit.*, t. III, pp. 454-474.

père Bonaventura et don Terenzi agissaient-ils de leur propre initiative ou effectivement sur ordre de supérieurs ecclésiastiques encore plus haut placés ? En l'absence de preuves indubitables, il faut laisser pour le moment la question sans réponse. Elle restera encore longtemps comme une des énigmes, fascinantes ou horribles, que connaît l'Histoire.

Fin avril-début mai, des micros furent donc posés. Dans la cellule de Padre Pio, d'abord : la cellule n° 5 où il recevait parfois des visiteurs et confessait des fidèles connus depuis longtemps. Un appareil enregistreur fut installé sous son lit, il était sans cesse relié à la lampe de chevet. L'appareil était commandé depuis le couloir par un système avec interrupteur installé derrière un tableau. Un second appareil fut installé dans le parloir où le Padre recevait aussi des visiteurs, le matériel était caché dans une petite armoire. L'armoire, accrochée sous le rebord de la fenêtre, était proche du fauteuil où Padre Pio avait coutume de s'asseoir. Enfin, un troisième appareil fut placé dans le confessionnal réservé aux femmes.

Imagine-t-on dans quelles circonstances ont été installés ces appareils ? Un des pères faisait le guet pendant que les autres accomplissaient leur forfait. Il ne fallait pas être surpris par Padre Pio ou un des religieux du couvent non impliqués dans le complot. Imagine-t-on aussi comment ces enregistrements ont été obtenus ? Il a fallu aux conjurés guetter, chaque jour pendant plusieurs mois, les faits et gestes de Padre Pio, mettre en marche le mécanisme en s'approchant du tableau quand il entra dans sa cellule, de l'armoire quand il recevait au parloir, du confessionnal quand il accueillait une pénitente.

Le père Giuseppe, alors au couvent, racontera plus tard avoir vu une nuit le père Giustino, le père Daniele, le frère Masseo, le père Aurelio et don Terenzi en conciliabule près du confessionnal du Padre. Ces derniers venaient sans doute vérifier l'installation faite par les premiers. Le père Giuseppe ne se douta de rien. Comment aurait-il pu imaginer une telle intention sacrilège ? L'installation devait être assez réussie puisque le père Giustino se vantera d'avoir entendu sur les bandes enregistrées jusqu'aux soupirs de Padre Pio...

Les enregistrements dans le parloir et au confessionnal commencèrent le 9 mai 1960. Ils dureront quatre mois, jusqu'à ce que le visiteur apostolique apprenne leur existence et

ordonne qu'ils soient interrompus. Ceux effectués dans la cellule ont duré moins longtemps parce que le Padre, un jour, a découvert le système et a coupé le fil de branchement avec un canif, ce qui a d'ailleurs provoqué un court-circuit. Padre Pio s'est plaint de cette pratique sacrilège à plusieurs visiteurs. A Giovanguilberto Alessandri, magistrat à la cour d'appel de Florence et qui était son pénitent depuis 1936, il remit le petit couteau noirci par le court-circuit. La photo en sera publiée plus tard dans les journaux.

Au total quelque trente-sept bandes magnétiques furent enregistrées à l'insu de Padre Pio, de ses visiteurs et pénitents. Les enregistrements étaient soit récupérés directement par don Terenzi, qui venait nuitamment de Rome, soit expédiés sous pli recommandé à partir de Foggia, pour ne pas éveiller les soupçons. Qu'ont bien pu apprendre ces espions sacrilèges sinon des secrets de l'âme qui, en aucun cas, ne leur ont servi dans leur entreprise de dénigrement de Padre Pio et d'accaparement de son œuvre ?

Une visite apostolique scandaleuse

Le 30 avril, nous l'avons dit, Jean XXIII accédait à la demande du ministre général de l'ordre d'envoyer un visiteur apostolique à San Giovanni Rotondo. Le droit canon prévoit que le Saint-Office, au nom du pape, nomme ce visiteur apostolique. Dans le cas présent, il fallait que la mission Crovini soit terminée, c'est-à-dire que son rapport soit remis pour qu'il n'y ait pas interférence entre les enquêtes, même si la nature de l'une et de l'autre était sensiblement différente.

Un élément de poids intervint dans cette affaire par le dépôt que fit auprès du Saint-Office Mgr Bortignon : le 16 mai 1960, il déposait devant ce tribunal de la foi un dossier d'accusation — en 16 volumes ! — contre le « schisme charismatique » suscité par Padre Pio. Nous ne savons pas exactement quel était le contenu de ce dossier Bortignon, mais, au regard des décisions antérieures de l'évêque de Padoue, on peut supposer que l'ensemble était accablant.

Ce sont donc des enquêtes et des rapports au ton très différent qui vont parvenir au Saint-Office en quelques mois.

Premier en date, le rapport de la mission Crovini donnait une appréciation positive de la gestion de la Casa Sollievo et, en revanche, dénonçait les détournements d'offrandes ordonnés par le père Emilio. Le cardinal Ottaviani se montra, en la circonstance, fidèle à son devoir en même temps qu'obéissant au pape. Il fit son devoir en signant, début juin, un décret qui ordonnait la mutation du gardien, du père Raffaele, économe, et du père Giustino dans d'autres couvents. L'ancien supérieur du couvent, le père Carmelo da Sessano, était réintégré dans ses fonctions. Obéissant au pape, « le carabinier de la foi » nommait dans le même décret un visiteur apostolique en la personne de Mgr Ronca.

Au reçu du décret du Saint-Office qui punissait quelques coupables de malversations financières (les micros étaient en plein fonctionnement, ignorés semble-t-il par les hautes autorités) et nommait un visiteur apostolique, le père Clément da Milwaukee, ministre général de l'ordre, obtint d'être reçu en audience par le pape. Il protesta contre les sanctions prises sans qu'il ait été consulté et il récusait la personnalité du visiteur nommé. Mettant en jeu sa démission, il demanda à Jean XXIII d'annuler le décret et de nommer un autre visiteur. Suggéra-t-il un nom ? C'est fort possible. Au cours de la session plénière du Saint-Office du 12 au 15 juin, le décret Ottaviani fut annulé et Mgr Maccari était chargé d'effectuer la visite apostolique à San Giovanni Rotondo.

Ce nouveau visiteur était à la convenance des espions sacrilèges et des voleurs d'offrandes. Nous en avons le témoignage par une lettre de don Terenzi au père Daniele, le 15 juin 1960 :

« En ce qui concerne les affaires du P. Pio je peux te dire que désormais le visiteur nommé n'est plus Mgr Ronca, mais un autre monseigneur de Rome, mon condisciple au séminaire romain, mon très bon ami mais aussi personne très droite et "très guidable" (*guidalissima*)¹. »

Mgr Carlo Maccari, personne « guidabilissime » aux yeux de don Terenzi, était un prélat du Vicariat de Rome. Il appartenait aux 1^{er} et 2^e bureaux chargés du culte divin, des

1. Photographie de la lettre in Francobaldo Chiocci et Luciano Cirri, *op. cit.*, t. III, pp. 508-510.

visites apostoliques et de la discipline du clergé. Il choisit comme assistant et secrétaire de cette visite don Giovanni Barberini, un prêtre appartenant aux mêmes bureaux. Officiellement nommés le 22 juillet pour faire la lumière sur les rapports entre le couvent et la Casa Sollievo, ils arrivèrent à San Giovanni Rotondo le 29 dans la soirée. Bien vite, leur mission se transforma en enquête sur la vie et les vertus de Padre Pio. Maladresses et provocations se succédèrent. La première personne à être reçue par Mgr Maccari fut Michèle De Nittis, archiprêtre de l'église paroissiale de San Giovanni Rotondo, celui-là même qui dans les années 20 avait été du groupe des « chanoines de la *dolce vita* », accusateurs et calomniateurs de Padre Pio. L'enquête commençait mal !

Divers notables de la ville, l'administrateur de la Casa, des fils spirituels du Padre, des moines du couvent et Padre Pio lui-même (une fois seulement) furent ensuite interrogés. Pendant ce temps, don Barberini ouvrait tout le courrier qui arrivait au couvent, y compris les lettres adressées personnellement aux moines et au Padre, pour y découvrir, pensait-il, des millions ou quelque gigantesque trafic. Il ne trouva que de modestes offrandes, des intentions de prières ou des remerciements pour des grâces obtenues. Une fois le courrier dépouillé, don Barberini passait le reste de son temps dans les bars et restaurants du bourg à mener joyeuse vie et à interroger les gens sur le couvent et le Padre. Cette conduite peu digne d'un prêtre scandalisa les fidèles du capucin. Une expédition punitive fut même préparée par quelques-uns d'entre eux les plus zélés. On l'attendrait au retour d'une de ses sorties nocturnes et on lui infligerait une bonne bastonnade. Le bruit du complot parvint aux oreilles de quelques pères qui parvinrent à calmer l'ardeur des défenseurs du Padre¹.

En revanche, les confrères qui essayaient encore de protéger et de défendre Padre Pio ne purent empêcher l'application de mesures coercitives décidées par Mgr Maccari

1. Le père Raffaele da Sant'Elia a Pianisi (qui fut confesseur du Padre Pio de 1926 à 1944, supérieur du couvent Santa Maria délie Grazie de 1928 à 1941, et qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, économiste du couvent dans les années 60) a rapporté dans son Journal quelques épisodes de cette visite mouvementée. Des passages, inédits, ont été publiés par Giuseppe Pagnossin, *op. cit.*, t. II, pp. 98-101.

quelques jours après son arrivée : les femmes, après leur confession dans la vieille église, devaient quitter le couvent et, en aucun cas, ne pouvaient s'entretenir avec le Padre ; les hommes qui, jusque-là, avaient autorisation pour des motifs spirituels de rencontrer le Padre dans la sacristie ou sur la terrasse du couvent à la récréation du soir se voyaient interdire l'entrée du monastère hormis l'église.

Curieusement, le 8 août, un peu plus d'une semaine après leur arrivée, Mgr Maccari et don Barberini décidèrent de rentrer à Rome. Chacun savait qu'ils n'avaient pas terminé leur visite. Ils revinrent à San Giovanni Rotondo le 14. L'explication de cette interruption était claire : les deux envoyés du Vatican n'avaient pas voulu être présents au couvent le 10 août parce qu'en ce jour Padre Pio devait fêter ses cinquante ans de sacerdoce.

C'est dans la tristesse et l'amertume que fut célébré ce jubilé sacerdotal. La visite apostolique n'était pas terminée et avait déjà montré qu'elle ne serait pas en faveur de Padre Pio. Vingt mille fidèles avaient tenu à entourer le capucin stigmatisé qui célébrait un sacerdoce « favorisé de tant de dons et de tant de fécondité » (selon l'expression du futur Paul VI, alors archevêque de Milan, dans le message qu'il envoya à Padre Pio à cette occasion). Par centaines, les télégrammes arrivèrent au couvent. Les cardinaux Bacci, de Rome, Lercaro, de Bologne, Montini, de Milan, Meyer, de Chicago, soixante-dix évêques d'Italie et d'ailleurs adressèrent chacun un message de félicitations au Padre. Des hommes politiques, des écrivains, des personnalités du monde entier (de Giulio Andreotti à Raoul Follereau en passant par Graham Greene) manifestèrent leur admiration au stigmatisé du Gargano ; mais aucune autorité religieuse, à l'exception de Mgr Carta, évêque de Foggia, n'osa être présente à San Giovanni Rotondo en ce jour. Jean XXIII n'osa pas accorder sa bénédiction apostolique comme l'avait fait Pie XII en semblables circonstances, les deux dernières années de son pontificat. Enfin *YOsservatore Romano* ne publia pas une ligne sur l'événement. C'était par bien des côtés une fête gâchée.

Une image fut imprimée en souvenir de la cérémonie jubilaire. Le texte en avait été rédigé par Padre Pio. Il y

ramassait en quelques phrases l'histoire de cinquante ans de sacerdoce et d'une vie entière consacrée à Dieu¹ :

*Ô Marie,
mère très douce des prêtres,
médiatrice de toutes les grâces,
du profond de mon cœur
Je Te prie, Te supplie, Te conjure
de rendre grâce aujourd'hui, demain, toujours
à Jésus
pour le don inestimable
des cinquante années de mon sacerdoce.
Jésus,
concède-moi le pardon
de mes péchés, négligences et omissions
donne-moi la grâce
de pardonner moi-même et de persévérer,
bénis avec abondance
mes supérieurs et tous mes confrères
fais que les groupes de prière deviennent
phares de lumière et d'amour dans le monde.
Ô Marie,
mère et salut des infirmes,
aide, protège et console les malades
fait fleurir ta
Casa Sollievo délia Sofferenza,
donne au monde ravagé la vraie paix
à l'Église catholique
le triomphe de Ton Fils.*

*P. Pio da Pietrelcina - Capucin
en souvenir de ses Noces d'or sacerdotales
Benevento, 10-8-1910
San Giovanni Rotondo, 10-8-1960*

Cette belle prière sacerdotale résumait une vie d'amour de Dieu et de don de soi. En ce jour d'action de grâces, Padre Pio voulait oublier toutes les peines, toutes les persécu-

1. Texte in Francobaldo Chiocci et Luciano Cirri, *op. cit.*, t. II, p. 580.

tions subies. Volé et trahi par certains de ses supérieurs et de ses confrères, brimé et maltraité moralement par les visiteurs apostoliques — en attendant des restrictions et entraves plus douloureuses encore —, il ne voulait se souvenir en ce jour que des bienfaits du Seigneur. Padre Pio allait atteindre bientôt soixante-treize ans. N'était-il pas toujours semblable, au fond, au jeune prêtre qui, un jour du mois d'août 1912, malade et reclus dans son village natal de Pietrelcina, victime des assauts redoutables de *Barbablù*, avait néanmoins encore la force intérieure d'écrire à son directeur spirituel : « Oui, mon âme est blessée d'amour par Jésus ; je suis malade d'amour ; j'éprouve continuellement la peine amère de cette ardeur qui brûle et ne consume pas¹. »

L'infamie

Le 14 août, le visiteur apostolique et son secrétaire étaient de retour à San Giovanni Rotondo. On oublia rapidement cette échappée céleste du jubilé sacerdotal quand, le 16 août, Mgr Maccari ordonna que des grilles soient posées au passage entre les deux églises, l'ancienne où confessait Padre Pio et la nouvelle où se tenaient désormais les célébrations liturgiques. Dès septembre, une porte faite d'énormes barreaux de fonte fut installée pour empêcher les fidèles d'entrer dans l'église quand le Padre y confessait.

Les interrogatoires se poursuivirent, Mgr Maccari agissait avec la même hostilité systématique, don Barberini avec la même désinvolture. Ce dernier lança un jour à un groupe de fidèles qui le questionnait un peu rudement sur la visite :

— Une bénédiction du visiteur apostolique vaut plus que mille absolutions de Padre Pio.

La seule mesure positive dont on puisse créditer Mgr Maccari est d'avoir mis fin aux enregistrements sacrilèges. Croyant avoir bien agi et servi leur cause commune, les coupables ont-ils dévoilé l'affaire au visiteur apostolique ou est-ce Padre Pio qui a parlé à celui-ci de l'appareil découvert sous son Ut ? Quoi qu'il en soit, à la fin du mois d'août, les

1. Lettre au père Agostino, le 9 août 1912, *Epistolario*, t. I, p. 297.

enregistrements cessaient. En accord avec Tordre et le Saint-Office, l'affaire était étouffée, les coupables démis discrètement et plus ou moins rapidement de leurs fonctions et mutés dans d'autres couvents.

Le 18 septembre, le père Emilio da Matrice était contraint de démissionner de sa charge de gardien du couvent, moins d'un an après avoir été nommé. Il était remplacé par le père Rosario da Aliminusa, jusqu'à présent provincial de Palerme. Ce Sicilien à la mine patibulaire allait se montrer le plus féroce des geôliers, même si sa probité trancha avec l'affairisme et l'espionnite de son prédécesseur.

La visite apostolique devait se terminer le 2 octobre, mais Mgr Maccari et don Barberini quittèrent San Giovanni Rotondo le 17 septembre après plus d'un mois et demi d'enquêtes et d'interrogatoires divers. On pouvait redouter le pire du rapport qu'ils allaient rédiger et des décisions qui allaient être prises.

CALOMNIÉ, SANCTIONNÉ, DÉPOSSÉDÉ

Le 3 octobre 1960, un communiqué de presse était diffusé par le Vatican. Communiqué terrible qui allait susciter une campagne de presse virulente. Le texte vaut d'en être rapporté intégralement :

« Le visiteur apostolique, Mgr Maccari, a quitté San Giovanni Rotondo, et a annoncé une autre visite à brève échéance. Le prélat, envoyé du Vatican, a mené une enquête sur tout ce qui concerne la clôture du couvent délie Grazie où réside Padre Pio, spécialement sur la gestion de la Casa Sollieva délia Sofferenza et sur un trafic de lettres et de paquets postaux qui aurait été observé ces derniers temps entre des citoyens étrangers, notamment nord-américains, et des éléments locaux étrangers à la vie du couvent.

« Pour sauvegarder l'Église d'une sorte de forme délétère de fanatisme qui malheureusement s'insinue souvent dans le bagage des passions humaines, une plus grande rigueur a été mise à la clôture des frères et un contrôle plus attentif a été conseillé dans les rapports avec les fidèles. Un nouveau supérieur, jusque-là provincial de la province monastique capucine de Palerme, a été envoyé au couvent délie Grazie. Padre Pio et les frères du couvent pourront ainsi se donner avec une plus grande sérénité à leur haut ministère et à toutes les œuvres de charité et d'amour chrétien qu'ils dispensent depuis plus de quarante ans dans ce coin heureux du Gargano¹. »

1. Texte publié in Francobaldo Chiocci et Luciano Cirri, *op. cit.*, t. II, p. 613.

Brouillon, désinvolte et accusateur, ce communiqué officiel allait avoir des conséquences désastreuses. Notons d'abord qu'il portait d'ores et déjà un jugement alors que le rapport n'était pas encore terminé et remis au Saint-Office. D'autre part, le non-respect de la clôture, la mauvaise gestion de la Casa et un trafic de reliques de Padre Pio étaient des « rumeurs » qui avaient suscité la visite apostolique ; Mgr Maccari, en en faisant état publiquement, se gardait bien de les considérer comme telles et au contraire il semblait les accréditer en annonçant dans la deuxième partie les mesures déjà prises. En outre, il annonçait une autre « visite » dans un délai proche, ce qui laissait à penser que l'affaire était loin d'être terminée !

Cette deuxième enquête n'eut jamais lieu mais son annonce contribua à dramatiser l'affaire. En un mois, quelque huit cents articles paraîtront dans la presse italienne sur le stigmatisé de San Giovanni Rotondo et son œuvre. Tous les ragots et toutes les affabulations qui avaient été colportés à son propos aux premiers temps de la stigmatisation resurgirent alors. Les articles hostiles l'emportaient à cette époque-là sur les articles plus justes et favorables. Certains journaux annonçaient déjà que la Casa Sollievo allait passer sous le contrôle du Vatican parce que des « irrégularités » y auraient été commises. *Paese Sera* du 4 octobre fit son titre sur « Le scandale du fameux père thaumaturge », expliquant à ses lecteurs que l'enquête du Vatican portait sur « un enjeu de plusieurs milliards ». *VAvanti !* publia un article accusateur sur « le fasciste de la première heure ». « Le capucin le plus riche du monde », « Idolâtrie et intérêts économiques » : tels furent, parmi cent autres, quelques titres d'articles qui parurent dans les semaines suivant le communiqué Maccari. Rares furent les organes de presse à prendre la défense du Padre et à mener eux-mêmes leur enquête sur place.

Alors que la campagne de presse faisait rage, ses fidèles venaient chaque jour en nombre lui témoigner leur amitié et leur soutien. Le dimanche, pour la messe du Padre, l'église du couvent était pleine. De nombreuses lettres étaient également envoyées au Saint-Office et au pape pour protester contre le traitement injuste réservé à Padre Pio et contre les articles diffamatoires suscités par le communiqué Maccari. Ces lettres

furent sans doute particulièrement nombreuses, et notamment celles venant d'Italie du Nord, puisque, le 5 novembre, le cardinal Tardini, secrétaire d'État, adressait à différents évêques de Lombardie et de Vénétie une lettre les invitant à « une parole de déploration » contre ces fidèles zélés et protestataires. Mgr Bortignon, de Padoue, se montra prompt en la circonstance puisque dès le 7 il publiait une solennelle *Deplorazione* contre les groupes de prière de son diocèse et leurs activités : « Un tel mouvement, écrivait-il, ne présente pas le caractère évangélique d'un groupe de prière mais celui d'un conventicule de dissidents. »

Un nouvelle fois, l'agitation et l'émotion étaient à leur comble à San Giovanni Rotondo et chez les fidèles de Padre Pio. Lui s'était contenté, le 4 octobre, par prudence et par lassitude sans doute après tant de tribulations, de rédiger son testament. Nous y reviendrons.

Le père Carré a rencontré Padre Pio dans le début de ces années 60. Il a laissé un très beau témoignage sur l'esprit dans lequel le Padre vivait son calvaire physique et moral :

« Je l'ai vu deux fois et, la seconde fois, après l'avoir assisté à l'autel, j'ai pratiquement passé avec lui toute une matinée. Il était entouré, gardé (le mot est plus exact) par des religieux à la mine patibulaire. Il vivait un long calvaire. Jamais personne ne m'a laissé une telle impression de force contenue, de bon sens, de joie teintée d'humour et de paix. Je n'attardais pas mon regard sur les stigmates de ses mains, que j'ai vus nettement. Il était habité par l'Esprit : aussi, sans paradoxe, était-ce plutôt à tous les disciples de Jésus que je pensais, y compris les plus ordinaires. Le lien entre la croix du Christ et la présence de l'Esprit était éclatant à San Giovanni Rotondo. C'est pourquoi j'évoquais tant de personnes que je connais, parmi les plus riches et parmi les pauvres, qui sont accablées dans leur corps et dans leur cœur. Ils ignorent encore qu'ils peuvent livrer ce dont ils souffrent au Saint-Esprit de Dieu '. »

1. A.-M. Carré, *Chaque jour je commence*, Cerf, 1980, p. 128.

Des mesures disciplinaires draconiennes

Après son communiqué calamiteux du 3 octobre qui marquait la fin officielle de la visite apostolique, Mgr Maccari termina la rédaction de son rapport dont, par bribes, il avait distillé quelques éléments à certains journalistes à titre privé. Ce rapport, remis au Saint-Office, nous est bien sûr inconnu et le sera pour longtemps encore. Le ton du communiqué peut néanmoins nous donner une idée de sa teneur.

Deux problèmes, de nature différente, avaient été au centre de la visite apostolique demandée par le Saint-Office : Padre Pio lui-même, son comportement, le mouvement de dévotion et de fidélité qui l'entourait ; la Casa Sollievo d'autre part, sa gestion et ses finances. Les décisions qui vont être prises par le Saint-Office suite au rapport Maccari vont porter uniquement sur le premier point, les problèmes relatifs à la Casa Sollievo étant laissés à l'appréciation de la secrétairerie d'État du Vatican. S'agissait-il pour le Saint-Office de ne pas déborder de son champ de compétence (la foi et les mœurs) et de laisser à d'autres juridictions romaines le soin du temporel ? Ou s'agissait-il pour le cardinal Ottaviani de ne pas se faire le complice d'une décision concernant la Casa Sollievo qu'il savait devoir peiner Padre Pio ? La question reste posée.

Le 31 janvier 1961, dans une lettre au ministre général des capucins, le cardinal Ottaviani faisait part des décisions du Saint-Office concernant Padre Pio. La lettre était précise et circonstanciée¹ :

« Compte tenu d'une part des résultats de la visite qui a révélé malheureusement de trop nombreuses violations de la règle religieuse et d'autre part des exigences imprescriptibles de prudence dictées par les circonstances particulières créées par l'enthousiasme populaire qui se rencontre autour du Padre Pio, les éminentissimes pères se sont déterminés à faire leurs et à rendre définitives les mesures prises par intérim par le visiteur apostolique et qui sont :

1. Que le P. Pio, avec la charité voulue par égard pour

1. Reproduction photographique du document in Giuseppe Pagnossin, *op. cit.*, t. II, pp. 104-106.

son âge et son état de santé, soit ramené à l'observance conventuelle régulière ;

2. Qu'il soit absolument interdit aux prêtres, et à plus forte raison aux évêques, de servir la messe du Padre ;

3. Que soit changé chaque jour, dans la mesure du possible, l'horaire de la sainte messe, comme l'avait décidé il y a déjà longtemps le Saint-Office ;

4. Que soit absolument respectée la distance entre le confessionnal du P. Pio et les fidèles qui attendent leur tour pour se confesser, afin que soit empêché l'abus de personnes qui durant les confessions se trouvaient dans la possibilité d'entendre l'acte d'accusation sacramentel, comme cela a pu malheureusement se produire — à cet effet doivent être maintenues les grilles prescrites par le visiteur ;

5. Que de la manière la plus catégorique soit évitée l'assiduité excessive des dévots — et spécialement des dévotes — au confessionnal du P. Pio ;

6. Que soit absolument interdit au Padre de recevoir des dames quand il est seul au parloir du couvent ou ailleurs. »

Dans la même lettre, il était demandé que dans les plus brefs délais un nouveau provincial soit nommé : choisi en dehors des religieux de la province de Foggia, il devait être désigné directement par le ministre général de l'ordre et le Saint-Office ; il aurait pour première tâche, demandait le cardinal, d'« effectuer graduellement le changement des religieux du couvent de San Giovanni Rotondo, à commencer par le père Raffaele et à l'exception de l'actuel gardien, le père Rosario ».

Les consignes du Saint-Office, simples rappels de mesures décidées par Mgr Maccari ou décisions supplémentaires, allaient être scrupuleusement observées. Un peu plus d'un mois après la lettre du cardinal Ottaviani, le père Amedeo, compromis dans l'affaire des micros, était remplacé dans sa charge de provincial par le père Torquato da Lecore, étranger à la région et homme de discipline. Il allait obtenir, avec l'appui du gardien du couvent, le départ du père Raffaele, confident du Padre depuis plus de trente-cinq ans. Padre Pio se trouvait de plus en plus isolé, et très étroitement surveillé. Le père Rosario appliquait la recommandation du cardinal Ottaviani (« que le P. Pio soit ramené à l'observance

conventuelle régulière ») avec sévérité et sans ménagement. Pareillement il faisait régner l'ordre parmi les fidèles. Les femmes n'avaient accès à la vieille église où le Padre confessait que par rang de cinq et, en attendant leur tour, elles devaient tourner le dos au confessionnal pour ne pas jeter de regards curieux !

Arguant qu'il était dans les attributions du supérieur de la communauté de célébrer les rites de la semaine sainte, en cette année 1961, le père Rosario interdit à Padre Pio d'officier dans l'église du couvent du mercredi saint au dimanche de Pâques compris. Le Padre dut célébrer les offices de la semaine sainte seul, dans la chapelle intérieure du monastère, privé de ses fidèles. De nombreux journaux firent écho à la déception des pèlerins venus en nombre à San Giovanni Rotondo à cette occasion. Tous notaient le sévère rappel à l'ordre qu'une telle mesure signifiait, c'était la première fois depuis plus de trente ans que Padre Pio était interdit de cérémonies pascales. Certains journaux répandirent la rumeur qu'un transfert du Padre dans un couvent espagnol allait suivre cette reprise en main draconienne du monastère de San Giovanni Rotondo.

Cette nouvelle campagne de presse eut l'heur de déplaire au Saint-Office. Une nouvelle réunion plénière des cardinaux de cette congrégation aboutit à une deuxième série de mesures que Mgr Parente, alors assesseur au Saint-Office, communiqua par lettre, le 24 avril 1961, au ministre général des capucins. « Pour éliminer les désordres, les périls et la possibilité de trouble » et pour ne pas « favoriser un rassemblement trop grand des fidèles et des manifestations non droites de dévotion personnelle », il était prescrit, sous la menace, que soient prises une prochaine fois des « peines canoniques » : « que le P. Pio célèbre la sainte messe dans les limites du temps qui est habituellement utilisé par les prêtres pieux, c'est-à-dire une demi-heure ou au maximum quarante minutes, et qu'il s'en tienne à la norme de ne pas célébrer tous les jours invariablement à la même heure' ».

Ainsi, s'il ne le faisait pas lui-même, on allait chronométrer

1. Reproduction photographique du document in Giuseppe Pagnossin, *op. cit.*, t. II, pp. 108-109.

ses messes ! Quand on sait ce qu'était une messe de Padre Pio, combien pour lui la célébration des Saints Mystères était une célébration *vécue*, participation physique à un sacrifice renouvelé, on comprend ce que pouvaient avoir à la fois de mesquin et de douloureux ces nouvelles mesures. Pourtant, quand le père Rosario lui communiqua ces nouveaux ordres venus de Rome, Padre Pio ne protesta pas. « Il a reçu les ordres dans un esprit d'humilité et d'obéissance, a témoigné le gardien du couvent, sans soulever aucune objection¹. » Il est remarquable, selon l'expression de Pierre Pascal, un fidèle qui fut de ses défenseurs, que la vie de Padre Pio fut un perpétuel « miracle d'obéissance ». Jamais il ne contesta les ordres reçus, aussi injustes soient-ils. « Obéir aux supérieurs c'est obéir à Dieu », disait-il souvent à des fidèles qui s'étonnaient de sa passivité. « Le pouvoir de commander chez un supérieur téméraire est une épée aux mains d'un fou » : cette sentence de saint François d'Assise ne lui était sans doute pas inconnue, mais il connaissait aussi l'admonition du Père séraphique sur l'obéissance parfaite : « Bien des religieux, malheureusement, s'imaginent découvrir qu'il y a mieux à faire que ce qu'ordonnent leurs supérieurs ; ils regardent en arrière et retournent à leur vomissement : leur volonté propre. Ce sont des homicides, car leurs mauvais exemples sèment la mort dans beaucoup d'âmes². »

Dépossédé

Un immense élan de générosité avait permis l'édification de la Casa Sollievo et continuait à assurer pour une large part son fonctionnement. Cette manne ininterrompue avait suscité la convoitise de l'ordre capucin et avait amené certains de ses membres à des agissements scandaleux, comme s'ils étaient devenus fous à la vue de l'argent qui affluait du monde entier vers le pauvre stigmatisé du Gargano. La gestion de l'hôpital avait été un des objets de l'enquête du visiteur

1. Témoignage recueilli in P. Fernando da Riese Pio X, *op. cit.*, p. 384.

2. *Écrits de saint François* (« Admonitions » 3, 10), Éditions franciscaines, 1975, p. 9.

apostolique en 1960. Contrairement à ce qu'avaient avancé certains journaux, rien de répréhensible n'avait été noté dans l'administration de la Casa Sollievo et l'utilisation des offrandes reçues quotidiennement. En revanche était patente la volonté de détournement de fonds des supérieurs du couvent.

La situation juridique de l'œuvre ne manquait pas d'être exceptionnelle : elle était la propriété d'un religieux qui avait fait vœu de pauvreté et qui en avait été relevé par Pie XII pour pouvoir préserver sa fondation. Après sa mort, que deviendrait cette œuvre ? Qui en serait propriétaire ? L'ordre capucin, puisqu'elle avait été fondée par un de ses fils, ou un groupe de fidèles du Padre qu'il aurait institués héritiers, comme il en avait l'intention ?

Après délibération de la commission cardinalice pour l'administration des œuvres de religion, le pape décida que le Saint-Siège devait devenir propriétaire de l'œuvre de Padre Pio. Le cardinal Cicognani, nouveau secrétaire d'État, écrivit donc au Padre Pio, le 18 octobre 1961, une lettre lui demandant de transférer la propriété de la Casa Sollievo entre les mains du Saint-Siège.

Pour cela, il fallait que Padre Pio signe un acte faisant don des deux cent mille actions qui lui appartenaient et qui constituaient le titre de propriété de l'hôpital à l'Institut pour les œuvres de religion. Padre Pio resterait directeur de la Casa jusqu'à sa mort et ensuite un administrateur nommé par le Vatican dirigerait l'œuvre léguée. Le 17 novembre, le ministre général des capucins, accompagné du définiteur général et du provincial de Foggia, vint en personne apporter à Padre Pio la lettre du cardinal Cicognani. Réunis dans la pauvre cellule du Padre, les trois supérieurs de l'ordre expliquèrent le but de leur visite et l'utilité de la signature demandée. Il s'agissait de mettre définitivement l'œuvre à l'abri des profiteurs ou « gourmands ». La démarche, inattendue, étonna Padre Pio. Avait-il le droit de déposséder ses fidèles d'une œuvre dont ils avaient permis la construction par leurs dons ? Il demanda une nuit de réflexion et le 18 novembre, obéissant comme toujours aux injonctions de ses supérieurs, il signa l'acte qui lui ôtait, ainsi qu'à ses fidèles, la propriété de son « grand œuvre terrestre ».

Ce sacrifice auquel il consentait n'était-il pas conforme aux préceptes de saint François sur la pauvreté : « Les frères ne doivent rien posséder : ni maison, ni terrain, ni quoi que ce soit. Comme des pèlerins et des étrangers en ce monde, servant le Seigneur dans la pauvreté et l'humilité, ils iront quêter leur nourriture avec confiance, sans rougir, car le Seigneur, pour nous, s'est fait pauvre en ce monde¹. » En outre, dans sa lettre de mars 1957 à Pie XII, Padre Pio n'avait-il pas proposé qu'après sa mort l'IOR « veuille bien accepter les biens de l'œuvre Casa Sollievo della Sofferenza et, si possible, les destine à la continuation de l'œuvre elle-même » ?

A l'époque, le pape avait refusé ce don au Saint-Siège. Aujourd'hui un autre pape le demandait. Padre Pio ne refusa pas. Cette décision émut certains de ses fidèles. Cette exigence du Vatican apparut comme une punition supplémentaire après la visite apostolique. En fait, pour douloureuse qu'elle soit, la mesure fut sans doute sage. A la mort de Padre Pio, de fait, la Casa Sollievo ne sera revendiquée par personne, c'est le Saint-Siège, donc l'Église entière, qui devint héritière de l'œuvre de Padre Pio et depuis, elle l'a géré avec soin et d'après les intentions de son fondateur.

Recevant à Frascati Emmanuele Brunatto venu protester contre cette spoliation de novembre, le cardinal Ottaviani donnera une autre explication de la dépossession apparente :

— Nous avons agi dans l'intérêt de la Casa et du Padre Pio, afin que l'ordre capucin ne puisse plus mettre la main sur l'œuvre.

Le motif n'est pas sans valeur. Dans ce cas, ce n'est point Padre Pio qui a été puni... C'est l'ordre capucin plutôt qui a été humilié : le Vatican a contraint ses supérieurs généraux à aller faire signer un acte qui lui enlevait pour toujours ce qui avait été pendant quelques années l'objet de toutes ses convoitises et l'occasion de bien des conduites abominables.

1. *Écrits de saint François, op. cit., p. 52.*

Les défenseurs de Padre Pio

L'année 1960, qui fut pour Padre Pio, par une mystérieuse coïncidence, celle du commencement de la seconde persécution en même temps que celle de ses cinquante ans de sacerdoce, fut aussi l'occasion d'une nouvelle mobilisation de ses amis et fidèles pour le défendre et agir en sa faveur. Mobilisation qui n'allait plus cesser jusqu'à sa mort, et même au-delà. On retrouvait parmi ses défenseurs les laïcs qui avaient été en première ligne à l'époque de la persécution des années 20 et 30 : Emmanuele Brunatto et Francesco Morcaldi. Il y avait aussi de nouveaux venus, et notamment un riche industriel de Padoue, Giuseppe Pagnossin qui, pendant trente ans, rassembla un nombre incroyable de documents sur la vie du stigmatisé du Gargano ¹.

Dès le mois de mai 1960, Brunatto fondait à Genève une Association pour la défense de la personne et des oeuvres du Père Pio. La première intervention de l'Association fut, après la visite Maccari, une longue lettre adressée le 29 octobre de la même année à la secrétairerie d'État. Se prévalant du titre de fondateur de la Casa — il pouvait de fait y prétendre un peu par son don très important de trois millions cinq cent mille francs en 1941 —, Emmanuele Brunatto menaçait une nouvelle fois le Vatican : un livre était prêt, disait-il, où était tracée « la mission historique du Padre Pio par rapport à l'Église catholique, d'après une documentation irréfutable et unique au monde ». Brunatto en envoyait les épreuves au

1. Giuseppe Pagnossin, mort le 4 mai 1987, avait été surnommé par Padre Pio *Yalfiere délia Verita* (le porte-drapeau de la Vérité). C'est lui qui inspira et documenta les premiers travaux importants sur le stigmatisé du Gargano, ceux d'Ennemond Boniface : *Padre Pio. Vie, Œuvre et Passions* (La Table Ronde, 1966) et *Padre Pio, le stigmatisé* (Nouvelles Editions Latines, 1971) et ceux des journalistes romains Francobaldo Chiocci et Luciano Cirri : *Padre Pio, storia d'una vittima* (Libreria del No, 1967). Il rassembla lui-même ensuite en deux énormes volumes l'essentiel de la documentation qu'il possédait. Une multitude de documents sur les épisodes divers de la vie « extérieure » du Padre y sont reproduits photographiquement et commentés. Ce recueil de documents édité en 1978 à quelques centaines d'exemplaires et hors commerce (*Il Calvario di Padre Pio*) nous a été envoyé providentiellement deux mois avant sa mort ; G. Pagnossin y avait joint un exemplaire, annoté et corrigé de sa main, de la *Piccola Cronologia*, dactylographiée et inédite, qu'il avait rédigée à l'intention de la commission canonique chargée du procès de béatification de Padre Pio.

Vatican et se déclarait disposé à le publier si Padre Pio n'était pas définitivement laissé en paix. « Je ne menace personne, écrivait-il encore, mais je suis bien décidé — et mes amis le sont avec moi — à faire sauter cette cabale infernale qui dure depuis un tiers de siècle si on touche à la liberté du Padre Pio ou s'il est apporté la moindre modification aux structures de l'œuvre sans l'accord du Padre et le nôtre *. »

Malgré cette menace, le Saint-Office, nous l'avons vu, adopta en janvier 1961 quelques mesures restrictives contre Padre Pio. Un an après cette lettre, n'ayant obtenu aucune réponse ou engagement, les défenseurs de Padre Pio passèrent à l'action. Avec l'accord de Brunatto, qui résidait alors de façon habituelle à Paris, Pagnossin fournit à *YEuropeo*, hebdomadaire illustré à grand tirage, des documents sur l'affaire des micros : des photos des lieux, du couteau qui avait servi à Padre Pio pour couper le fil du magnétophone installé sous son lit et des lettres par lesquelles le père Bonaventura transmettait les consignes au père Giustino. Comment tous ces documents étaient-ils tombés entre les mains de Brunatto et de Pagnossin, ou du moins la photographie de ces documents ? Cela reste, pour une part, mystérieux. Le petit couteau avait été remis par Padre Pio lui-même à Giovanguualberto Alessandri, magistrat florentin, un de ses plus anciens disciples. Mais les lettres du père Bonaventura, preuves irréfutables ? Peut-être quelque religieux du couvent de San Giovanni Rotondo, fidèle du Padre Pio, a-t-il joué, à l'insu de celui-ci et pour la bonne cause, l'espion, et a-t-il photographié dans les papiers du père Giustino les lettres compromettantes ? C'est une hypothèse.

Les premiers documents accablants furent publiés le 5 novembre 1961. Le Vatican ne tarda pas à réagir. Le 11 novembre, un mandataire officieux du Saint-Siège, Mgr Giacomo Testa, président de l'Académie pontificale, arrivait à Paris pour s'entretenir avec Emmanuele Brunatto. Plusieurs rencontres eurent lieu entre le prélat romain et le président de l'Association Padre Pio. Ces conversations aboutirent, le 17 novembre, à un accord : d'un côté, arrêt de la publication

1. Document reproduit et traduit in *Padre Pio (Livre blanc)*, op. cit., 19/3.

des documents compromettants ; de l'autre, discussions, officielles cette fois, avec le cardinal Ottaviani. Les principes suivants furent retenus comme bases des discussions ultérieures : libération de Padre Pio, maintien du *statu quo* pour la Casa Sollievo pendant les négociations, enfin respect des statuts des groupes de prière reconnus par Pie XII.

Ce même 17 novembre, nous l'avons vu, les supérieurs de l'ordre venaient à San Giovanni Rotondo faire signer à Padre Pio un acte de « dépossession » de la Casa en faveur du Saint-Siège. Le Vatican jouait-il sur deux tableaux à la fois, tenait-il un double langage ? Il semble que non.

Brunatto, apprenant la teneur de l'acte qu'avait signé Padre Pio, fut furieux. Il avait le sentiment d'avoir été trahi. Début janvier 1962, il rentra en Italie et obtint de rencontrer le cardinal Ottaviani. La rencontre eut lieu le 21 dans un endroit discret des environs de Rome, sans doute F« Oasis sainte Rita », un couvent à deux kilomètres de Frascati où étaient accueillis des orphelins. Le cardinal en était le fondateur et le supérieur et il venait souvent y trouver calme et repos. Le « carabinier de la foi » réaffirma à Brunatto la volonté de conciliation qui était la sienne en tant que secrétaire du Saint-Office et qui était aussi celle du pape selon lui. Il expliqua que la décision prise l'avait été dans l'intérêt même de la Casa Sollievo et pour couper court à toute nouvelle tentative d'appropriation par l'ordre capucin...

Le cardinal Ottaviani indiqua également : « J'ai donné des instructions directes pour que soit respectée la liberté de Padre Pio » et il se déclara prêt à examiner attentivement les demandes précises que pourraient lui soumettre les groupes de prière¹.

Après cette rencontre avec le cardinal Ottaviani, Brunatto s'installa dans un hôtel à deux pas du Vatican, loua un bureau, engagea une secrétaire et se lança dans une vaste entreprise d'information. Il s'informa lui-même sur tous les épisodes récents survenus à San Giovanni Rotondo (il n'était pas retourné en Italie depuis plus de vingt-cinq ans) et d'autre

1. Dès le 22 janvier, Brunatto a consigné par écrit la teneur de ses conversations avec le cardinal Ottaviani (sans en préciser néanmoins le lieu et les circonstances). Reproduction photographique du document in Giuseppe Pagnossin, *op. cit.*, t. II, pp. 177-186.

part il organisa une campagne de défense de Padre Pio dans la presse. Dans ses numéros des 25 juin et 25 juillet 1962, la très sérieuse revue *Legge e Giustizia*, une des principales publications juridiques italiennes, reprenait le dossier des enregistrements sacrilèges sur un plan juridique et pénal. En août suivant, les journaux revenaient sur ce triste épisode. Si bien que *VOsservatore Romano*, journal officiel du Vatican, était contraint de publier le 5 août, en première page, un entrefilet pour démentir l'information : « Il a été publié récemment dans certains journaux que des micros avaient été installés dans le confessionnal du Padre Pio de Pietrelcina pour enregistrer sur bandes magnétiques tout ce qui se disait entre le Padre Pio et ses pénitents en confession. » Le démenti, anonyme, n'engageait personne et permettait de faire fi en une phrase des documents et témoignages accablants qui existent. Peut-être *VOsservatore Romano* et les autorités vaticanes se réservaient-ils d'en finir avec cette accusation jetée à la face du monde par un démenti rédigé et signé par Padre Pio lui-même ? Deux fois, en septembre 1963 et en décembre 1964, une telle déclaration lui sera demandée, deux fois il refusera. En conscience, même pour le bien et l'honneur de l'Église, il ne pouvait mentir¹. En revanche, pour des motifs identiques et après que quelques assouplissements eurent été apportés à sa vie quotidienne au couvent, il acceptera de signer une déclaration où il se déclarera « libre »... Nous y reviendrons.

Au couvent pourtant, le père Rosario remplissait ses fonctions de gardien avec la plus extrême sévérité. A Eisa Bertuetti, parce qu'elle avait diffusé le numéro accusateur de *Legge e Giustizia* dans sa librairie « Santa Maria délie

1. L'ordre capucin, aujourd'hui encore, répugne à parler de cette affaire des micros. Mieux que quiconque pourtant, il serait à même de faire la lumière sur cet épisode malheureux de la vie de Padre Pio. Le P. Fernando da Riese Pio X, dans sa biographie « officielle » du Padre, ne consacre que deux lignes à l'affaire et encore est-ce pour la ranger avec d'autres affaires dans une série d'épisodes qui ont fait l'objet, écrit-il, de « campagnes de dénigrement » à l'aide de « faits inventés et de documents déformés ». Interrogées par nos soins sur cette affaire des micros, les autorités romaines de l'ordre répondaient laconiquement, par lettre du vice-postulateur général en date du 24 mai 1987 : « En ce qui concerne l'affaire des microphones : le procès [de béatification], toujours en cours, et les études suivantes feront toute la lumière ! »

Grazie » proche du couvent, il interdit de se confesser au Padre. Le même jour, 30 novembre 1962, Emanuela Gomez de Teràn était, elle aussi, interdite de confession. Son seul crime était d'être la secrétaire de Brunatto à Rome... Celui-ci venait de lancer, quelque temps auparavant, un bulletin mensuel, *Franciscus*. Officiellement bulletin de l'Association des fondateurs et bienfaiteurs de la Casa SoUievo délia Sofferenza, il s'agissait en fait d'un bulletin de défense de Padre Pio en même temps qu'une revue religieuse de spiritualité mariale. La publication était tirée à six mille exemplaires et connaissait deux éditions, française et italienne. Financée par Pagnossin, rédigée par Brunatto, elle devint rapidement la revue de combat des défenseurs de Padre Pio.

A la même époque, un journaliste d'*77 Borghese* documenté par Brunatto et Pagnossin, faisait paraître un petit livre où étaient racontés pour la première fois le krach Giuffrè et l'affaire des micros¹. La presse internationale allait s'en faire l'écho ; en France *Rivarol*, *Monde et Vie* et *Itinéraires* firent connaître les procédés incroyables dont était Victime un des « saints » de notre siècle.

Un suspect en semi-liberté

Le 22 janvier 1963, c'est dans une atmosphère de tristesse que Padre Pio fêta le soixantième anniversaire du jour où il avait revêtu pour la première fois l'habit religieux. En choisissant la voie de la pauvreté et de la simplicité évangéliques dans la famille la plus stricte des fils de saint François, Francesco Forgione n'aurait sans doute jamais imaginé qu'il serait un jour persécuté, jalouxé, dépossédé parce qu'au centre — quoique innocent ! — d'un imbroglio financier et religieux peu ordinaire...

Dans l'ordre capucin, les attitudes et opinions à son égard étaient diverses. Elles allaient de l'admiration fidèle et sans

1. Luciano Cirri, *Padre Pio e i Paponni di Dio*, « Il Borghese », 1962, 240 pages. Depuis cette date, de nouveaux documents ont été connus, d'autres hypothèses ont pu être avancées, mais l'ouvrage reste utile et, en tous les cas, il fut le premier à révéler à un large public les « affaires » peu glorieuses.

faillie à l'hostilité la plus déclarée. Certains se montraient sévères à son égard par prudence ou par obéissance aux directives venues de Rome, d'autres en rajoutaient dans la rigueur. Ainsi, les définites généraux qui avaient ordonné, en décembre 1962, la dispersion des novices et séminaristes de la province monastique. Ceux-ci, depuis l'après-guerre, recevaient tous leur formation à Foggia. Dans ces années 60 ils étaient nombreux à se rendre régulièrement à San Giovanni Rotondo pour visiter Padre Pio, religieux exemplaire à leurs yeux. Ils se confessaient à lui, lui demandaient quelques conseils. Les autorités de l'Ordre jugèrent néfaste cette influence du Padre sur les novices de la province et, le 10 décembre, tous les jeunes religieux furent dispersés et envoyés dans les noviciats d'autres provinces monastiques à Bari, Ancône, Venise et Belluno.

Le supérieur de l'ordre, le père Clément da Milwaukee, deux fois ministre général (de 1946 à 1952 et de 1958 à 1964, il fut donc la suprême autorité de l'ordre capucin au moment de l'affaire des micros et de la deuxième persécution), a justifié son attitude dans un rapport moral rédigé au terme de son mandat. Il s'est contenté de faire montre d'une réserve prudente : «... Il n'est pas permis, écrivait-il, de divulguer certaines choses qu'il serait indispensable de dire pour rendre l'affaire intelligible. Qu'il soit suffisant de savoir ceci : tout ce que nous avons fait, soit à l'égard de la province, soit à l'égard de chaque frère, a été fait après en avoir informé l'autorité ecclésiastique, et le plus souvent par son ordre. »

Est-ce à dire que Jean XXIII lui-même ordonnait les diverses mesures qui furent prises à rencontre de Padre Pio, de la même manière que c'est Paul VI, en 1964, qui le « libérera » ? Oui et non. La hiérarchie de l'Église n'a rien d'une hiérarchie militaire. Elle fonctionne dans les deux sens. Fidèles, prêtres, évêques et supérieurs d'ordre, cardinaux et préfets de congrégation ne reçoivent pas simplement et successivement des directives claires et nettes venues du pape. C'est une cascade d'avis, de conseils, d'orientations qui se transforment, plus ou moins rapidement, en ordres, décisions et décrets précis. Inversement les supplications et demandes des fidèles ou du clergé, si elles parviennent au sommet de la pyramide, mettront un certain temps pour être accueillies,

prises en compte et pour qu'il soit répondu par des voies plus ou moins rapides et par des moyens plus ou moins directs à la demande. C'est en considérant cet entrecroisement de sphères d'influence qu'il faut juger de la responsabilité de Jean XXIII dans le sort réservé de 1960 à 1963 à Padre Pio.

Jean XXIII ne s'est pas occupé personnellement et directement du dossier Padre Pio (en connaissait-il seulement les points principaux ?), la préparation du concile Vatican II puis sa première session l'occupaient davantage. Dans cette affaire, il n'a point tranché, décidé seul. Il a bien plutôt suivi les avis et recommandations de ses conseillers et de ceux qui vinrent l'entretenir du « cas » (ainsi Mgr Bortignon en juillet 1959). L'influence du secrétaire particulier de Jean XXIII, Mgr Loris Capovilla, semble avoir été déterminante dans les décisions prises par le pape ou celles qu'il a laissé prendre. Mgr Capovilla était secrétaire du futur Jean XXIII depuis 1953, et le restera jusqu'à la mort de celui-ci. On a pu écrire : « Capovilla sera bien plus qu'un secrétaire pour Roncalli : un fils spirituel, un exécuteur testamentaire, un *confident* et un biographe enthousiaste¹. »

Par ailleurs l'on sait que Mgr Capovilla était depuis longtemps très lié à Mgr Bortignon, principal adversaire du Padre parmi les évêques d'Italie. Que Jean XXIII, en laissant prendre les mesures que l'on sait contre Padre Pio, ait davantage subi l'influence Capovilla-Bortignon que celles des dossiers en défense qui lui parvenaient ou qu'on plaiderait devant lui est évident. Point n'est besoin en fait de chercher une inimitié particulière de Jean XXIII à rencontre du stigmatisé du Gargano. En revanche, c'est bien l'estime personnelle de Paul VI pour Padre Pio qui, par intervention directe, permettra sa « libération ».

Cette prudence des plus hautes autorités de l'Église et les restrictions dans l'exercice de son ministère dont Padre Pio était victime n'empêchaient pas les fidèles d'accourir toujours en nombre à San Giovanni Rotondo ou d'avoir recours à lui, à ses prières par des lettres venues du monde entier. Les

1. Peter Hebblethwaite, *Jean XXIII, le pape du concile*, Le Centurion, 1988, p. 263 (souligné dans le texte). L'auteur n'évoque à aucun moment l'affaire Padre Pio.

guérisons, conversions et confessions extraordinaires continuaient même si la situation difficile que connaissait Padre Pio attirait davantage les regards. Une guérison miraculeuse intervenue dans ces années de la seconde persécution mérite d'être rapportée parce que les témoins sont encore vivants et que l'un d'eux n'est autre que l'actuel Jean-Paul II

L'épisode eut lieu en novembre 1962. Karol Wojtyla était alors vicaire capitulaire du diocèse de Cracovie et participait à la première session du concile Vatican II. Une de ses collaboratrices, Wanda Poltawska, était gravement malade. Il la connaissait depuis l'après-guerre, tous deux avaient étudié à l'université Jagellon de Cracovie. Wanda, devenue docteur en médecine et en psychologie, était professeur de psychiatrie et travaillait sur certains dossiers avec Mgr Wojtyla. Quand il apprit que sa collaboratrice, restée à Cracovie, souffrait d'un cancer à la gorge et qu'elle devait être opérée d'urgence — mais avec la perspective que même cette intervention chirurgicale risquait d'être inutile — le futur Jean-Paul II se résolut à écrire personnellement à Padre Pio. Il l'avait rencontré en 1947, nous l'avons dit, sans doute avait-il été impressionné par ce moine extraordinaire. Le 17 novembre 1962, il lui écrivit, en latin, une supplique : il demandait au religieux de prier pour Wanda, « c'est une femme de quarante ans, écrivait-il, mère de quatre enfants, qui a été durant la guerre cinq années dans un camp de concentration en Allemagne. Aujourd'hui sa vie est en péril à cause d'un cancer ' ».

La lettre fut confiée à Angelo Battisti, administrateur de la Casa, qui alla la porter immédiatement à San Giovanni Rotondo. « A peine arrivé au couvent, raconte Battisti, le Padre m'a dit de lui lire la lettre. Il écouta en silence le bref message en latin, puis il dit : "A celui-là, je ne peux dire non", et il ajouta : "Angelino, conserve cette lettre, parce qu'un jour elle deviendra importante." »

Dix jours plus tard, Battisti était chargé de porter une

1. L'épisode a été révélé pour la première fois par Renzo Allegri, *Padre Pio, l'uomo della speranza*, Arnoldo Mondadori Editore, Milan, 1984, pp. 220-221. D'autres informations, notamment photographie de la deuxième lettre de Karol Wojtyla, sont parues dans la presse (*Corriere della Sera* et *Tempo* du 4 octobre 1984).

deuxième lettre à Padre Pio. En voici le texte : « Vénérable Père. La femme habitant à Cracovie en Pologne, mère de quatre enfants, a retrouvé tout à coup la santé le 21.XI, avant l'opération chirurgicale. *Deo gratias*. Et je vous remercie, Vénérable Père, au nom de cette femme, de son mari et de toute sa famille. Dans le Christ. Karol Wojtyla, vicaire capitulaire de Cracovie. Rome 28 novembre 1962. »

A la veille de l'opération, Wanda Poltawska s'était trouvée instantanément et complètement guérie, à la grande stupeur des médecins qui l'examinèrent. Actuellement, elle dirige l'Institut polonais de théologie de la famille et depuis 1983 elle a été nommée par Jean-Paul II membre du Conseil pontifical pour la famille. On remarquera que, dans ce cas de guérison miraculeuse, la prière seule a suffi, l'attouchement d'une relique ou de Padre Pio lui-même n'a pas été nécessaire. C'est que la foi importe seule. Foi de ceux qui ont imploré la prière de Padre Pio, foi du Padre lui-même qui savait que la prière suffirait à faire agir Dieu.

La personnalité des témoins et acteurs de ce miracle fait qu'il n'est point tombé dans l'oubli. Mais combien d'autres guérisons ou conversions resteront ignorées ou oubliées ! De la vie extraordinaire de Padre Pio que sauront les siècles futurs ? Qu'il fut un saint homme, stigmatisé, thaumaturge, adulé par des centaines de milliers de fidèles... Pour la seule année 1963, on note 83 085 inscriptions sur le registre des confessions pour les femmes, 19 837 pour les hommes. Une moyenne de deux cent soixante-treize personnes par jour souhaitant se confesser à Padre Pio. La tâche était impossible ! Aussi confessait-il huit, douze heures par jour selon ses forces, mais il ne pouvait répondre à toutes les demandes. Cette année 1963 vit aussi de nombreux évêques réunis pour le concile à Rome profiter de la fin de la première session, en décembre 1962, pour visiter le capucin stigmatisé et assister à sa messe. Ce furent quelque cinquante évêques et archevêques et des milliers de prêtres qui, cette année-là, firent le pèlerinage à San Giovanni Rotondo, nonobstant la réserve prudente du Vatican.

**« JE VOUDRAIS ÊTRE CONSIDÉRÉ
COMME TOUS LES AUTRES FRÈRES CAPUCINS »**

L'état de semi-liberté qui était sien peinait Padre Pio, nous en avons plusieurs témoignages. Confesser et dire la messe (avec certaines restrictions, nous l'avons vu) étaient les seules activités qu'on lui autorisait. Rares étaient les visiteurs qui pouvaient l'approcher pour un autre motif et converser quelque temps avec lui. Il s'agissait généralement de prélats ou de personnalités auxquels les supérieurs du couvent n'osaient interdire de rencontrer personnellement le capucin stigmatisé. Mais il n'était plus question pour le Padre, en ces années de la seconde persécution, de bavarder avec les simples fidèles, fût-ce pour leur donner des conseils spirituels. Il ne pouvait plus également prier avec eux et leur livrer une de ces méditations simples et fortes dont il avait le secret. Les fidèles venus à San Giovanni Rotondo se sentaient comme orphelins de leur père spirituel.

La fenêtre de la cellule de Padre Pio donnait sur une petite esplanade située à gauche du couvent. Après les offices, les pèlerins avaient pris l'habitude de s'y réunir. D'un pèlerinage à l'autre, on se transmettait discrètement l'information : hormis la messe et la confession, il était encore possible d'apercevoir le Padre en se postant sur l'esplanade à 13 heures ou en fin d'après-midi. A cette foule affamée Padre Pio répondait bien volontiers. Le père Costantino a raconté un de ces saluts du soir, quasi clandestins, simples dans leur dévotion mais si authentiques :

« J'étais à San Giovanni Rotondo en compagnie du père Clémentine da Postiglione. Je me trouvais assez près de Padre Pio qui, à ce moment-là, agitait un mouchoir, sans se pencher,

de la petite fenêtre de sa chambre, répondant ainsi au salut de la foule qui, chaque jour, se réunissait face à sa chambre, hors du mur de clôture.

« La foule qui l'attendait, tout en récitant des prières, en chantant des cantiques à la Sainte Vierge, et bien souvent quelque chant dédié à lui, criait en le voyant : "Padre, bénissez-nous !" Sans crier (mais nous l'entendions) Padre Pio répondait avec son cœur paternel : "Oui, mes enfants !" Ses enfants n'entendaient certes pas sa voix, mais ils comprenaient les battements de son cœur, en le voyant agiter le mouchoir blanc en réponse à leur invocation '. »

C'est cette même ferveur populaire, faite de confiance et de foi simple, qui, à nouveau, mit la petite ville de San Giovanni Rotondo en émoi. C'était le 5 mai 1963. Des pèlerins nombreux étaient attendus de toute l'Italie pour la fête onomastique du Padre, la Saint-Pie V. 1963 était, nous l'avons dit, le soixantième anniversaire de sa prise d'habit religieux ; le 5 mai devait donc, aux yeux de tous, être marqué d'un éclat particulier. Tôt le matin, le maire de San Giovanni Rotondo, Francesco Morcaldi, fidèle d'entre les fidèles, se rendit au couvent accompagné de quelques conseillers municipaux. Il souhaitait présenter les vœux de la ville à son plus illustre citoyen et obtenir que la messe du Padre fût déplacée ce jour-là un peu plus tard dans la matinée afin que les nombreux pèlerins encore attendus pussent y assister.

Le père Rosario reçut la délégation municipale de mauvais gré, dans le couloir du couvent. Il n'était pas disposé à déroger, même par exception, aux directives du Saint-Office. Padre Pio arriva alors près du petit groupe. Chacun voulut lui présenter ses vœux et l'honorer. Padre Pio, bonhomme, s'apprêtait à leur faire un petit discours de remerciement quand il fut emmené sans ménagement par deux religieux que le père Rosario, furieux du tour que prenait la visite, était allé chercher.

L'incident scandalisa Morcaldi et les conseillers qui l'accompagnaient. Bientôt toute la population de San Giovanni Rotondo apprit ce qui s'était passé le matin au couvent et

1. P. Costantino Capobianco, *Padre Pio de Pietrelcina. Paroles et anecdotes*, Résiac, 1986, pp. 176-177.

comment il lui était interdit de manifester sa vénération à Padre Pio. Ce fut alors sur la petite place de l'église un de ces rassemblements de colère et d'amour mêlés que la population du bourg a su générer chaque fois qu'on attentait à la liberté et à la paix de son *santo*. Le soir, sur la colline environnant le couvent puis sur la place, à la lueur de centaines de flambeaux, le peuple de San Giovanni Rotondo manifesta sa dévotion au Padre par des chants et des prières. Puis des cris de colère montèrent vers le couvent, dans l'ombre quelques gourdins se faisaient menaçants :

— Dehors les persécuteurs ! Libérez Padre Pio !

Il fallut toute l'énergie et le sang-froid de Morcaldi pour calmer les esprits. Il annonça que le jour même deux télégrammes de protestation avaient été envoyés par la mairie, au nom de la population, l'un au président de la République italienne, Antonio Segni, l'autre au cardinal Cicognani, secrétaire d'État de Jean XXIII. A ce dernier, Morcaldi avait télégraphié : « Population San Giovanni Rotondo mortifiée de ne pouvoir manifester convenablement ses sentiments de reconnaissance au père Pio de Pietrelcina le jour de sa fête prie Votre Éminence d'implorer haute intervention de Sa Sainteté pour éliminer restriction dans exercice apostolat digne prêtre. »

Cette foule qui s'enflammait une nouvelle fois pour son « digne prêtre » fit, les jours suivants, les grands titres de la presse italienne.

Un Livre blanc pour l'ONU

Dans le même temps, ailleurs, Brunatto, Pagnossin et quelques autres fidèles s'activaient, prêts à frapper un grand coup. L'Association internationale pour la défense de la personne et des œuvres de Padre Pio fondée en 1960 n'avait pas été qu'un feu de paille. Elle s'était étoffée d'un comité de six juristes spécialistes de droit international, comité présidé par Jean-Flavien Lalive, avocat au barreau de Genève, ancien premier secrétaire de la Cour internationale de justice de La Haye. Un *Livre blanc* avait été constitué. Il devait être remis à l'ONU et présenté à l'opinion publique internationale pour

attirer l'attention sur les « atteintes aux droits de l'homme » dont était victime Padre Pio et pour réclamer réparation. A la vérité c'était un ouvrage assez explosif¹.

En plus de quatre cents pages, il rassemblait l'essentiel des documents qui, depuis les années 20, permettaient de démontrer l'injustice et le scandale des diverses sanctions et condamnations subies par le capucin stigmatisé. De Mgr Gagliardi au père Rosario en passant par le père Gemelli et Mgr Bortignon, tous les persécuteurs étaient dénoncés. Des chanoines de la *dolce vita* aux micros dans le confessionnal en passant par le krach Giuffrè, tous les scandales où le Padre était la victime expiatoire et innocente étaient dévoilés et expliqués. C'était une suite de documents bruts, accusateurs et non un portrait de Padre Pio. Ses stigmates, sa vie spirituelle, sa mission religieuse n'étaient évoqués qu'en deux ou trois pages. Il s'agissait essentiellement pour les auteurs de dénoncer l'injustice d'une situation. M^e Lalive expliquait dans une préface les raisons d'une telle initiative de prime abord surprenante : « C'est bien parce que l'Association pour la défense de la personne et des œuvres de Padre Pio a estimé qu'aucune voie de recours n'était plus ouverte sur le plan intérieur qu'elle a cru devoir saisir, à toutes fins utiles et à défaut d'une juridiction internationale compétente, le plus haut tribunal de l'opinion publique mondiale, celui des Nations unies. »

Faute d'avoir été écoutée par l'Église et d'avoir obtenu d'elle justice et réparation, l'Association envisageait d'en appeler à un « arbitrage international ». Son programme était d'envergure : envoyer une copie du *Livre blanc* à tous les ambassadeurs en poste auprès des Nations unies à Genève, tenir une conférence de presse internationale et soumettre le dossier à la Cour internationale de justice de La Haye. Est-il besoin de préciser que Padre Pio ignorait tout des démarches et initiatives de ses zélés défenseurs ?

Le *Livre blanc* était à l'impression quand, le 3 juin 1963,

1. *Padre Pio de Pietrelcina (Livre blanc)*, AID, Genève 1963. Ce livre, hors commerce et qui ne fut finalement jamais diffusé dans le public, était anonyme. Emmanuele Brunatto peut néanmoins en être considéré comme l'auteur principal. L'obligeance de P.E., de Genève, nous a permis d'obtenir en 1987 une copie de ce document rarissime.

survint la mort de Jean XXIII. En outre, le 13 juin, on apprenait par les journaux que le provincial, le père Torquato da Lecore, et les pères définiteurs de la province de Foggia étaient transférés dans d'autres provinces de l'ordre ; le père Alessandro, secrétaire provincial, et le père Giustino (celui des micros !) étaient, eux aussi, éloignés de San Giovanni Rotondo. Le décret avait été signé par le cardinal Valeri, préfet de la congrégation des Religieux, le 28 mai. Les désaveux et les punitions commençaient à tomber. L'atmosphère de fin de règne qui marqua la fin du pontificat de Jean XXIII permettait-elle aux uns et autres de régler leurs comptes et de faire passer des décisions impensables quelques mois auparavant ? Ou alors, avec la lenteur sage qui la caractérise, l'Église revenait-elle à de meilleurs sentiments à l'égard de Padre Pio ? Quoi qu'il en soit Brunatto et ses amis décidèrent de suspendre leur projet de divulgation du *Livre blanc*. Néanmoins, en ce mois de juin, une copie du document fut envoyée pour information au nouveau pape, Paul VI, à U. Thant, secrétaire général de l'ONU, et au président de la République italienne, Antonio Segni.

Le 23 août 1963, le père Clément da Santa Maria in Punta était nommé à Foggia. Il n'était point élu au poste de provincial par ses confrères, comme il est de coutume dans l'ordre capucin, mais il avait été nommé directement par la congrégation des Religieux avec le titre d'administrateur apostolique. Il restera en fonctions jusqu'en 1970, c'est-à-dire pendant les dernières années de la vie de Padre Pio. Dira-t-on qu'il fut l'artisan de la libération du Padre ? Ce serait excessif. Il y contribua, il en fut l'intermédiaire, le négociateur peut-être,

La « libération »

Le 10 octobre, le père Clément visitait le couvent Santa Maria délie Grazie. Fut-il choqué de la manière dont était traité Padre Pio et du comportement du cerbère qui tenait lieu de supérieur du couvent ? En 1970, faisant le rapport moral de ses sept années d'administration apostolique de la province de Foggia et évoquant Padre Pio, il dira : « Je fis

en sorte que les restrictions fussent levées. Après des entrevues répétées avec les plus hautes autorités, je pus pleinement atteindre ce but. »

Le premier geste concret de cette bonne volonté du nouveau provincial fut — même si le rapport moral ne le mentionne pas, pour ne pas froisser les susceptibilités — l'éloignement du père Rosario, avant même la fin de son mandat de gardien du couvent. A sa place fut nommé, le 23 janvier 1964, le père Carmelo da San Giovanni in Galdo. A la même époque, visitant une nouvelle fois Padre Pio, le père Clément lui demandait, de la part du ministre général, d'« intervenir de manière efficace pour défendre l'ordre capucin victime d'une violente campagne de presse ».

La visite et la demande se situent le 3 janvier, alors que la décision d'éloigner le cerbère était déjà prise. L'annonce d'un changement de supérieur et la demande d'une déclaration publique où Padre Pio affirmerait qu'il était libre allaient-elles de pair ? Il semble bien. Ce jour-là, pourtant, Padre Pio refusa d'accéder à la demande de l'administrateur apostolique. Il ne ferait aucune déclaration publique tant qu'il ne serait pas libre.

— Je voudrais seulement être considéré comme tous les autres frères capucins, se contenta de demander Padre Pio.

Cette déclaration de liberté sera finalement « arrachée » à Padre Pio après plus d'une année de pressions et de concessions diverses, nous le raconterons.

Le nouveau pape n'était pas étranger au nouveau climat qui régnait dans l'ordre capucin. Encore archevêque de Milan, il avait publiquement fait part de son admiration et de son estime pour le stigmatisé du Gargano. Il ne semble pas que Giovanni Battista Montini ait jamais rendu visite à Padre Pio. Pourtant une rencontre, pour ainsi dire céleste, eut lieu entre les deux hommes d'Église. Dans les derniers mois de l'année 1959, alors que Jean XXIII n'avait été élu pape qu'un an auparavant, Padre Pio avait chargé un des amis du cardinal Montini de transmettre à celui-ci un message : « Tu diras à l'archevêque qu'après celui-ci, ce sera lui le pape. Qu'il se prépare. Ce n'est pas une bénédiction mais un fleuve débordant (*fiumana*) !... » L'archevêque de Milan recevant le *commendatore* Alberto Galletti à son retour de San

Giovanni Rotondo et entendant l'étonnante prophétie dont il était le messager, répondit : « Oh... les étranges idées des saints¹... »

Élu pape, le cardinal Montini dut se rappeler les paroles du capucin, quatre ans plus tôt. En tout cas il prit connaissance des dossiers que son prédécesseur avait négligés voire ignorés. Il prit également connaissance du *Livre blanc* envoyé par Brunatto. Il avait encore à l'esprit la ferveur et l'authenticité spirituelles des groupes de prières du grand diocèse de Milan qu'il venait de quitter. Il les avait toujours encouragés. Le nom de Padre Pio n'était pas associé dans son esprit à un mysticisme trouble mais à l'idée d'un don mystérieux de Dieu à notre époque assoiffée de surnaturel. Le cardinal Lercaro, archevêque de Bologne, qui était venu plusieurs fois à San Giovanni Rotondo et avait présidé plusieurs cérémonies à la Casa Sollievo, a pu aussi renseigner son confrère de Milan sur le capucin stigmatisé. Quand Montini devint pape, il n'est pas incongru de penser que Lercaro ait intercedé auprès de lui pour qu'un allègement intervienne dans le sort réservé à Padre Pio².

Il est certain du moins que Paul VI, quelques mois seulement après avoir été élu pape, intervint directement pour que liberté soit rendue à Padre Pio. Le 30 janvier 1964, le cardinal Ottaviani convoqua le père Clément au Saint-Office et il lui indiqua que le Saint-Père souhaitait que « le Padre Pio exerce son ministère sacerdotal en pleine liberté ». L'ordre était clair quoique non écrit. Le 19 février, le père Clément vint lui-même au couvent de San Giovanni Rotondo informer le supérieur des nouvelles dispositions romaines et veiller à ce qu'elles soient appliquées. La sacristie fut à nouveau ouverte aux fidèles qui désiraient s'entretenir quelques instants avec le Padre ; ceux qui avaient été interdits de confession pouvaient à nouveau se confier à lui et, enfin, si le système de réservation pour discipliner des pénitents toujours nom-

1. Témoignage rapporté par Giuseppe Pagnossin, *op. cit.*, t. II, p. 26.

2. Même si le cas Padre Pio n'y est pas évoqué, on peut lire un essai très documenté sur le long épiscopat de Lercaro à Bologne (1952-1968) et sur les rapports de ce dernier avec Giovanni Battista Montini : Nazario Sauro Onofri, *Le due anime del cardinale Lercaro*, Cappelli Editore, Bologne, 1987.

breux était maintenu, l'accès ridiculement tatillon à la vieille église n'était pas limité à cinq pénitentes le dos tourné...

Ces nouvelles dispositions n'étaient pas connues de PAID. Brunatto et ses amis, après avoir suspendu leur action neuf mois auparavant, étaient décidés à la reprendre. Le *Livre blanc*, mis un temps sous le boisseau, allait être envoyé à tous les évêques et archevêques réunis en concile à Rome et à diverses autres personnalités catholiques. D'autre part, une conférence de presse était prévue à Genève le 25 mars. Outre la presse internationale, tous les diplomates en poste auprès des Nations unies y étaient invités. Un exemplaire du *Livre blanc* serait remis à chacun des cinq cents participants qui étaient prévus. Dans une lettre d'invitation, envoyée le 7 mars, Brunatto exposait les motifs de cette opération spectaculaire : la conférence a pour but, expliquait-il, « d'exposer et de dénoncer, avec documents à l'appui, une série d'abus et d'actes illicites, dont ont été victimes le Padre Pio, moine capucin de nationalité italienne, et un certain nombre de ses fidèles. » « Notre Comité, ajoutait-il, exposera les dessous de cette triste affaire au sujet de laquelle il n'a pas été possible d'obtenir justice de la part des autorités judiciaires et administratives, ecclésiastiques et laïques, au Vatican et en Italie. (...) Il a donc été nécessaire de soumettre cette affaire à l'assemblée générale des Nations unies en tant que tribunal suprême de l'opinion publique internationale¹... » Giuseppe Pagnossin s'était lui aussi rendu à Genève pour veiller à l'organisation de la conférence et louer le grand salon de l'hôtel Richemond. L'opération devait faire quelque bruit. Le principal intéressé, Padre Pio, ignorait encore tout de l'opération.

C'est le juge Giovanguelberto Alessandri qui fut chargé d'aller le prévenir de l'imminence de l'initiative prise en sa faveur. Le 13 mars, il se rendit à San Giovanni Rotondo. A peine eut-il exposé l'affaire que Padre Pio conseilla de « rester tranquille parce que tout allait redevenir comme avant ». Alessandri informa aussitôt Pagnossin du souhait du Padre, en indiquant qu'effectivement « les choses sont déjà changées ». Un nouveau climat s'était instauré.

1. Texte reproduit in Giuseppe Pagnossin, *op. cit.*, t. II, pp. 203-204.

Pagnossin et Brunatto, doutant qu'un tel changement ait pu se produire si rapidement mais en même temps soucieux de ne pas désobéir à Padre Pio, reportèrent dans un premier temps la conférence de presse au 2 avril puis, finalement, ils publièrent le 25 mars un communiqué de victoire :

« L'AID a le plaisir d'annoncer que depuis quelques jours, la libre pratique du culte a été rétablie dans le monastère de San Giovanni Rotondo en province de Foggia, tant en ce qui concerne l'apostolat de ce père vénéré qu'en ce qui est du droit des fidèles de l'approcher et de se confesser à lui. Ainsi prennent fin les abus et les actes autoritaires qui duraient depuis quelque quatre ans. »

Le recours à un arbitrage international n'était plus nécessaire, la conférence de presse était annulée et le *Livre blanc* resta le secret des organisateurs et des trois personnalités qui l'avaient reçu à titre confidentiel en juin 1963. Ce communiqué de l'AID permit à la presse internationale d'annoncer « la fin des persécutions contre le Padre Pio » et sa « libération ». Le *Livre blanc* n'avait pas été un moyen de pression, tout au plus, en la circonstance, un des éléments d'information et d'appréciation dont avait eu connaissance Paul VI et qui avait contribué à le faire intervenir directement et rapidement.

L'AID, moyen humain, trop humain, de défense de Padre Pio ne pouvait en tout état de cause satisfaire celui-ci. La prière et l'acceptation de la souffrance étaient pour lui des moyens autrement plus efficaces et appropriés de hâter sa libération. À des fidèles il avait expliqué un jour quelle devait être la vraie confiance des croyants : « Si la crainte vous enserre étroitement, exclamez-vous donc avec saint Pierre : "Ô Seigneur, sauvez-moi" ! Il vous tendra la main, serrez-la fortement et marchez allègrement. Que le monde se retourne sens dessus dessous, que tout soit dans les ténèbres, la fumée et le bruit : Dieu est avec vous ! » Padre Pio savait que les espoirs placés dans le Seigneur n'étaient jamais déçus.

En cette année 1964, pour la première fois depuis trois ans, il put célébrer les cérémonies de Pâques au milieu de ses fidèles. Paul VI avait été son libérateur, les journaux signalèrent cette intervention directe du pape. La III^e session du concile Vatican II allait commencer. « Conservateurs » et « progressistes » s'affrontaient sur des questions essentielles :

la constitution de l'Église, la liturgie, la vie religieuse. Étaient-ce les pasteurs et les fidèles qu'il fallait rappeler à l'ordre ou les structures et le langage de l'Église qu'il fallait réformer ? Restauration ou réforme, reconquête des âmes ou ouverture au monde : le choix fait au concile allait engager l'Église entière pour les décennies à venir.

San Giovanni Rotondo attira certains pères conciliaires qui, inquiets ou désorientés, espéraient y trouver quelque lumière ou réponse. Ils ne rencontrèrent qu'un religieux qui confessait à longueur de journée et célébrait la messe avec une dévotion et une attention surnaturelles. Ils virent un prêtre stigmatisé, le premier de l'histoire de l'Église, qui aurait pu dire avec saint Paul : « Je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ pour son corps, qui est l'Église. » (*Col.*, 1, 24.) Souffrir pour l'Église et souffrir par l'Église : telle était la première leçon que pouvait donner Padre Pio aux prélats qui venaient le consulter. A un visiteur qui le questionnait un peu trop longuement il avait répondu un jour : « L'habitude de demander toujours pourquoi a conduit le monde à sa perte. »

Jean Guitton, qui fut un des rares laïcs à participer au concile Vatican II, a raconté la visite qu'il fit à cette époque à Padre Pio et la vive impression qu'il en rapporta :

« Pendant le concile, un jeune prêtre italien plein d'intelligence proposa de m'emmener à San Giovanni Rotondo. Et je veux dire ici ce que j'ai vu. Le P. Pio était très malade, d'une bronchite. On me permit d'entrer dans sa cellule pour le voir. Cellule blanche, inodore, correcte, assez confortable ; quelques remèdes sur une table. Par la fenêtre étroite d'où il bénit, un large rayon de soleil, tombant oblique, me proposait ce gros corps agonisant. J'avais l'impression que le Padre allait mourir ; une sorte de râle, de gémissement... Entendait-il encore ? Comme tout être humain, je portais ma souffrance quotidienne. Et je me souviens de l'avoir confiée, dans cette langue française qu'il n'entendait pas, à cette oreille massive, paysanne, qui avait entendu des millions d'aveux et de supplications. Le Padre ne mourut pas.

« Et même, le lendemain, ressuscité, il avançait pesamment vers l'autel, à 4 heures du matin, devant un peuple de fidèles, pauvres, riches, agglutinés qui ne formaient qu'un seul corps

immobile, une seule prière muette. Il avançait dans la récitation avec une peine croissante et, quand il fut au seuil du canon, il s'arrêta comme devant une escalade invraisemblable, un rendez-vous d'amour douloureux et radieux, un mystère inexprimable, un mystère qui pouvait faire mourir. Ce regard qu'il jetait vers le haut, après la consécration, disait tout cela. Peut-être était-il le seul prêtre stigmatisé en acte alors que tous, me disais-je, ils le sont en puissance ?

« Au demeurant, il n'avait rien d'un visage ou d'un corps ascétiques. Tout le contraire : un bon vivant campagnard, à la Jean XXIII, un bonze chinois, un Socrate bourru. C'est ainsi que je me représentais Diogène, Heraclite ou Parménide, les premiers philosophes. Faire quelques pas pour aller de l'autel à la sacristie était un problème, comme jadis pour le curé d'Ars. Il était pressé de toutes parts : chacun lui exposait sa peine. Et lui jetait, éructait des réponses qui parfois faisaient pleurer, parfois faisaient sourire ; car il avait beaucoup d'esprit. Et, après être redevenu simple capucin, de ce même pas claudicant de gros bœuf blessé (comme s'il portait souverainement toute la douleur humaine), il rentrait dans son logis...

« Il vivait dans un autre monde que le nôtre. Il respirait dans la christosphère. Il ne voulait "connaître que le Crucifié". Porter un jugement sur le Padre sera long, complexe. Mais des milliers de témoins se lèveront pour dire qu'il a accru leur conviction de la présence divine et de la vérité de l'Évangile¹. »

Des actes d'obéissance

Ce pauvre moine, fatigué, malade, âgé — il allait atteindre les quatre-vingts ans —, connu dans les dernières années de sa vie une « renommée mondiale » dont ne bénéficia aucun homme d'Église de son vivant sinon les papes. La liberté revenue à San Giovanni Rotondo multiplia encore plus la

1. Témoignage publié quelques jours après la mort de Padre Pio dans *la Croix* du 3 octobre 1968.

foule des visiteurs, curieux, fidèles ou dévots. Mais ce n'était plus exactement le même Padre Pio qu'ils retrouvaient. Au poids des ans s'étaient ajoutées les souffrances morales nées des restrictions et vexations subies pendant la deuxième persécution. Dire qu'il était las n'enlève rien au caractère extraordinairement surnaturel que conserva toujours sa vie. En 1965, au cours d'une maladie qui l'accabla plus encore, il élèvera une plainte qui résonnait plutôt comme un vœu : « C'est l'heure que le Seigneur m'appelle à lui. »

On se souvient qu'en 1960 déjà, le 4 octobre, au lendemain même du scandaleux communiqué de presse par lequel Mgr Maccari mettait fin à sa visite apostolique à San Giovanni Rotondo, Padre Pio avait rédigé un testament. Il y désignait comme légataire universel de la Casa et de ses actions une « société juridique » qu'il chargeait le Saint-Siège de constituer après sa mort. Cette société juridique regrouperait des représentants des fondateurs, bienfaiteurs et administrateurs de l'hôpital. Le Vatican, dans ce premier testament, était désigné comme exécuteur testamentaire non comme héritier. Le 18 novembre 1961, pourtant, on l'a dit, il avait été contraint de signer un acte par lequel il cédait après sa mort les deux cent mille actions de la Casa à l'IOR, c'est-à-dire au Vatican. Son testament de 1960 se trouvait donc caduc puisque en contradiction avec ce changement de propriétaire des biens lui appartenant.

C'est en mai 1964 que le père Clément lui présenta un texte dans lequel Padre Pio nommait le Saint-Siège légataire universel de tous les biens encore en sa propriété. Était-ce par défiance qu'on avait préparé à l'avance un texte qu'il n'avait plus qu'à recopier ? Le 11 mai, obéissant, il copia en deux exemplaires, identiques à quelques mots près, ce second testament qui le dépossédait définitivement de son œuvre terrestre : détachement et dépouillement de celui qui avait tant reçu.

Le deuxième acte d'obéissance qui se situe en cette même année 1964 est plus inattendu et reste comme une de ces maladresses typiquement ecclésiastiques qui ont assombri la vie de Padre Pio et ont suscité l'indignation de ses défenseurs. Le 11 décembre eut lieu dans les appartements du cardinal Ottaviani au Saint-Office une

réunion entre le cardinal secrétaire de la suprême congrégation, son assesseur Mgr Parente et le père Clément. Il fut convenu de demander à nouveau a Padre Pio une déclaration dans laquelle il prendrait la défense de l'ordre capucin mis en accusation dans la presse ces dernières années pour le sort qu'il avait réservé au stigmatisé du Gargano. On demandait en somme au Padre de défendre lui-même l'honneur de ceux qui avaient été ses tourmenteurs... Subtilité de la diplomatie ecclésiastique ! Le cardinal Ottaviani précisa qu'il s'agissait de demander à Padre Pio ce service « comme une faveur non comme un ordre ».

Le lendemain, on remit au père Clément le texte qu'on demandait au Padre de signer, texte préparé par Mgr Parente et le cardinal Ottaviani. Le 14, l'administrateur apostolique se rendit à San Giovanni Rotondo et demanda au vieux capucin de signer la déclaration préparée par le Saint-Office. Padre Pio signa-t-il « bien volontiers » ce texte dont il n'était pas l'auteur, comme le racontera plus tard le père Clément ? Plus vraisemblablement il ne signa que « contraint », « forcé », « au nom de la sainte obéissance », c'est ce qu'il dira lui-même les jours suivants à divers visiteurs. Le texte rendu public le 16 décembre était, de fait, surprenant :

« Au nom du Seigneur. Amen !

« Depuis quelque temps, la presse publie des informations fantaisistes sur ma situation, indiquant que je suis l'objet de contraintes et de persécutions de la part de l'autorité ecclésiastique. Devant Dieu j'éprouve le besoin et le devoir de déplorer de telles informations, qui sont fausses, et de déclarer que je jouis de la liberté dans mon ministère et que je n'ai ni ennemis ni persécuteurs. Il m'est également agréable d'affirmer publiquement que je trouve auprès des supérieurs de mon ordre et de l'autorité de l'Église compréhension, réconfort et protection et que je n'ai pas besoin d'autres défenseurs hormis Dieu et ses légitimes représentants. Je déclare en outre que le périodique *Franciscus*, édité à Paris, n'a jamais obtenu de moi aucune autorisation pour paraître et n'a rien à voir avec l'œuvre "Casa Sollievo délia Sofferenza" dont je suis, avec l'aide de Dieu et des bienfaiteurs, le seul fondateur. J'écris cela pour la vérité et la justice, pour dissiper les équivoques qui portent préjudice aux âmes et à

l'Église et m'attristent l'esprit. Je ne veux rien d'autre que le bien de tous et la glorification du Seigneur. »

Ce texte, signé par Padre Pio « pour le bien de l'ordre et de l'Église », surprit les observateurs non avertis. C'était la première fois que Padre Pio éprouvait le besoin de s'adresser à la presse et de mettre sur la place publique les affaires internes à l'ordre capucin. Mgr Angelo DeU'Acqua, substitut à la secrétairerie d'État, voulut s'assurer de l'authenticité de cette déclaration avant de la publier dans *YOsservatore Romano*. Il envoya Mario Cinelli, rédacteur en chef du quotidien officieux du Vatican, à San Giovanni Rotondo. A Cinelli Padre Pio ne put qu'avouer : « On m'a forcé. » Les choses étaient claires.

YOsservatore Romano ne publia pas la déclaration et les grands journaux romains l'imitèrent. Il fallut attendre le 21 janvier de l'année suivante pour que *la Stampa*, de Turin, se décide à entrer dans le jeu de cette capucinade indigne, imité le 30 par le quotidien français catholique *la Croix*.

Padre Pio avait consenti à recopier de sa main et à signer un texte dactylographié qu'on lui présentait uniquement par vertu d'obéissance. Il a toujours préféré obéir à ses supérieurs, fût-ce au prix d'une humiliation de soi, qu'avoir raison seul contre l'Église. Brunatto, dans un entretien accordé au quotidien romain *77 Tempo* le 31 janvier, avançait une autre explication, plus conjoncturelle mais tout aussi valable : « Padre Pio, disait-il, a toujours obéi et obéira plus que jamais à l'heure présente où l'indiscipline des clercs et des fidèles menace de diviser l'Église. » Dix jours plus tard, le plus ancien défenseur de Padre Pio mourait. Il avait eu la satisfaction de voir la libération complète de celui pour lequel il s'était battu avec fougue.

Un prêtre fidèle à l'Église

Cette affaire de la déclaration du 16 décembre avait suscité une certaine émotion au Vatican. Mgr DeU'Acqua avait eu la confirmation qu'elle avait été obtenue « au nom de l'obéissance ». C'est sur ce point précis de l'obéissance que Paul VI intervint à nouveau, comme pour réparer la pression

qu'avait subie Padre Pio. Par l'intermédiaire du cardinal Ottaviani, le gonfalonier impavide et fidèle, le pape ordonna de « se comporter désormais avec Padre Pio comme s'il n'était pas tenu au vœu d'obéissance ». Ordre déconcertant et témoignage d'une belle confiance que le cardinal Ottaviani transmet le 12 février 1965 au père Clément. Padre Pio avait trouvé en Paul VI un protecteur efficace.

Et pourtant entre le pape qui voulait que l'Église devienne « la sœur et la mère de tous » et emprunte les chemins de l'Homme et du monde et le vieux capucin stigmatisé qui aimait à dire que « les saints se sont toujours moqués du monde et des mondains et se sont mis sous les pieds le monde et ses maximes », quelle différence ! Entre le pape qui poursuivait un concile réformateur et d'« ouverture » et le moine qui, plus que tout autre à cette époque, scandalisait les esprits modernes par l'extraordinaire et le surnaturel de sa vie, quel contraste !

Néanmoins le capucin du Mezzogiorno et le pape intellectuel n'étaient pas étrangers l'un à l'autre, même si leur vision de l'Église différait et même si leurs soucis étaient contraires. Paul VI, continuateur de Jean XXIII, considérait le concile qui s'achevait comme une étape essentielle vers « la restauration de l'unité entre les chrétiens ». Le premier schéma étudié par les pères conciliaires avait été la constitution sur la liturgie que ses promoteurs entendaient réformer essentiellement dans un sens œcuménique¹. La constitution sur la liturgie avait été promulguée le 4 décembre 1963. On s'appliqua alors à réviser certains rites et à préparer de nouveaux textes liturgiques. Un *Consilium* de liturgie, mis sur pied par Paul VI le 25 janvier 1964, s'attacha à cette œuvre. Mgr Annibale Bugnini et le cardinal Lercaro en furent les chevilles ouvrières. Il s'agissait de réformer tous les rites sacramentels, et en premier lieu la messe, dans une perspective de rapprochement avec les autres confessions chrétiennes. Au rite tridentin, dit de saint Pie V, allait se substituer, après le concile, un nouveau rite, le *Novus Ordo Missae* promulgué de façon définitive par Paul VI le 3 avril 1969. Il proposait une nouvelle formulation théologique

1. Voir l'étude très documentée de Grégoire Célier, *la Dimension œcuménique de la réforme liturgique*, Fideliter, 1987.

du sacrement de l'Eucharistie mais aussi la possibilité de célébrer la liturgie en langue vulgaire.

Cette réforme liturgique ne manquait pas d'inquiéter Padre Pio. Si le *Novus Ordo* n'entra en vigueur officiellement et de manière obligatoire qu'en 1969, soit six mois après sa mort, dès le premier dimanche de Carême de l'année 1965, le 7 mars, furent célébrées pour la première fois des messes en langue vulgaire, selon des textes liturgiques « expérimentaux » dus au cardinal Lercaro et à Mgr Bugnini. Cette liturgie « expérimentale » qui abandonnait le latin et bouleversait la formulation théologique du sacrement ne pouvait rencontrer l'assentiment du Padre Pio. Avant même qu'elle ne soit officiellement autorisée, il demanda, le 17 février, de pouvoir continuer à célébrer la messe selon le rite tridentin.

Le cardinal Lercaro, son ami et protecteur en maintes occasions, avait beau être parmi les initiateurs de cette réforme liturgique, elle ne lui disait rien qui vaille. Paul VI accéda bien volontiers à cette demande de Padre Pio et, le 9 mars, il envoyait le cardinal Bacci porter lui-même l'induit autorisant le vieux capucin à célébrer toujours la messe de son ordination. Le choix de Bacci n'était pas anodin. Outre qu'il avait été un des rares prélats à avoir toujours manifesté son soutien et son amitié à Padre Pio aux moments les plus difficiles de la seconde persécution, il avait été aussi pendant le concile — qui allait se terminer quelques mois plus tard — un des animateurs de la tendance conservatrice et un ardent défenseur du rite traditionnel en latin¹.

Cette autorisation de pouvoir célébrer la messe tridentine jusqu'à sa mort soulagea Padre Pio. Il était inquiet des multiples réformes et nouveautés qui agitaient l'Église et qui attisaient les divisions entre pères conciliaires. Après avoir remercié le cardinal Bacci de cet induit accordé par le pape, il lui dit comme en conseil :

— Le concile, par pitié, terminez-le vite² !

1. Voir le *Brefexamen critique de la nouvelle messe* présenté à Paul VI par les cardinaux Ottaviani et Bacci en 1969 (traduction française dans le supplément au n° 141 de la revue *Itinéraires*, mars 1970).

2. Propos rapporté par Giuseppe Pagnossin in *Piccola Cronologia per la Causa di Beatificazione di Padre Pio*, 1985 (ms. dactylographié inédit), p. 87.

Neuf mois plus tard, le 8 décembre 1965, Paul VI clôturait solennellement le concile Vatican II le faisait avec une vision enthousiaste de l'œuvre accomplie. Les évêques et archevêques qui s'en retournaient dans leur diocèse après avoir œuvré au « renouvellement de l'Église » devaient désormais répondre, selon Paul VI, à l'« appel impérieux des peuples ». Padre Pio portait un regard beaucoup moins optimiste sur le monde et l'Église. L'inquiétude était le sentiment qui dominait dorénavant en lui.

Ultimes années

Padre Pio avait maintenant soixante-dix-huit ans. C'était un vieillard perclus de douleurs qui voyait le terme de sa vie approcher. Sa santé, depuis l'adolescence, n'avait cessé d'être fragile. Depuis longtemps aussi il se nourrissait très peu : un repas par jour. Peut-on encore appeler repas les quelques fourchettes de salade cuite ou de pâtes bouillies, le morceau de fruit et le verre de vin dont il se contentait habituellement ? Il y avait encore les stigmates qui saignaient continuellement depuis bientôt cinquante années, une arthrose lancinante qui occasionnait d'interminables insomnies. Ses médecins traitants lui avaient prescrit depuis la fin de 1964 un traitement à base de sédatifs. Chaque soir Padre Pio prenait cinq pilules : deux barbituriques et trois somnifères.

Le 19 mars 1965, Padre Pio dut s'aliter. Pendant trois jours il ne put célébrer la messe. Jour et nuit il avait besoin d'une aide. Pendant près de deux mois ce fut une souffrance longue et quasi ininterrompue. Parfois, bourré de sédatifs, il passait la journée entière assoupi. Le samedi saint il se sentit Un peu mieux, se leva et put confesser quelques fidèles. Le dimanche de Pâques il put célébrer la messe, à la plus grande joie des pèlerins venus en nombre ce jour-là. Les jours de répit étaient rares. Le père Raffaele, visitant son vieux confrère malade, le trouva pâle, le visage en sueur. A un moment, Padre Pio éclata en sanglots et « se mit à pleurer comme un bambin », raconte le père Raffaele. Il n'en pouvait plus de se traîner, d'être à la charge de ses frères. C'est en ces jours de maladie que lui échappa cette supplication non

de désespoir mais d'attente impatiente : « C'est l'heure que le Seigneur m'appelle à lui. »

Les rumeurs les plus contradictoires commencèrent à circuler sur la longue maladie de Padre Pio. En un mois et demi il n'avait connu que quelques journées de rémission. Certains journaux s'interrogèrent sur « l'étrange sommeil » qui tenait le frère aux stigmates. On évoquait des somnifères imposés avec excès au malade pour avoir la paix... Un communiqué diffusé par l'agence d'informations ANSA, le 22 avril, fit savoir que le professeur Valdoni, célèbre cardiologue, avait visité la veille Padre Pio. L'information avait été fournie par la curie provinciale de Foggia. Il n'avait diagnostiqué, selon le communiqué, qu'une crise d'asthme et avait prescrit quatre jours de repos.

Comme pour ajouter à l'inquiétude, on apprit rapidement qu'au jour mentionné, le professeur Valdoni était en voyage à l'étranger, à Munich, et qu'il n'avait pas visité Padre Pio ces derniers temps... Il y avait eu, semble-t-il, confusion de noms : c'était le professeur Pontoni, attaché à la Casa Sollievo, qui avait visité le Padre. Cette erreur, à mettre sans doute au compte de l'agence ANSA, fut interprétée comme une volonté de cacher la vérité.

Les médecins de la Casa Sollievo, inquiets pour la santé de leur fondateur, demandèrent au professeur Cassano, sommité médicale romaine, de visiter Padre Pio. Le professeur, en déplacement aux États-Unis où il accompagnait comme médecin personnel Aldo Moro en visite officielle, fit savoir qu'il était prêt à se rendre à San Giovanni Rotondo dès son retour. A peine débarqué à Rome, le 29 avril, il partit pour Foggia par un avion militaire qu'Aldo Moro avait fait mettre à sa disposition. Arrivé en fin d'après-midi, il ne put procéder à un examen médical du Padre, le supérieur du couvent le lui interdit. Il ne put qu'aller saluer quelques instants l'illustre malade. Cet affront fait au professeur Cassano suscita les rumeurs les plus invraisemblables : n'était-on pas en train d'« achever » à petit feu le Padre ?

Le 3 mai enfin, un communiqué de l'ANSA apaisa les inquiétudes : le frère aux stigmates avait complètement surmonté, disait-on, « l'état de faiblesse consécutif à une

grippe » contractée le mois précédent. Ce même jour il reprenait ses activités : messe, angélus et confessions.

Il put continuer son apostolat à l'autel et au confessionnal. Mission qui dépassait sa simple personne et était comme un grand témoignage des mystères de Dieu aux yeux des hommes. Au confessionnal, il scrutait les âmes, les aidait à se délivrer du poids de leurs fautes.

— Si vous réussissez à vaincre la tentation, disait-il, celle-ci produit l'effet de la lessive sur le linge sale.

A l'autel, il célébrait un mystère incompréhensible à la simple raison humaine. Il le célébrait en médiateur entre les fidèles et Dieu mais aussi, et c'était le plus émouvant, il le célébrait en s'offrant soi-même en hostie. A Cleonice Morcaldi qui l'avait interrogé un jour sur ce qu'était la messe pour lui, il avait répondu : « Une union complète entre Jésus et moi¹. » Mais, pour autant, il n'en oubliait pas les fidèles.

Cette communion d'esprit constante entre le Padre et ses fidèles comblait les visiteurs toujours plus nombreux. Ceux-ci savaient qu'ils n'étaient pas oubliés et que chacun pouvait trouver, d'une manière ou d'une autre, réponse auprès du Padre. Un témoignage émouvant existe sur cette sollicitude de Padre Pio aux soucis de chacun. L'écrivain français Pierre Pascal fut parmi les visiteurs du stigmatisé du Gargano en ces années 1960. Pierre Pascal était installé à Rome depuis 1945. Il avait été avant-guerre un ami de Charles Maurras et il avait gardé au maître de l'Action française une fidélité entière². On sait que Maurras, sourd depuis l'adolescence, ne s'était ouvert aux lumières de la foi catholique que dans les dernières semaines de son existence, en 1952. Padre Pio, recevant un disciple fidèle de Maurras, va évoquer le maître du nationalisme français, son destin outre-tombe et les liens qui l'avaient uni à son visiteur jusque-là inconnu. Étonnantes paroles dans la bouche du capucin stigmatisé qui n'avait sans doute jamais lu une ligne de Maurras mais qui le connaissait, pour ainsi dire, dans une vision surnaturelle. Pierre Pascal a

1. Questions de Cleonice Morcaldi et réponses de Padre Pio ont été publiées, entre autres, in Giuseppe Pagnossin, t. II, pp. 7-9.

2. Il faut lire l'émouvant et très documenté *Maurras* que Pierre Pascal a publié en 1986 aux éditions de Chiré.

narré cette première rencontre avec Padre Pio et ses propos extraordinaires dans un sonnet que nous livrons ici :

Pour la première fois, j'étais seul, devant lui
Au milieu d'autres pèlerins. Il vint à moi,
Me regarda jusque au fond de l'âme, et puis
Murmura lentement : « Je le sais... je le vois.

Pourquoi ce désespoir et cette grande nuit ?
N'as-tu donc point souffert, fiston — honneur à toi ! —
Pour l'amour de la Vérité ? Ce soir, chez lui,
Père Pio t'attend. Mais viens avec ta croix ! »

La porte était ouverte. Il était là, debout,
Et me tendit les bras. « Mettons-nous à genoux
Et prions : moi pour toi, et toi surtout pour moi ! »

Je l'entendis longtemps me raconter mes jours,
Tous mes jours avec vous. — « Sois-en sûr ! Non plus
[sourd,
Un héros te protège. Oui ! fiston, paix à toi ! »

Pierre Pascal a rencontré Padre Pio deux autres fois.
C'est lui qui a raconté comment, dans la pénombre de la cellule, les stigmates des mains étaient lumineux, de cette lumière surnaturelle qui anticipe la lumière éternelle des corps ressuscités et glorieux.

Ses disciples ne manquaient pas une occasion de se réunir autour du moine aux stigmates. Le 5 mai 1966, pour le dixième anniversaire de l'inauguration de la Casa Sollievo, une grande cérémonie fut organisée à San Giovanni Rotondo. C'est un Padre Pio très affaibli qui assista à la messe solennelle célébrée par le cardinal Lercaro devant la clinique, en présence de milliers de membres des groupes de prière venus du monde entier et réunis, pour la circonstance, en congrès international. L'année suivante, ce fut pour ses quatre-vingts ans, le 25 mai, qu'une grande foule de pèlerins se réunit à San Giovanni Rotondo. Plus de mille groupes de

LE PADRE PIO

pière étaient à nouveau représentés, montrant la vigueur et la richesse de l'apostolat du Padre. Celui-ci ne changea rien à ses habitudes : il célébra la messe à 5 heures du matin, à l'issue de celle-ci, on lut un télégramme de vœux que Paul VI lui avait envoyé ; puis il confessa pendant toute la matinée et récita l'angélus à midi. En fin d'après-midi, dans une prairie qui borde le couvent, Padre Pio vint adresser un salut amical à ses fidèles venus parfois de l'étranger.

C'était un homme épuisé que les pèlerins du Gargano approchaient en ces dernières années. Lui, pourtant, dans la limite de ses forces, essayait de les accueillir comme avant, d'être tout à eux. Il survivait comme par miracle, ne mangeant pratiquement plus rien, de plus en plus oppressé par un asthme ancien et endolori par de l'arthrose aux genoux et à la colonne vertébrale. Depuis les derniers jours de l'année 1962, à cause de l'affaiblissement de sa vue, ses supérieurs l'avaient autorisé à remplacer la lecture du bréviaire par la récitation du rosaire. Ses jambes ne le soutenaient plus. Le 24 novembre 1966, pour la première fois, il dut célébrer la messe assis. L'autel fut tourné vers le peuple, quoique le rite fût toujours celui du missel tridentin. Lui-même savait que ses jours étaient comptés, il annonça assez précisément la date de sa mort. C'était le 14 octobre 1967, dans une conversation avec une de ses nièces, Pia Forgione-Pennelli. Elle en fut tellement bouleversée qu'elle recueillit les paroles de son oncle par écrit et déposa aussitôt le document chez un notaire de San Giovanni Rotondo, Domenico Giuliani, sous enveloppe cachetée. L'enveloppe devait être remise au supérieur du couvent après la mort de Padre Pio. Voici le témoignage de Pia Forgione-Pennelli :

« San Giovanni Rotondo, 20 octobre 1967. Je déclare qu'il y a quelques jours, précisément le 14 octobre 1967, j'ai eu, avec la permission du supérieur, un entretien privé avec mon oncle Padre Pio, dans le salon saint François au couvent des pères capucins de San Giovanni Rotondo, à 1 h 30.

« J'étais seule avec mon oncle et après lui avoir exposé quelques problèmes relatifs à ma famille, il me dit textuellement : "Dans deux ans, je n'y serai plus..." A ce moment, je lui ai coupé la parole et je lui ai dit : "Pourquoi, où irez-vous ?" Et lui, avec sûreté et grande fermeté ajouta : "Dans

deux ans, je n'y serai plus, parce que je serai mort. Beaucoup de choses changeront." En foi. Pia Forgione-Pennelli¹. »

La prophétie s'accomplit puisque c'est l'année suivante que Padre Pio disparut. Jusqu'au bout il essaya de remplir sa mission de salut et de témoignage. Durant l'année 1967, il a confessé quelque 15 000 femmes et 10 000 hommes (soit près de 70 personnes par jour) ! Comment ne pas songer à un autre confesseur, saint Jean-Marie Baptiste Vianney qui fut quarante et une années curé d'Ars, petite paroisse des Dombes : « Ce sont environ douze heures dans le froid de l'hiver, seize heures dans la chaleur moite de l'été que M. Vianney, « prisonnier des âmes », passe chaque jour, dans les années 1850, enfermé entre les planches de bois de son confessionnal². » Padre Pio et, avant lui, le curé d'Ars attiraient les foules à leur confessionnal parce qu'ils s'y montraient d'une clairvoyance surnaturelle. Ils lisaient dans les âmes de leurs pénitents, les aidaient à avouer leurs fautes et les réconciliaient avec Dieu sans pour autant faire preuve d'une faiblesse coupable. Au tribunal de la pénitence, ils étaient comme la figure du Christ de Justice et de Miséricorde.

A l'autel comme au confessionnal, le prêtre apparaît véritablement dans toute la grandeur de son sacerdoce. Le saint curé d'Ars donna un jour cette belle définition du prêtre : « Qu'est-ce que le prêtre ? Un homme qui tient la place de Dieu. Un homme qui est revêtu de tous les pouvoirs de Dieu [...] Voyez la puissance du prêtre. La langue d'un prêtre d'un morceau de pain fait un Dieu. C'est plus que de créer le monde [...] Si je rencontrais un prêtre et un ange, je saluerais le prêtre avant de saluer l'ange³. »

Mort sans stigmat

A partir du 24 mars 1968 Padre Pio ne se déplaça plus que dans un fauteuil roulant, Parfois, trop faible, il ne

1. Témoignage recueilli in P. Jean Derobert, *op. cit.*, pp. 771-772.

2. Philippe Boutry, *Prêtres et paroisses au pays du curé d'Ars*, Cerf, 1986, p. 449.

3. Déposition d'Alfred Monnin au procès de l'ordinaire, p. 1090, cité in Philippe Boutry, *op. cit.*, p. 185.

pouvait même pas être descendu à l'église du couvent pour célébrer la messe. Ses derniers mois furent comme un long calvaire. Ennemond Boniface, qui se trouvait à San Giovanni Rotondo les jours qui ont précédé la mort du Padre, a laissé un témoignage unique sur cette ultime station d'un chemin de croix qui durait depuis cinquante ans :

« ... En réalité sa mort a terminé une agonie qui durait, plus ou moins apparente, depuis des années et qui allait sans cesse en s'aggravant.

« Les jours qui ont précédé son jubilé stigmatique, j'avais l'impression que c'était un moribond qu'on faisait passer, au milieu des fidèles, sur son fauteuil roulant. On le portait plus qu'on ne le soutenait, pour l'asseoir, sur un siège spécial, contre l'autel où, accoudé, il célébrait la messe dans une immobilité quasi totale, ne faisant, avec les mains, que les gestes rituels indispensables pour la consécration et la communion. On ne l'entendait pas prier, même de très près. Pour qu'il n'essayât pas de tourner la tête, le moine qui l'assistait lui mettait, devant le regard, le missel ouvert et lui indiquait du doigt le passage à lire. Oui, c'était un moribond qui disait encore la messe¹. »

Aux portes de la mort, très exactement onze jours avant de mourir, Padre Pio tint néanmoins à manifester une dernière fois publiquement sa fidélité à l'Église et son soutien au pape. Le 30 juin 1968, alors que l'Église catholique était secouée depuis plusieurs années par une grave crise, Paul VI éprouva le besoin de « confirmer dans la foi nos frères ». Au milieu des mouvements de contestation qui atteignaient jusqu'aux fidèles et au clergé, contestation de la foi et des mœurs, le pape réaffirma en une profession de foi solennelle le *Credo* catholique en son entier. « Au moment de le faire, disait-il, Nous avons très présents à l'esprit les troubles dont sont agités certains milieux modernes en ce qui touche la foi. Ils n'ont pas échappé à l'entraînement d'un monde en profonde mutation dans lequel tant de vérités sont radicalement contestées ou remises en discussion. Et Nous voyons même un

1. Ennemond Boniface, interview à *Carrefour* le 2 octobre 1968.

grand nombre de catholiques saisis par une sorte de passion du changement ou de la nouveauté en toutes choses¹. »

Trois semaines plus tard, agissant dans le même esprit, Paul VI publiait l'encyclique *Humanae Vitae*. Il y réaffirmait la doctrine catholique sur la vie conjugale, l'hostilité complète de l'Église aux méthodes artificielles de contraception et à l'avortement. Applaudie par les uns, critiquée ouvertement par d'autres, cette encyclique du 25 juillet suscita des remous jusque dans la hiérarchie de l'Église. Dans *le Monde*, Jean-Marie Paupert, alors un des porte-parole les plus en vue de l'intelligentsia catholique progressiste française, intitulait un long réquisitoire contre *Humanae Vitae*, « porte close ». Il y dénonçait un « pontife romain qui a pris définitivement l'autre parti, celui de la conservation des structures sclérosées ». « La fraction sclérotique et même intégriste de l'Église a gagné », se lamentait-il également.

En France, aux Pays-Bas, aux États-Unis l'encyclique ne trouvait guère de défenseurs. Le silence voire l'hostilité affichée de nombreux théologiens et évêques de par le monde peina profondément Paul VI. Padre Pio adressa alors, le 12 septembre, une longue lettre au pape, lettre de fidélité obéissante et aimante :

« Je sais qu'en ces jours votre cœur souffre beaucoup pour le destin de l'Église, pour la paix du monde, pour les si nombreux besoins des peuples mais surtout à cause du manque d'obéissance de certains, même chez les catholiques, à l'enseignement élevé que vous nous donnez, avec l'assistance du Saint-Esprit et au nom de Dieu. Je vous offre ma prière et ma souffrance quotidienne, comme l'humble mais sincère pensée du dernier de vos fils, afin que le Seigneur vous conforte de sa grâce pour poursuivre la droite et difficile voie dans la défense de la vérité éternelle qui ne change jamais alors que les temps changent.

1. Deux disciples de Padre Pio, l'écrivain Pierre Pascal et l'avocat Umberto Ortolani, établirent une traduction en grec, italien, français, allemand, anglais, espagnol, portugais et russe de la Profession de Foi, en latin, de Paul VI. Sous le titre *Credimus*, à l'enseigne des éditions du Cœur fidèle, fut réalisé un chef-d'œuvre de l'art typographique. Ce livre, hors-commerce, tiré à 1000 exemplaires, fut distribué à tous les cardinaux du Sacré Collège et à tous les ambassadeurs accrédités auprès du Saint-Siège.

« Au nom de mes fils spirituels et des groupes de prière, je vous remercie également des paroles claires et décisives que vous avez prononcées, particulièrement dans la dernière encyclique *Humanae Vitae*, et je réaffirme ma foi, mon obéissance inconditionnelle à vos directives éclairées'... »

Cette belle lettre de soutien au pape fut le dernier acte public de Padre Pio. Le savait-il ? Le 20 septembre 1968, un vendredi, était la date du cinquantième anniversaire de la stigmatisation. Le lendemain devait se tenir le IV^e congrès international des groupes de prière. Le 20, Padre Pio célébra à 5 heures du matin une messe basse, comme à l'accoutumée, puis il passa la matinée en confession. Le soir, il y eut une énorme procession aux flambeaux autour du couvent, mais Padre Pio, exténué, ne se montra pas à la fenêtre de sa cellule comme l'espéraient ses fidèles. Le samedi, il ne put descendre à l'église conventuelle célébrer la messe. Le Dr Sala appelé au chevet du malade constatera : « Samedi 21 septembre, à 5 heures, il a eu une crise d'asthme bronchial, d'intensité considérable, avec tachycardie, sueurs froides, cyanose labiale, diminution des valeurs artérielles... »

Le soir, depuis la tribune de l'église, il put néanmoins assister à la prière du soir qui clôturait la première journée du congrès et bénir ses fils spirituels. Le dimanche 22 avait été retenu pour fêter avec éclat le jubilé stigmatique du Padre. Aux délégués des sept cent quarante groupes de prière venus du monde entier s'ajoutait, en ce dimanche, une foule importante de pèlerins qui avaient tenu à lui témoigner leur attachement. Cinquante bouquets de roses rouges, disposés par les fidèles autour de l'autel, rappelaient symboliquement les cinquante années d'une crucifixion sanglante et salutaire. Le gardien avait demandé à Padre Pio de célébrer une messe solennelle et chantée. Bien qu'il ne s'en sentît pas la force, le Padre s'exécuta. Les pères Honorato et Valentino l'assistant comme diacre et sous-diacre et le père Guglielmo comme servant. Ennemond Boniface, témoin oculaire de cette dernière messe du Padre, raconte :

« C'est ainsi que le Père Pio, obéissant, comme toujours, et déjà moribond, essaya de chanter la messe. Il n'y arriva

1. Lettre du 12 septembre 1968 à Paul VI, *Epistolario*, t. IV, pp. 12-14.

pas. Il ne put chanter la préface. Péniblement, il la lut. Au *Pater*, de plus en plus accablé et troublé, il commença par les paroles de la préface... et à la fin de la messe, il s'effondra d'un coup, évanoui. Il aurait roulé sur le sol, si les frères qui l'assistaient, parmi lesquels le robuste Guglielmo, ne l'avaient, à temps, soutenu (...) Pour la première fois, on dut amener le fauteuil roulant du P. Pio dans le chœur, jusqu'à l'autel, alors que, d'habitude, on reconduisait le stigmatisé à la sacristie, porté plus que soutenu, par deux frères, sous les bras. Mais, cette fois, la dernière, son état était tel qu'on n'a pas osé lui demander même ce simulacre de quelques pas sur ses jambes. En s'éloignant sur le fauteuil roulant, il adressa un regard impressionnant aux fidèles entassés debout, contre la balustrade, à droite du chœur, et tendant les bras, comme s'il voulait les serrer contre lui, il murmura : "Mes fils, mes chers fils." Telle fut la dernière messe du Padre Pio \ »

Un autre témoin de cette dernière messe rapporte un fait étrange, avec néanmoins des preuves solides à l'appui. Il s'agit du fidèle Pagnossin qui, assistant à cette cérémonie du haut de la tribune gauche de l'église, prit quelques photographies avec un téléobjectif. Quand, quelques jours plus tard, il fit développer sa pellicule, quelle ne fut pas sa surprise de constater, sans aucun doute possible, que Padre Pio ne portait déjà plus trace de ses stigmates² ! Quand les stigmates ont-ils disparu ? Les confrères de Padre Pio ne s'en rendront compte qu'au moment de sa mort et alors ils prendront, eux aussi, des photos de l'étrange phénomène : une peau redevenue douce et lisse comme celle d'un nouveau-né en lieu et place de cinq plaies sanguinolentes. En somme, miracle inversé de celui du 20 septembre 1918...

On peut supposer, en toute hypothèse, que les stigmates ont disparu instantanément le 20 septembre 1968, soit cinquante ans jour pour jour après leur apparition ; non par prestidigitation et simple jeu divins mais pour annoncer clairement à Padre Pio lui-même que sa mission était terminée, qu'il était déchargé de sa croix et que son pèlerinage sur terre

1. Ennemond Boniface, *Padre Pio le Crucifié*, NEL, 1971, pp. 176-177.

2. Les photographies ont été publiées in Giuseppe Pagnossin, *op. cit.*, t. II, pp. 347-348.

allait toucher à sa fin. Ce qui advint effectivement dans la nuit du 22 au 23 septembre, à 2 h 30.

Après la messe, on l'avait remonté dans sa cellule. Une bénédiction et une petite exhortation aux fidèles étaient prévues à midi, pour l'angélus. Padre Pio, se sentant fatigué, vint saluer ses fils spirituels avec un peu d'avance, à 10 h 30, avant d'aller se reposer. Il apparut à la fenêtre du chœur de l'église, « blanc, le visage diaphane, agitant un mouchoir blanc et bénissant de la main. Ce fut une apparition, une vision éthérée, comme venant d'un autre monde, après quoi le Père, aidé et soutenu, s'est retiré dans sa chambre¹. »

Il resta prostré toute la journée, faible et comme sans vie déjà. A 18 heures, il voulut assister depuis la tribune de l'église à la messe du soir. A la fin de la célébration, souhaitant donner une dernière bénédiction à la foule, il ne put se lever. On dut le reconduire dans sa cellule. Le père Pellegrino le veillait². Padre Pio pleurait doucement. Il n'arrivait point à trouver le sommeil et semblait de plus en plus affaibli. Passé minuit, il voulut se confesser. Puis il dit au père Pellegrino :

— Écoute, si le Seigneur m'appelle aujourd'hui demande pardon pour moi à mes confrères pour tous les ennuis que je leur ai causés. Demande-leur, ainsi qu'à mes fils, de prier pour mon âme.

Il voulut encore renouveler sa profession religieuse, ultime consécration de soi et de sa vie au Seigneur.

Il ne trouvait toujours pas le repos. Il décida de se lever et il marcha quelques minutes sur la terrasse toute proche, accompagné du père Pellegrino. « Il marchait d'un pas alerte, a raconté ce dernier, tout droit, comme un jeune homme, je n'avais pas besoin de le soutenir. » N'est-ce pas, soit dit en passant, un témoignage supplémentaire sur la disparition des stigmates des mains et des pieds depuis le 20 ? Soudain son visage blêmit et se couvrit de sueur. Faiblement il répétait :

1. Témoignage du P. Gerardo di Flumeri publié in P. Jean Derobert, *op. cit.*, pp. 776-777.

2. Le père Pellegrino a donné son témoignage sur les dernières heures de Padre Pio dans une brochure : *P. Pio est mort*, éditée par la Curie provinciale de Foggia en 1968.

« Jésus-Marie, Jésus-Marie. » Le père Pellegrino dut le mettre dans le fauteuil roulant pour le ramener dans la cellule.

Son état s'aggravait de minute en minute. Vers 1 heure et quart, le père Pellegrino décida d'appeler un de ses confrères à l'aide et de prévenir par téléphone le médecin traitant du Padre, le Dr Sala¹. Celui-ci, arrivé dix ou quinze minutes plus tard, traita d'abord ce qu'il croyait n'être qu'une nouvelle crise d'asthme par les piqûres habituelles. Le gardien du couvent et d'autres confrères furent néanmoins appelés. On administra les derniers sacrements au mourant. Il les reçut encore pleinement conscient. Immédiatement après son état s'aggrava. A 2 h 9, sa respiration et les battements de son cœur étant devenus très faibles, le Dr Sala lui injecta un mélange d'oxygène. D'autres médecins de la Casa furent appelés. La respiration artificielle et un massage cardiaque furent tentés pour essayer de le ranimer. A 2 h 30 il expira doucement, sans un bruit, le visage serein et un rosaire entre les mains.

C'était le 23 septembre 1968. Ses confrères se rendirent compte alors qu'il n'avait plus les stigmates. Neuf photos (du côté, des pieds et des mains — paume et dos —) furent prises par le père Giacomo da Montemarano, dix minutes après le décès². Le Dr Sala et d'autres frères du couvent étaient encore présents. Pas une cicatrice, pas une trace ne persistait du calvaire subi pendant cinquante années par Francesco Forgione, devenu pour la gloire de Dieu et le salut des hommes Padre Pio da Pietrelcina.

Pour ne pas affoler ou troubler les fidèles, ses mains furent recouvertes de mitaines et ses pieds chaussés. Ce n'est qu'après les funérailles que cet ultime miracle de la disparition subite et complète des plaies sera révélé. Le 23 et le 24, son corps, revêtu de la bure capucine, fut exposé à la vue des fidèles dans un cercueil au couvercle de verre. Pendant deux jours, un hommage bouleversé et sincère fut rendu au religieux qui, toute sa vie, n'avait cherché qu'une chose : accomplir la Volonté de Dieu.

1. Le Dr Sala a raconté son ultime intervention au chevet du mourant dans une interview à l'hebdomadaire *Oggi*, le 10 octobre 1968.

2. Photographies publiées en annexe de l'ouvrage de Fernando da Riese Pio X, *Padre Pio da Pietrelcina*, *op. cit.*

CONCLUSION

Le 26 septembre 1968, dans l'après-midi, le père Clément da Wlissingen, ministre général des capucins, présida les funérailles du stigmatisé du Gargano. Lecture fut donnée d'un télégramme de condoléances de Paul VI et l'administrateur apostolique, le père Clément da Santa Maria in Punta, prononça l'éloge funèbre du confrère qu'il avait contribué à faire « libérer ».

Le corps de Padre Pio fut descendu dans la crypte de l'église du couvent où, pour répondre à son vœu de 1923, un tombeau lui avait été préparé. Un dernier fait extraordinaire qui intervint le jour de ces funérailles mérite d'être rapporté. C'est comme un dernier adieu de Padre Pio à ses fidèles qui étaient venus par milliers ce jour-là lui rendre un ultime hommage. Le fait a été relaté par un disciple du Padre, mais des centaines d'autres témoins y ont assisté et des journaux italiens et français ont raconté le phénomène :

«... Lors de ses funérailles, alors que son cadavre reposait déjà dans la crypte, la foule des fervents se rendit dans le terrain vague, à l'heure habituelle du "signe du mouchoir". Et, après un moment de prière vocale, ils chantèrent des cantiques particulièrement aimés du Padre. Soudain, on entendit des exclamations de joie : le Padre Pio apparaissait, souriant, le visage tourné vers la gauche, sur la vitre de ce qui avait été sa cellule ! On voyait nettement sa bure, jusqu'au ventre, et la cordelière, tels que je les avais vus. Aux cris de *Miraculo* de la foule, le père gardien du couvent dépêcha un moine sur les lieux. Et ce dernier revint avec l'information incroyable : le Padre apparaissait sur la vitre. Alors, pour

donner une bonne leçon de réalisme à tous ceux qu'il pouvait considérer comme des exaltés, des fanatiques, il donna l'ordre d'ouvrir la fenêtre de la cellule du Padre et de tendre un drap blanc. Eh bien ! après un "Ah" de déception de la foule, retentirent soudain des "Oh ! Oh !" joyeux et amusés : la "photo vivante" du Padre apparaissait à la fois sur toutes les vitres de cette façade du couvent de Sainte-Marie-des-Grâces¹. »

Depuis la mort de Padre Pio, des centaines de milliers de fidèles viennent du monde entier à San Giovanni Rotondo pour invoquer celui que Paul VI donnait en exemple aux capucins :

— Suivez l'exemple de votre saint confrère décédé depuis peu, Padre Pio. Voyez quelle renommée il a eue ! Quelle foule mondiale n'a-t-il pas rassemblée autour de lui ! Mais pourquoi ? Était-il philosophe, savant ? Disposait-il de moyens énormes ? Non. Il disait humblement la messe, confessait du matin au soir et était — c'est difficile à dire — le représentant de Notre-Seigneur, marqué des plaies de notre Rédemption. Un homme de prière et de souffrance. C'est la raison pour laquelle nous lui portons une si reconnaissante affection² !

Des millions de fidèles ont déjà canonisé, dans leur cœur, Padre Pio. Mais l'Église, traditionnellement, est lente à porter sur les autels ses fils les plus éminents. Elle agit avec prudence et circonspection. De multiples enquêtes et des milliers de pages de témoignages, dépositions et attestations sont nécessaires avant d'arriver à un décret de béatification puis de canonisation. Le 4 novembre 1969 le père Bernardino da Siena, postulateur général des capucins, a transmis à l'archevêque de Manfredonia la demande officielle d'ouverture d'une cause de béatification. Les premiers témoignages sur la vie de Padre Pio ont alors été recueillis et remis, à la fin de l'année 1971, auprès de la congrégation pour la Cause des saints à Rome.

Le *nihil obstat* permettant l'ouverture officielle de la cause

1. Henri Bourdeau, *le Dernier des fils du Padre Pio* (ms. inédit), p. 18.

2. Discours de Paul VI, le 20 février 1971, au cours de l'audience accordée au père Pasquale Rywalski, nouveau ministre général des capucins, et au chapitre général de l'ordre.

de béatification n'est intervenu officiellement que le 20 mars 1983. Un tribunal ecclésiastique a été constitué. Il est chargé d'instruire « le procès informatif sur la vie et les vertus du serviteur de Dieu, Padre Pio da Pietrelcina ». Parallèlement, une commission historique, chargée de recueillir tous les écrits du serviteur de Dieu et tous les documents le concernant, a été formée : elle comprend le père Alessandro da Ripabottoni, premier historien capucin de Padre Pio, un chanoine de San Giovanni Rotondo, un avocat et deux médecins. Dieu seul sait quand ce procès de béatification aboutira.

D'ores et déjà, sans préjuger de la décision finale, il est permis de reconnaître en Padre Pio une vie extraordinaire d'obéissance et de souffrance pour et par l'Église. Il n'est pas indifférent que cette existence hors du commun ait été donnée à notre siècle tourmenté. Le cardinal Siri, à l'occasion du quatrième anniversaire de la mort de Padre Pio, avait ainsi défini la mission du premier prêtre stigmatisé de l'histoire de l'Église : « la souffrance pour le péché des hommes ». Significativement il avait ajouté : « Peut-être que si le péché du monde ne se manifestait pas en toutes les directions, grave, lourd, oppressant, avec une malice satanique, son cas aurait été autre, peut-être Dieu aurait-il donné ses dons mystiques au Padre Pio sans l'obliger à rester un demi-siècle sur la Croix. Mais il n'en a pas été ainsi. C'est un signe de Dieu. »

ANNEXE I

LES SUPÉRIEURS DE PADRE PIO

Il nous a paru utile de donner en un tableau synthétique le nom et les dates d'entrée en fonction des supérieurs, tant ecclésiastiques que religieux, auxquels Padre Pio fut soumis pendant les quelque cinquante années qu'il passa au couvent de San Giovanni Rotondo (de 1916 à 1968). Dans l'ordre capucin les supérieurs, quelles que soient leurs responsabilités, sont, sauf exception, élus. Le supérieur du couvent, appelé gardien, est élu pour trois ans par les religieux résidant au monastère. Le supérieur régional, appelé provincial, est également élu pour trois ans par les différents gardiens de la province et d'autres responsables provinciaux. Le supérieur général de l'ordre, appelé ministre général, est élu pour six ans par un chapitre général qui regroupe les différents provinciaux venus de tous les pays où est implanté l'ordre capucin.

Le tableau que nous reproduisons pages suivantes a été publié par Fernando da Riese Pio X, biographe « officiel » de l'ordre, dans son ouvrage *Padre Pio da Pietrelcina*, éditions « Padre Pio da Pietrelcina », San Giovanni Rotondo, 1984 (2^e édition).

	Pape	Évêque de Manfredonia	Ministre général	Provinc	
1916	Benoît XV	Pasquale Gagliardi	Venanzio da Lisle-en-Rigault	Benedetto S. Marco i	
1919				Pietro da Ischitella	
1920			Giuseppe Antonio da S. Giovanni in Persiceto		
1922	Pie XI				
1924				Bernardo d Alpicella	
1925					
1926			Melchiorre da Benisa		
1928					
1929		<i>Admin. apostolique</i> Alessandro Macchi			
1931		Andréa Cesarano			
1932			Vigilio da Valstagna		
1938			Donato da Welle	Agostino d S. Marco i	
1939	Pie XII				

1941					
1944				Paolino d Casacalen	
1946			Clémente da Milwaukee		
1950				Antonino S. Elia a P	
1952			Benigno da Sant'Ilano Milanese		
1953				Teofilo da Pozzo dél	
1956				Agostino S. Marco	
1958	Jean XXIII		Clémente da Milwaukee		
1959				Amedeo d S. Giovan	
1960					
1961				Torquato Lecore	
1963	Paul VI			<i>Admin. ap</i> Clémente S. Maria	
1964			Clementino da Vlissingen		
1967		<i>Admin. apostolique</i> Antonio Cunial			
1968					

ANNEXE II

DISCOURS DU CARDINAL LERCARO (8 décembre 1968)

Le cardinal Giacomo Lercaro, archevêque de Bologne de 1952 à 1968, a été un des plus constants défenseurs de Padre Pio. Il rendit visite au capucin stigmatisé à de nombreuses reprises et présida plusieurs cérémonies à la Casa Sollievo della Sofferenza. Trois mois à peine après la mort du Padre, il prononça un long discours dans lequel il rendait hommage au premier prêtre stigmatisé de l'Histoire. Il y dégageait le sens théologique de sa mission et des épreuves qu'il avait eu à connaître. Ce discours a été prononcé, devant une foule énorme, le 8 décembre 1968. Il fit grand bruit tant par la personnalité de son auteur que par la vigueur et la hauteur des propos tenus. Le texte en fut publié intégralement en français pour la première fois par Ennemond Boniface, *Padre Pio le crucifié* (Nouvelles Éditions Latines, 1971). C'est cette traduction que nous reproduisons ici.

Discours du cardinal Giacomo Lercaro

C'est avec un sentiment de profonde humilité que je m'adresse à vous, ce matin, Religieux de l'ordre, Fidèles des Groupes de prière, et tous mes Frères. Ce sentiment d'humilité m'est imposé par la figure du Padre Pio, à laquelle la mort subite, mais pourtant attendue, a donné la dernière touche, et la transférant au-delà des vicissitudes de ce monde, a permis à tous, même à ses adversaires les plus obstinés, d'entrevoir au moins sa stature spirituelle...

De lui, je tairai les faits singuliers, qui ont pourtant

contribué à attirer sur l'humble capucin d'un petit couvent du Gargano l'attention du monde, de tout le monde : les stigmates, le parfum mystérieux, les dons de prophétie, de connaissance des cœurs... Je ne les nie pas, je ne les affirme pas, j'en remets le discernement et le jugement à l'Église. Je pense, comme saint Paul, que ce ne sont pas ces dons de l'Esprit qui en font la grandeur, car comme toutes les grâces, dons gratuits que l'unique Seigneur distribue à son gré, ils sont donnés pour le bien du Corps mystique, c'est-à-dire de la communauté de l'Église, dont le Christ est le chef.

Devant ces manifestations de l'esprit de Dieu, il ne nous reste qu'à remercier la bonté divine pour le trésor d'illumination, de conversion, d'encouragement au bien, de réconfort, d'espérance qu'elles apportent dans le monde mystérieux des âmes, en coopérant (et parfois en opérant) à briser les cœurs endurcis et des liens tenaces ainsi qu'à pousser sur la voie de la générosité la plus hardie et la plus engagée, des énergies qui, jusqu'à hier, étaient gaspillées dans l'indolence spirituelle ou dans le péché.

Toutefois, appelé ici à commémorer le Père Pio, j'aime en rappeler et commenter le plus authentique titre de gloire, celui auquel toutes les manifestations de la grâce ne sont, pour ainsi dire, qu'un cadre et un élément de rappel pour les hommes trop souvent distraits ou myopes pour porter leur regard, leur attention et leur vénération sur l'engagement essentiel du chrétien, représenté par Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu qui s'est fait notre frère aîné, dans lequel le Père trouve ses complaisances et qui est, pour nous, l'unique Maître, et le Modèle suprême. En effet, affirme saint Paul, tous ceux que Dieu trouvera semblables à l'image de son fils, selon le divin dessein de la grâce, partageront sa gloire.

Cet engagement, qui suggéra à l'apôtre Paul son vocabulaire fascinant, l'amena aussi à sentir en lui, intensément, les sentiments mêmes du Christ, et à constater que, si c'était encore lui, Paul, qui vivait, toutefois ce n'était plus réellement lui qui vivait, mais le Christ qui vivait en lui et que sa vie était le Christ...

Chez le Père Pio, cet engagement ascétique fut constant et, comme chez l'apôtre Paul, il eut son sceau dans le partage de la Croix. Comme saint Paul, le Père Pio pouvait affirmer

qu'il souffrait avec le Christ, qu'il était crucifié avec Lui ; en mettant — toujours selon l'affirmation hardie de saint Paul — par sa souffrance un achèvement à ce qui manque à la Passion du Christ.

*
* *

Il ne m'est pas possible d'explorer d'une manière appropriée toute la vie — apparemment monotone et toujours pareille — du Père pour en retracer l'amoureuse et généreuse configuration au Seigneur.

Je m'arrêterai sur trois éléments dont je sens que l'évocation sera pour moi — et je pense pour vous aussi — particulièrement utile aujourd'hui.

Tout d'abord, l'esprit d'oraison, âme de l'apostolat. Le Père Pio est, comme Jésus, l'homme du colloque : un homme de prière...

Je me souviens de ma rencontre avec lui, en des années désormais lointaines : je le trouvai dans le petit chœur de l'antique église des Grâces, en son lieu de prière. J'en fus tellement content, même si cela retardait mon entretien avec lui qui, à l'évidence, ne voulait pas interrompre son colloque avec Dieu. Il me sembla que c'était bien ainsi, en prière, qu'on devait le trouver. La messe à l'aube, au milieu d'une nombreuse assemblée, pourtant si recueillie et presque ravie, ainsi que l'oraison silencieuse dans le petit chœur étaient, en effet, les racines de cette force surnaturelle qui renforçait sa parole illuminée, parfois bourrue et dure, mais si persuasive et si réconfortante...

Le Père Pio sentit si profondément la force surhumaine de la prière qu'il voulut la rendre plus facile à ses enfants spirituels, chaque jour plus nombreux dans le monde, et la leur laisser en héritage précieux pour continuer sa constante sollicitude pour l'avènement du Royaume de Dieu dans les âmes et dans le monde.

C'est ainsi que naquirent les groupes de prière qui réunissaient périodiquement ses enfants spirituels pour prier ensemble et, ensemble, méditer sur l'efficacité pourvoyante de l'irremplaçable force de Dieu pour le bien du monde.

Il est surprenant — et ce serait même incompréhensible pour nous si l'Évangile ne nous avait pas avertis de Pincompré-

hension des hommes (Jean) — que les groupes de prière aient trouvé tant de difficultés et d'hostilité précisément là où on aurait logiquement attendu l'encouragement et l'expansion.

Et cependant, à vouloir aller au fond des choses, c'est le Seigneur Jésus qui les a encouragés, lorsqu'il affirma que là où deux ou trois personnes se réuniraient en son Nom, il serait parmi elles et que tout ce qu'elles demanderaient au Père leur serait accordé...

Mais ce qui surprend et attriste le plus, c'est que, parfois, même pas les sentinelles placées, selon l'image d'Isaïe, pour veiller dans la nuit des temps, n'ont observé l'actualité de cet appel à la lumière et à la force de Dieu, dans un monde qui, comme le nôtre, dans sa prétention de sécularisation, nie ou ignore Dieu, tandis que, privée de composante verticale, son œuvre de construction, non seulement se barre l'horizon de tout espoir au-delà de la terre, mais aussi rend le panorama même de la terre, avec tout l'effort de sa recherche scientifique et les ressources de sa technique très avancée, terriblement ensanglanté et dévasté par la guerre, désolé par la faim et empoisonné par les germes explosifs de divisions, de haines, de violences... Sur ce panorama funèbrement dominé par ce que l'on a voulu appeler, paradoxalement mais non sans un amer accent de vérité, la « théologie de la mort de Dieu », s'est enraciné le messianisme, comme unique raison d'espérance pour le monde déchiré par les différences de niveaux sociaux. Et un messianisme immanent, qui attend sa rédemption des choses et la recherche par la lutte et non par l'amour ; comme s'il était possible que les exigences de l'esprit s'apaisent dans la seule opulence de la civilisation du bien-être sur terre et comme si la haine pouvait être constructive.

Les groupes de prière dans un monde ainsi fait, pour le rappel de l'homme évangélique à la nécessité de Dieu, de ses certitudes et de ses espérances, de sa charité et de sa grâce pour un salut dans la vie et au-delà de la vie, sont une manifestation collective de confiance dans la paternité amoureuse du Seigneur et, en même temps, ils constituent un lien de fraternité qui unit tous ceux qui y participent et ils surmontent toutes les misères, toutes les indigences, toutes les souffrances. La « persévérance dans l'oraison » et dans la « fraction du pain » unissait les premiers frères, dirigés

par l'« enseignement des Apôtres », et en faisait « un seul cœur et une seule âme... » de telle sorte que — et cette réflexion sociale est de l'écrivain inspiré saint Luc — « il n'y avait parmi eux aucun nécessaire... »

La veille de sa mort, le Père Pio, qui, dans le silence, avait toujours alimenté la prière des groupes en vit finalement la suprême approbation. Il termina ainsi, parmi les chœurs des fidèles en prière, sa mission sur cette terre. En réalité, elle avait été une continuelle prière, une supplique persistante au Père pour lui présenter, avec le Christ, dans le Christ et pour le Christ, les nécessités et les douleurs, les espérances et les anxiétés de l'Église et du monde. Dans son sacerdoce, la médiation de l'unique médiateur se réalise à travers l'offrande incessante qui l'unissait à la victime de l'autel et, comme autour de l'autel d'un modeste sanctuaire, sur son invitation, dans le monde entier, les âmes se réunissaient en assemblée et unissaient le chœur de leurs prières vocales aux irrésistibles gémissements du Christ.

Mais ce fut la pauvreté qui rapprocha particulièrement le Père Pio du Christ, fils de Dieu, fait pour nous pauvre et nu, dans Pétable et sur la Croix, du Christ exilé et très humble artisan dans une bourgade, sans toit et sans pain sur les chemins de la terre misérable qu'il avait choisie comme théâtre de son œuvre...

Comme le Christ, le Père Pio fut pauvre, et non seulement par le vœu de pauvreté qu'il avait fait dans un ordre caractérisé, dès ses débuts et dans sa réforme successive, par une pauvreté effective, mais parce qu'en fait, il vécut sa vie de capucin dans la cellule d'un humble couvent du Midi de l'Italie, sans jamais en sortir pour étendre son regard sur un horizon plus vaste : c'est-à-dire la pauvreté du temps passé, qui n'avait jamais vu la ville et ne connaissait ni les émotions d'un voyage, ni la joie enchanteresse d'une excursion...

Le Père Pio ne pouvait pas dire, comme Jésus : « Les renards ont une tanière et les oiseaux un nid, mais le Fils de l'Homme n'a pas une pierre sur laquelle poser sa tête... », il avait, dans le petit couvent des Grâces, une cellule, un lit, un oreiller. Mais le Père Pio ne s'asseyait pas sur les collines fleuries d'anémones, il ne montait pas sur les montagnes, il

ne traversait pas le lac frissonnant sous la brise ou battu par les vents...

Son monde extérieur était vraiment petit et restreint, et parfois, durant les moments de persécution aiguë, limité comme — peut-on l'appeler ainsi ? — le monde du prisonnier... le monde des plus pauvres parmi les plus pauvres, ceux qui n'ont pas même l'air dont jouissent les oiseaux et les fleurs... Et si la richesse affluait vers lui, oh, ses mains étaient vainement ouvertes... On a mis en discussion les stigmates du Père Pio, mais personne n'a jamais mis en doute qu'il n'avait pas les mains ouvertes...

En effet, comme le Christ, il s'était fait pauvre pour enrichir les autres : *Ut ditaret nos !*

Presque poète, il eut l'idée, qu'il défendit avec persistance contre toutes les difficultés et qu'il réalisa effectivement, de fonder la Maison du soulagement de la souffrance, et il la construisit fonctionnelle, dotée de toutes les ressources que, de nos jours, la science et la technique peuvent offrir, belle, digne et aussi riche et noble dans sa présentation : ouverte gratuitement aux pauvres, non répugnante pour les gens aisés, égale dans les soins, les traitements et l'assistance, pleine d'amour pour tous... C'est ainsi que fut créée, sur l'aride roche du Gargano, parmi les amandiers en fleur et les figuiers de Barbarie piquants, une des plus modernes cliniques. Et c'est ainsi que les plus illustres personnalités de la médecine du monde entier y tinrent un symposium, pour en célébrer l'ouverture...

L'œuvre pour laquelle le Père Pio souffrit tant et pour laquelle il sut susciter dans tant de cœurs le grand souffle de la générosité chrétienne, est la plus heureuse et la plus authentique interprétation de la charité évangélique, soutenue, dans son engagement de donner, par le détachement de la pauvreté.

Il est vraiment singulier — et ici, j'ose même prononcer le mot « prodigieux » — il est vraiment prodigieux qu'un très humble fils de la pauvre terre de l'Italie du Sud — pauvre comme elle l'était alors — grandi dans l'ambiance nue du couvent capucin ait conçu, par pure intuition, avec une lucide clarté, et ait voulu avec tant d'énergie ce que, dans des milieux bien différents et avec une tout autre éducation,

d'autres, non seulement n'arrivaient pas à concevoir, mais de plus, le voyant réalisé, n'arrivaient pas à l'apprécier, ni à le comprendre...

Le Père Pio voulut que le malade pauvre reçoive une hospitalité et une assistance qualifiée ; que toutes les ressources de la science soient employées pour son existence dans un cadre confortable et digne. Il dépassa ainsi, presque d'un bond, le climat déprimant de l'« hospice » traditionnel, l'atmosphère mortifiante d'une assistance qui réservait à l'indigent les miettes du banquet, ces miettes qui, selon l'Évangile, sont destinées aux chiens...

Le Père Pio avait compris, et plus concrètement que le grand Bossuet, l'éminente dignité des pauvres de l'Église. Lui qui avait amoureusement épousé la pauvreté dans la lumière de la foi qui, seule, guidait sa pensée et son action, il voyait clairement dans le pauvre, selon la parole évangélique, le Seigneur Jésus présent — ou pour dire mieux, selon son précieux commentaire — deux fois présent dans le pauvre malade...

Le Père croyait, et croyait concrètement, à la sentence anticipée du Juge suprême : « J'avais faim et vous m'avez donné à manger... J'étais infirme et vous m'avez visité... ; toutes les fois que vous avez fait cela au plus petit de vos frères, c'est à moi que vous l'avez fait... »

Et à Jésus, unique Seigneur, il voulait réserver toutes ses attentions : Jésus ne s'était-il pas plaint, en effet, à Simon le pharisien parce que ce dernier, en le recevant, lui avait refusé les attentions que l'on réservait de coutume aux hôtes importants ?

« Je suis entré dans cette maison et tu ne m'as pas offert d'eau pour me laver les pieds... Tu ne m'as pas embrassé... Tu n'a pas versé de parfum sur ma tête. » Et le Seigneur avait conclu, faisant une comparaison avec l'attitude de la pécheresse publique : « Tu m'as moins aimé !... » Jésus, on ne peut pas l'aimer moins !... Et il est mystérieusement présent dans le pauvre, dans le malade ; c'est à lui que vont toutes les attentions d'une hospitalité qui en sent la présence — même si elle est voilée par la misère — et l'adore !

Je dirais que c'est là le nouveau style de la charité : nouveau car seul l'Évangile a révélé en Jésus le nom de

pauvre, humble et sans défense, dont l'Ancien Testament avait déjà fait entendre la voix anonyme ; car, même après l'annonce évangélique apportée aux pauvres, les égoïsmes humains ont, pendant des siècles, trop souvent « avili le pauvre », malgré la menace de l'Esprit dans la lettre de saint Jacques...

Ainsi, le Père Pio s'était modelé sur l'exemple de Jésus, pauvre et humble, pour donner aux pauvres, rendu efficace par le sens de la fraternité, le soulagement que la richesse offre aux gens aisés, et il avait fait sentir au monde sécularisé la fécondité sociale de la charité du Christ et de sa pauvreté.

* *

Cependant, la configuration du Père Pio avec le Christ est rendue lumineuse surtout dans la souffrance... Sa vie est une passion et les rapprochements avec la souffrance du Sauveur sont même trop évidents. En commençant justement par l'incrédulité et par la persécution de ceux qui, les premiers, auraient pu et dû comprendre, tandis que justement les foules humbles et sincères assiégeaient l'église des Grâces et le confessionnal du Père et « venaient — pour citer la parole de saint Luc (VI, 17) — de toute la Judée et de Jérusalem et de la côte de Tyr et de Sidon — en somme du monde entier — pour l'écouter et se faire guérir de leurs maladies et... tous essayaient de le toucher, car de lui sortait une force qui les guérissait tous ».

Le Père Pio connu dans sa passion deux moments d'une particulière intensité : l'un, lorsque son nom avait commencé à circuler largement, signe de vénération, parmi le peuple de Dieu et que l'on avait discuté les phénomènes extraordinaires qui attiraient l'attention sur le capucin du Gargano, tandis que l'austérité de son humble vie et le zèle de sa parole et de son ministère caché gênaient les pasteurs indigènes et provoquaient la crise de l'Eglise de Manfredonia, empoisonnée par l'infidélité, souillée par « des abominations commises dans le lieu saint » et couvertes par de monstrueuses complicités et des connivences intéressées.

Les êtres méprisables, révélés par la lumière d'une vie sainte et d'un ministère immaculé, étaient malheureusement

écoutés lorsqu'ils dénonçaient l'humble frère comme un hypocrite exhibitionniste et qu'ils déclaraient que les faits miraculeux qui lui valaient la confiance de la foule des fidèles étaient non seulement des illusions, mais des escroqueries.

La condamnation de l'autorité supérieure, le verdict qui la provoqua, non justifié par un examen objectif, le trouvèrent, comme les décisions de l'autorité le trouvèrent toujours, prêt à l'obéissance silencieuse... *Jésus autem tacebat !* (« Jésus se taisait », dit saint Jean).

Les paroles de Pévangéliste, qui soulignent le silence de Jésus devant la meute de ses accusateurs — silence qui étonna profondément le juge romain —, résument quarante ans de vie tourmentée du Père Pio...

On parla de lui, on écrivit sur lui... On le condamna, et on le tourna en dérision... Lui se taisait.

Le silence. C'est l'élément de vie ascétique ; c'est la condition du colloque avec Dieu et de la vie intérieure ; c'est la prémisse de toute parole sensée qui puisse apporter de la lumière et de la force aux hommes ; ce fut la mystérieuse propédeutique aux grandes missions de Moïse, d'Elie, de Jean-Baptiste... ; Jésus, qui est la Parole vivante et éternelle du Père, l'unique Parole de vérité et de vie, le vécut pendant trente ans... ; mais il devient héroïsme — le silence — lorsqu'on se tait devant la calomnie, lorsqu'on ne réagit pas aux insultes, lorsqu'on ne revendique pas le bon droit, lorsqu'on n'accuse pas le passe-droit, l'injustice, le délit... « Et Jésus se taisait... »

Ainsi arriva la seconde saison du drame mystérieux : lorsque d'anciennes amertumes d'hommes débordés par la vie, qui entre-temps avait illuminé, avec la vérité des faits, l'humble frère calomnié — et aussi de nouveaux appétits d'argent —, provoquaient, incroyablement audacieuse et cyniquement cruelle, la nouvelle persécution contre le juste désarmé par la béatitude des pauvres, des doux, des persécutés pour la justice...

Ce qui affligeait le Père Pio jusqu'à l'agonie, ce n'était pas le fait que, contre tout bon droit on tentait de disposer des richesses que représentait la Maison du soulagement de la souffrance qui était soutenue par la charité de ses enfants spirituels. Certes, il devait défendre les intentions des bienfai-

teurs, pour la sauvegarde desquelles on lui avait concédé, malgré son vœu de pauvreté, de disposer de ces biens, comme s'ils étaient sa propriété... » ; et, lui, tant qu'il resta ferme, humblement et avec sérénité...

Mais ce qui l'affligea jusqu'au plus profond de lui-même, ce qui le fit agoniser comme le Sauveur au jardin des Oliviers, ce n'était pas tant qu'il souffrît « pour » l'Église mais qu'il souffrît « par » l'Église, par des hommes d'Église qui transposent dans la communauté, que le Christ anime de son esprit et rend admirable le sacrement de salut, le poids de leurs misères, de leur avidité, de leurs ambitions, de leurs mesquineries et de leurs déviations...

Il sentit l'amertume de procédés arbitraires, de mesures très dures, injurieuses, malignes, sans réagir et sans réclamer... On l'isola de ses amis et, comme Jésus, il put dire : « En vain j'ai cherché quelqu'un qui me console... ; on a éloigné de moi mes amis et mes frères... »

A leur place, vinrent les adversaires, poussés, dans la misérable rancune du médiocre qui ne supporte pas la supériorité de la vertu, par de puissants appuis. Ses frères même devinrent ses tourmenteurs et celui qui, conformément à la tradition des capucins, lui avait été donné comme bâton de vieillesse, en fut le misérable traître et poussa jusqu'au sacrilège son baiser de traître... « Et Jésus se taisait !... »

Même la Providence se taisait. Elle laissait, comme dans la Passion de Notre-Seigneur, les hommes en proie à leurs passions, sans en déranger les plans par des interventions supérieures. « Mon Dieu, mon Dieu — dut gémir dans le profond de son cœur le vieux frère malade et fatigué — pourquoi m'as-tu abandonné ?... »

Et il se taisait, lui aussi...

Son humilité ne se démentit jamais, ni son obéissance, ni sa charité... ; et il ne perdit jamais confiance.

Et il continua — désormais épuisé par les ans, par les fatigues, par les jeûnes, par l'asthme, par les souffrances intérieures —, il continua à semer autour de lui, dans les âmes qui s'approchaient de lui, des lumières de foi, d'espérance, de générosité, d'amour...

Il n'y a peut-être rien de plus grand, dans le Père Pio — pauvre frère du Gargano que tout le monde connut et

admira —, il n'y a peut-être rien de plus grand que son silencieux, persistant — presque têtue, bien que si humble — amour pour l'Église, sa fidélité à l'Église, sa disponibilité complète qui, au premier coup de vent, lui permit de se préparer avec sérénité à partir pour l'Espagne, et au second, lui permit de céder en toute simplicité la réalisation terrestre à laquelle il avait tellement rêvé et qu'il avait le plus aimée...

Sa dernière parole, lorsque plus aucun voile ne lui cachait son prochain départ, de l'exil tourmenté et crucifié, pour sa patrie, fut précisément une lettre de dévotion filiale et affectueuse au Siège apostolique... Et puis, en silence, comme il avait vécu, il s'en alla...

Le Père Pio était pauvre : il l'avait toujours été, même lorsqu'un privilège l'autorisait à mettre à son nom la Maison du soulagement de la souffrance ; ce n'était en effet qu'une forme juridique pour sauvegarder les buts de la Maison.

Mais lui — très pauvre — a quand même laissé un testament ; et c'est un héritage précieux : son exemple, son esprit, sa prière, sa charité, sa communion de foi et d'amour avec l'ordre dont il était le fils et dont le pape Paul VI l'a déclaré le modèle... et avec la Sainte Église de Dieu...

C'est donc à nous qu'incombe la responsabilité d'accueillir pieusement et de rendre fructueux ce riche patrimoine.

Trop souvent, par un individualisme naturel plus que chrétien, nous sommes induits à chercher dans les âmes lumineuses des « protecteurs ». C'est peut-être le dessein amoureux de Dieu qu'elles, ces âmes lumineuses, nous servent plutôt d'exemple : un exemple lumineux et proche, qui nous facilite l'unique vraie réalisation pour laquelle nous pouvons utilement vivre et agir : une parfaite conformité au Christ Notre-Seigneur !

BIBLIOGRAPHIE

1. *Écrits de Padre Pio*

— *Epistolario*, éditions « Voce di Padre Pio », San Giovanni Rotondo, 1981-1984, 4 vol.

— *Componimenti scolastici*, éditions « Padre Pio da Pietrelcina », San Giovanni Rotondo.

— *Père Pio au micro*, éditions Libreria Santa Maria délie Grazie, 1960.

II. *Ouvrages sur Padre Pio*

Plus de cinq cents ouvrages ont été consacrés à Padre Pio de 1921 à aujourd'hui. Le père Alessandro da Ripabottoni a fait paraître sous le titre *Molti hanno scritto di lui* (éditions « Padre Pio da Pietrelcina », San Giovanni Rotondo, 1986, 2 vol.), la bibliographie la plus complète à ce jour. Ne sont cités ici que les ouvrages consultés.

ALESSANDRO da RIPABOTTONI, *Dietro le sue orme. Guida storico-spirituale ai luoghi di Padre Pio*, éditions « Voce di Padre Pio », SGR, 1979.

ALESSANDRO da RIPABOTTONI, *Padre Pio da Pietrelcina. Profilo biografico*, éditions « Padre Pio da Pietrelcina », SGR, 1986 (2^e édition).

ALIMENTI Dante, *Padre Pio*, Librairie Jacques, Bruxelles, 1987.

ALLEGRI Renzo, *Padre Pio, l'Uomo délia speranza*, Arnoldo Mondadori Editore, Milan, 1984.

BEVILACQUA Franco, *Le opère e i miracoli di Padre Pio*, Giovanni De Vecchi Editore, Milan, 1973.

BONIFACE Ennemond, *Padre Pio de Pietrelcina*, La Table Ronde, 1966.

BONIFACE Ennemond, *Padre Pio le Crucifié*, Nouvelles Éditions Latines, 1971.

BOURDEAU Henri, *Le Dernier des fils du Padre Pio* (manuscrit inédit).

BRUNATTO Emmanuele, *Padre Pio*, AID, Genève, 1963 (hors commerce).

CAPOBIANCO Costantino, *Paroles et anecdotes de Padre Pio*, Résiac, 1986.

CARTY Mortimer, *Padre Pio, le stigmatisé*, La Colombe, 1958.

CHIOCCI Francobaldo, CIRRI Luciano, *Padre Pio, storia d'una vittima*, i libri del No, Rome, 1967, 3 vol.

CIRRI Luciano, *Padre Pio e i papponi di Dio*, éditions del Borghese, Rome, 1963.

DEROBERT Jean, *Padre Pio, transparent de Dieu. Portrait spirituel de Padre Pio au travers de ses lettres*, Éditions Jules Hovine, Marquain (Belgique), 1987.

Dieu est amour, numéro spécial « Padre Pio, premier prêtre stigmatisé », n° 72, février 1985.

FERNANDO DA RIESE PIO X, *Padre Pio da Pietrelcina, crocifisso senza croce*, éditions « Padre Pio da Pietrelcina », SGR, 1984 (2^e édition).

GERARDO DI FLUMERI, *Le Stigmate di Padre Pio da Pietrelcina. Testimoniale. Relazioni*, éditions « Padre Pio da Pietrelcina », SGR, 1985.

LEONE Gherardo, *Padre Pio. Enfance et prime jeunesse*, éditions La Casa Sollievo délia Sofferenza, SGR, 1975.

LEONE Gherardo, *Padre Pio e la sua opéra*, éditions Casa Sollievo délia Sofferenza, SGR, 1984.

MAC CAFFERY John, *Padre Pio. Ricordi e racconti*, Morcelliani, Brescia, 1980.

MASCI Manlio, *Padre Pio e gli altri stigmatizzati*, i libri del No, Rome, 1968.

PAGNOSSIN Giuseppe, // *Calvario di Padre Pio*, édité par les soins de l'auteur, Padoue, 1978, 2 vol. (hors commerce).

PAGNOSSIN Giuseppe, « *Piccola Cronologia* » per la *Causa di Beatificazione di Padre Pio*, manuscrit dactylographié, 1985 (inédit).

PAOLINO DA CASACALENDA, *Le Mie Memorie intorno a Padre Pio*, éditions « Padre Pio da Pietrelcina », SGR, 1978.

PATRI Lorenzo, *Cenni biografici su Padre Pio da Pietrelcina*, éditions « San Francesco », SGR, 1954.

SALDUTTO Gerardo, *Un tormentato settenio (1918-1925) nella vita di Padre Pio da Pietrelcina*, éditions « Padre Pio da Pietrelcina », SGR, 1986.

SIENA G.P., *Quand les songes viennent de Dieu. Les faits de Padre Pio*, éditions PArangelo, SGR, 1966.

WINOWSKA Maria, *Le vrai visage du Padre Pio*, Fayard, 1976.

III. Autres ouvrages consultés

L'Alouette, numéro spécial « Marthe Robin », août-septembre 1981.

BACCI Antonio, OTTAVIANI Giuseppe, *Bref examen critique de la nouvelle messe*, suppl. au n° 141 de la revue *Itinéraires*, mars 1970.

BOUTRY Philippe, *Prêtres et paroisses au pays du curé d'Ars*, Cerf, 1986.

CARRÉ Ambroise-Marie, *Chaque jour je commence*, Cerf, 1980.

CÉLIER Grégoire, *La Dimension œcuménique de la réforme liturgique*, Fideliter, 1987.

Concile œcuménique Vatican II. Constitutions. Décrets. Déclarations, éditions du Centurion, 1967.

Écrits de saint François, Éditions franciscaines, 1975.

GOBRY Ivan, *Saint François d'Assise et l'esprit franciscain*, Seuil, 1957.

GUITTON Jean, *Portrait de Marthe Robin*, Grasset, 1985.

HEBBLETHWAITE Peter, *Jean XXIII, le pape du Concile*, Le Centurion, 1988.

LEHNERT Pascalina, *Pie XII. Mon privilège fut de le servir*, Téqui, 1985.

MICHEL DE LA SAINTE-TRINITÉ, *Toute la vérité sur Fatima*, La Renaissance Catholique, 1983-1985, 3 vol.

MICHEL Aimé, *Metanoia. Phénomènes physiques du mysticisme*, Albin Michel, 1986.

ONOFRI Nazario Sauro, *Le due anime del Cardinale Lercaro*, Cappelli Editore, Bologne, 1987.

POULAIN Auguste, *Les Grâces d'oraison. Traité de théologie mystique*, Beauchesne, 1931 (11^e édition).

TANQUEREY Adolphe, *Précis de théologie ascétique et mystique*, Desclée, 1924.

THURSTON Herbert, *Les Phénomènes physiques du mysticisme*, éditions du Rocher, 1986 (1^{re} édition anglaise 1951).

TONQUÉDEC de Joseph, *Les Maladies nerveuses ou mentales et les manifestations diaboliques*, Beauchesne, 1938.

TONQUÉDEC de Joseph, *Merveilleux métapsychique et miracle chrétien*, Lethielleux, 1955.

Les Visions mystiques, Nouvelles de l'Institut catholique de Paris, février 1977, n° 1.

YALLOP David, *Au nom de Dieu*, Christian Bourgois, 1984.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.	9
Chapitre 1 A Pietrelcina	13
Chapitre 2 Un jeune religieux.	29
Chapitre 3 Le secret du Roi.	53
Chapitre 4 San Giovanni Rotondo.	77
Chapitre 5 L'année des signes du Seigneur.	99
Chapitre 6 Des autorités prudentes.	116
Chapitre 7 Une renommée jalousée.	133
Chapitre 8 Un moine suspecté.	145
Chapitre 9 Padre Pio condamné.	159
Chapitre 10 La libération.	192
Chapitre 11 Le confessionnal et l'autel.	203
Chapitre 12 San Giovanni Rotondo havre de paix.	215
Chapitre 13 Le dieu Mammon.	242
Chapitre 14 La seconde persécution.	261
Chapitre 15 Calomnié, sanctionné, dépossédé.	280
Chapitre 16 « Je voudrais être considéré comme tous les autres frères capucins ».	298
CONCLUSION.	326
Annexe I Les supérieurs de Padre Pio.	329
Annexe II Discours du cardinal Lercaro (8 décembre 1968).	333
BIBLIOGRAPHIE.	344

Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Perrin
en avril 1991

Imprimé en France
Dépôt légal : janvier 1989
N° d'édition : 843 - N° d'impression : 17732